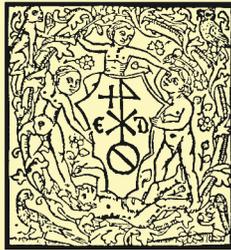


# Cahiers

# Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

57  
2004



Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
2005

# Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale  
Publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure  
<http://www.unige.ch/Lettres/divers/cfs>  
[cercledesaussure@lettres.unige.ch](mailto:cercledesaussure@lettres.unige.ch)

Comité de rédaction:

DANIELE GAMBARARA, président  
EMILIO MANZOTTI, vice-président  
MARIE-CLAUDE CAPT-ARTHAUD, trésorière  
CLAIRE FOREL, secrétaire  
JEAN-PAUL BRONCKART  
CURZIO CHIESA  
JANETTE FRIEDRICH  
ANNE-MARGUERITE FRYBA-REBER  
CLAUDIA MEJIA  
PATRICK SÉRIOT, délégué de la Société suisse de linguistique

Comité scientifique international:

JEAN-CLAUDE CHEVALIER, Paris  
DANIEL DROIXHE, Bruxelles et Liège  
KONRAD KOERNER, Berlin  
GILBERT LAZARD, Paris  
GIULIO C. LEPSCHY, Londres  
RAFFAELE SIMONE, Rome  
CHRISTIAN STETTER, Aix-la-Chapelle  
PIERRE SWIGGERS, Louvain  
PETER WUNDERLI, Düsseldorf

Rédaction:

Cercle Ferdinand de Saussure  
Département de Linguistique  
Faculté des Lettres  
CH-1211 GENÈVE 4

Diffusion:

Librairie DROZ S.A.  
Rue Massot 11  
CH-1211 GENÈVE 12

---

Publié avec l'appui de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales

*Tous droits réservés*

ISBN: 2-600-01003-3 / ISSN: 0068-516-X

# **Cahiers**

# **Ferdinand de Saussure**

**Revue suisse de linguistique générale**

**57**  
**2004**

Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
2005



## COLLOQUE

«LES LANGUES ARTIFICIELLES »

(VEYSONNAZ, 17-18 JUIN 2002)

Quatre des cinq articles qui suivent sont le résultat d'un séminaire de 3<sup>e</sup> cycle de Suisse romande qui s'est tenu tout au long de l'année 2001-2002 dans différents centres universitaires de Suisse romande ainsi qu'à la Bibliothèque espérantiste de La Chaux-de-Fonds.

Ce cycle de séminaires avait pour objet d'étudier l'ensemble de la problématique des langues artificielles et universelles entre 1850 et 1950 en Europe occidentale et orientale. Il s'agit d'une époque charnière de l'histoire de la linguistique, marquée par une crise intense des fondements mêmes de la discipline.

La grande activité de création de langues artificielles à cette époque s'explique par des raisons idéologiques (ex. : l'espéranto et le pacifisme), mais aussi internes (le rapport langue / logique, langue / philosophie, langue / psychologie).

La spécificité de ce séminaire a été de proposer des lectures de textes de linguistes de différents pays européens, en différentes langues (français, anglais, allemand, italien, tchèque et russe). L'apport précieux de spécialistes étrangers des langues artificielles (S. Kuznecov (Russie) et A. Dulichenko (Estonie)) a permis de rendre accessibles des textes fondamentaux de René de Saussure écrits dans des langues telles que l'ido, et qui se présentent comme une alternative explicite au structuralisme.

On a insisté également sur la notion d'« intervention consciente dans la langue », thème fondamental de la politique linguistique en URSS dans les années 1920-1930, ainsi que sur la notion d'utopie linguistique (ex. : « l'espéranto prolétarien » dans le mouvement ouvrier international à la même époque, ou le programme marriste de fusion de toutes les langues). Cette lecture en commun de textes (en traduction ou dans l'original) a permis de déboucher sur une meilleure compréhension des rapports entre science et idéologie, à partir d'un travail d'épistémologie historique et comparée.

Le cycle de séminaires s'est terminé en juin 2002 à Veysonnaz (Valais) par un colloque au cours duquel les communications suivantes ont été présentées :

- René AMACKER (Genève) : L'idée de transparence étymologique chez Varron et les imperfections de la langue réelle.
- Etienne BLANC (GETA / Grenoble) : La langue-pivot UNL en traduction automatique
- Pierre CAUSSAT (Paris-X) : Autour et à partie de Leibniz (« Rien n'est sans raison ») : réflexion sur « arbitraire et naturel », « unité et diversité », « raison et faits ».
- Françoise DOUAY (Aix-en-Provence) : La rhétorique, langue universelle ?
- Daniele GAMBARARA (Cosenza) : Qu'est-ce qui rend artificielle une langue ?
- Marco GIOLITTO (Bâle) : Pourquoi un linguiste peut-il s'intéresser à l'espéranto ?
- Elena SIMONATO KOKOCHKINA (Lausanne) : Les enjeux de la métaphore énergétique à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle
- Patrick SERIOT (Lausanne) : Un oxymore parfait : le relativisme universaliste de la métalangue sémantique d'Anna Wierzbicka.
- Katja VELMEZOVA (Lausanne) : La conception du langage artificiel chez Ch. Bally.

Dans le groupe d'articles présentés dans ce numéro, le travail d'Elena Simonato-Kokochkina (Lausanne) aborde le problème du raisonnement énergétique chez O. Jespersen, au sujet de sa théorie du progrès de l'évolution des langues par simplification progressive, qui signifie pour lui une économie d'énergie aussi bien physique que mentale. Elle montre que c'est ce raisonnement à base énergétique, profondément ancré dans les conceptions scientifique, ou scientistes, de son époque, qui est à la base de son intérêt pour l'élaboration scientifique d'une langue

universelle, laboratoire idéal d'expérimentation de sa formule de *simplicité* et *économie* des moyens langagiers.

L'article de Sébastien Moret (Lausanne) s'appuie, à travers le mythe tétatologique de la créature de Frankenstein, sur l'étude des réticences des scientifiques, au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, à l'idée même de langue artificielle. Il montre que la réussite pratique de certains projets comme l'espéranto a contribué à un renversement de perspective, au passage de la linguistique d'un statut de science *naturelle* à un statut de science *sociale*. Le remplacement de métaphores vitalistes par un intérêt croissant envers la notion de *communication* équivaut à un renversement de paradigme scientifique.

Ekaterina Velmezova (Lausanne) montre dans son travail sur le langage artificiel chez Ch. Bally une orientation fort différente de celle de Jespersen. Par l'opposition entre langage acquis et langage transmis, Bally pose qu'une partie de plus en plus importante de la langue au cours du temps est *artificielle* parce que *transmise* dans l'enseignement et l'imitation de sources prestigieuses. Les langues les plus «civilisées» sont les plus artificielles car les plus soumises à une action *consciente* de la part des locuteurs. Enfin, à la différence de Jespersen, l'évolution des langues ne va pas nécessairement en direction d'un perfectionnement (axiologique), mais oscille entre des états différents.

Patrick Sériot (Lausanne), aborde un thème étonnamment peu discuté à l'heure actuelle: celui de la tension entre un modèle de métalangue sémantique universelle et un cadre de pensée relativiste de type fortement néo-humboldtien dans l'œuvre d'Anna Wierzbicka. Cet oxymore révèle des profondeurs historiques qu'il vaut la peine de mettre en lumière: l'idéal universaliste de Leibniz est instrumentalisé dans un but relativiste d'explication linguistique du «caractère national des peuples».

L'article de Federica Vercillo (Cosenza) présente un cas classique de langue universelle simple, facile et claire: le *latino sine flexione* de G. Peano, à ceci près que son auteur est un mathématicien et non un linguiste. C'est ici que se révèle au mieux le projet d'épuration de tout ce qui, dans la langue, ressemblerait à une langue: les flexions par exemple. L'élimination de toutes les formes superflues révèle un idéal ascétique de transparence.

Enfin, dans la section Documents, Claire Forel et Claudia Mejía mettent à notre disposition des textes inédits ou mal connus de Ch. Bally et F. de Saussure traitant des langues artificielles. On voit grâce à eux combien l'attitude des deux linguistes a pu être différente, Saussure regrettant que l'aspect artificiel des langues freine leur évolution, alors que Bally valorisait la notion de «contrôle conscient» sur les langues comme condition de leur diffusion.

La rédaction des Cahiers Ferdinand de Saussure espère à l'avenir pouvoir encore présenter semblables blocs thématiques, qui, par la confrontation d'articles centrés sur le même thème, font apparaître des objets nouveaux à la lumière d'éclairages croisés.

Patrick Sériot (Lausanne)

Sébastien Moret

D'UN VICE CACHÉ

VERS UNE NOUVELLE CONCEPTION DE LA LANGUE :  
LES LANGUES ARTIFICIELLES ET LA LINGUISTIQUE

«Not so very long ago, presenting a language  
as artificial would have been the worst  
possible thing you could have said about it.»  
(Martinet, 1989, p. 3)

### 1. *Introduction*

C'est «par une lugubre nuit de novembre», saisi d'«une angoisse proche de l'agonie», que Victor Frankenstein contemple pour la première fois la créature qu'il a créée de ses mains. Et la «pluie funèbre [qui] martelait les vitres»<sup>1</sup> semble accueillir le péché accompli.

Pour avoir «si imprudemment»<sup>2</sup> joué avec la vie, pour s'être substitué à Dieu «seul en mesure de créer»<sup>3</sup>, le héros du roman de Mary Shelley<sup>4</sup> sera un savant

---

<sup>1</sup> Shelley, 1979, p. 119.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>3</sup> Bergier, 1978, p. 9.

<sup>4</sup> La première édition anglaise date de 1818 et la première édition française de 1821.

maudit. Et sa créature, créée artificiellement, donc en dehors du processus naturel habituel, sera vue comme un « monstre »<sup>5</sup>, un « démon »<sup>6</sup>, à qui l'on attribue les qualificatifs de surnaturel, surhumain<sup>7</sup>, maudit et infernal<sup>8</sup>. A une époque où l'univers scientifique était encore largement imprégné de religion, l'œuvre de Frankenstein apparaissait ainsi comme une transgression, un « affront à la nature et à Dieu »<sup>9</sup>, qui restait selon la *Genèse* le seul et unique Créateur donneur de vie. Autrement dit, et pour reprendre ses mots, Frankenstein n'a rien moins que comblé et vaincu « les fossés et les obstacles qui paraissaient interdire aux humains l'entrée de la citadelle de la nature »<sup>10</sup>. Et un critique<sup>11</sup> de conclure :

Il est [donc] légitime de ranger Victor Frankenstein parmi les audacieux qui ont violé les seuils interdits de la Connaissance.

Mary Shelley elle-même semblait consciente du péché d'*hubris* dont on pourrait l'accuser à travers son héros. Dans l'introduction qu'elle écrit pour la première édition de son roman en 1818, elle s'explique :

Le Docteur Darwin<sup>12</sup>, et quelques auteurs allemands d'ouvrages de physiologie, ont émis l'opinion que le fait essentiel de ce roman n'est pas impossible. On ne saurait supposer que j'accorde sérieusement une ombre de créance à imagination semblable<sup>13</sup>.

Elle se répétera en 1831, dans son introduction à la deuxième édition : « l'effort de l'homme pour imiter le stupéfiant mécanisme du Créateur de l'univers, ne pouvait qu'engendrer un effroi suprême »<sup>14</sup>. Et tout au long du roman, ce qu'elle fait dire à son héros confirme la conscience du sacrilège : avec ses « doigts profanes [qui] troublaient les mystères de l'édifice humain »<sup>15</sup>, Victor Frankenstein menait à bien son « labeur malsain »<sup>16</sup> et ses « arts sacrilèges »<sup>17</sup>. Dans le contexte religieux

<sup>5</sup> Shelley, 1979, p. 197.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 296.

<sup>9</sup> Jordanova, 1989, p. 127, cité par Rauch, 1995, p. 228.

<sup>10</sup> Shelley, 1979, p. 97.

<sup>11</sup> Lacassin, 1979, p. 37.

<sup>12</sup> Il s'agit d'Erasmus Darwin (1731-1802), grand-père du célèbre évolutionniste.

<sup>13</sup> Shelley, 1979, p. 333.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 344.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 158.

et scientifique de l'époque, les précautions oratoires de l'auteur, qu'elles soient rhétoriques ou non, se comprennent.

Il en va des langues artificielles et de leurs créateurs ou amateurs comme de Frankenstein et de sa créature. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle – qui fut très certainement celui des langues artificielles au vu du nombre de projets parus – ils ont, en effet, dès le début et pendant longtemps, concentré autour d'eux les réticences et les « dédains »<sup>18</sup> de la science, comme le laisse entendre la citation d'A. Martinet qui ouvre ces propos. Il faut dire que les langues artificielles apparurent au milieu d'un univers scientifique dont la conception des langues rendait inconcevable toute tentative de créer une langue *ex nihilo*. Les langues, comme les êtres vivants, ne peuvent être créés par l'homme; ils sont les produits d'un processus naturel sur lequel l'intervention humaine n'a pas prise.

Si la référence explicite à la créature de *Frankenstein* ne se trouve nulle part, le rapprochement avec l'un de ses prédécesseurs est avéré. Le linguiste allemand G. Meyer (1850-1900) nous apprend ainsi que tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle la comparaison entre les langues artificielles (en fait surtout le volapük) et l'*homunculus* de Goethe était répandue<sup>19</sup>. L'*homunculus* étant ce petit être issu des fioles et des creusets d'un des personnages de *Faust*<sup>20</sup>, le docteur Wagner.

Bien sûr, le rejet ne fut jamais total et il y eut toujours des professionnels de la linguistique ou des savants renommés pour s'intéresser positivement aux langues artificielles, provoquant ainsi des disputes académiques<sup>21</sup>.

Les raisons des réticences face aux langues artificielles n'ayant jamais été vraiment explicitées<sup>22</sup>, nous aimerions dans cet article présenter les avis de quelques-uns de leurs opposants, avant de montrer que les débats concernant ces langues ont contribué à faire évoluer la conception que l'on avait des langues.

## 2. *Un vice caché*

Vers la fin du roman, après avoir finalement refusé de créer une compagne pour son monstre, Victor Frankenstein décide de plier bagages, afin de quitter la petite île écossaise sur laquelle il s'était installé :

<sup>18</sup> Bréal, 1901, p. 241.

<sup>19</sup> Meyer, 1893, p. 34. Voir aussi Brugmann & Leskien, 1907, pp. 26-27.

<sup>20</sup> L'épisode de la création de cet être se trouve dans *Faust II*, chapitre « Laboratoire », vers 6787-6972.

<sup>21</sup> Parmi les linguistes qui se sont intéressés positivement aux langues artificielles, on peut mentionner H. Schuchardt (1842-1927), J. Baudouin de Courtenay (1845-1929), ou encore M. Müller (1823-1900).

<sup>22</sup> Auroux, 2000, p. 377.

Cependant, avant de partir, il me fallait accomplir un acte dont la pensée me faisait frissonner ; il fallait emballer mes instruments de laboratoire, entrer pour cela dans la pièce où avait eu lieu mon affreux travail, et manier des objets dont la vue m'aterrait. Le lendemain matin, au lever du jour, je rassemblai mon courage et j'ouvris la porte de mon laboratoire. Les restes de la créature à demi formée que j'avais détruite, étaient éparpillés sur le plancher, et il me semblait presque avoir mutilé la chair vivante d'un être humain. Je m'arrêtai pour me recueillir, je pénétrai dans la pièce. D'une main tremblante j'emportai les instruments ; mais je réfléchis que je ne devrais point laisser là les restes de mon œuvre, qui exciteraient l'horreur et les soupçons des paysans ; je les mis donc dans un panier avec une grande quantité de cailloux, et les ayant rangés, je résolus de les jeter dans la mer le soir même<sup>23</sup>.

L'empressement qu'il met et les précautions qu'il prend pour ne pas se faire voir laissent supposer une certaine gêne, voire même de la peur, comme s'il ne voulait pas qu'on découvrit qu'il s'était adonné à « la plus exécration des occupations »<sup>24</sup>.

Il serait probablement faux de dire que l'intérêt pour les langues artificielles fut considéré à un certain moment dans des termes aussi forts que ceux qualifiant l'activité de Frankenstein. Pourtant, en 1931 (mais la date n'est pas certaine), Tolkien, un des créateurs de langues artificielles les plus prolifiques, – on lui doit notamment l'elfique<sup>25</sup> –, déclara, dans une conférence au ton il est vrai joueur, que la création de langues était considérée comme un « vice caché » (« a secret vice »)<sup>26</sup>. L'expression est peut-être un peu exagérée ; ceci dit, il ne fait pas de doute que le monde scientifique vit pendant longtemps le fait de s'intéresser aux langues artificielles comme une simple occupation, une espèce de passe-temps le plus souvent méprisable et qu'il valait mieux cacher. En 1946, A. Martinet rappelait ainsi qu'il fut une

époque où ceux des linguistes qui consacraient au problème des langues artificielles une partie de leur temps et de leur énergie, étaient considérés par leurs pairs comme des originaux à qui les plus bienveillants reconnaissaient le droit de préférer la pratique de la construction des langues à celle de la philatélie ou de la pêche à la ligne<sup>27</sup>.

<sup>23</sup> Shelley, 1979, pp. 256-257.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>25</sup> Cf. sa célèbre épopée de 1954-1955, le *Seigneur des Anneaux*.

<sup>26</sup> Tolkien, 1997, p. 198.

<sup>27</sup> Martinet, 1946, p. 37.

Si tel était le cas, c'est parce que les langues artificielles semblaient transgresser l'idée que l'on avait de la langue, autrement dit, elles semblaient incompatibles avec les conceptions scientifiques du moment. Par conséquent, on ne pouvait « considérer la construction de langues comme un problème scientifique »<sup>28</sup>.

### 3. *Un univers scientifique réticent*

Dans ses premiers statuts, article 2, la Société de linguistique de Paris est claire : jamais elle n'acceptera de contributions relatives à la « création d'une langue universelle »<sup>29</sup>. Datant de 1866, ce règlement est une des preuves officielles des réticences que le monde scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle témoignait vis-à-vis des langues créées<sup>30</sup>. Les raisons de ces réticences n'étaient pas homogènes : elles découlaient des idées que les linguistes avaient de la langue et ne reposaient sur aucun consensus :

La condamnation de la langue internationale n'est ni l'objet d'un consensus, ni le résultat d'une démonstration scientifique incontestable. Condamnation ou admission de la possibilité théorique du projet sont tout simplement un bon révélateur des antinomies théoriques de la linguistique de l'époque et des choix scientifiques que font les différents linguistes<sup>31</sup>.

De façon générale, on peut dire qu'il s'agissait « d'une condamnation forte » qui rangeait les langues artificielles « parmi les interdits intellectuels »<sup>32</sup>. Si les raisons, les explications du rejet ont pu varier, elles avaient toutes un fonds commun qui

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>29</sup> Les statuts de la Société sont publiés dans le premier volume du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. // Ici, « langue universelle » est un synonyme de « langue artificielle ». Face à la réticence du monde scientifique vis-à-vis des langues artificielles, leurs promoteurs préférèrent utiliser les termes de « langue internationale », de « langue universelle » ou de « langue auxiliaire ». Cf. ci-dessous le début du chapitre 4.

<sup>30</sup> Le refus de s'occuper des langues artificielles disparaîtra des statuts de 1876. Mais malgré cela, la réticence fut tenace. Pour preuve, on peut citer l'extrait suivant du rapport que O. Jespersen présenta lors du Deuxième Congrès de Linguistes en 1931 à Genève : « I next come to the second question : what to think about the possibilities of an artificially constructed language for international purposes ? The answers given in the *Propositions* show that opinions are still very much divided among professional linguists, but they also show conclusively that the opposition to the idea of a constructed language is now much weaker and much less extensive than when first Volapük and later Esperanto were met with an almost universal outcry of protest on the part of philologists and linguists. » (*Actes du deuxième congrès international de linguistes (Genève 25-29 août 1931)*, Paris : Maisonneuve, 1933, pp. 98-99).

<sup>31</sup> Auroux, 2000, p. 390.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 381.

renvoyait à ce que M. Bréal appelait les idoles de la linguistique moderne<sup>33</sup>; cette linguistique du XIX<sup>e</sup> siècle qui assurait « que le langage est un organisme vivant, indépendant de la volonté de l'homme » et qui affirmait « que le langage obéit à des lois fatales et nécessaires »<sup>34</sup>. A partir de là, il s'ensuit que :

Le caractère commun de ces différentes définitions, c'est d'attribuer au langage une existence propre, indépendante de la volonté humaine. On en fait comme une sorte de quatrième règne<sup>35</sup>.

Ce qui implique que « les langues sont les produits d'un développement naturel et ne sauraient être remplacées par une création artificielle »<sup>36</sup>:

Au seul nom de *langue artificielle*, je le sais, les esprits entrent en défiance. Vouloir reproduire l'œuvre de la nature, quelle illusion, quelle chimère !...<sup>37</sup>

### 3.1. K. Brugmann et A. Leskien :

#### 3.1. les chantres de l'opposition aux langues artificielles

Parmi les linguistes qui se sont opposés aux langues artificielles, les deux plus célèbres sont K. Brugmann (1849-1919) et A. Leskien (1840-1916), auteurs, en 1907, d'une *Critique des langues universelles artificielles* (*Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen*), écrite à la demande de l'Académie saxonne. Leur ouvrage fut une référence dans le domaine, à tel point que les opposants des langues artificielles ne jugèrent plus nécessaire de traiter à nouveau la question<sup>38</sup>.

Leur rejet des langues artificielles découle de leur conception naturaliste de la langue, une conception qui, selon eux<sup>39</sup>, avait fait beaucoup de progrès en leur temps<sup>40</sup>. On doit ainsi parler de « caractère naturel » (« Wesen ») et de « vie » à propos des langues<sup>41</sup>.

<sup>33</sup> Bréal, 1891, p. 622.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 615.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 617. Concernant cette conception organique de la langue, on peut consulter Schlanger, 1971, pp. 125-131.

<sup>36</sup> Meillet, 1908, p. 242.

<sup>37</sup> Bréal, 1901, p. 241.

<sup>38</sup> Axmanova & Bokarev, 1956, p. 67.

<sup>39</sup> Brugmann & Leskien, 1907, pp. 28-29.

<sup>40</sup> Les auteurs citent deux ouvrages qui ont contribué, selon eux, aux progrès de la conception naturaliste des langues. Il s'agit des *Prinzipien der Sprachgeschichte* de H. Paul (1880) et du premier tome de la *Völkerpsychologie* de W. Wundt (1900).

<sup>41</sup> Brugmann & Leskien, 1907, p. 29.

De plus les langues naturelles sont intimement liées à l'histoire des peuples qui les parlent, à la tradition, et « reposent sur de nombreuses interactions spirituelles continues » avec le temps passé. Chaque langue naturelle est ainsi un « héritage du passé » (« Vermächtnis der Vergangenheit ») et représente par conséquent un type qui ne peut se répéter<sup>42</sup>.

A l'opposé, les langues artificielles ne sont liées à aucune tradition, elles se contentent de puiser « dans les traditions des nombreuses langues naturelles » dont elles s'inspirent. Elles demeurent l'« œuvre individuelle d'un créateur »<sup>43</sup>, chez qui la tentative d'être un tout organique a échoué<sup>44</sup>. Elles sont par conséquent vouées à l'échec. On peut donc s'abstenir de lutter contre le mouvement volapükiste avec les armes de la science, puisqu'il finira par s'éteindre tout seul<sup>45</sup>.

Quant au problème posé par la multiplicité des langues, il ne pourra pas, selon ces deux linguistes, être résolu par la création artificielle d'une langue internationale. L'histoire montre bien, en effet, que, depuis des siècles, le « malheur de la multiplicité des langues » (« Übel der Verschiedensprachigkeit ») ne peut se résoudre en dehors du « chemin tracé par la nature et l'expérience »<sup>46</sup>.

### 3.2. Joseph De Maistre : « ce principe caché qui forme les langues »<sup>47</sup>

L'histoire de la linguistique fait remonter les premiers projets de langues créées à Descartes (1596-1650) et à Leibniz (1646-1716). Ces deux philosophes ont chacun de leur côté émis le souhait d'une langue philosophique universelle, grâce à laquelle le rapport entre la langue et la pensée serait immédiat, direct, et donc transparent<sup>48</sup>. C'est notamment en référence à ces deux philosophes que le contre-révolutionnaire français Joseph De Maistre (1753-1821) s'en prendra aux langues artificielles<sup>49</sup>, qu'il nomme « nouvelles ou inventées ». Pour lui, « nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre »<sup>50</sup>.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>43</sup> Le terme de l'original allemand est *Schöpfermache*, difficile à rendre en français.

<sup>44</sup> Brugmann & Leskien, 1907, pp. 26-27.

<sup>45</sup> *Ibid.*, pp. 14-15.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>47</sup> De Maistre, 1980, p. 94.

<sup>48</sup> Pour plus de détails concernant les projets de Descartes et de Leibniz, on peut consulter Burney, 1966, pp. 19-20.

<sup>49</sup> Le problème des langues artificielles est abordé dans le deuxième entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*, dont la première publication date de 1821.

<sup>50</sup> De Maistre, 1980, p. 87.

Selon lui, la langue est le produit de ce qu'il appelle le « génie national »<sup>51</sup>, qu'il faut probablement rapprocher du *Volksgeist* de Herder :

Chaque langue a son génie, et ce génie est UN, de manière qu'il exclut toute idée de composition, de formation arbitraire et de convention antérieure<sup>52</sup>.

C'est ce génie qui façonne la langue, et il « se meut comme un animal pour trouver de tout côté ce qui lui convient »<sup>53</sup>:

Dans la nôtre [de langue], par exemple, *maison* est celtique, *palais* est latin, *basilique* est grec, *honnir* est teutonique, *rabot* est esclavon [= slave], *almanach* est arabe, et *sopha* est hébreu<sup>54</sup>.

Par conséquent, le recours à l'étymologie prouve que « les langues ne se forment que d'autres langues qu'elles tuent ordinairement pour s'en nourrir, à la manière des animaux carnassiers »<sup>55</sup>.

Les mots ainsi créés, ou choisis, par le génie national ou par « ce principe caché qui forme les langues »<sup>56</sup> sont « les plus parfaits », car ils sont « vrai[s], c'est-à-dire qu'il[s] ne [sont] point imaginé[s] arbitrairement »<sup>57</sup>. Dans ces conditions, comment concevoir « une langue philosophique (comme ils disent) qui serait créée *a priori*, ou perfectionnée par des philosophes »<sup>58</sup>?

Au moment où De Maistre écrit, une langue nouvelle est d'autant plus impossible que le génie créateur qui façonne les langues n'a été à l'œuvre que dans des temps très reculés. L'époque de De Maistre, celle « de la civilisation et de la philosophie », est celle de la « stérilité », elle n'a fait qu'emprunter des mots « et n'en a plus créé »<sup>59</sup>; en effet, « le talent *onomaturge* disparaît de même invariablement à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science »<sup>60</sup>.

Par conséquent, « il faut s'ôter de l'esprit cette idée de *langues nouvelles* »<sup>61</sup> et se rendre compte de « la nullité de toutes les spéculations modernes »<sup>62</sup> relatives à la création artificielle de langues.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>54</sup> *Id.*

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 97.

### 3.3. Gustav Meyer: «[Das Volapük] ist ein Homunkulus»<sup>63</sup>

Linguiste allemand spécialisé en balkanistique, G. Meyer (1850-1900) fait paraître en 1891 un article intitulé «Weltsprache und Welsprachen», en réponse à une brochure de H. Schuchardt<sup>64</sup> dans laquelle ce dernier prenait parti en faveur du volapük, la langue artificielle la plus connue et la plus aboutie de l'époque.

L'avis des linguistes soviétiques O. S. Axmanova et E. A. Bokarev n'est pas exact quand ils rapprochent le rejet des langues artificielles par G. Meyer de sa conception de la langue en tant qu'organisme vivant qu'on ne saurait reproduire «dans une cornue»<sup>65</sup>. Par deux fois, en effet, dans son article, Meyer refuse l'idée que la langue est un organisme: «Die Sprache ist allerdings kein Organismus»<sup>66</sup>. Si, malgré tout, il refuse toute considération aux langues artificielles, c'est parce que, pour lui, la langue est une «activité liée aux locuteurs» («Thätigkeit an die Sprechenden gebunden») qui ne peut apparaître qu'au contact entre deux individus. Si le premier homme, nous dit-il, était resté seul, il n'aurait jamais parlé. Un homme seul ne peut décider de créer une nouvelle langue:

Il n'y a que la société qui ressente le besoin de la communication et qui ait produit entre autres le langage articulé.<sup>67</sup>

En revanche, Meyer ne rejette pas l'idée que de nouvelles langues pourraient apparaître, mais uniquement à la suite d'un processus *naturel*. Il imagine ainsi deux hommes parlant des langues différentes, qui seraient réunis sur une île déserte. Un Suisse et un Bas-Allemand finiraient par se parler dans un allemand qui serait un mélange de bas- et de haut-allemand. Quant à la langue qui finirait par réunir, dans les mêmes conditions, un Hottentot et un Eskimo, elle serait «certainement très intéressante pour un linguiste»<sup>68</sup>. Pour Meyer, une nouvelle langue ne peut ainsi apparaître qu'à la suite du mélange naturel entre deux langues.

Le résultat de ce mélange ne se laisse pas deviner: comme toutes les réalisations de la nature, le processus qui aboutira à l'apparition d'une nouvelle langue est «plein de secrets» («geheimnißvoller»). On ne peut donc pas choisir comment sera cette nouvelle langue: elle ne peut pas apparaître à la suite de «froids calculs»

<sup>63</sup> Meyer, 1893, p. 35.

<sup>64</sup> Il s'agit de la brochure *Auf Anlass des Volapüks*, Berlin, 1888.

<sup>65</sup> Axmanova & Bokarev, 1956, p. 66.

<sup>66</sup> Meyer, 1893, p. 34. Voir également page 37: «Denn die Sprache ist ja kein selbstständiger Organismus, der nur seinen eigenen, ihm innewohnenden Entwicklungsgesetzen folgt».

<sup>67</sup> Meyer, 1893, p. 34.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 35,

(«in kühler Berechnung») faits sur une «table de travail» («Studirtisch»). Dans ces conditions, le volapük, né de l'imagination du révérend J. M. Schleyer (1831-1912), et non pas de l'«étroite vivante entre deux langues», n'est qu'un «homunculus», une «faible créature» condamnée à une «mort précoce»: on ne peut, à son sujet, parler de «vie et de croissance» («Leben und Wachsthum»), il n'y a pas de sang qui circule dans son corps, ce sang que seule une langue conçue naturellement possède<sup>69</sup>.

Les termes utilisés par Meyer pour parler de la langue (sang, corps, vie, croissance) renvoient tous à une métaphore organiciste, ou du moins biologique; dans ces conditions, on peut s'étonner qu'il ne considère pas la langue comme un organisme. Cette contradiction provient certainement du fait que l'allemand ne distingue pas entre *langue* et *langage*, les deux étant rendus par *Sprache*. Quand Meyer nous dit que «die Sprache» n'est pas un «Organismus», mais une «activité liée aux locuteurs», il entend sûrement par là que le langage n'est pas un organisme.

#### 4. *Face à la réticence de la science: la réussite pratique*

Les conceptions que la majorité des linguistes avaient des langues, et qui découlaient des théories linguistiques dominantes, furent pendant longtemps incompatibles avec l'existence des langues artificielles. Ces dernières n'avaient donc aucun caractère scientifique reconnu. Dans ces conditions, les partisans des langues artificielles ne purent s'appuyer sur la science pour promouvoir leurs langues. C'est la raison pour laquelle ils préférèrent souvent utiliser le terme de «langue internationale ou auxiliaire» plutôt que celui de «langue artificielle»<sup>70</sup>.

Un autre moyen utilisé pour contrer la résistance de la science fut la mise en avant de la réussite pratique de certaines de ces langues<sup>71</sup>. C'est notamment ce que firent les espérantistes. En effet, mettre en avant le fait que ces langues, contre toute attente, avaient survécu et fonctionné, c'était prouver que les langues artificielles étaient possibles.

Déjà L. L. Zamenhof (1859-1917), le créateur de l'espéranto, avait à plusieurs reprises répété que les espérantistes ne devaient pas se perdre dans des «raisonnements théoriques», mais tout mettre en œuvre pour qu'existe «un moyen de compréhension entre les peuples», sans se préoccuper de la forme de ce dernier.

<sup>69</sup> *Id.*

<sup>70</sup> Martinet, 1989, p. 3. Cf. aussi note 29 ci-dessus.

<sup>71</sup> Lins, 1990, p. 346.

Que cette langue internationale ait un caractère scientifique ou non, cela doit être « totalement indifférent »<sup>72</sup> pour les espérantistes. Pour eux, ce qui importe, c'est qu'une telle langue existe. Le linguiste Th. Cart (1855-1931) ne disait d'ailleurs rien d'autre quand il déclarait que le but poursuivi par l'espéranto était son « utilisation pratique »<sup>73</sup>.

Il est à remarquer que la mise en avant de la réussite pratique de l'espéranto pour contrer des théories scientifiques hostiles ne fut pas l'apanage du XIX<sup>e</sup> siècle et de son paradigme organiciste. Dans l'URSS des années 1920, alors que la nouvelle théorie du langage de N. Ja. Marr (1864/65-1934) était en train de prendre une place considérable, les espérantistes soviétiques firent de même. Ainsi, face à une théorie marriste qui prétendait que l'humanité allait naturellement vers une langue universelle unique qui ne ressemblerait en rien aux langues existantes, et qui considérait l'espéranto comme un « pis-aller », un « ersatz » (dans l'original en espéranto d'où nous tirons ces citations, on trouve le terme « surogato »), élaboré artificiellement en dehors du processus naturel pour accélérer vainement l'arrivée du monolinguisme futur, les espérantistes ne pouvaient que constater l'« abîme » qui existait « entre les scientifiques et les larges masses laborieuses » qui utilisaient pratiquement l'espéranto. Là aussi, dans les mêmes conditions, face à un monde scientifique qui ne reconnaissait pas l'espéranto, les espérantistes soviétiques n'avaient d'autre choix que d'accepter le caractère non scientifique de leur langue et de lui opposer son utilisation pratique évidente :

Nous ne prétendons pas, ni n'affirmons que notre langue [l'espéranto] a un caractère scientifique (scientecon), nous avons comme préoccupation et comme but que notre langue serve nos besoins et qu'elle soit utilisée par les masses...<sup>74</sup>

##### 5. Conclusion: vers une nouvelle conception de la langue

Les partisans des langues artificielles firent bien de mettre en avant la réussite pratique de certaines de ces langues. En effet, la réussite pratique de l'espéranto fut ce qui amena des linguistes à considérer quelque peu différemment les langues artificielles. Dans un article de 1946, A. Martinet expliquait ainsi par la réussite pratique le fait que des linguistes furent « amenés à reconnaître un statut linguis-

---

<sup>72</sup> Dans un discours à Londres en 1907 ; cité par Spiridovič, 1927, p. 3.

<sup>73</sup> Cart, 1927, p. 32.

<sup>74</sup> Voldetero, 1925, p. 6.

tique à tous les idiomes artificiels dont les hommes se sont servis et se servent tous les jours à des fins d'intercompréhension»<sup>75</sup>:

Voici deux personnes, un Anglais et un Hongrois par exemple, qui s'entre-tiennent en espéranto. Nous avons là incontestablement affaire à une manifestation linguistique. La preuve en est que si l'un des interlocuteurs demande à l'autre quelle heure il est, ce dernier tirera sa montre de son gousset et lui donnera l'indication qu'il désire, et que ceci sera obtenu sans que le demandeur ait nécessairement recours à des gestes, c'est-à-dire à des signes non linguistiques. Or, rien de ce qui est linguistique ne saurait laisser le linguiste indifférent. En d'autres termes, même si l'on se refuse à considérer la construction de langues comme un problème scientifique, la façon dont ces langues, une fois construites, sont utilisées pour la compréhension mutuelle peut et doit être l'objet d'un examen de la part de ceux dont l'étude des faits de langage est la profession<sup>76</sup>.

La réussite pratique de l'espéranto a amené certains linguistes à constater et à accepter l'existence de ces langues, et à les considérer comme de « vraies » langues, dignes de l'intérêt de la science.

Plus d'un demi-siècle avant Martinet, M. Bréal était allé encore plus loin. Selon lui, cette prise en considération des langues artificielles a amené les linguistes à littéralement revoir leurs jugements sur les langues :

En présence des critiques dirigées contre l'espéranto, il est juste de dire aussi le bien dont nous lui sommes redevables.

Un premier service qu'il a rendu, c'est qu'il a obligé les linguistes, aussi bien les adversaires que les partisans, à s'expliquer sur l'idée qu'ils se font du langage en général. Et nous avons été témoins de ce fait heureux et inattendu, que c'est à qui renierait les anciennes théories, si fort en faveur il y a trente ans, sur la *vie du langage*, sur le *langage produit naturel*, sur la différence essentielle et capitale qu'il faudrait faire entre les *langues naturelles* et les *langues artificielles*, les unes toutes pleines de qualités, pleines de sens et sève [*sic*], les autres pareilles à l'homunculus de Goethe, sans force et sans vitalité, et autres déclamations du même genre<sup>77</sup>.

Face à l'apparition, et à la réussite, des langues artificielles, l'ancienne conception, « les anciennes théories » qui considéraient la langue comme un organisme que

<sup>75</sup> Martinet, 1946, p. 39.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>77</sup> Bréal, 1908, p. 244.

l'homme ne saurait reproduire, ne tiennent plus, et il faut les reconsidérer. La pratique de l'espéranto a ainsi renversé «toutes les traditions de l'ancienne linguistique»<sup>78</sup> et ouvert la voie vers la linguistique moderne, qui ne se considère plus comme une science naturelle, mais comme une science sociale.

La remise en cause de cet ancien paradigme ne tient pas uniquement à la problématique des langues artificielles, dont le rôle fut rarement relevé. Associées à ces dernières, les avancées en dialectologie (avec, entre autres, l'*Atlas* de Gilliéron<sup>79</sup>), en arménologie et en albanologie<sup>80</sup> ont fait que les langues ne peuvent plus être considérées comme des organismes indépendants, aux limites claires et sans liens les uns avec les autres.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUROUX, S., 2000: «Les langues universelles», in S. Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques. Tome 3: l'hégémonie du comparatisme*, Sprimont: Mardaga, 2000, pp. 377-396.
- AXMANOVA, O. S. & BOKAREV, E. A., 1956: «Meždunarodnyj vspomogatel'nyj jazyk kak lingvističeskaja problema» [«La langue internationale auxiliaire comme problème linguistique»], *Voprosy Jazykoznanija*, N° 6, 1956, pp. 65-78.
- BERGIER, J., 1978: «Qui est Frankenstein?», in M. W. SHELLEY, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Verviers: Marabout, 1978.
- BLANKE, D., 1985: *Internationale Plansprachen. Eine Einführung*, Berlin: Akademie-Verlag.
- BREAL, M., 1891: «Le langage et les nationalités», *Revue des deux mondes*, 61<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> période, 1<sup>er</sup> décembre 1891, 108, pp. 615-639.
- 1901: «Le choix d'une langue internationale», *La Revue de Paris*, 8, tome 4, juillet-août 1901, pp. 229-246.
- 1908: «Compte-rendu de K. Brugmann et A. Leskien, *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen*, Strasbourg: Trübner, 1907», *Revue critique d'histoire et de littérature*, N° 13, 2 avril 1908, pp. 244-246.

<sup>78</sup> Spiridovič, 1927, p. 4.

<sup>79</sup> Publié dès 1906, cet *Atlas linguistique de la France* apporta, cartes à l'appui, la preuve qu'on ne pouvait parler de frontières entre les dialectes, mais que chaque phénomène dialectal avait une zone de répartition propre.

<sup>80</sup> L'étude scientifique de l'arménien et de l'albanais mit en lumière le fait que des langues indo-européennes pouvaient contenir des caractéristiques de langues d'autres familles qui leur étaient contiguës.

- BRUGMANN, K. & LESKIEN, A., 1907: *Zur Kritik der künstlichen Welt-sprachen*, Straßburg: K. J. Trübner.
- BURNEY, P., 1966: *Les langues internationales*, Paris: PUF, «Que sais-je?».
- CART, Th., 1927: *Vortoj de Profesoro Th. Cart* [*Propos du Professeur Th. Cart*], Jaslo (Polujo) [Pologne]: Eldonejo «Esperantista voĉo».
- DE MAISTRE, J., 1980: *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, tome 1, Paris: Editions de la Maisnie, (1<sup>ère</sup> édition: 1821).
- JORDANOVA, L., 1989: *Sexual Visions: images of gender in science and medicine between the eighteenth and twentieth centuries*, Madison: University of Wisconsin Press.
- LACASSIN, F., 1979: «Introduction», in Shelley, 1979, pp. 16-49.
- LINS, U., 1990: *La danĝera lingvo. Studo pri la persekutoj kontraŭ Esperanto* [*La langue dangereuse. Etude sur les persécutions contre l'espéranto*], Moscou: Eldonejo «Progreso».
- MARTINET, A., 1946: «La linguistique et les langues artificielles», *Word: Journal of the International Linguistic Association*, 1, pp. 37-47.
- 1989: «The proof of the pudding... Introductory note» in Schubert, 1989, pp. 3-5.
- MEILLET, A., 1908: «Compte-rendu de K. Brugmann et A. Leskien, *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen*, Strasbourg: Trübner, 1907», *Revue critique d'histoire et de littérature*, N° 13, 2 avril 1908, pp. 241-244.
- MEYER, G., 1893: «Weltsprache und Weltsprachen» [«Langage universel et langues universelles»], *Essays und Studien*, Strasbourg: Karl J. Trübner, vol. 2, pp. 23-46, (1<sup>ère</sup> édition: 1891).
- RAUCH, A., 1995: «The Monstruous Body of Knowledge in Mary Shelley's *Frankenstein*», *Studies in Romanticism*, 34, 1995, pp. 227-253.
- RENOUVIER, Ch., 1855: «De la question de la langue universelle au XIX<sup>e</sup> siècle», *La Revue philosophique et religieuse*, Paris, vol. II, août 1855, pp. 56-85.
- SAKAGUCHI, A., 1996: «Die Dichotomie «künstlich» vs. «natürlich» und das historische Phänomen einer funktionieren den Plansprachen», *Language Problems & Language Planning*, vol. 20, N° 1, Spring 1996, pp. 18-38.
- SHELLEY, M., 1979: *Frankenstein*, trad. par Germain d'Hangest, Paris: GF Flammarion, (1<sup>ère</sup> édition anglaise: 1818).
- SCHLANGER, J. E., 1971: *Les métaphores de l'organisme*, Paris: J. Vrin.
- SCHUBERT, K., (Ed.), 1989: *Interlinguistics. Aspects of the Science of Planned Languages*, Berlin/NY: Mouton de Gruyter.

- 
- SPIRIDOVIČ, E., 1927: «Esperanto kaj lingvoscienco» [«Espéranto et linguistique»], *Sennacieca Revuo*, IV/VIII, N°10-12 (46-48), juillet-septembre 1927, pp. 2-6.
- TOLKIEN, J.R.R., 1997: «A Secret Vice», in J.R.R. Tolkien, *The Monsters and the Critics and Others Essays*, Ed. by Ch. Tolkien, London: Harper Collins Publishers, pp. 198-223 (1<sup>ère</sup> édition: 1931 (?)).
- VOLDETERO, 1925: «Pri kelkaj scienculaj deklaroj» [«Sur quelques déclarations scientifiques»], *Sennaciulo*, 2, N° 10 (62), 3 décembre 1925, p. 6.



Patrick Sériot

OXYMORE OU MALENTENDU?

LE RELATIVISME UNIVERSALISTE

DE LA MÉTALANGUE SÉMANTIQUE NATURELLE UNIVERSELLE

D'ANNA WIERZBICKA

Les sciences humaines sont, on peut s'en réjouir ou s'en affliger, bien différentes des sciences exactes. Ainsi, pour Th. Kuhn, une fois qu'un paradigme ancien a été renversé par un paradigme nouveau, l'ancien n'a plus aucune chance de subsister dans la « science normale ». Le modèle héliocentrique de Copernic a rendu caduc le modèle géocentrique de Ptolémée, et l'affaire est entendue.

En linguistique, en revanche, rien de tout cela. Jamais une théorie nouvelle n'a « falsifié » une théorie ancienne. Il y a plutôt apparition de centres d'intérêt différents, et non un renversement à l'intérieur d'une science unifiée. La grammaire générative de Chomsky n'a jamais rendu impossible la grammaire historico-comparative, les deux peuvent cohabiter sans encombre dans un même département de linguistique générale d'une même université. Les discussions communes auront pour objet, par exemple, l'attribution de crédits, et non la reconnaissance d'une *vérité* scientifique entraînant le consensus de la communauté scientifique tout entière.

Ainsi, on aurait pu croire qu'un ensemble de considérations sur la langue datant de l'époque du romantisme allemand commencerait à prendre de l'âge. Mais il n'en est rien : le renouveau du néo-humboldtianisme est un phénomène massif en Europe orientale et en Russie en particulier.

Qu'au XXI<sup>e</sup> siècle on puisse encore croire à un « caractère national des peuples » est déjà étonnant. Mais que, pour ce faire, on s'appuie sur une combinatoire universelle d'atomes sémantiques ou « Alphabetum Cogitationum humanorum » de Leibniz, l'est plus encore. Enfin, que ce genre de spéculation jouisse d'un énorme succès en Europe orientale, non seulement dans le grand public, mais dans le discours savant de linguistes chevronnés et reconnus, voilà qui mérite attention.

Depuis une trentaine d'années Anna Wierzbicka, linguiste d'origine polonaise travaillant en Australie, tente de réconcilier Leibniz et Humboldt en élaborant une « métalangue sémantique naturelle » capable de décrire les « univers sémantiques » de toutes les langues du monde. Universalisme absolu au service du relativisme le plus extrême, cette étonnante entreprise va faire l'objet ici d'une analyse de ses fondements épistémologiques, dans le cadre d'une perspective plus générale de mise en évidence des présupposés scientifiques et idéologiques du *discours sur la langue* en Europe orientale.

Dans le cadre de ce numéro spécial sur les langues universelles, on présentera essentiellement la *métalangue sémantique naturelle universelle* d'Anna Wierzbicka, en s'interrogeant sur la manière dont est construit cet instrument d'interprétation, et en tentant d'en dégager les présupposés théoriques.

### 1. *Ce que parler peut dire : le relativisme*

Dans *Understanding Cultures through their Keywords (English, Russian, Polish, German and Japanese)*<sup>1</sup>, A. Wierzbicka s'appuie sur la « popularité retrouvée » de Humboldt et de l'hypothèse Sapir/Whorf pour étayer son programme d'étude des « liens réciproques entre la langue et la pensée » à travers les mots-clés spécifiques de chaque *culture*, ce dernier terme étant à prendre comme équivalent absolu de « langue ». Son programme de travail repose sur les principes suivants<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Wierzbicka, 1997.

<sup>2</sup> Il s'agit bien de *principes*, d'un cadre déterminé d'avance, et non d'hypothèses à étayer en cours d'investigation.

Chaque langue reflète les traits de la réalité extra-linguistique qui sont « jugés pertinents » par les membres de la culture qui utilise cette langue. En acquérant une langue et, plus particulièrement, le sens des mots, le locuteur d'une langue commence à « voir le monde » sous l'angle de vue qui lui est imposé par sa langue maternelle: il acquiert la conceptualisation du monde caractéristique de cette culture. Les mots qui contiennent des « concepts linguo-spécifiques » tout à la fois *reflètent* et *forment* le mode de pensée des locuteurs de la langue. Elle prend pour exemple le lexique de la gastronomie: *shi* (soupe aux choux) et *kefir* pour la langue russe, mais aussi l'ensemble d'habitudes, d'institutions sociales et de systèmes de valeurs particuliers à une culture qui utilise la « langue correspondante ». Les « mots linguo-spécifiques » sont ainsi des « clés inestimables » (*priceless clues*) pour interpréter et comprendre les valeurs et idéaux des « gens » (*people*), leur façon de voir le monde et leur vie dans le monde. Ainsi, A. Wierzbicka pose que trois notions linguistiques spécifiques peuvent à elles seules donner la clé de la vision linguistique russe du monde: *dusha* (l'âme), *toska* (une sorte de nostalgie mélancolique, de vague à l'âme), *sud'ba* (la destinée)<sup>3</sup>.

Un peu avant, dans *Cross-cultural Pragmatics: the Semantics of Human Interaction*<sup>4</sup>, elle exposait son programme de *sémantique non référentielle*. S'opposant explicitement à la répartition qu'opère Ch. Morris entre syntaxe, sémantique et pragmatique, elle pose que la signification des éléments d'une langue naturelle ne peut pas être déduite de la relation entre les signes et le monde:

« La nature de la langue naturelle est telle qu'elle ne différencie pas la réalité extra-linguistique du monde psychologique et social des locuteurs » (Wierzbicka, 1991, p. 16)<sup>5</sup>.

Pour elle, la signification est

- 1) « anthropocentrique »: elle reflète les propriétés générales de la nature humaine, elle est faite pour l'homme, et toute la catégorisation linguistique des objets et des événements du monde est orientée vers l'homme: c'est un trait commun à toutes les langues;
- 2) « ethnocentrique »: elle est orientée sur une ethnie déterminée, et chaque langue a une spécificité nationale.

<sup>3</sup> Wierzbicka, 1990.

<sup>4</sup> Wierzbicka, 1991.

<sup>5</sup> Cette thèse est constamment répétée dans les ouvrages d'A. Wierzbicka. Cf., par exemple, Wierzbicka, 1988, p. 2.

Il est ainsi, pour A. Wierzbicka, impossible dans une langue naturelle de décrire « le monde tel qu'il est » : chaque langue *impose* aux locuteurs une image du monde déterminée.

Enfin, on ne peut distinguer, dans la sémantique d'une langue, que les parties qui sont prédéterminées dans la structure de la langue elle-même. Ainsi, des « concepts abstraits tels que la promesse ou l'ordre, la honte ou le dégoût » ne sont pas indépendants de la langue dans laquelle ils sont formulés, ils sont déterminés par les « intérêts et les attitudes des locuteurs », eux-mêmes formés par la langue qu'ils parlent<sup>6</sup>.

A. Wierzbicka se joue des frontières, supposées fausses et artificielles, entre les sous-domaines de la linguistique. Ainsi, de même que

« aucune frontière ne peut être tracée entre les 'sens dénотatifs' et les 'sens pragmatiques', aucune frontière ne peut être délimitée entre eux et la grammaire. La différence entre phrases passives et actives, entre sujets et objets, entre objets directs et objets obliques (compléments), etc., est essentiellement pragmatique, c'est-à-dire déterminée, dans une large mesure, par les intérêts et les attitudes des locuteurs »<sup>7</sup>.

Enfin, la structure propre de la langue entretient un lien étroit avec une dimension autre, psychologique : le « caractère national » de ses locuteurs peut être déduit de la langue, et à leur tour les différences de conceptualisation du monde entre les langues peuvent être expliquées par le caractère national. En particulier, non seulement les pensées ne peuvent être pensées que dans le cadre d'une langue particulière, mais encore les émotions elles-mêmes ne peuvent être ressenties, éprouvées, qu'à condition d'être exprimables dans la langue, dans une « conscience linguistique particulière ».

## 2. *Ce que parler veut dire : la clé universelle*

Le programme culturaliste qui vient d'être exposé ressemblerait à s'y méprendre à toute la lignée du néo-humboldtianisme, si A. Wierzbicka n'y avait ajouté un élément tout à fait différent et nouveau. En effet, si dans l'hypothèse Sapir-Whorf les systèmes linguistiques de vision du monde sont incompatibles et à tout jamais incomparables entre eux, pour A. Wierzbicka au contraire les « concepts nationalement spécifiques » sont bien *comparables*, parce qu'on peut

<sup>6</sup> Wierzbicka, 1998, p. 2.

<sup>7</sup> *Ib.*

les traduire dans une langue universelle qui transcende ces différences : la langue des *primitifs sémantiques*, ou *métalangue sémantique naturelle*.

Dans *Semantic Primitives* (1972), s'appuyant sur le fait que, pour Wittgenstein,

« la philosophie n'est pas une doctrine, mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en une élucidation »<sup>8</sup>

elle expose ainsi son principe de travail :

« La sémantique est une activité qui consiste à élucider le sens des énoncés humains »<sup>9</sup>.

A l'opposé de ce qu'elle appelle la « sémantique traditionnelle », elle revendique pour la sémantique « contemporaine » le but de modéliser et représenter les significations sous forme de « formules explicites ». Mais elle va beaucoup plus loin que les représentations logiques, puisqu'elle affirme comme seul modèle valable une représentation des significations qui soit en même temps leur *interprétation*. Elle propose pour ce faire une *métalangue sémantique* qui, pour être « explicative », doit être « si claire et directement compréhensible » qu'elle ne nécessite à son tour aucune élucidation. C'est pourquoi elle rejette toute formule de logique symbolique, toute matrice de traits différentiels, car elles ne peuvent être des *explications*. C'est ainsi que sa langue universelle va être *à la fois* une métalangue et une partie de la langue naturelle.

A. Wierbicka s'appuie sur une pétition de principe :

« Si la sémantique, en décrivant le contenu des énoncés prononcés par les gens, a pour but de reproduire la structure de la conscience humaine, elle ne peut pas utiliser un appareil étranger à cette conscience. Une langue sémantique doit rendre simple ce qui est complexe, compréhensible ce qui est embrouillé, évident ce qui est trouble ». (Wierbicka, 1972, Introduction.)

Ainsi s'explique son rejet d'une *langue artificielle*, corollaire paradoxal de son projet de *langue sémantique universelle*. Voilà sur quoi repose l'étonnante originalité du programme de travail de d'A. Wierbicka, que nous allons présenter maintenant.

La langue universelle d'Anna Wierbicka ne trouve pas sa place dans la typologie de Couturat et Léau (1903), car elle a la particularité de pouvoir être *prononcée dans toutes les langues du monde*. Plus petite que chaque langue « natu-

<sup>8</sup> Wittgenstein, 1921, aphorisme 4.112 (traduction fr : 1972, p. 82).

<sup>9</sup> Wierbicka, 1972, Introduction.

relle», elle est faite de morceaux de langue, elle est donc une partie de langue. Mais en même temps, elle peut à elle seule dire le sens de toutes les langues, qu'elle transcende et excède à la fois. Elle est tout autant le tout que la partie, l'intérieur que l'extérieur de la parole humaine.

A la différence des néo-humboldtiens «classiques», A. Wierzbicka postule une *base commune* pour toute la variété des modes de conceptualisation de la réalité dans toutes les langues du monde. Selon elle toute notion<sup>10</sup>, si complexe et bizarre qu'elle soit, «encodée» dans une unité lexicale d'une langue naturelle, peut être représentée sous forme d'une configuration particulière de *sens élémentaires*, indécomposables et universels, au sens où ils sont lexicalement fixés dans toutes les langues. Cette implication fonctionne dans les deux directions :

- toute unité sémantiquement indécomposable doit être universelle ;
- toute unité universelle (c'est-à-dire présente dans le lexique de toutes les langues) est supposée indécomposable sémantiquement.

Il y a ainsi un lien entre l'indécomposable et l'universel : toute notion sémantiquement non élémentaire (c'est-à-dire non universelle) peut être présentée sous forme d'une configuration particulière de sens élémentaires (ou concepts sémantiquement élémentaires et universels).

La liste des universaux sémantiques, nommés «semantic primitives», qu'on traduira ici en français de façon bien gauche par «primitifs sémantiques», a beaucoup varié au cours de l'évolution du travail d'A. Wierzbicka, oscillant entre une quinzaine et une soixantaine, mais le principe est inébranlable : l'explication de toute «notion linguo-spécifique» consiste en sa *traduction* dans la métalangue sémantique naturelle, dont le lexique constitue l'ensemble des *éléments* sémantiques universels. Ces éléments sont mis en mouvement dans une grande *combina-toire*, dont le très ancien projet remonte au théologien catalan Raymond Lulle (ou Ramon Llul, 1235-1315), projet dont J. Swift raille avec délectation la prétention universelle dans son troisième *Voyage de Gulliver*.

L'essentiel du travail d'A. Wierzbicka consiste en la mise au point, ou plus exactement la *découverte*, de la métalangue de description des significations de toutes les langues naturelles. La première étape de cette langue s'appelait *lingua mentalis* dans son livre de 1980<sup>11</sup>. Puis peu à peu la finalité a changé : il ne s'agit

<sup>10</sup> A. Wierzbicka utilise toujours, dans ses textes en anglais, le mot «concept», ne faisant aucune différence entre *notions* et *concepts*.

<sup>11</sup> Notons que l'utilisation de la terminologie de Guillaume d'Occam par A. Wierzbicka relève du pur malentendu. Pour Occam la signification des termes de la langue courante (parlée

plus d'un ensemble de mots séparés, mais d'une *véritable langue*, dotée non seulement d'un lexique, mais aussi d'une syntaxe.

Deux points fondamentaux sont à souligner.

- 1) La métalangue sémantique doit être *la langue naturelle elle-même*, ou plus exactement un *fragment* de langue naturelle. C'est ce qu'elle appelle le *principe de naturalité*. A la différence de la langue des arbres ou réseaux sémantiques (comme dans le modèle «sens <—> texte» de I. Melchuk), de la langue des marqueurs sémantiques (Katz et Fodor, 1964), ou de celle de la logique intentionnelle de Montaigne, la langue sémantique d'A. Wierzbicka est «découpée» dans une langue existante. Si la logique peut se permettre d'utiliser des symboles, puisque leur sens est décidé de façon axiomatique, le sens des mots de la langue sémantique en revanche doit être *compréhensible de soi-même*, ne serait-ce que pour un locuteur d'une langue particulière.
- 2) Une seule et même langue sémantique doit pouvoir servir à décrire les significations aussi bien lexicales que grammaticales et pragmatiques (illocutoires).

Ce dernier point est important. Pour A. Wierzbicka il n'y a aucune signification proprement grammaticale, il n'y a que des significations particulières, qui ont un trait grammatical obligatoire. La conséquence est que les significations grammaticales et les significations lexicales sont mutuellement convertibles: ce qui est lexical dans une langue peut dans une autre n'être transmissible que de façon grammaticale.

Ce principe de l'unité de la métalangue sémantique est étendu aux significations illocutoires. Ainsi, *demandeur* et *ordonner* sont des unités lexicales, alors que la question et l'injonction sont des actes illocutoires. Mais la signification de ces unités de langue est composée des *mêmes éléments*.

Exemple:

- l'élément (ou «composant») «je veux» (I WANT) entre dans la sémantique de l'impératif tout autant que dans la description des mots à sens de demande et d'ordre;

---

et écrite) est entièrement conventionnelle et peut être *modifiée* (ce qu'en anglais on appelle «dog» se dit en latin «canis»). En revanche la signification des termes (ou concepts) de la *Lingua mentalis* telle que la conçoit Occam est établie en nature une fois pour toutes. Les concepts «signifient naturellement» ce dont ils sont concepts. Cette «signification naturelle» est une sorte de représentation du monde, fondée sur le fait que les concepts sont en quelque sorte «naturellement semblables» à leur objet.

- l'élément (ou « composant ») « je sais » (I KNOW) joue un rôle important dans l'explication des modalités déclaratives et interrogatives, autant que dans celle des lexèmes à sens d'« informer », « demander ».

La conception sémantique d'A. Wierzbicka est très proche de celle de l'école sémantique de Moscou (A. Zholkovskij, I. Melchuk, Ju. Apresjan). Mais si cette dernière n'envisage pas la traduction mutuelle des primitifs sémantiques dans les différentes langues, pour Wierzbicka la métalangue sémantique est bien *universelle*. Pourtant la différence essentielle est que, si pour les sémanticiens moscovites, l'ensemble des primitifs sémantiques apparaît spontanément, comme ensemble de composants interprétatifs qui se répètent, pour A. Wierzbicka la métalangue sémantique est le résultat d'un travail de minutieuse élaboration qu'elle affirme être *empirique*: les primitifs ne sont pas, selon elle, le fruit d'une construction, ou invention, mais d'une découverte. Ils préexistent à l'acte d'investigation du chercheur, attendant, comme les champignons dans la forêt, d'être *découverts*. Il n'y a pas d'*effet de sens*, puisque le sens est *donné* au départ.

L'hypothèse (ou plutôt l'affirmation mainte fois répétée) de l'existence de la métalangue sémantique naturelle universelle consiste en ce qu'on peut trouver un ensemble de mots d'une langue (par exemple l'anglais) qui satisfont aux conditions suivantes :

- 1) ces mots sont eux-mêmes sémantiquement indécomposables (c'est le sens de « primitive » en anglais), mais on peut avec eux *décomposer* les autres mots de la même langue ;
- 2) ces mots ont des traductions dans toutes les autres langues, et dans toutes les langues l'ensemble de ces traductions peut jouer le rôle de primitif sémantique pour cette langue.

Il y a deux critères pour savoir si un mot peut être inclus dans l'ensemble des primitifs sémantiques, c'est-à-dire pour savoir s'il fait effectivement partie de la métalangue sémantique naturelle :

- 1) simplicité sémantique interne, ou « auto-compréhension »: *ce qui se comprend de soi-même*. A. Wierzbicka insiste sur le fait que la difficulté ou l'impossibilité de trouver pour un mot donné une interprétation adéquate n'est pas la preuve que ce mot est élémentaire : on peut prouver qu'un mot est décomposable, on ne peut pas prouver qu'il ne l'est pas.
- 2) traductibilité dans d'autres langues, ce qui est la garantie d'universalité de la métalangue sémantique naturelle en même temps qu'un bon filtre pour savoir si un mot peut vraiment être un primitif sémantique.

Par exemple, A. Wierbicka discute l'interprétation que fait la Grammaire de Port Royal du verbe *exister*, que ce texte célèbre range parmi « les mots si clairs qu'il n'est nul besoin de les expliquer ». Pour Wierbicka, en revanche, ce mot n'existe pas dans toutes les langues, donc ce n'est pas un élément primitif. Elle propose de le remplacer par la locution THERE IS, qu'elle affirme exister, elle, dans toutes les langues.

Le principe empirique d'A. Wierbicka se manifeste dans sa terminologie: elle est à la recherche de « candidats » au rang de primitifs. Ainsi, certains mots (ou plutôt « concepts ») seraient de « bons candidats » à cause de leur intertraductibilité, comme SEE, HEAR, qui, selon elle, se trouvent dans toutes les langues. Que cette affirmation soit invérifiable n'est jamais envisagé par elle.

C'est ce même principe présenté comme empirique qui lui permet de faire des choix entre les « candidats », au nom d'une psychologie de l'évidence: le but est de trouver les mots qui soient les plus « auto-compréhensibles » et les plus traduisibles dans les autres langues. Ainsi, dans une paire de mots, on peut, selon elle, toujours décider lequel est le plus compréhensible: c'est celui qui est le plus concret. C'est pourquoi *homme* est plus compréhensible que *animé*, *ce* est plus compréhensible que *déxis*, *faire* que *agentif*, *parler* que *locutif*. De même, les mots exprimant des paramètres d'objets et de situations comme *distance*, *grandeur*, *quantité*, *qualité*, etc. sont transcrits dans la métalangue sémantique naturelle universelle par leurs points extrêmes: *grand / petit* et non *grandeur*, car, « pour la conscience des locuteurs » l'idée de paramètre est *plus complexe* que les points extrêmes sur l'échelle des significations. On va voir plus loin, néanmoins, que les notions de « contrôle » et de « maîtrise », qu'elle emploie constamment, ne sont jamais expliquées, alors même qu'elles sont un des piliers de sa théorie.

C'est encore la méthode empirique de recherche des « candidats » qui explique les changements incessants des élus sur la liste. Par exemple l'ancien primitif BECOME (dans le livre de 1972) est en 1988 expliqué à l'aide du primitif HAPPEN:

X became Y =

- (a) at some time X was not Y
- (b) after that something happened to X
- (c) after that X was Y
- (d) I say this after that time.

Ce qui est plus curieux est qu'un ancien mot décomposable devienne, dans une version ultérieure, un primitif. Ainsi, KNOW, initialement interprété par CAN

SAY, devient primitif, de même que MOVE, interprété d'abord par CHANGE PLACE, devient à son tour primitif.

### 3. *Quel est l'objet du travail d'A. Wierbicka?*

Le succès — et l'ambiguïté extrême — des livres d'Anna Wierbicka dans le monde anglo-saxon et en Russie s'explique, à mon avis, par le fait qu'elle représente à elle seule deux traditions différentes, ou lignes de pensée, dont les prémisses philosophiques sont au départ fort éloignées: la philosophie analytique anglo-saxonne et l'hégélianisme dans sa lecture «orientale» (la théorie de la forme, cf. 3.1.2.)

Le refus de la séparation entre syntaxe et sémantique par A. Wierbicka n'a rien d'un phénomène isolé. Mais il s'inscrit dans une origine double: la contestation de l'autonomie de la syntaxe chez les adversaires de Bloomfield, de Chomsky et de Harris dans les années 1960 aux Etats-Unis (par l'analyse componentielle et l'atomisme logique) et l'affirmation du lien «indissoluble» entre langue (langage?) et pensée dans une tradition allemande humboldtienne ayant trouvé un terrain extrêmement favorable en Russie, aussi bien avant la révolution bolchevique qu'à l'époque soviétique, puis post-soviétique. La rencontre de ces deux courants de pensée ne manque pas de susciter quelques malentendus. A. Wierbicka joue sur deux tableaux à la fois: l'universalisme de l'atomisme logique et le relativisme, ou «culturalisme» du néo-humboldtianisme. C'est cette seconde tendance qui semble prédominer dans la réception de son œuvre en Russie actuelle, avec une forte confusion entre «anthropocentrisme» et «ethnocentrisme». Un récent manuel de philosophie du langage en Russie<sup>12</sup> mentionne ainsi à propos de l'anthropocentrisme revendiqué par A. Wierbicka que «la langue impose aux locuteurs une vision du monde», en utilisant l'expression russe de «kartina mira», littéralement «image du monde», sans jamais noter qu'il s'agit là d'une traduction littérale de l'allemand *Weltbild*, abondamment employée dans la linguistique allemande des années 1930 puis de l'après-guerre (cf. Weisgerber, 1939, 1950). Dans ce type de pensée, l'anthropologie se fonde dans l'ethnographie: l'individu est supposé n'exister que dans et par le groupe ethnique auquel il appartient.

#### 3.1. Langue parfaite ou langue des Anges?

La métalangue sémantique naturelle universelle d'A. Wierbicka est, comme la langue des Anges en Paradis, une langue aux signes transparents au point d'être

<sup>12</sup> Bezlepkin, 2001, p. 6.

«immédiatement et intuitivement compréhensibles»<sup>13</sup>. A ceci près que les signes de cette langue ne renvoient pas au monde des choses mais au monde clos des hommes, enfermés dans une «vision du monde» aux infranchissables frontières. Et par le même mouvement de va-et-vient entre des positions incompatibles, la quête des différences culturelles dans la sémantique des langues naturelles se résout en son contraire : celle d'un sens immédiatement transparent, directement accessible et totalement désambiguïsé.

### 3.1.1. Une pensée de la totalité

Pour A. Wierzbicka, rien de ce qui est linguistique ne peut échapper à la sémantique. La sémantique est totalement englobante, elle ne laisse aucun reste.

«La sémantique est une. Elle englobe le lexique, la grammaire et la structure illocutoire. Il est d'une importance fondamentale que nous puissions en distinguer l'unité essentielle et que, quelle que soit la partie de la tâche générale sur laquelle nous nous concentrons à un moment donné, nous ayons toujours en tête notre but principal : une description sémantique intégrée des langues naturelles»<sup>14</sup>.

### 3.1.2. Au commencement était le Sens.

Une idée de base d'A. Wierzbicka est qu'*à toute forme correspond un sens*. Ainsi, chaque construction grammaticale «encode» une certaine signification, qui peut être «révélée» et établie rigoureusement, de façon à ce que les significations des différentes constructions puissent être «comparées d'une façon précise et lumineuse, aussi bien à l'intérieur d'une langue que par-dessus les frontières entre les langues.»<sup>15</sup> Le corollaire de cette idée de base est une position qu'on peut qualifier d'orwellienne : qui n'a pas dans sa langue les mots (les *formes*) pour dire quelque chose ne peut ni le penser ni même le ressentir.

La notion d'*arbitraire* prend ici une note extrêmement négative :

«La grammaire n'est pas sémantiquement arbitraire. Au contraire, les distinctions grammaticales sont motivées (au sens synchronique) par des distinctions sémantiques ; toute construction grammaticale est le véhicule

<sup>13</sup> Sur le «parler angélique», et, en général, la linguistique biblique, cf. De Certeau, 1985.

<sup>14</sup> Wierzbicka, 1998, pp. 2-3.

<sup>15</sup> Wierzbicka, 1998, p. 3.

d'une certaine structure sémantique, c'est sa raison d'être et le critère qui en détermine l'emploi» (*ib.*).

Une conséquence implacable du fait que tout est sémantique est le statut d'inexistence accordé à l'*exception*, le présupposé étant que rien de la langue n'échappe à l'ordre et à l'harmonie, fondés sur le *sens*.

Il y a des sources qu'A. Wierzbicka ne cite pas, et qui seraient pourtant éclairantes pour comprendre son parcours intellectuel. En premier lieu il faut songer à Jakobson, qui, dans son article de 1932 sur la structure du verbe russe, énonce que celui qui, derrière les «emplois épisodiques et particuliers» des formes verbales sait en reconnaître la «signification de base» (*Gesamtbedeutung*) évite de formuler des règles hâtives qui donnent naissance à d'innombrables exceptions<sup>16</sup>. La seconde source est la plus intéressante, même si elle est probablement ignorée d'A. Wierzbicka, car elle correspond presque mot pour mot au texte de cette dernière, il s'agit de Konstantin Aksakov (1817-1860), grammairien slavophile et hégélien convaincu, pour qui, puisque tout est règle, *il ne peut exister d'exception dans la langue* :

«Il arrive souvent qu'un verbe constitue un exemple unique d'emploi, qui apparaîtra pour un regard myope comme une exception à la règle, mais qui [...], lorsqu'on comprend la signification propre de ce verbe, est en fait parfaitement régulier» (Aksakov, 1855, p. 17)<sup>17</sup>

Un point à souligner est que, si A. Wierzbicka fait constamment référence aux langues philosophiques dont rêvaient les théoriciens de la *Caractéristique Universelle* aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, devant rendre impossible l'expression d'une idée fautive ou illogique (Leibniz, en particulier, est particulièrement sollicité), elle donne à sa langue sémantique une finalité toute différente, où la notion de *vérité* est exclue. Loin de construire une langue pour dire adéquatement le monde, elle cherche une langue pour révéler le sens incrusté dans les langues elles-mêmes. En effet, il ne peut jamais y avoir d'inadéquation des mots à la référence, puisque celle-ci a été évacuée. Dans une théorie où l'on ne peut connaître que la connaissance et non la chose à connaître, le risque de tourner en rond est alors inévitable.

«Une syntaxe autonome ne peut rendre compte des différences de sens, et elle n'essaye pas de le faire. Mais elle ne peut pas rendre compte non plus des différences de distribution, car les faits distributionnels ne sont pas indé-

<sup>16</sup> Jakobson, 1932 (1985, pp. 211-212)

<sup>17</sup> Sur le statut de la règle et de l'exception chez Aksakov, linguiste hégélien, cf. Sériot, 2003.

pendants de la signification. Une approche sémantique de la syntaxe nous permet de résoudre les deux problèmes en même temps : elle permet de rendre compte des différences de distribution ; elle nous délivre de l'univers privé de sens des règles aveugles et arbitraires et des exceptions aveugles et arbitraires à ces règles, et enfin elle nous permet de voir comment la syntaxe fait sens » (Wierbicka, 1998, p. 7).

Un exemple particulièrement éclairant d'une application pratique de ce principe est le cas des constructions complétives en anglais et en tchèque.

Ainsi on peut dire

(a1) Mary started TO work

(a2) Mary started workING

mais seulement

(b1) Mary finished typING the letters

et non

(b2) \*Mary finished TO type the letters.

Pour A. Wierbicka, la concurrence entre (a1) et (a2) s'explique par le fait qu'il y a possibilité de *contrôle* de l'action, absente dans (b) : c'est la structure sémantique sous-jacente (c'est à dire l'«intention de signification») qui détermine les possibilités syntaxiques.

De même, elle récuse totalement l'idée que le choix entre une complétive et une infinitive puisse avoir le moindre rapport avec un trait formel comme la coréférence des sujets, comme on l'enseigne dans les manuels de langue.

### 3.1.3. Chaque langue est un Grand Texte

Une conséquence de la théorie totalisante d'A. Wierzbicka est que la langue, la parole, le discours sont coextensifs. Puisqu'il y a équivalence radicale entre ce qu'on dit et ce qu'on peut dire dans la langue, entre le potentiel et l'effectif, toute langue est un texte gigantesque, qui se résume à son «univers sémantique». Mais tout ce qu'on sait de ce Texte est fait de quelques exemples tirés de ses auteurs préférés de la littérature russe, essentiellement deux poétesses : Anna Akhmatova et Marina Tsvetaeva, lesquelles sont supposées être représentatives de la vision linguistique russe du monde. On a bien là un exemple caractéristique de la pensée du *type* : une fois admis (implicitement) que le type est la matrice de toutes les productions possibles à l'intérieur d'une langue, il suffit d'en extraire n'importe

quel exemple, supposé apporter une illustration suffisante à la thèse de départ. Dans ce discours fonctionnant à la fois par des arguments d'autorité (les citations de philosophes et d'écrivains) et sur le recours à l'évidence intuitive, aucun contre-exemple n'est envisagé, aucune procédure de découverte n'est prévue. Il s'agit d'une pensée profondément essentialiste, en parfaite contradiction avec le parti-pris empiriste du filtrage des « candidats » au titre d'atome sémantique universel.

Comment dire quelque chose de nouveau lorsque tout est déjà dit avant même l'acte d'énonciation, lorsque la totalité du sens est déjà présente dans le lexique et la grammaire ? On ne peut plus que faire une répétition sans fin du même Grand Texte, totalisation de tous les textes possibles, dont la langue est la seule matrice, effaçant jusqu'à l'idée même que la production du sens puisse être le fait de *pratiques* discursives. La langue est filtre et encyclopédie, elle est, comme chez les philosophes Romantiques, la totalité du savoir du peuple.

Hors de l'alternative entre *thesis* et *phusis*, le sens chez A. Wierzbicka n'est fondé ni en nature ni par convention. Il est interne à la fois au langage en général et à chaque langue en particulier.

Une remarque doit être faite sur la notion de « naturalité » : la métalangue sémantique universelle peut-elle être « naturelle » ? En fait, malgré les apparences, les énoncés proférés dans la métalangue sémantique ne sont pas des énoncés en langue naturelle, parce qu'ils ne peuvent plus contraster, commuter avec les autres énoncés. La langue grâce à eux est délivrée de ses ambiguïtés, tout est entièrement explicite, le nouveau est toujours déterminé par des éléments donnés au départ et les règles qui les combinent. La métalangue sémantique n'est pas « naturelle », parce qu'elle énonce tout l'implicite, elle sélectionne dans l'ambigu<sup>18</sup>. Elle est une hygiène de la pensée.

Le monde d'A. Wierzbicka, privé de tout dialogisme, de toute dimension d'interaction sociale, est un monde figé et glacé, nomenclature close de représentations culturelles, de « termes-clés linguo-spécifiques », un monde où le sens est prisonnier. Il n'y a d'ailleurs pas non plus de monologisme, puisque c'est la langue qui parle à notre place. Une fois le signifiant privé d'autonomie par rapport au signifié, il n'y a plus de place pour le jeu de mot, la poésie, la métaphore, le lapsus ou l'inconscient. Il n'y a plus de sujet, car il n'y a plus d'énonciation, pas plus qu'il n'y a de place pour la responsabilité personnelle d'un locuteur devant son énoncé, pas non plus d'inscription du sujet dans l'histoire, pas de conflit, pas de division.

<sup>18</sup> Cf., à ce sujet, Borel, 1975, p. 10.

Grâce à la chimère du mot immédiatement signifiant, A. Wierzbicka cherche à occuper une position de maîtrise, seule capable de guérir la blessure narcissique que toujours, de la langue, quelque chose nous échappe. Pour elle, aucune recoin de la langue ne doit être inaccessible, tout doit être contrôlable, traduisible de l'implicite à l'explicite, de l'embrouillé en clair, dans cette métalangue sémantique qui juge tout à son aune, que ce soit le Sermon sur la Montagne<sup>19</sup> ou la langue de bois du Parti Communiste polonais. Ce vieux rêve de retrouver le socle sûr du sens vrai derrière les aléas de l'usage et de la multiplicité des langues, d'éliminer le non-dit et l'indicible, est à l'opposé de la dimension de non-totalité, de non-coïncidence de la langue à elle-même qu'on trouve chez A. Culioli ou J. Lacan: «il n'y a pas de métalangage»...

### 3.2. La psychologie des peuples

On ne trouvera chez A. Wierzbicka aucune hypothèse causale du type de la théorie des climats: la seule réalité est la langue. La langue ne permet qu'une chose: se connaître elle-même. Mais parfois elle est une clé d'interprétation pour comprendre et interpréter des comportements collectifs, ou renforcer les clichés les plus classiques et les plus invérifiables de la psychologie des peuples.

Si, comme le disent tous les néo-humboldtiens à partir des années 1930, la langue d'un peuple est sa pensée et sa pensée est sa langue, on tombe alors très vite dans des apories bien connues. Toute «communauté linguistique» est enfermée dans une vision du monde. Les «visions du monde» sont des entités dénombrables, closes, séparées. Chaque communauté parlante vit en totale autarcie linguistique, sans contact avec les autres, sans emprunt, sans influence. Cette pensée profondément discontinuiste est une pensée essentialiste, une pensée du *type*, autrement dit une pensée platonicienne, où le sens n'a pas d'histoire. Le sens est imbriqué dans une psychologie collective, il ne peut nous renseigner que sur cette psychologie collective et non sur le monde

Dans sa vision irréniste de la communauté parlante, A. Wierzbicka construit sans cesse une anthropologie, qui consiste en ce que toute sociologie est évacuée au profit d'une ethnographie unanimiste. A l'opposé des travaux de M. Pêcheux ou de P. Bourdieu, elle ne se demande jamais par quels processus sociaux et idéologiques on en vient à un consensus sur le sens des mots. Chez elle, il n'y a jamais de négociation sur le sens des mots, jamais d'interaction, jamais de production sociale du sens: le sens *est*, et elle en a la clé. On ne sait pas comment les sens viennent aux

<sup>19</sup> Wierzbicka, 2001

mots, mais ils sont là et ils y restent, figés dans l'éternité. C'est cet *angélisme* qui fait qu'elle ne soupçonne pas que ceux qu'elle appelle les *gens* sont d'abord des *agents* engagés dans des rapports de force symbolique (cf. P. Bourdieu).

L'image de la collectivité parlante est parfaitement simple : il suffit de parler la même langue pour se comprendre. Ce postulat ne s'appuie sur aucune démonstration, simple pétition de principe, il repose sur la sécurité de l'évidence. Le présupposé de compréhension immédiate implique qu'il n'y ait jamais de malentendus ni incompréhension dans la communauté, définie précisément du fait de son homogénéité de « vision du monde ». Il s'agit ici d'un très puissant réductionnisme d'un groupement humain (par exemple « les Russes », « les Américains ») à une communauté parlante stable et homogène, sans aucun conflit sur le sens des mots.

Le *présupposé unanimiste* fait que la société est vue comme une communauté indivise, ne se définissant que de sa seule compréhension d'une sémantique lexicale et grammaticale, et sans aucune division sur le sens des mots. On reconnaît là un très ancien système de valeurs du romantisme allemand, massivement représenté dans la pensée conservatrice dominante en Russie soviétique et post-soviétique à savoir que la *Gemeinschaft* (communauté de pensée et de langue) est plus vraie, plus réelle, plus authentique que la *Gesellschaft* (société, association purement mécanique). Il y a donc confusion entre anthropologie et ethnographie, et occultation totale de la dimension sociologique.

L'assimilation totale de la « culture » à la langue (et à la littérature) repose sur un présupposé unanimiste jamais explicité : *tous les gens parlant la même langue pensent de la même façon*. On pourrait s'attendre à ce qu'une hypothèse si forte soit testée à partir d'une méthode hypothético-déductive, visant à vérifier l'hypothèse en cours de la recherche au lieu d'en faire un axiome de départ qui, à son tour, filtre les résultats. Le risque est un raisonnement circulaire, où l'on ne peut trouver à l'arrivée que ce que l'on a posé au départ.

A son tour, cette conséquence entraîne d'autres. Ainsi, tous les francophones sont supposés penser de la même façon, avoir la même « image linguistique naïve du monde », tributaire d'une « tradition culturelle », qui est « formée dans la conscience 'quotidienne' d'une communauté humaine spécifique », manifestant le « caractère national » de la langue. Reconstituer « l'image linguistique de monde d'une nation », ou d'une « tradition culturelle » présuppose, sans jamais le dire, que les Suisses romands font partie de la même « nation » que les Français ou les Belges wallons, sans parler des Canadiens francophones (mais les Corses dialectophones ont-ils alors la même image du monde que les « Français » ?), ont la même « mentalité », et diffèrent en cela des Suisses alémanique. Mais la « mentalité » de ces derniers change-t-elle lorsqu'ils passent du dialecte au Hochdeutsch et vice-versa ?

D'autres difficultés apparaissent avec le problème de la créativité. Si la totalité du sens préexiste dans le lexique et la grammaire, c'est-à-dire dans les *formes* de la langue, comment peut-on dire quoi que ce soit de neuf ? Comment un travail scientifique ou philosophique est-il possible, condamné à répéter le sens déjà-là imposé par la langue ?

La confusion des *notions* et des *concepts* met sur le même plan des mots de la vie quotidienne et les outils conceptuels de la philosophie. Si les « concepts » russes et français découpent l'espace sémantique différemment, comment expliquer que des écoles philosophiques peuvent s'opposer tout en parlant la même langue ? La lutte est féroce entre le matérialisme et l'idéalisme dans l'histoire de la philosophie russe, mais elle se déroule dans la *même langue*. Si le travail des concepts était déterminé uniquement par la langue de travail, il n'y aurait pas de philosophie possible.

### 3.3. Le mythe orientaliste : une polarité anthropologique

Souvent, sous la rhétorique de la scientificité d'un texte à l'appareil technique et critique sophistiqué, texte patent, se cache un autre texte, texte latent, infiniment plus précieux par ce qu'il révèle de la constitution d'un mythe savant. Ce mythe, qui chez A. Wierzbicka apparaît sous la forme d'une opposition éternelle entre l'Orient et l'Occident, en cache un autre, encore plus profondément enfoui dans des représentations archétypiques qu'il n'est pas sans intérêt de mettre à découvert.

Partout, sous l'appareil scientifique, le socle mythique affleure. La structure fantasmatique que P. Bourdieu a mise en évidence dans la « théorie des climats » de Montesquieu (les hommes du Nord sont actifs et virils, les hommes du Midi sont passifs et « efféminés »)<sup>20</sup>, A. Wierzbicka la transpose dans le sens Est / Ouest. L'orientation des points cardinaux a basculé de 90°, mais les termes de l'opposition sont identiques : le monde est fait de la relation masculin / féminin, qui se manifeste dans l'opposition de l'« agentivité » à la « patientivité ». Elle est fascinée par la notion de « contrôle », métaterme qui revient très régulièrement dans la plupart de ses analyses, associé à celui d'agentivité, et bien sûr de non-contrôle (qui se dit, en métalangue sémantique naturelle, « not because I want it »).

« Les données de la typologie syntaxique montrent qu'il existe *deux approches de la vie*, qui jouent un rôle différent dans les différentes langues : le point de vue de 'ce que je fais', c'est-à-dire une *orientation agentive*, et celui de '*ce qui m'arrive*', suivant en cela une orientation patientive, ou

<sup>20</sup> Bourdieu, 2001, p. 335.

passive, liée au patient. L'approche agentive est un cas particulier de causatif (cf. Bally, 1920), et dénote une attention marquée envers l'action et l'acte de volonté ('je fais', 'je veux'). Dans l'orientation patientive, qui est, à son tour, un cas particulier d'une orientation phénoménologique, l'accent est porté sur le sentiment d'impuissance et la patientivité ('je ne peux rien faire', 'il m'arrive toutes sortes de choses').

L'agentivité est liée aux constructions nominatives et nominativoïdes, alors que le sentiment d'impuissance et la patientivité sont liées aux constructions datives et dativoïdes. L'agentivité et la patientivité sont dans des situations inégales: l'activité est présente dans toutes les langues, mais pas le sentiment d'impuissance. Or les langues se différencient fortement en fonction de la place qu'y joue le sentiment d'impuissance. Certaines langues le négligent, et prennent le type agentif de proposition comme modèle de toutes ou de la majorité des propositions concernant les êtres humains. Dans d'autres langues on trouve deux types principaux de propositions concernant les humains: le type nominatif, qui repose sur le modèle agentif, et le type datif, dans lequel les humains sont présentés comme des personnes qui *ne contrôlent pas les événements.*<sup>21</sup> (Wierzbicka, 1992 [1996, p. 55-56])

De la même façon que Ch. Bally oppose la langue française à la langue allemande comme la langue de la raison à celle de l'affectivité<sup>22</sup>, A. Wierzbicka a trouvé un couple providentiel de langues pouvant représenter son couple idéal: l'anglais et le russe, qui très vite se trouve lui-même déplacé vers un couple de deux peuples: «les Américains» et «les Russes».

Parce qu'en anglais on dit *he succeeded* et qu'en russe on dit *emu èto udalos'* (litt. «à lui [Datif] cela a réussi»), A. Wierzbicka en conclut aussitôt que

La construction nominative anglaise donne la responsabilité du succès ou de l'insuccès d'une entreprise à la personne qui y est engagée, alors que la construction dative du russe libère entièrement la personne de quelque responsabilité que ce soit pour le résultat final: quoi que ce soit qui arrive, bon ou mauvais, ce n'est pas le résultat de nos propres actions. (Wierzbicka, 1992 [1996, p. 72])

et elle ajoute que ce type d'exemples permet de faire «un bon bilan de la description des différences entre les ethnophilosophies reflétées dans ces langues» (*ib.*, p. 73), puisque la grammaire russe abonde en constructions dans lesquelles le

<sup>21</sup> Souligné par moi, *P.S.*

<sup>22</sup> Bally, 1944, p. 359.

monde réel est présenté comme «adverse aux souhaits et aspirations de l'homme, ou du moins indépendant de ces souhaits et aspirations, alors que l'anglais n'en présente presque pas» (*ib.*). Ce sont les constructions datives en russe (dans les phrases impersonnelles) qui révèlent une «orientation particulière de l'univers sémantique russe et de la culture russe» (*ib.*, p. 75).

«L'explication du sens montre que les propositions de ce type sont non-agentives: des événements mystérieux et incompréhensibles se produisent en dehors de nous, non parce que quelqu'un le veut, et les événements qui se produisent en nous ne dépendent pas de notre volonté. Dans l'agentivité en revanche, il n'y a rien de mystérieux: si quelqu'un fait quelque chose et qu'à cause de cela se produisent des événements, tout est clair. Mystérieux et incompréhensibles sont les événements qui proviennent de l'action de forces mystérieuses de la nature. En russe les propositions à modèle agentif ont une sphère d'application plus limitée que les autres langues européennes (surtout l'anglais). La langue reflète et encourage la tendance, dominante dans la culture russe, à envisager le monde comme un ensemble d'événements incontrôlables et incompréhensibles. Ces événements sont plus souvent mauvais que bons. (*ib.*, p. 76)

Etait-il nécessaire de monter un appareil critique d'une telle subtilité pour aboutir à reproduire de si vieux clichés sur les principes actif et passif du monde? L'idée que les constructions non actives, ou ergatives correspondent à une pensée de type «passif» se trouve déjà chez Ch. Uhlenbeck (1866-1951)<sup>23</sup>, qui explique que les peuples parlant des langues à construction ergative pensent que l'homme n'est qu'un instrument passif aux mains d'une force divine, pensée qui correspond au fatalisme religieux des peuples «attardés» ou au sentiment de totale impuissance de l'homme devant le totem, ou la nature (peuples du caucase, Indiens d'Amérique du Nord, etc.), à la différence des peuples parlant des langues indo-européenne, dont la construction «active» dépend du fait que le sujet est toujours au nominatif.

En finira-t-on un jour avec le discours sur l'«âme slave»? Les «nouveaux Russes» qui skient à Courchevel ou les oligarques qui investissent dans le pétrole sont-ils si passifs ou «patientifs» devant la vie? Si les conversations de terrasse de café nous informent que tous les Ecossais sont avarés ou les Corses paresseux, cessera-t-on un jour de solliciter la linguistique pour servir de caution à des fantasmes qui sont du ressort de la psychanalyse?

<sup>23</sup> Cf. Sapir, 1917.

### Conclusion

Comme au XVI<sup>e</sup> siècle, la nostalgie de l'unité engendre le rêve de restauration d'une langue unique (ici la métalangue sémantique naturelle universelle)<sup>24</sup>. Mais comme à l'âge romantique, la fascination de la différence (plus que de la diversité) des langues fait construire une science du particulier, du déterminé, du linguistiquement contraint.

Les trente ans du travail d'A. Wierbicka nous ont fait faire un parcours de plusieurs siècles de l'histoire des fantasmes linguistiques, en une seule œuvre, éclectique et déchirée. Oxymore, contradiction, éclectisme ou malentendu, cette œuvre nous interroge par son refus passionné de la faille béante qui habite la langue, par sa quête de la maîtrise et de la totalité. Là est peut-être ce côté fascinant des sciences humaines, qui nous révèlent plus sur ce qu'est l'humain par leurs rêves que par leur discours savant.

### BIBLIOGRAPHIE

- BALLY Charles, 1944: *Linguistique générale et linguistique française*, Berne: Francke, 2<sup>e</sup> éd.
- BEZLEPKIN N.I., 2001: *Filosofija jazyka v Rossii*, Sankt-Peterburg: Izd. S-P-go univ. [La philosophie du langage en Russie]
- BOREL Marie-Jeanne, 1975: «Schématisation discursive et énonciation», *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques de Neuchâtel*, n° 23.
- BOURDIEU Pierre, 2001: «La rhétorique de la scientificité», in P. Bourdieu: *Langage et pouvoir symbolique*, Paris: Seuil, pp. 331-342.
- CERTEAU, de Michel, 1985: «Le parler angélique. Figures pour une politique de la langue», in S. Auroux (éd.): *La linguistique fantastique*, Paris: Denoël.
- COUTURAT Louis; LEAU Léopold, 1903: *Histoire de la langue universelle*, Paris: Hachette.
- DUBOIS Claude-Gilbert, 1970: *Mythe et langage au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux: Ducros.
- JAKOBSON Roman, 1932: «Zum Struktur der russischen Verbuns», in *Charisteria Gvilelmo Mathesio quinquagenario a discipulis...*, pp. 74-84 (trad. russe: «O strukture russkogo glagola», in R. Jakobson: *Izbrannye raboty*, Moskva: Progress, 1985).

<sup>24</sup> Cf. Dubois, 1970.

- KATZ Jerrold J. & FODOR Jerry A.: *The Structure of Language: Readings in the Philosophy of Language*, Englewood Cliffs N.J.: Prentice-Hall.
- SAPIR Edward, 1917: Review of C.C. Uhlenbeck: Het passive karakter van het verbum transitivum of van het verbum actionis in talen van Noordamerika. *International Journal of American Linguistics* 1: 86-90.
- SERIOT Patrick, 2003: «Une identité déchirée: K.S. Aksakov, linguiste slavophile ou hégélien?», in P. Sériot (éd.): *Contributions suisses au XIII<sup>e</sup> congrès mondial des slavistes à Ljubljana*, août 2003, Bern: Peter Lang, pp. 269-292.
- WEISGERBER Leo, 1939: «Die volkhaften Kräfte der Muttersprache», *Beiträge zum neuen Deutschunterricht*. Herausgegeben von Ministerialrat Dr. Huhn-häuser, Frankfurt am Main: Diesterweg, n<sup>o</sup> 1.
- 1950: *Vom Weltbild der deutschen Sprache*, Düsseldorf: Schwann.
- WIERZBICKA Anna, 1972: *Semantic Primitives*, Frankfurt a/Main: Athenaeum; trad. fr: *Les primitifs sémantiques*, Paris: Larousse, 1993.
- 1980: *Lingua Mentalis: the Semantics of Natural Language*, Sydney-New York: Academic Press.
  - 1988: *The Semantics of Grammar*, Amsterdam - Philadelphia: J. Benjamins, 1988.
  - 1990: «Dusha (=Soul), Toska (=Yearning), Sud'ba (=Fate): Three key concepts in Russian language and Russian culture», in Zygmunt Saloni (ed.): *Metody formalne w opisie jazykow slowianskich*, Bialystok: Bialystok University Press, pp. 13-36.
  - 1991: *Cross-cultural Pragmatics: the Semantics of Human Interaction*, Berlin - New York: De Gruyter.
  - 1992: «The Russian Language», in A.Wierbicka: *Semantics, Culture and Cognition: Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, New-York: Oxford University Press, chap. 12, pp. 395-441 (trad. russe: «Russkij jazyk», in A. Vezhbicka: *Jazyk, Kul'tura, Poznanie*, Moskva: Russkie slovari, 1996.
  - 1997: *Understanding Cultures through their Key Words: English, Russian, Polish, German and Japanese*, New York: Oxford University Press.
  - 2001: *What Did Jesus Mean? Explaining the Sermon on the Mount and the Parables in Simple and Universal Human Concepts*, Oxford: Oxford University Press.
- WITTGENSTEIN Ludwig, 1921: *Tractatus logico-philosophicus*, trad. fr.: Paris: Gallimard, 1972.



Elena Simonato Kokochkina

LE RAISONNEMENT ÉNERGÉTIQUE  
DANS LA CONCEPTION DES LANGUES ARTIFICIELLES  
CHEZ OTTO JESPERSEN

Un objekte kel bli fa konter konstruktet  
lingues es ke les pove nulitem es tam boni kam  
li natur'lingues.

(O. Jespersen)<sup>1</sup>

0. Les projets de langues artificielles sont le fruit d'une époque. Ils s'y inscrivent et s'en «nourrissent». Ils se définissent par rapport aux discussions et aux espoirs de leur temps. Telle est l'hypothèse que nous proposons d'évaluer, en analysant, à partir du lien «énergétisme – linguistique», les similitudes qui existent entre certains projets de langues et les discussions linguistiques de leur époque. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la conception des langues artificielles développée par Otto Jespersen (1860-1943)<sup>2</sup> entre 1907 (la langue *ido*) et

---

<sup>1</sup> «La seule objection qui puisse être faite contre les langues artificielles est qu'elles ne pourront jamais être aussi bonnes que les langues naturelles».

<sup>2</sup> Otto Jespersen était professeur d'anglais à l'université de Copenhague de 1893 à 1925. Il fonda avec Paul Passy (1859-1940) l'Association Phonétique Internationale.

1928 (la langue *novial*) et plus exactement, au rapport entre sa conception du langage et l'idée qu'il avait de la création des langues artificielles.

Ces deux langues appartiennent à la deuxième période de l'histoire des langues artificielles. Pour S.N. Kuznecov, qui a consacré un livre à l'histoire de l'interlinguistique, cette période se caractérise par un glissement vers l'empirisme, glissement qui se manifeste aussi bien dans les travaux des théoriciens des langues artificielles que dans les milieux où celles-ci sont utilisées pour la communication<sup>3</sup>. C'est l'époque où le *volapük*, initialement conçu comme une langue logique – et qui constitue, selon Jespersen, un exemple de ce qu'une langue artificielle ne doit pas être – est réformé par les volapükistes. Cette réforme ouvre une nouvelle étape dans l'histoire des langues artificielles que S.N. Kuznecov décrit comme le début de l'«interlinguistique»: synthèse de la théorie des langues artificielles (qui prescrivait les formes de la langue future), et de la théorie descriptive (qui étudiait la pratique sociale des langues artificielles existantes).

De ce point de vue, le *volapük* est représentatif de la période où se formèrent les conditions nécessaires à l'adaptation des langues artificielles à la communication. Autrement dit, c'est à cette époque que la théorie des langues artificielles put enfin être vérifiée par la pratique. Le mot d'ordre de cette deuxième étape sera que la commodité communicative de la langue artificielle est plus importante que la richesse de ses formes et de ses significations.

### 1. Des langues artificielles «a priori» aux langues artificielles «a posteriori»

L'adversaire principal de Jespersen, nous l'avons dit plus haut, c'est le *volapük* de J.M. Schleyer (1831-1912), créé en 1880. La grammaire de cette langue se construisait en effet comme une imitation des langues anciennes (du sanscrit, en particulier). De ce point de vue, le *volapük* reflétait l'ancienne tendance de construction des langues artificielles qui laissait de côté les exigences pratiques de l'utilisation de la langue au nom des capacités abstraites d'une langue théoriquement parfaite. Pour traduire toutes les nuances et les subtilités de la pensée, le *volapük* possédait environ 505.440 formes verbales. Voici un exemple du lexique: l'expression «secrétaire de direction d'une fabrique de lustres» se traduisait de la façon suivante:

*Klonalitakiparfablüdacifalöpasekretan*

<sup>3</sup> Kuznecov, 1987, pp. 96-97.

C'était, estimait L. Couturat (1868-1914), une langue «trop synthétique», «trop *a priori*», elle possédait les défauts pratiques des langues naturelles sans avoir d'avantages logiques<sup>4</sup>. Couturat se plaignait d'ailleurs du fait que le *volapük* avait engendré un préjugé contre toutes les langues artificielles, chaque nouvelle langue étant ironiquement traitée de «nouveau volapük». En fait, ce qui a conduit le *volapük* à sa perte, écrivait Couturat dans «Histoire de la langue universelle», c'est le fait d'avoir voulu l'employer comme langue de commerce, ce qui s'est avéré impossible<sup>5</sup>. En 1887, lors du II<sup>e</sup> Congrès des volapükistes à Munich la plupart des exposés se faisaient en allemand, ce qui a constitué en soi la preuve des imperfections communicatives de cette langue. On pourrait ainsi dire que ce sont les défauts du *volapük* qui ont fait progresser la théorie des langues artificielles.

Le projet qui succéda au volapük c'est l'*esperanto* de L.L. Zahmenhof (1859-1917), un bon exemple des langues artificielles *a posteriori*. Le but de son créateur était d'obtenir une langue très commode pour la communication. Zahmenhof envisagea ainsi une grammaire simplifiée au maximum : celle-ci se résumait en effet en 16 règles, et le lexique de l'*esperanto* excluait la synonymie et la polysémie.

## 2. Jespersen : des langues naturelles à une langue artificielle

Après avoir été pendant de longues années un opposant ardent des langues artificielles, Jespersen eut l'occasion d'assister à un congrès des volapükistes. Il resta fasciné par ces nombreuses personnes parlant une langue commune et devint un adepte des langues artificielles. Par la suite, il participa à la réforme de l'*espéranto*, milita dans les rangs des adeptes de l'*ido*, puis mit au point son propre projet, le *novial*, fruit d'une série de recherches.

Son parcours de linguiste peut nous aider à éclairer ses convictions quant au choix de la meilleure langue, ainsi que les principes de sa nouvelle langue artificielle. Jespersen était didacticien, il avait étudié l'acquisition des langues étrangères, et était un des premiers à avoir intégré la phonétique dans l'enseignement des langues. Mais ce qui est au centre de notre réflexion, ce sont les incidences qu'a eu sa «conception énergétique» du langage sur sa vision des langues artificielles<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Couturat, 1903, p. 159.

<sup>5</sup> Couturat, Leau, 1903.

<sup>6</sup> Nous avons abordé l'influence sur Jespersen du raisonnement énergétiste dans les sciences dans nos précédentes publications, cf. Simonato Kokochkina 2003a, 2003b.

## 2.1. Choisir la meilleure des langues existantes.

L'idée de départ de Jespersen consistait à choisir la langue naturelle la plus apte à devenir la langue internationale. A quels critères devait répondre d'après lui la meilleure langue ?

Son estimation du progrès des langues, ainsi que Jespersen le relevait lui-même, est totalement anthropocentrique<sup>7</sup> : c'est le point de vue de la communauté parlante qui permet de comparer et de mesurer les langues. Jespersen conclut qu'il est évident que la langue la plus apte à répondre à son projet sera celle qui saura le plus habilement tirer parti de moyens limités, ou, en d'autres termes, celle qui sera capable d'exprimer le maximum de choses avec le mécanisme le plus simple<sup>8</sup>. C'est ainsi qu'il se prononce contre l'idée, ancrée dans l'esprit des comparatistes, de la supériorité des langues anciennes, et qu'il propose une analyse des changements survenus dans les langues afin de prouver que les changements « progressifs » sont plus nombreux que les changements « régressifs »<sup>9</sup>.

L'analyse du rapport « simplicité » – « progrès » nous permet de dégager de son œuvre les thèses qui s'inspirent du modèle énergétique. Comme il le souligne d'ailleurs lui-même, il s'agit ici simplement d'une formule d'énergétique moderne<sup>10</sup>. On remarque en effet que sa formule contient deux conditions : elle exige un maximum d'efficacité et un minimum d'effort. L'*efficacité* est synonyme de force d'expression, et l'*effort* correspond à un travail physique et mental. La science, poursuit-il, ne possède malheureusement aucune méthode qui permette de mesurer avec précision la force d'expression ou l'effort. Dans de nombreux cas, il est malgré tout possible d'après lui de juger qu'il y a progrès : soit que l'on constate un gain évident en efficacité, soit une diminution de l'effort, soit les deux à la fois.

A ceux qui lui objectent que l'on parle sa langue maternelle sans aucun effort, Jespersen répond que la difficulté des langues germaniques est également ressentie par les autochtones. Dans l'esprit de Jespersen, il n'y a donc aucun doute que les langues peuvent présenter des degrés de difficulté divers même pour ceux dont c'est la langue maternelle. La thèse qui le sauvera à chaque faux pas est celle selon laquelle l'évolution des langues se fait dans le sens d'une plus grande perfection. Certes, il n'y a pas d'évolution en ligne droite, mais la somme des changements montre, quand on compare une période reculée avec une période ultérieure, que le

<sup>7</sup> Jespersen, 1921, p. 312.

<sup>8</sup> Jespersen, 1894, p. 13.

<sup>9</sup> Jespersen, 1894.

<sup>10</sup> Jespersen, 1914, p. 225.

nombre de changements allant dans le sens d'un progrès est plus grand que le nombre des changements rétrogrades.

Jespersen consacre tout un chapitre aux causes des changements qui affectent les langues, ou, pour le dire autrement, aux « agents qui déterminent nos habitudes linguistiques ». Sa première question est de savoir si les changements linguistiques vont dans le sens d'une simplification, ou, en d'autres termes, comment se manifeste le principe du « moindre effort »<sup>11</sup>. Les langues lui semblent être en progrès du point de vue des changements phonétiques. Il note ainsi que les formes des langues modernes sont plus courtes que celles des langues anciennes. Il est indubitable que la tendance générale du langage va dans le sens de formes de plus en plus courtes : « habadedeima » en gotique et « had », en anglais. Selon lui, le passage à une forme plus courte a pour conséquence une *diminution de l'effort* et un gain de temps dans la communication de nos pensées<sup>12</sup>. Même s'il n'est pas toujours facile de déterminer laquelle des deux articulations est la plus facile, dans certains cas, il ne subsiste aucun doute : les « s », « f » ou le « x » demandent un *effort musculaire* plus important que le « h ». Le remplacement d'un de ces sons par « h » signifie donc nécessairement une diminution de l'effort.

Les langues<sup>13</sup> semblent être en progrès non seulement du point de vue de leur vocabulaire, mais aussi de leur grammaire, conclut Jespersen, en s'opposant ouvertement à la vision du « déclin » des langues nouvelles soutenue notamment par A. Schleicher (1821-1868).

Que le français ait, à la place des huit formes *homo, hominem, hominis, homini, homine, hominum, hominibus*, une seule forme, est-ce « déclin » ? (Jespersen, 1914, p. 227)

L'évolution du langage montre une tendance progressive qui, depuis les conglomérations inséparables et irrégulières jusqu'aux éléments courts et librement et régulièrement combinables, va vers toujours plus de clarté, de régularité et de simplicité<sup>14</sup>.

L'homme exprime le même contenu avec des moyens plus simples, est-ce un déclin ? (Jespersen, 1914, p. 227)

---

<sup>11</sup> Jespersen, 1921, p. 251.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>13</sup> Précisons ici que Jespersen ne parle que des langues « ariennes ».

<sup>14</sup> Jespersen, 1894, pp. 127, 285.

D'après Jespersen, l'évolution des formes phonétiques va de pair avec celle des formes syntaxiques<sup>15</sup>. Il est évident pour lui que les formes des langues nouvelles constituent pour ceux qui les emploient une *économie considérable d'effort cérébral*. Il faut donc en conclure d'après lui que les innombrables terminaisons de langues anciennes n'étaient pas *économiques*. Dans ces langues, flexion et irrégularité se trouvaient toujours liées. Et il existait de nombreuses irrégularités dans la formation des désinences. La complexité des flexions verbales grecques et latines nécessitait une quantité considérable *d'énergie mentale* pour maîtriser les différentes manières de former les mots. Jespersen souligne ainsi les avantages que représente une régularité croissante dans une langue, pour ceux qui la parlent comme pour ceux qui l'apprennent.

« Effort musculaire », « énergie mentale », « diminution de l'effort », « économie d'effort cérébral », – tous ces termes laissent deviner l'influence sur Jespersen du raisonnement inspiré du modèle énergétiste dans les sciences. L'intérêt essentiel de ce nouvel ensemble conceptuel est qu'il permet à Jespersen de tracer les grandes lignes du fonctionnement du langage à partir du lien « progrès – économie d'énergie ».

Sa définition du progrès des langues peut être qualifiée d'« énergétique » (terme de Jespersen<sup>16</sup>):

- 1) les formes des langues nouvelles sont dans l'ensemble plus courtes; elles exigent donc *un effort musculaire réduit*, et peuvent se prononcer plus rapidement;
- 2) leur nombre, et par conséquent *la charge mémorielle*, sont réduits;
- 3) leur formation est plus régulière;
- 4) leur caractère plus abstrait et plus analytique *facilite l'expression* en permettant plusieurs constructions;
- 5) les répétitions lourdes désignées par le terme d'accord sont devenues inutiles;
- 6) une compréhension aisée et sans ambiguïté est rendue possible par un ordre des mots régulier<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>16</sup> Jespersen, 1894, p. 17.

<sup>17</sup> Jespersen, 1941, p. 8.

## 2.2. Créer une langue artificielle.

En 1910, Jespersen participe à la délégation pour le choix de la langue internationale auxiliaire. La délégation conclut, après sept ans de travaux, qu'il faut transposer les discussions sur le sol linguistique. Elle constate par ailleurs que ni le *volapük* ni l'*espéranto* n'ont pu résoudre les questions linguistiques, et choisit l'*espéranto* comme base à développer<sup>18</sup>. Jespersen est chargé d'exposer les «Thèses linguistiques fondamentales pour construire une langue internationale auxiliaire»<sup>19</sup>. Citons deux de ces conclusions :

- 1) Aucune des langues existantes ne peut être la langue internationale non seulement parce que cela équivaudrait affirmer la supériorité d'un peuple, mais, surtout, parce que les langues abondent en difficultés de prononciation, de grammaire et surtout en phraséologie<sup>20</sup>.
- 2) La meilleure langue internationale doit être celle dont l'apprentissage représente le plus de facilités pour le nombre le plus important de personnes<sup>21</sup>.

Il s'agit en gros de créer une langue libérée des défauts des langues naturelles qui vont à l'encontre du principe d'«économie de l'effort». En 1907, Jespersen participe avec L. Couturat à une révision de la langue *ido*<sup>22</sup>, pensée comme une forme améliorée de l'*esperanto*. L'*ido* n'eut cependant pas beaucoup de succès dans cette époque qui abondait en projets de langues artificielles. En 1914, il réaffirme avec conviction qu'il est extrêmement important pour l'humanité de posséder une langue internationale et que la langue *ido* est tant, sur le plan scientifique que pratique, de loin supérieure à toutes les tentatives précédentes<sup>23</sup>. L'*ido* est ainsi avant tout appelé à combler les défauts de l'*esperanto*. Jespersen explique tout d'abord que l'*esperanto* n'est pas assez international puisqu'il contient trop de racines russes ou polonaises, ce qui est dû à l'origine russe de Zahmenhof. Couturat pour sa part propose d'utiliser un autre système de formation des mots que celui qui

<sup>18</sup> Jespersen et al., 1910, p. 38. Jespersen écrit que la préférence a été accordée à l'*espéranto* non pas en raison des qualités linguistiques de cette langue, mais en signe de reconnaissance envers les *espérantistes* qui ont propagé et défendu dès le début l'idée de la langue internationale artificielle.

<sup>19</sup> Jespersen et al., 1910.

<sup>20</sup> Jespersen, 1921, p. 14.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>22</sup> Il faut préciser que la langue *ido* était le fruit du travail commun de plusieurs personnes. Lorsqu'elle fut présentée, on ne mentionna pas ses auteurs. Ce n'est que par la suite que l'on a appris qu'elle avait été proposée par L. de Beaufront. (Cf. Jespersen, 1921, pp. 21-22)

<sup>23</sup> Jespersen, 1914, pp. 234-235.

était employé pour l'*esperanto*. Il applique le principe de réversibilité : exprimer le même rapport sémantique par les mêmes moyens langagiers<sup>24</sup>.

En 1914, Jespersen reste convaincu de sa conception « énergétique ». Pour lui, l'estimation des phénomènes linguistiques qu'une telle conception implique a des répercussions sur plusieurs questions, notamment :

- les individus peuvent-ils s'employer à améliorer leur langue maternelle en l'enrichissant d'expressions nouvelles, en la rendant plus précise ?
- est-il possible de construire sur des bases scientifiques une langue artificielle à usage international ?<sup>25</sup>

Jespersen affirme que la meilleure langue internationale doit correspondre à son « principe énergétique » : elle offrira ainsi plus de facilité pour la plupart des gens<sup>26</sup>. C'est aussi le principe énergétique, dit-il, qui dicte une langue qui soit libérée des défauts des langues naturelles allant à l'encontre du principe de l'« économie de l'effort », mais qui en prenne tous les avantages. Dans son livre « Une langue internationale » paru en 1928, Jespersen propose une nouvelle langue, le *novial*<sup>27</sup>, pensée comme la plus facile à apprendre. Il s'agit d'un projet fondé sur une série de réflexions sur l'apprentissage des langues. En phonétique (rappelons-nous ici que Jespersen était phonéticien), Jespersen propose de suivre le principe phonétique strict (un son – une lettre) tout en subordonnant celui-ci au principe de facilité. Il suggère également d'éviter les suites de consonnes. Dans le domaine du vocabulaire, Jespersen soutient le principe de l'internationalité maximale, lequel, d'après lui, n'était pas atteint dans l'*espéranto*. Il propose de compter le nombre de personnes parlant une même langue, plutôt que le nombre de langues partageant une même racine puisque, dit-il, les langues ne sont pas des êtres indépendants, sans lien avec ceux qui les parlent<sup>28</sup>. Il faut également, poursuit-il, voir quels sont les mots les plus courants dans la *communication*, ou, plutôt, quelles racines. Dans le domaine de la morphologie, Jespersen envisage un système très développé de formation des mots qui permet de former le maximum de mots à partir des éléments

<sup>24</sup> L'espéranto contenait plusieurs inconséquences : « labori » signifiait travailler, et « laboro », travail, mais en même temps, « kroni » signifiait « couronner » et « krono », couronne.

<sup>25</sup> Jespersen, 1914, p. 235.

<sup>26</sup> *Ibid.*.

<sup>27</sup> Il est nécessaire de préciser que du vivant de Jespersen, il a existé quatre variantes du *novial* : la deuxième date de 1930 (exposée dans *Novial Lexique*), la troisième de 1924 (exposée dans *Novialiste*, revue des novialistes), et la quatrième de 1937.

<sup>28</sup> Jespersen, 1921, p. 10.

connus de tous. La *charge de la mémoire est minimale* pour se rappeler de tous les éléments, car l'on joue sur la capacité créative. Le mot est formé de la manière suivante :

**racine** (ou racines, dans un mot composé, ses racines étant nominales, verbales ou adjectivales) + **suffixe**

### **terminaison**

On obtient ainsi, conclut Jespersen, une langue *facilement enseignable*, construite sur une base scientifique, qui n'a pas à craindre d'être remplacée par une langue plus parfaite<sup>29</sup>. Fait intéressant, la plupart des adeptes du *novial* étaient d'anciens adeptes du *ido*<sup>30</sup>, et une des principales revues du mouvement idoiste, *Mondo*, fut rebaptisée *Novialiste*. La mort de Couturat dans un accident de voiture lors de la I<sup>re</sup> guerre mondiale, la II<sup>e</sup> guerre mondiale, ainsi que la mort de Jespersen en 1943 stoppèrent la diffusion de l'idée du *novial*.

### *Conclusion*

L'époque qui a vu naître les projets de langues artificielles constitue sans doute une des périodes les plus intéressantes dans l'histoire de la linguistique. Ces projets véhiculaient souvent l'approche théorique de leurs auteurs. C'est notamment le cas de Jespersen, comme nous l'avons montré en suivant son parcours de théoricien en linguistique vers la recherche de la meilleure langue artificielle. La définition du progrès des langues avancée par Jespersen ainsi que ses critères concernant le choix d'une langue internationale, et ensuite, son projet de langue artificielle, s'inscrivent pleinement dans le contexte intellectuel de l'époque. La doctrine énergétique est vue à cette époque comme une des avancées des sciences exactes. Au moment où Jespersen propose sa conception de langue artificielle fondée sur le principe du « moindre effort », l'idée de l'économie d'énergie comme facteur essentiel dans l'évolution de l'univers est soutenue par plusieurs physiciens, psychologues et philosophes. Un des auteurs du « point de vue énergétique sur la civilisation », W. Ostwald, est lui aussi un adepte des langues artificielles qui, d'après lui, présentent une économie de l'effort<sup>31</sup>. Jespersen écrit d'ailleurs en 1941 :

Lorsque, quelques années après la première parution de ma théorie, W. Ostwald a entrepris de publier sa philosophie énergétique, j'ai reconnu

<sup>29</sup> Jespersen et al., 1910, pp. 33-34.

<sup>30</sup> Jespersen, 1921, p. 38.

<sup>31</sup> Ostwald, 1908, p. 2.

dans ses idées le même point de vue que celui que j'avais déjà appliqué au langage. (Jespersen, 1941, p. 6)

Le principe clé revendiqué par Jespersen est que la langue prétendant devenir l'outil de communication des masses doit être la plus facile à apprendre. Si le fondement «énergétiste» de cette thèse était méconnu, son idéal de la langue «la plus facile» demeurerait largement partagé bien au-delà des discussions sur le choix de la langue internationale auxiliaire.

Parallèle surprenant, son idéal d'une langue «simple à enseigner pour le plus grand nombre de personnes» resurgit en URSS au milieu des années 1920 lors des discussions sur le choix du système d'écriture pour la communication des masses<sup>32</sup>. A la recherche du système d'écriture le plus facile à enseigner, les linguistes soviétiques passent en revue les alphabets et entreprennent même une analyse graphique des différents alphabets en croyant, par leurs calculs, découvrir lequel des alphabets, arabe, russe ou latin, est le plus simple à apprendre. Le linguiste L. Žirkov, en défendant le point de vue qu'une écriture sans diacritiques requiert moins d'effort qu'une écriture avec des diacritiques, rappelle que la langue *ido*, avec son écriture sans diacritiques, est plus facile et plus économique que l'alphabet de l'*esperanto* qui contient de nombreux diacritiques<sup>33</sup>.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- COUTURAT, L., LEAU, L. (1903): *Histoire de la langue universelle*, Paris: Hachette.
- JESPERSEN, O. (1894): *Progress in language: with special reference to English*, London: Swan Sonnenschein; New York: Macmillan.
- (1910): L. Kutjura, O. Jespersen, R. Lorenz, V. Ostval'd, L. Pfaundler: *Meždunarodnyj jazyk i nauka. Mysli o vvedenii v nauku meždunarodnogo vspomogatel'nogo jazyka*, Odessa: Tipografija gazety «Odesskix novostej». [La langue internationale et la science. Idées sur l'introduction d'une langue internationale auxiliaire dans la science]
- (1914): «Energetik der Sprache», *Scientia* 5, pp. 225-235.

<sup>32</sup> Pour être plus exact, en Russie d'avant 1917, le point de vue «énergétiste» sur le monde était une des idées fortes de la philosophie et de la psychologie, ainsi que de la linguistique (école de Kharkov). Après la révolution, l'énergétisme a été taxé d'idéalisme et combattu, surtout en suivant la critique de Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (1909).

<sup>33</sup> Žirkov, 1926, p. 26.

- (1921): *Historia di nia linguo*= *History of our language: composed in Ido*; composed in Danish by Otto Jespersen; transl. into Ido by Gunvar Moenster, London: The British Idistic Society, Luesslingen: Ido Editeriod.
- (1928): *An International Language*, London.
- (1941): *The efficiency in linguistic change*, København, E. Munksgaard, 1941.
- KUZNECOV, S.N. (1987): *Teoretičeskie osnovy interlingvistiki*, Moskva: Izdatel'stvo družby narodov. [Fondements théoriques de l'interlinguistique]
- OSTVAL'D [OSTWALD], W.F. (1896): *Nesostojatel'nost' naučnogo materializma*, Sankt-Peterburg. [Le caractère non fondé du matérialisme scientifique]
- (1903): *Filosofija prirody*, Sankt-Peterburg. [La philosophie de la nature]
- (1909): *Energetische Grundlagen der Kulturwissenschaften*, Leipzig, trad. fr. «Les fondements énergétiques de la science de la civilisation», 1910, Paris: V. Giard et E. Brière.
- SCHLEICHER, A. (1863): *Die darwinische Theorie und die Sprachwissenschaft, offenes Sendschreiben an Herrn Dr. Ernst Haeckel*, Weimar: Böhlau, trad. fr.: «La théorie de Darwin et la science du langage» par Charles de Pommayrol 1868, *Recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire avec un avant-propos de M. Michel Bréal*, Paris: Franck, pp. 1-20.
- (1864): *Über die Bedeutung der Sprache für die Naturgeschichte des Menschen*, Weimar, trad.fr. «De l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme» par Charles de Pommayrol 1868, *Recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire avec un avant-propos de M. Michel Bréal*, Paris: Franck, pp. 21-31.
- SIMONATO KOKOCHKINA, E. (2003)a: «Une vision «énergétique» du progrès des langues par D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij: une épisode de l'histoire des idées en Russie», *Contributions suisses au Congrès des slavistes à Ljubljana, août 2003*, édité par P. Sériot, Berne: Peter Lang, pp. 293-304.
- (2003)b: «La discussion sur le progrès des langues: l'évolution des langues romanes dans la conception de D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij (1853-1920, Russie)», *Actes du XXIII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique Romane, 23-30 septembre 2001, Salamanca*, édités par F.Sanchez Miret, Tübingen: Max Niemeyer Verlag, pp. 245-253.
- ŽIRKOV, L. (1926): «K reforme alfavitov vostočnyx narodnostej (Opyt grafičeskogo analiza alfavitov)», *V bor'be za novyj tjurkskij alfavit*, red. M. Pavlovič, Moskva: Izdanie naučnoj asociacii vostokovedenija pri CIK SSSR, pp. 20-33. [Pour une réforme des alphabets des peuples d'Orient (Essai d'analyse graphique des alphabets)]



Ekaterina Velmezova

LE LANGAGE « ARTIFICIEL » CHEZ CH. BALLY :  
ÉVOLUTION OU RÉVOLUTION ?\*

*L'élément «artificiel», c'est-à-dire la conscience...<sup>1</sup>*

(0). «Notes du traducteur»

Cet article est le fruit des réflexions sur la traduction en russe des expressions *langage transmis* et *langage acquis* dans le livre *Le langage et la vie* de Charles Bally (1865-1947)<sup>2</sup>. Les traducteurs russes avaient déjà parlé des nombreux problèmes que pose la traduction de Bally en russe : il y aurait parfois chez lui de nouveaux termes qui ne seraient pas généralement acceptés chez d'autres

---

\* Je tiens à remercier Claire Forel, Patrick Sériot et Jean-Louis Chiss pour leurs précieux conseils et remarques.

<sup>1</sup> Bally, 1921, p. 626.

<sup>2</sup> Le livre *Jazyk i žizn'*, traduction russe du travail de Bally *Le langage et la vie*, a paru à Moscou en 2003 (Balli, 2003). C'est le troisième livre de Bally qui paraît en russe, après *Obščaja lingvistika i voprosy francuzskogo jazyka* (Balli, 1955), traduction de *Linguistique générale et linguistique française* (Bally, 1944) et *Francuzskaja stilistika* (Balli, 1961), traduction du premier volume du *Traité de stylistique française* (Bally, 1909).

linguistes, des comparaisons particulières et des digressions inattendues<sup>3</sup>. Quant à la traduction du livre *Le langage et la vie*, le problème le plus difficile concernait la traduction des expressions *langage transmis* et *langage acquis*, ainsi que du mot *langage* en général, tel qu'il est utilisé dans ce livre. Très vite il est devenu clair que Bally ne suivait pas toujours la triade saussurienne *langue – langage – parole*, ce qui fait que la traduction généralement acceptée du deuxième terme par *jazyk* 'langue'<sup>4</sup>, *jazykovaja dejatel'nost'* (*jazykovo* < *jazyk* 'langue') ou *rečevaja dejatel'nost'* (*rečevo* < *reč'* 'parole'), selon le contexte<sup>5</sup>, ne semblait pas être adéquate, dans ce cas.

Seules la lecture et la comparaison de ce livre avec d'autres travaux de Bally, qui ne sont consacrés que partiellement à ce problème<sup>6</sup>, et avec d'autres conceptions de son époque, ainsi que la reconstruction de la conception évolutionniste de Bally en général ont permis de trouver une solution qui soit adéquate.

### 1. Révolution vs. évolution

Les notions d'*évolution* et de *révolution* sont deux façon différentes et généralement acceptées de représenter l'histoire non seulement des langues, mais aussi des espèces vivantes, des structures sociales, etc. D'une part, on peut dire que l'évolution s'effectue par des révolutions : il y a une accumulation de changements jusqu'au moment d'un saut révolutionnaire, par conséquent la révolution est une étape de l'évolution. D'autre part, ce sont deux notions opposées. Cf. par exemple les définitions tirées du Grand Robert : l'évolution est

une « suite de transformations dans un même sens » ; « transformation graduelle et conçue en général comme assez lente, ou comme formée de changements élémentaires assez minimes pour n'être pas remarqués » (Lalande) »<sup>7</sup> ;

alors que la révolution est

<sup>3</sup> Cf. par exemple Budagov, 2001 (1955), p. 19.

<sup>4</sup> En russe, il n'y a qu'un seul mot pour désigner langue et langage.

<sup>5</sup> Sur une possibilité de traduire en russe la triade saussurienne *langue – langage – parole* cf. en particulier Ivanova, 2000.

<sup>6</sup> Bally n'a pas beaucoup écrit sur le problème du langage transmis et langage acquis. Dans notre analyse, nous nous sommes fondée sur l'analyse de deux articles de Bally publiés sur un intervalle de 5 ans – des articles qui se répètent pratiquement, même s'ils portent différents titres. Le premier s'intitule « Langage naturel et langage artificiel ». Il a été publié en 1921 dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* (Bally, 1921) Le second fait partie du *Langage et la vie*, à partir de l'édition de 1926 (Bally, 1926). C'est un chapitre du livre et son titre est « Langage transmis et langage acquis ».

<sup>7</sup> GR, 2001, V. 3, p. 370.

un «changement brusque et important dans l'ordre social, intellectuel, moral, esthétique»<sup>8</sup>.

Ces définitions opposent des transformations lentes, d'un côté – et des changements brusques, de l'autre.

Habituellement, quand on parle de langues artificielles, c'est toujours la notion de *révolution* qui est sous-entendue. Effectivement, même si l'invention d'une langue artificielle nécessite une longue période de temps, elle apparaît sur le marché linguistique à un moment donné toute prête, tout de suite – et donc, dans un certain sens, il s'agit d'un vrai saut révolutionnaire.

De plus, on a parfois l'impression que dans l'histoire des idées linguistiques l'idée même des langues artificielles exclut, dans une certaine mesure, l'approche évolutionniste de la langue. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'époque qui marque le début d'un grand intérêt pour les langues artificielles et universelles, le XVII<sup>e</sup> siècle (l'époque des conceptions de Descartes, Comenius, Leibniz, Newton), était en même temps l'époque des grammaires universelles (Port-Royal), pour lesquelles l'idée même de l'*évolution* linguistique semblait exclue. Si une grammaire ou une langue sont déclarées universelles, elles existent «en dehors» de tout changement et donc de l'évolution.

Pourtant, la théorie du langage artificiel de Bally, qui date du début du XX<sup>e</sup> siècle, inclut des changements temporels. Le langage humain se développe et, au fur et à mesure de ce processus, il devient de plus en plus «artificiel». En plus, cela s'accomplirait sans aucun saut révolutionnaire. Autrement dit, il s'agit d'évolution et non de révolution.

## 2. *Langue ou langage?*

Serait-il possible d'expliquer cette différence conceptuelle par les différences mêmes entre les concepts de *langage* et de *langue* artificiel(le) chez Bally ?

Ce fait peut paraître paradoxal, mais malgré l'association presque immédiate du nom de Bally avec celui de Ferdinand de Saussure<sup>9</sup>, les conceptions théoriques de Bally ne peuvent pas être définies comme «saussuriennes» à cent pour cent.

<sup>8</sup> *Ibid.*, V. 5, p. 2131.

<sup>9</sup> Cela ne vaudrait même pas la peine de s'attarder encore une fois au fait bien connu que le *Cours de linguistique général* de F. de Saussure a vu le jour grâce à Bally et A. Sechehaye, s'il n'y avait pas un petit détail curieux: Bally et Sechehaye, bien qu'en désignant Saussure comme leur «maître» (Bally, Sechehaye, 1915, p. 7), n'ont jamais été auditeurs de ses cours de linguistique générale. Voici ce qu'ils disent: «Des obligations professionnelles nous avaient

Tout d'abord, la différence entre langue et langage que Bally lui-même propose dans *Le langage et la vie* ne correspond en aucun cas à la dichotomie saussurienne :

« le langage désignera ici l'ensemble des moyens par lesquels les sujets peuvent, en marge de la langue commune, rendre d'une façon plus ou moins personnelle leurs pensées, leurs sentiments, leurs désirs, leurs volontés. Il n'y a pas de limite tranchée entre la situation et le langage »<sup>10</sup>; « la distinction entre langue et langage n'est pas seulement difficile par définition : elle varie selon les idiomes. Un parler de sauvages peut faire un usage constant et déterminé de la mimique : par là, il l'incorpore à la langue ; les innovations de style restent en marge de l'usage dans une langue où la littérature est l'apanage d'une classe ou d'une forme de culture : dans une civilisation très unifiée, au contraire, les tours littéraires versent assez vite dans la langue usuelle ; et ainsi de suite »<sup>11</sup>.

Cette définition de langage chez Bally correspond plutôt à celle de la parole dans le sens saussurienne, conçue dans le sens de la parole individuelle : cette thèse est confirmée par le fait qu'encore dans l'édition du *Langage et la vie* de 1926, Bally écrit que

« langue et langage ne sont distincts que par abstraction et en quantité ; ils ne diffèrent que par le degré de socialisation »<sup>12</sup> –

phrase qui pourtant disparaît dans l'édition suivante du livre.

D'autre part, s'il était très important pour Saussure de distinguer clairement non seulement la langue et la parole, mais aussi la langue et le langage<sup>13</sup>, Bally, au contraire, parfois ne distingue pas explicitement les deux dernières notions<sup>14</sup> en les

---

empêchés presque complètement de profiter nous-mêmes de ces derniers enseignements, qui marquent dans la carrière de Ferdinand de Saussure une étape aussi brillante que celle, déjà lointaine, où avait paru le *Mémoire sur les voyelles*» (*ibid.*, p. 8).

<sup>10</sup> Bally, 1935, p. 117.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>12</sup> Bally, 1926, p. 146.

<sup>13</sup> « Qu'est-ce que la langue ? Pour nous elle ne se confond pas avec le langage » (Saussure, 1983 (1916), p. 25).

<sup>14</sup> Dans son article consacré à l'héritage saussurien chez les représentants de l'École de Genève, R. Amacker, en particulier, affirme que la conception de la langue chez Bally était « si particulière », qu'il était « impossible de la déclarer saussurienne, malgré certaines apparences » (Amacker, 2000, pp. 210-211). Il ne s'agit, dans ce passage, que d'une seule étape de la vie linguistique de Bally (celle d'avant 1913) et pourtant, le témoignage d'Amacker est révélateur, car même dans les travaux de Bally écrits plus tard, l'héritage saussurien ne se laisse pas

utilisant comme de simples synonymes. En tout cas, dans des expressions comme *langage transmis* et *langage acquis* le mot *langage* semble parfois être un simple synonyme de *langue* dans le sens saussurien. Il ne s'agit pas de la faculté du langage, mais plutôt «à la fois d'un produit social de la faculté du langage et d'un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus»<sup>15</sup>. Ce ne doit pas être un hasard qu'en parlant de langage transmis ou langage acquis, Bally utilise parfois le mot *langue*, cf. «seul le *langage* transmis compte dans les destinées d'une *langue*»<sup>16</sup>; «des *langues* spéciales (jargons de métiers, argots des malfaiteurs, *langage* des sports [...])<sup>17</sup>»; «le *langage* de la politesse [...], la politesse a sa *langue*»<sup>18</sup>; «la *langue* transmise»<sup>19</sup>, «*langage* transmis»<sup>20</sup>, etc. Cela veut dire que la différence de la nature révolutionnaire ou évolutionnaire de l'artificiel en linguistique n'est pas directement liée à l'opposition langue vs. langage, dans le cas de Bally.

Essayons d'aborder le problème de l'autre bout pour comprendre ce qui rend artificiel(le) le langage ou la langue, selon Bally.

### 3. *Langage naturel vs. langage artificiel*

En parlant de la dichotomie «langage naturel – langage artificiel» en 1921, Bally s'appuie sur les *Antinomies linguistiques* de V. Henry (1896):

«Dans ses *Antinomies linguistiques* [...] Victor Henry a établi une distinction entre le langage transmis ou naturel, qui fonctionne et évolue sans que

---

définir clairement. Il a fallu du temps pour que les idées révolutionnaires de Saussure soient acceptées par les linguistes.

En revanche, l'autre opposition saussurienne fondamentale, entre la langue et la parole, a bien été assimilée par Bally: «F. de Saussure nous a rendu familière la distinction entre langue et parole. Si la langue est le trésor des signes et des rapports entre signes en tant que tous les individus leur attribuent les mêmes valeurs, la parole est la mise en œuvre de ces signes et de ces rapports pour l'expression de la pensée individuelle: c'est la langue en action, la langue 'actualisée'» (Bally, 1935, p. 114). Une remarque intéressante: la personne qui a composé l'Index pour la troisième édition du livre *Le langage et la vie* (Bally, 1935) a préféré définir ce passage comme «Parole et langage» (p. 227), et non comme «Parole et langue».

<sup>15</sup> Saussure, 1983 (1916), p. 25

<sup>16</sup> Bally, 1935, p. 153.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 163.

les sujets parlants en aient conscience, et le langage acquis et artificiel, où la réflexion et la volonté jouent le principal rôle»<sup>21</sup>.

Pourtant, Bally n'a pas été tout à fait exact en parlant de cette opposition chez Henry. Dans les *Antinomies linguistiques*, il s'agit du *langage appris* (et non du *langage acquis*), ce qui explique beaucoup mieux le caractère de cette opposition.

Voici un tableau qui résume les principaux traits de ces deux notions, pour Bally :

<i>Langage transmis</i>	<i>Langage acquis</i>
<p>1) S'apprend par l'oreille et inconsciemment: « Cette langue, nous l'avons apprise par l'oreille, elle a déposé en nous des images auditives et motrices »<sup>22</sup>.</p> <p>2) Est lié, avant tout, avec le présent: « Cette langue existe dans le présent et pour le présent; le passé est aboli pour elle; celui qui la parle n'imagine pas qu'on ait jadis parlé autrement et que d'autres individus aujourd'hui puissent s'exprimer autrement que lui »<sup>24</sup>.</p>	<p>1) S'apprend consciemment, « s'apprend par les yeux, et la figure des mots sur le papier ne correspond pas à l'image transmise par la voix à l'oreille; l'orthographe interpose un voile épais entre ce qu'on a entendu et ce qu'on voit »<sup>23</sup>.</p> <p>2) Est lié au passé et à l'histoire langagière: « Cette langue, comment l'école l'enseigne-t-elle? Non pas avant tout en la rattachant à la pensée spontanée, qui en est assez distante, mais par un rappel au passé et à l'histoire de la langue, souvent aussi par des analogies tirées d'autres langues (combien de gens croient encore que la grammaire latine est indispensable pour expliquer celle du français!). Sans doute on ne s'aperçoit guère qu'on substitue le passé au présent; mais par le seul fait qu'une règle repose sur l'orthographe et non sur la prononciation, elle est historique et le souci de la correction signifie trop</p>

<sup>21</sup> Bally, 1921, p. 625.

<sup>22</sup> Bally, 1935, p. 208.

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*

<p>3) Est directement lié avec la pensée: «Toutes ses tournures et jusqu'aux intonations de la voix sont, dans les moindres détails, unis à la pensée. Cette pensée, sans se rapporter exclusivement à des objets et à des actes matériels (l'enfant est un sensitif et un imaginatif), plonge dans la pratique, elle se meut sous l'impulsion des besoins et des désirs, s'oriente vers l'action»<sup>26</sup>.</p> <p>4) Est apporté par l'enfant ou l'adolescent à l'école: c'est la «langue maternelle que l'enfant et l'adolescent apportent à l'école»<sup>28</sup>.</p>	<p>souvent maintien de conventions qui sont des survivances; l'application rigoureuse de l'imparfait du subjonctif est un cas de ce genre»<sup>25</sup>.</p> <p>3) N'a pas de liens directs avec la pensée: «D'ailleurs, attaquant la langue par le dehors, dans ses formes extérieures, on ne se préoccupe pas avant tout de maintenir et de resserrer les liens qui pourraient l'unir à la pensée»<sup>27</sup>.</p> <p>4) Est enseigné par l'école: c'est la «langue que l'école enseigne»<sup>29</sup>.</p>
--	---

Et voici le résumé de Henry, repris par Bally :

«Tout langage transmis semble naturel, tout langage appris apparaît comme artificiel»<sup>30</sup>.

Par conséquent, pour Bally, tous les éléments linguistiques touchés par la conscience sont «artificiels». C'est pourquoi il considère la conscience comme «l'élément 'artificiel'» dans les langues<sup>31</sup>.

Et si le principe du caractère dominant de la conscience est absolu dans les langues artificielles, il est présent aussi dans les langues dites naturelles et dans le langage humain en général.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> Henry 1896, p. 59.

<sup>31</sup> Bally, 1921, p. 626.

Selon Bally, l'opposition « langage transmis – langage acquis » est valable pour toutes les langues dites modernes, ou plus exactement « civilisées »<sup>32</sup>.

Comme nous essaierons de le montrer, les trois premières oppositions présentées dans le tableau sont liées entre elles. Mais pour mieux le comprendre, il faut se tourner vers la conception évolutionniste de Bally.

#### 4. *L'évolution linguistique chez Bally*

Selon Bally, les langues évoluent :

- d'une façon continue, « sans cesse »<sup>33</sup> :

« Personne ne doute plus que les langues changent d'une façon continue, et cette certitude est une grande conquête de la linguistique »<sup>34</sup>,

- inconsciemment et collectivement :

« Dans une communauté linguistique, [...] peu d'individus se rendent compte de l'évolution de la langue, puisqu'elle se fait, en grande partie, inconsciemment »<sup>35</sup>,

tandis que la force motrice de l'évolution langagière est le développement de la pensée. Ainsi, écrit-il,

« le français, farouchement traditionaliste, est forcé d'évoluer pour servir les besoins sans cesse variables de la pensée et de la vie »<sup>36</sup>.

---

<sup>32</sup> Bally s'appuie sur la notion de *grandes langues de civilisation* d'A. Meillet (cf. Bally, 1935, p. 164), qu'il reprend, parfois, sous les formes de *langues de civilisations* (*ibid.*, p. 162), de *grandes langues* (*ibid.*, p. 163), de *langues de grande communication* (*ibid.*, pp. 172-173) ou d'*idiomes des peuples civilisés* (*ibid.*, p. 68).

<sup>33</sup> Bally, 1944, p. 18.

<sup>34</sup> Bally, 1935, p. 49.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>36</sup> Bally, 1944, p. 19. Cette thèse est d'autant plus importante chez Bally qu'elle ne correspond en aucune manière au célèbre principe saussurien, selon lequel « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour lui-même » (Saussure, 1983 (1916), p. 317). Le livre *Le langage et la vie* est consacré à la mémoire de Saussure, les théories du « maître dont la science pleure [...] la perte douloureuse » (Bally, 1935, p. 33) y sont mentionnées plusieurs fois (cf. en particulier pp. 33, 114, 120, 144, 155) et pourtant, l'auteur s'y met pour but de « montrer que le langage naturel reçoit de la vie individuelle et sociale, dont il est expression, les caractères fondamentaux de son fonctionnement et de son évolution » (p. 12).

Pourtant, comme c'est uniquement le langage transmis et naturel qui est directement lié à la pensée, c'est lui seul qui change et qui évolue. En même temps, le langage acquis et artificiel, qui n'aurait pas de liens directs avec la pensée, ne change pas.

Cela explique l'existence des nombreuses «survivances» dans les langues modernes.

##### 5. *Les «survivances» linguistiques*

Voici ce que Bally écrit en 1935 :

«On se préoccupe beaucoup, aujourd'hui, de découvrir dans les sociétés évoluées comme les nôtres, des traces de la mentalité primitive: superstitions, magie, symbolisme, contradictions commandées par les sentiments collectifs, etc. La langue fournirait, je crois, des indices abondants de ces survivances. On verrait, par exemple, que son évolution est toujours en retard sur celle de la pensée moyenne, si bien qu'elle impose à l'esprit le plus abstrait des formes mythiques, illogiques ou enfantines»<sup>37</sup>.

Parmi les survivances dans les langues modernes, Bally cite, en particulier,

- le genre grammatical («on pourrait citer les genres des substantifs, qui personnifient en quelque sorte les objets, en font parfois des personnages de contes de fées (*le soleil, la lune*) et attribuent souvent un seul sexe aux êtres sexués (*un moineau, une hirondelle*)»<sup>38</sup>);
- le double emploi des articles ou des désinences et des prépositions pour exprimer le cas (cf. *durch den Wald* 'à travers la forêt' en allemand ou *čerez les* en russe, par rapport à *through the forest* en anglais, où le «luxe inutile»<sup>39</sup> du double emploi est supprimé et le cas n'est exprimé que par la préposition);
- les aspects verbaux dans les langues slaves («Rappelons-nous les 'aspects' du verbe russe. On reste confondu en pensant qu'un idiome moderne construit tout son système verbal, d'une complication inouïe, sur la distinction entre action sans durée et action qui dure, alors que cette diffé-

<sup>37</sup> Bally, 1935, p. 177.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 178.

rence, la plupart du temps, n'importe pas pour la communication, ou bien peut être signifiée par des moyens très simples (p.ex. l'emploi d'auxiliaires, comme en anglais<sup>40</sup>)<sup>41</sup>;

- «l'habitude qu'ont la plupart de nos langues de dériver les noms féminins du masculin (*poétesse* d'après *poète*)»<sup>42</sup>;
- certaines expressions courantes «illogiques»: «La langue nous oblige à dire (et continue à nous faire croire!) que 'le soleil se lève et se couche', que 'la lune croît et décroît'»<sup>43</sup>, etc.

Bally en conclut que :

«Les complications inutiles [...] sont un caractère commun à toutes les langues, et en même temps un signe de primitivité»<sup>44</sup>.

#### 6. *Les langues évoluent-elles de façon absolument inconsciente?*

Pourtant, une question majeure surgit : l'évolution linguistique s'accomplit-elle tout à fait inconsciemment ? Ici Bally propose de distinguer les positions du parleur et de l'entendeur, ce qui correspond à émetteur et récepteur, dans les termes de R. Jakobson :

«La théorie de l'absolue inconscience des innovations linguistiques a fait son temps. [...] L'important est que le sujet entendant se rend compte d'une innovation linguistique alors même qu'elle a été faite inconsciemment par le parleur [...], car l'entendeur [...] est plus conscient que le parleur»<sup>45</sup>.

Cela signifie que l'émetteur peut produire une innovation inconsciemment. Pourtant, le récepteur s'en rend toujours compte et, pour que cette innovation soit approuvée et ensuite propagée par lui – il doit l'accepter consciemment.

Ici nous avons un bon exemple de l'intervention de la conscience, c'est-à-dire, d'un «élément artificiel», selon Bally, dans l'évolution linguistique.

---

<sup>40</sup> Ainsi la langue anglaise était pour Bally – ainsi que pour son contemporain O. Jespersen (cf. Jespersen, 1976 (1922), et surtout p. 351) – un bon exemple d'une langue évoluée.

<sup>41</sup> Bally, 1935, p. 178.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Bally, 1921, pp. 627-628.

7. «Un accroissement de l'élément artificiel dans la langue naturelle»<sup>46</sup>

De plus, cette intervention peut changer le caractère même de l'évolution linguistique:

«Le stock de l'acquis s'accroît aux dépens du transmis et [...] une solidarité toujours plus grande les unit. L'action convergente de ces deux facteurs semble à la fois *ralentir* et *régulariser* l'évolution des langues. [...] Que les grandes langues de civilisation changent lentement, c'est un fait dès longtemps constaté [...]. C'est [...] le matériel transmis<sup>47</sup> qui assure la régularité de l'évolution; c'est la langue acquise<sup>48</sup> qui la ralentit»<sup>49</sup>.

Cela veut dire qu'avec le temps, notre langage devient de plus en plus «docile» et de plus en plus «artificiel»:

«Si le rôle de la volonté dans le fonctionnement des grandes langues devient plus efficace, [...] il est possible que les réformes conscientes aient plus de chances d'aboutir. On sait qu'elles n'ont jamais fait défaut et ont quelquefois réussi; le rôle de l'Académie française, par exemple, n'a pas été vain; mais son influence a été entravée par le fait qu'elle représentait une élite et ne s'exerçait que sur une élite; aujourd'hui encore la tradition est encore assez puissante en France pour faire échec à la réforme orthographique. Mais il est probable que les langues, en s'adaptant toujours mieux aux besoins de la communication, se plieront plus docilement à des changements conscients. Ce n'est d'ailleurs que l'aspect linguistique de la tendance générale qui pousse les sociétés humaines vers plus de conscience. Les formes les plus spontanées, les plus traditionnelles de la vie sociale sont peu à peu amenées sous le contrôle de la volonté réfléchie. Il serait surprenant que le langage échappe tout à fait à cette loi»<sup>50</sup>.

8. *L'évolution linguistique prédéterminée par la pensée et son caractère déterminé par la conscience*

Il existe de nombreuses conceptions linguistiques, selon lesquelles le développement de la pensée détermine l'évolution linguistique.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 633.

<sup>47</sup> C'est-à-dire, naturel.

<sup>48</sup> C'est-à-dire, artificiel.

<sup>49</sup> Bally, 1921, p. 635.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 637.

Dans une certaine partie, cette thèse avait du sens pour Bally. Pourtant, à la différence d'autres chercheurs, il devait distinguer – très clairement – la pensée et la conscience. La pensée pouvait être présentée dans les termes du naturel, tandis que la conscience serait un «élément artificiel». Comme nous le verrons plus bas, la pensée prédétermine l'orientation générale de l'évolution linguistique. En même temps, la conscience détermine et change le *caractère* même de l'évolution linguistique : son ralentissement et, en d'autres termes, une «artificialisation» du langage humain. Au fil des siècles, notre langage devient de plus en plus contrôlé par la conscience, et donc, de plus en plus «artificiel».

### 9. *Axiologie ou téléologie?*

Notre revue des conceptions évolutionnistes chez Bally ne serait pas complète si nous n'abordons pas le problème axiologique suivant : en distinguant deux types de langage, Bally croyait-il que l'un d'eux (plus précisément, le langage «artificiel») était meilleur que l'autre?

Bally donne une réponse négative, car il refuse de parler de l'évolution des langues en termes de progrès :

«Le progrès linguistique n'est rien moins qu'une certitude. Nous surprenons plutôt, dans toutes les phases de son évolution, un mouvement perpétuel rythmique, une sorte d'oscillation décomposée elle-même en oscillations de moindre ampleur. Et ceci rappelle de très près l'histoire de l'art, où il n'est pas possible de découvrir un progrès, mais seulement un mouvement oscillatoire et des rythmes»<sup>51</sup>.

Avec cette théorie, Bally se situait à contre-courant, par rapport aux autres théories du tournant des siècles, dont les auteurs parlaient du «progress in language»<sup>52</sup>.

Comme les langues ne s'améliorent pas au fil des siècles, nous ne pouvons pas, selon Bally, parler de langues «primitives» ou «civilisées» en termes axiologiques. Cela concerne non seulement l'opposition *langage transmis vs. langage acquis*, mais encore les différentes langues :

«Nous touchons là à un préjugé autrement grave et bien aussi tenace : il consiste à juger une langue d'après le peuple qui la parle, et ce peuple lui-même, cela va sans dire, nous le jugeons sommairement d'après un petit

<sup>51</sup> Bally, 1935, p. 76.

<sup>52</sup> Cf. le titre du livre de Jespersen consacré à ces problèmes (Jespersen, 1894). Cf. aussi Jespersen, 1976 (1922).

nombre d'impressions superficielles, et conventionnelles. [...] Beaucoup de langues sauvages nous paraissent telles parce qu'elles sont parlées... par des sauvages, et les sauvages nous paraissent tels, Montaigne l'a déjà dit, parce qu'ils ne portent pas de hauts-de-chausses»<sup>53</sup>.

En même temps, Bally essayait d'expliquer le point de vue de ses adversaires en partant de ses propres théories. Pourquoi d'autres linguistes parlent-ils du progrès dans les langues? Voici la réponse de Bally: il existe une nécessité humaine de croire au progrès, qui nous fait croire à l'amélioration constante de toutes les institutions sociales, y compris la langue:

«Nous sommes encore trop portés à confondre évolution et progrès, changement et amélioration. Notre foi indéclinable dans la perfectibilité humaine nous incite à croire que le langage ne peut que progresser ou décliner. [...] C'est que nous ne voyons guère la réalité telle qu'elle est; elle nous apparaît en fonction de nous-mêmes; nous lui attribuons des valeurs: changement signifie pour nous progrès ou régression. Ce n'est pas tout: le progrès étant un besoin de notre nature, non seulement nous le supposons là où il n'existe pas, mais, quand il existe, nous le généralisons; de là cette erreur que nous retrouverons dans la question du progrès linguistique: nous imaginons qu'il y a avance ou recul dans la totalité de l'objet considéré, alors qu'il peut y avoir progrès sur certains points et régression sur d'autres»<sup>54</sup>.

Bien que Bally ne veuille pas définir l'évolution linguistique comme un progrès, il ne refuse pas de discuter son orientation. Sa conception de l'évolution linguistique est donc téléologique, sans être axiologique. Pourtant, cette partie de la doctrine évolutionniste de Bally n'était pas sans contradiction. Voici ce qu'il dit:

«L'évolution apparaît [...] sous un aspect différent: les langues évoluent sous l'action de deux tendances contraires: la tendance expressive, qui enrichit la pensée d'éléments concrets, produits de l'affectivité et de la subjectivité du sujet parlant, et qui reflète dans la langue ces éléments nouveaux par la création de formes grammaticales et de mots; d'autres part, la tendance intellectuelle et analytique, qui élimine les aspects de la pensée restés étrangers à l'idée pure, et diminue le volume des éléments linguistiques en faisant d'une partie d'entre eux des signes grammaticaux. Une forme linguistique évoluant à travers le temps peut être comparée à un accordéon qui tantôt se distend et tantôt se replie»<sup>55</sup>.

<sup>53</sup> Bally, 1935, p. 51.

<sup>54</sup> *Ibid.*, pp. 49-50.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 63.

Cela veut dire qu'on ne peut point distinguer une seule et unique orientation de l'évolution des langues. Pourtant, à la fin du livre *Le langage et la vie* la conclusion de Bally semble être plus précise : de deux tendances opposées indiquées plus haut, il s'agit maintenant avant tout de celle de l'évolution des langues vers la simplicité et la régularité, ce qui a permis au linguiste soviétique R.A. Bugadov de ranger la doctrine de Bally parmi les études de son époque qui expliquent les changements dans les langues par la « théorie du moindre effort »<sup>56</sup>.

Bally trouve une confirmation indirecte de cette thèse dans le fait que

« le résultat auquel tendent les langues modernes, c'est précisément celui qu'atteignent en partie les langues artificielles, inventées de toutes pièces »<sup>57</sup>,

c'est-à-dire, les langues dans lesquelles l'influence de la conscience semble être maximale. Comme Bally conclut,

« Nous ignorons les mille circonstances qui, dans chaque cas, ont donné naissance à ces changements ; mais que, dans leur germe, toutes ces innovations aient été spontanées et irréfléchies, cela est difficile à croire ; que les sujets entendants aient toujours accepté sans s'en rendre compte les créations des parleurs, cela semble impossible »<sup>58</sup>.

On revient donc au même principe de l'augmentation de la part du conscient et donc d'artificiel dans les langues, avec le temps. Pourtant, si dans les langues artificielles, comme nous l'avons vu, tout n'était que de la conscience et de la réflexion, le langage artificiel ne ferait qu'une partie de la langue, la partie qui serait touchée par la conscience. Cela nous a permis de traduire l'expression *le langage acquis* par *soznatel'no vyučivaemoe v jazyke* 'ce qui s'apprend consciemment dans la langue' et *langage transmis* – par *estesvenno usvaivaemoe v jazyke* 'ce qui s'assimile naturellement dans la langue', ce qui nous semble bien correspondre au sens que Bally donnait à ces expressions.

#### 10. *Bally et les théories des langues «normées» en URSS : une rencontre qui n'a pas eu lieu*

Les réflexions de Bally sur la dichotomie *langage transmis vs. langage acquis* étaient dans un certain sens très à l'unisson des discussions sur la langue dite littéraire (*literaturnyj jazyk*, 'langue normée') en linguistique soviétique.

<sup>56</sup> Bugadov, 2001 (1955), p. 19.

<sup>57</sup> Bally, 1935, p. 173.

<sup>58</sup> *Ibid.*

Tout comme Bally réfléchissant sur le langage transmis, certains linguistes soviétiques qui écrivaient sur la langue dite littéraire – et, avant tout, V.V. Vinogradov (1895-1969) – considéraient qu’avec le temps, la proportion de langue dite littéraire dans la « langue nationale » augmente, ce qui se manifeste, en particulier, par le fait qu’avec le temps, la langue normée devient de plus en plus polyfonctionnelle<sup>59</sup>. Pourtant, Vinogradov ne s’y réfère pas à Bally et il y en a au moins deux raisons :

- 1) les réflexions sur le langage transmis vs. langage acquis ne constituent pas les points centraux de la doctrine linguistique de Bally ;
- 2) les deux travaux dans lesquels se trouve cette opposition n’ont pas été traduits en russe à l’époque soviétique: la traduction en russe du *Langage et la vie* date de 2003, tandis que les notions français *langage transmis* et *langage acquis*, quant à leurs forme, ne rappellent en rien l’expression *langue littéraire*.

## 11. Conclusion

Le contenu des notions *langage acquis* et *langage transmis* est directement lié à toute la doctrine évolutionniste de Bally. En évoluant, notre langage deviendrait de plus en plus « docile », de plus en plus « artificiel », ce qui se manifesterait par l’augmentation permanente de la part du « transmis » dans la langue. Dans ce sens, la doctrine de Bally est proche des théories de la langue dite littéraire des linguistes soviétiques, avant tout Vinogradov – pourtant, cette théorie de Bally est restée inconnue en URSS.

En parlant de l’augmentation de la partie artificielle des langues, Bally en même temps refuse de recourir aux explications axiologiques, ce qui distingue sa théorie de bien d’autres doctrines de son époque.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMACKER R. (2000): « Le développement des idées saussuriennes chez Bally et Sechehaye », *Historiographia Linguistica: International Journal for the History of Linguistics*, XXVII, N: 2/3, pp. 205-264.

---

<sup>59</sup> Vinogradov, 1978 (1967). Pourtant, à la différence de Bally, Vinogradov considérait la langue normée comme un objet donné, « naturel » – malgré tous les paradoxes que cette thèse semble contenir.

- BALLI Š. (Bally Ch.) (1955): *Občšaja lingvistika i voprosy francuzskogo jazyka*. Moskva [Linguistique générale et linguistique française].
- (1961): *Francuzskaja stilistika*. Moskva [Traité de stylistique française].
  - (2003): *Jazyk i žizn'*. Moskva [Le langage et la vie].
- BALLY Ch. (1909): *Traité de stylistique française*. Heidelberg, C. Winter.
- (1921): «Langage naturel et langage artificiel», *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1921, N: 18, pp. 625-643.
  - (1926): *Le langage et la vie*. 2<sup>e</sup> éd. Paris, Payot.
  - (1935): *Le langage et la vie*. 3<sup>e</sup> éd. Zurich, Max Niehans.
  - (1944): *Linguistique générale et linguistique française*. 2<sup>e</sup> éd. Berne, A. Francke.
- BALLY CH., SECHEHAYE A. (1915): «Préface à la première édition du 'Cours de linguistique générale' de F. de Saussure», Saussure F. de. *Cours de linguistique générale*. Paris, Lausanne, Payot, 1916.
- BUDAGOV R.A. (2001): «Šarl' Balli i ego raboty po občšemu i francuzskomu jazykoznaniju», Balli Š. [Bally Ch.] *Občšaja lingvistika i voprosy francuzskogo jazyka*. Moskva, pp. 3-19 [Ch. Bally et ses travaux dans le domaine de linguistique générale et linguistique française] (1955).
- GR (2001): *Le Grand Robert de la langue française*, 2<sup>e</sup> éd. dirigée par A. Rey du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de P. Robert. V. 1-6. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- HENRY A. (1896): *Antinomies linguistiques*. Paris, F. Alcan.
- IVANOVA E. (2000): «Le problème de la traductibilité des termes linguistiques (l'interprétation de *langue* – *langage* – *parole* de Saussure en russe)», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, N: 53, 2000, pp. 177-196.
- JESERSEN O. (1894): *Progress in Language*. London, Swan Sonnenschein & Co. New York, Macmilan & Co.
- (1976): *Nature, évolution et origine du langage*. Paris, Payot (1922).
- SAUSSURE F. DE (1983): *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot (1916).
- VINOGRADOV V. (1978): «Literaturnyj jazyk», Vinogradov V. *Izbrannye trudy. Istorija russkogo literaturnogo jazyka*. Moskva, pp. 288-297 [La langue littéraire] (1967).

Federica Vercillo

LE *LATINO SINE FLEXIONE* DE GIUSEPPE PEANO

« Problema de lingua internationale es proximo ad solutione » (1909 b: 1). Avec cette affirmation, en 1909 Peano<sup>1</sup> juge que la question des langues internationales auxiliaires est proche d'une solution. On peut lui donner raison: à partir de ce moment, en effet, la question commence à se dissoudre, mais ce n'est pas grâce à la solution qu'il propose.

En participant à plusieurs congrès internationaux, dont il est parfois l'organisateur, en écrivant sur des revues internationales et comme éditeur principal d'une revue qui se veut internationale (la *Revue de mathématiques*)<sup>2</sup>, Peano se pose le

---

<sup>1</sup> Professeur de mathématiques à l'Université de Turin, Giuseppe Peano (1858-1932) est l'un des principaux mathématiciens du début du XX<sup>e</sup> siècle. Non seulement il a inventé une courbe qui remplit un carré et les célèbres axiomes qui portent son nom, mais de 1888 à 1905 à peu près, il se dédie à la logique mathématique, et à partir dès 1903, année de la présentation de son projet, il se consacre presque entièrement à la question des langues internationales auxiliaires. Sur la vie et l'oeuvre de Peano, voir Terracini 1955, Kennedy 1980, Centrone 1990, AA.VV. 1986 et 1993.

<sup>2</sup> Fondée en 1891 avec la collaboration de Filiberto Castellano, Francesco Porta et Francesco Porro, la *Revue de mathématiques* a un but principalement didactique, mais aussi de discussion et de vulgarisation scientifique. Entre 1891 et 1906 sont publiées huit années, toutes sous la direction de Peano. Les premières cinq années sont publiées annuellement, avec le titre en italien, la sixième dans trois ans (1866-99) avec un changement du titre en français,

problème d'une langue internationale auxiliaire en tant que langue scientifique. Comme la majorité des savants de son époque, il sent la nécessité d'une langue unique pour la communauté scientifique, du moment que le français a perdu son rôle prééminent. Après avoir construit une langue idéographique qui, dans les diverses éditions de son *Formulaire de mathématiques*<sup>3</sup>, lui sert à traduire « toute une théorie, théorèmes, définitions et démonstrations, en symboles qui remplacent tout-à-fait le langage ordinaire » (1896: 2), Peano juge que « lingua nationale [suffice] ad qui habe solo relatione nationale », et que « Conoscentia de tres aut quatuor lingua principale suffice ut nos lege, in originale aut in versione omne libro jam celebre » (1903: 79)<sup>4</sup>. Pour les parties métalinguistiques de son travail mathématique, il propose alors comme « instrumento di intercommunicatione in pubblicazione de libros et articulos scientifico » une langue *a posteriori* sur base latine : le *latino sine flexione*, c'est-à-dire une « lingua composito ex vocabulos latino, sine flexiones grammaticale » (1915: IX)<sup>5</sup>. Quoiqu'il ne s'agisse pas d'un choix original, puisque le retour à une forme simplifiée de latin avait été proposé plusieurs fois, ce qui est original c'est la façon dont Peano construit et propose sa langue internationale, ce qui lui vaut encore aujourd'hui le souvenir et l'appréciation des logiciens.

### 1. *Le latino sine flexione comme langue internationale auxiliaire*

L'exigence d'adopter une langue artificielle comme langue internationale est également liée à l'activité d'organisateur culturel et à l'activité scientifique de Peano<sup>6</sup>. Bien qu'il n'exclut jamais de façon explicite une utilisation différente de

---

la septième dans deux ans (1900-01), et la huitième en quatre ans (1902-06) avec l'adoption du titre en *latino sine flexione*, la langue internationale proposée en 1903 par Peano, qui devient aussi la langue scientifique officielle de la revue.

<sup>3</sup> Le *Formulaire de mathématiques* se compose de cinq volumes, les premiers quatre en français et le dernier en *latino sine flexione*, qui ont été publiés entre 1894 et 1905-1908. Dans cet ouvrage, considéré une sorte de « encyclopédie mathématique », avec l'aide de plusieurs collaborateurs, Peano traduit sur base axiomatique et avec une écriture idéographique une grande partie des mathématiques de son époque.

<sup>4</sup> En tant que créateur de deux langues artificielles, le symbolisme mathématique et le *latino sine flexione*, Peano est mentionné dans l'*Encyclopaedic Dictionary of Semiotics* édité par Sebeok (v. Picardi 1986: 672-73), et dans le *Lexicon Grammaticorum* édité par Stammerjohann (v. De Mauro 1996: 709).

<sup>5</sup> Pour une présentation générale du *latino sine flexione*, voir Monnerot-Dumaine 1960: 116-118, Bausani 1970, Berger 1980 et Barandovska Frank 2003.

<sup>6</sup> Sur les différents aspects des langues artificielles, en particulier des langues philosophiques et des langues internationales auxiliaires, on peut voir Bausani 1970, Eco 1993, Pellerey 1992a e 1992 b, Marrone 1995.

cette langue, il vise principalement la communication scientifique et la compréhension des textes écrits. Peano pense, en effet, que ce problème concerne les scientifiques, puisque le public n'en a pas besoin.

[Une langue internationale] non interessa molto i dilettanti di scienza. Essi possono limitarsi a leggere i libri nelle lingue che conoscono, aspettando la versione degli altri. Ma chi lavora al progresso della scienza si trova nell'alternativa o di dover studiare continuamente nuove lingue, ovvero di pubblicare ricerche già note. (1904 a: 273)

Il faut ajouter que «l'incremento de relations internationale, [que] redde problema de interlingua plus urgente, et objecto de numeroso studio» (1921: 1)<sup>7</sup>, face aux exigences des sciences, l'absence d'une langue commune peut être un «magno obstaculo ad progressu» (1924: 1). Seule l'adoption d'une langue auxiliaire peut remédier à cette «nouvelle tour de Babele» (1904 a: 273).

Pour Peano, il existe une impossibilité théorique et pratique qui empêche d'utiliser une ou plusieurs langues vivantes. Premièrement il est impossible d'utiliser l'une des langues naturelles vivantes à «causa de politica» (1903: 79), parce que chacune d'elles est une sorte de «vessillo di nazionalità» (1904 a: 274). De plus, il n'existe pas un accord sur le nombre des langues qu'il faut adopter, ni sur leur choix. Si Max Müller avait proposé au II<sup>e</sup> Congrès international de Mathématiques de Paris d'utiliser six langues (v. Peano 1904 a: 274), par contre Michel Bréal avait proposé de n'utiliser que l'anglais et le français comme les seules langues scientifiques (v. Bréal 1901).

À ces raisons de caractère «politique», Peano ajoute des raisons théoriques concernant les «complicationes toto inutile de linguas naturale» (1915: XII), lesquelles peuvent être amendées seulement par un système d'expression et une grammaire complètement artificiels. C'est pour cette raison qu'il s'oppose à l'idée lancée en 1902 à la «British Association» d'utiliser l'italien. S'il est vrai que beaucoup de langues internationales proposées «rassomigliano molto all'italiano», et en général aux langues néo-latines, il est vrai aussi que «se l'italiano ha molti elementi buoni, è assurdo il pretendere di far diventare internazionali le sue numerose anomalie», du moment que beaucoup de ces projets proposent des modèles qui sont «immensamente più semplici d'ogni lingua naturale» (1904 a: 276). Il faut considérer encore les difficultés dues à l'orthographe italienne fondée sur la «pronunzia volgare» qui a fini par «deturpare un preziosissimo monumento

<sup>7</sup> Cf. Peano 1921: 1: «In ultimo seculo, usu de linguas nationale in loco de latino et incremento de relations internationale, redde problema de interlingua plus urgente, et objecto de numeroso studio».

linguistico, tramandatoci dai nostri padri » (1905 a: 358)<sup>8</sup>. Les langues artificielles offrent face à n'importe quelle langue vivante des simplifications et des régularités qui sont d'une grande utilité.

Mais Peano juge aussi que les langues internationales auxiliaires qui ont été proposées jusqu'à son époque, sont à leur tour trop « artificielles », ce qui les rend également inadéquates. Par exemple, le *volapük* a une grammaire « tutta convenzionale, o artificiale » et un dictionnaire dérivé des langues vivantes, mais qui résulte « così modificato, che ci si presenta alla sua volta come del tutto artificiale » (1905 b: 621). On peut dire la même chose pour l'*Idiom Neutral*, que Peano considère « un progetto prossimo alla soluzione ideale » puisqu'il prouve « l'esistenza attuale di una lingua europea » (1905 b: 622). Bien qu'il soit une langue qui a une grammaire « più semplice di quella dell'Esperanto [...] più semplice della grammatica di ogni lingua nazionale della nostra famiglia », et un dictionnaire formé des mots plus internationaux, c'est-à-dire des mots plus utilisés et communs aux principales langues vivantes, il est présenté par ses sectateurs comme une langue toute artificielle, donc « l'Idiom Neutral che è una lingua naturale, è presentata invece come lingua artificiale » (1905 b: 622-23). Ce qui rend son adoption très difficile, car ses usagers sont obligés à l'apprendre par cœur.

Selon Peano, le *latino sine flexione* est au contraire une langue de « intellegibilità immediata », « plus limpido et claro [...] simile ad formulas de algebra et de logica » (1913: 48), il ne présente aucune convention car sa grammaire et son lexique sont déjà le fondement commun des majeures langues d'Europe. Il s'agit simplement de retrouver ses éléments lexicaux et grammaticaux grâce à une méthode précise, celle de la logique mathématique qui témoigne d'un « approccio diverso da quello tradizionale e con una mentalità matematica » (Freguglia 1977: 305-306)<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Toutefois, pour utiliser sa langue internationale au Congrès international des Mathématicques de Cambridge, Peano souligne la proximité entre son projet et la langue italienne, en remarquant que l'utilisation du *latino sine flexione* a de plus l'avantage d'être compréhensible aussi par ceux qui ne sont pas italiens: « Mon *latino sine flexione* est italien, car il est intelligible à première vue, par tous les italiens » (lettre du 22 août 1912 à Russell, dans Kennedy 1975: 219).

<sup>9</sup> Peano 1904 a: 279-80: « Lo studio da me iniziato, è basato su una serie di uguaglianze logiche, contenenti in un membro una parola, o una flessione, che non è contenuta nel secondo membro. Quindi se noi sostituiamo costantemente al primo membro, il secondo, si può mandar via dal latino quella parola o quella flessione. Così procedendo in questi studii, si arriverà a determinare quale è il numero minimo di parole, suffissi ed affissi, sufficienti ad esprimere ogni idea [...] Questo metodo è un'applicazione della *logica matematica*, la quale, appunto, con una successione di eguaglianze, permette di scomporre un insieme di idee matematiche in primitive e derivate ».

Pour construire son *latino sine flexione* Peano utilise des équations, ce que lui permet de démontrer l'équivalence logique des formes morphologiques et syntaxiques des langues naturelles; ces formes peuvent être donc effacées sans danger d'incompréhension. Un exemple peut être la façon dont Peano conclut que l'adjectif «rationnel» est inutile:

Homo es *rationale* = homo *es cum* *ratione* = homo *habe* *ratione* = homo *ra*  
(1912: 33)

De même en est pour d'autres adjectifs, l'infinitif et la forme passive qui sont tous considérés inutiles puisqu'ils peuvent être exprimés par d'autres formes équivalentes. Supprimer cette partie de la grammaire ne nuit pas à la syntaxe qui, au contraire, devient le principe régulateur du *latino sine flexione*.

Mais cette méthode présente des différences quand elle est appliquée à des notions proprement mathématiques et quant elle s'applique aux langues. En effet dans le domaine des mathématiques «le idee sono precise e le uguaglianze esatte», tandis que dans le cas du *latino sine flexione* «le idee o parole su cui si opera sono un po' elastiche», et donc les équations sont «solo approssimate» (1904 a: 280). Pour faire un exemple, le nom «studente» qui, pour les équations, devrait devenir «que stude», devient en réalité «inscripto in universitate» (v. 1930 b: 325).

Tout en appliquant la méthode de la logique mathématique, Peano est conscient qu'il s'est approché d'un domaine, celui de la «Linguistica», dont il est «profano». Il sait très bien que certaines des réductions qu'il propose se retrouvent déjà «effettuate in lingue viventi, specialmente l'inglese» (1904 a: 280), et c'est pour ça qu'il demande l'aide des linguistes. En effet, il leur demande de s'occuper de cette question surtout parce qu'ils trouveront ainsi le moyen de «applicare e diffondere la loro scienza» (1904 a: 280).

Aucune réponse explicite ne sera donnée par les linguistes à cet appel de Peano, qui continuera à travailler à son projet sans leur aide<sup>10</sup>.

## 2. *Le lexique du latino sine flexione*

La critique de Peano du langage ordinaire ne lui empêche pas de conserver un lien entre sa langue internationale auxiliaire et la structure des langues vivantes. En effet, dans le projet de Peano le *latino sine flexione* se présente en quelque façon comme une langue «naturelle», puisqu'il n'a besoin ni d'un nouveau dictionnaire,

<sup>10</sup> Sur les linguistes et la question des langues internationales entre 1880 et 1920, v. Savatovsky 1989.

ni d'une nouvelle grammaire pour être compris étant «intelligibile sine studio, aut quasi, ab omni homo culto de Europa» (1915: VI)<sup>11</sup>.

Pour définir le lexique de sa langue Peano juge qu'il est inutile de «substitut vocabulo jam internationale» (1909 b: 4) puisque «nos elimina, vel minue, difficultate de vocabulario, si nos adopta vocabulario hodie jam internationale» (1904 b: 3). En se rapportant aux projets qui l'avaient précédé, Peano puise son dictionnaire dans le fondement commun des langues d'Europe lequel est «quasi toto latino, et es documento pro historia de nostro civilizatione» (1926: 34):<sup>12</sup>

linguas de Europa habe numeroso vocabulo commune; [...] vocabulario internationale es in quasi totalitate latino, et que illo suffice pro construe lingua toto naturale, intellegibile ad primo visu aut quasi ab omni homo culto. (1915: VII)

C'est pour cette raison que Peano consacre plusieurs travaux sur les langues internationales à la composition des vocabulaires, c'est-à-dire à identifier cette sorte de «latino internationale» (v. 1904 b, 1909 a, 1915). Il est de plus en plus convaincu que «la solutione de problema de L. I. es in collectione de elementos internationale, cum indicatione, in modo esplicito aut abbreviato, de gradu de internationalitate de omni elemento» (1908: 13).

Chaque fois qu'un mot latin présenté dans ces répertoires se retrouve dans une langue vivante, Peano le remarque, soit qu'il s'agit d'un mot technique, soit qu'il ne soit qu'un mot ordinaire. Ces remarques visent à donner «in modo rapido, historia de vocabulo usque ad nostro die, et suo grado de internationalitate» (1904 b: 6). De plus, chaque mot est suivi de sa traduction en différentes langues vivantes, généralement en français, en italien, en allemand en anglais, et parfois aussi en grec, en espagnol, en portugais, en russe, en sanskrit et en indo-européen.

Pour former ce lexique, Peano a dû donc retrouver ce que Levi (1955: 11) appelle «il fondamento comune alle parlate europee» du moment qu'il existe un dictionnaire international commun à une partie des langues modernes vivantes. Ce dictionnaire est, selon Peano, un «pretioso strumento de communicatione inter populos» parce que «voce internationale es moneta que habe cursu in omne natione» (1924: 8).

<sup>11</sup> Savatovsky (1992: 110) observe que «le latin dont Peano dérive le *L.S.F.* [*latino sine flexione*] est en quelque sorte une langue déjà artificielle» fondé sur le latin des gens de culture, et non sur le latin en tant que langue réellement utilisée dans le passé.

<sup>12</sup> *Le latino sine flexione* est pareil à toutes les langue internationales auxiliaires lesquelles «sont filles de la linguistique de leur temps: le comparativisme» qui a démontré comme dans les langues vivantes appartenant à la même famille, on trouve des «éléments communs susceptibles de former le noyau d'une L.I.A. à venir» (Savatovsky 1992: 98).

### 3. *La grammaire du latino sine flexione*

S'il est facile de préparer un lexique qui est déjà en partie dérivé de l'anglais et du latin, la grammaire au contraire est complètement à inventer. En analysant les différents projets précédents, en particulier le *volapük*, l'*idiom neutral* et l'*ido*, Peano s'aperçoit que leur défaite est due à leur grammaire, souvent trop conventionnelle et fort peu naturelle. D'abord Peano pense, suivant Leibniz, de simplifier la grammaire latine en la rationalisant pour obtenir une grammaire universelle (v. 1903). Plus tard, lorsqu'il change le nom de sa langue internationale en *interlingua*<sup>13</sup>, il vise à une grammaire internationale plutôt qu'à une grammaire universelle: «Grammatica minimo es consequentia de principio de internationalitate; nam pauco elemento grammaticale es internationale» (1910: 149).

Puisque les flexions lui semblent être le caractère marquant de la grammaire latine, il pense de pouvoir «eliminare prima una flessione, poi una seconda, poi una terza e così via; e ciò senza mai introdurre alcuna convenzione» (1904 a: 278) grâce à une série de transformations ou des «circuiti», pour utiliser le mot que Peano reprend de Leibniz. L'élimination de «omne elemento non necessario» (1915: XX) de la grammaire latine n'empêche pas la compréhension de sa langue internationale qui en devient, au contraire, plus facile, puisque plus naturelle.

La possibilité de simplifier ainsi le latin est donnée par la nature des règles de grammaire qui sont des véritables propriétés formelles «relativo ad forma de vocabulo», et non pas des propriétés réelles, c'est à dire «de idea que vocabulo rapræsenta» (1930 b: 334). En se rapprochant de Max Müller (1887) et de Michel Bréal (1899<sup>2</sup>, chap. 19), Peano prétend que les catégories grammaticales sont des propriétés contingentes de chaque langue, et qui peuvent être appliquées à toute langue. Ainsi, Peano fait disparaître la conjugaison des verbes en faisant recours aux pronoms personnels, et il rejette la déclinaison grâce à l'ordre des mots dans la phrase. Là où il est nécessaire, Peano admet que le cas peut être exprimé par des prépositions ('de' pour le génitif, 'ad' pour le datif, etc.), comme dans le «latino popolare, a quo derivant linguae neolatinae, ut italica, franca, hispanica, etc.» (1903: 74-75).

<sup>13</sup> Si au début Peano indique avec le terme de 'interlingua' chaque projet de langue internationale, dès 1910, c'est à dire après avoir été nommé président de l'*Akademi international de lingu universal* (déjà *Kadem bevünetik volapüka*), avec *interlingua* il dénote la langue internationale qui s'élève dans l'académie, laquelle utilise tous les mots commun à l'anglais, au français, à l'espagnol, à l'italien, au portugais, à l'allemand, au russe et chaque mot latin d'où on dérive des mots anglais: «In questa lingua [l'*interlingua*], col nome di *latino sine flexione*, si scrissero varii trattati scientifici, memorie, ecc. [...] La «Academia pro Interlingua», fondata nel 1887, approvò, nel 1910, le regole fondamentali di questa lingua, la quale acquista il nome ufficiale di *Interlingua*» (1911: 1).

D'ailleurs le genre aussi est inutile puisqu'il «*evanescit saepe in lingua scientifica*», tandis que «*in lingua familiare sufficit conservare genere in uno pronomen «is, ea, id», vel in antiquo «hi, hae, ho»*» (1903: 75). Pour cette raison dans le *latino sine flexione* les adjectifs ne concordent pas avec le nom puisque l'accord est déjà entre le nom et l'idée à laquelle le nom se rapporte. Là où il est nécessaire indiquer le genre, il suffit d'ajouter les adjectifs «*mas*» ou «*femina*» pour éviter de se méprendre. Le pluriel des adjectifs et des substantifs est également inutile puisque, en général, il est exprimé de façon implicite. Quand il faut l'exprimer, Peano pense d'abord de le faire par l'utilisation de «*uno*» ou «*plure*» (v. 1903: 76), et après il admet l'introduction du morphème '-s' (v. 1909 b).

Enfin, en ce qui concerne le verbe, nous trouvons dans le *latino sine flexione* la seule forme du discours indirect où «*evanescit desinentia de persona, de modo, et saepe de tempore*». On utilise le verbe toujours à l'impératif, c'est-à-dire «*sub forma magis simplice*» (1903: 76). Cela ne signifie que la personne, les mode ou le temps ne soient pas exprimés, la personne étant indiquée par le pronoms 'me', 'te', 'nos', etc., le temps par l'utilisation de locutions telles que 'heri', 'jam', 'in futuro', etc., et le mode grâce à 'si', 'ut', 'quod', etc.

Le modèle de cette simplification grammaticale adoptée par Peano est l'anglais, langue qui lui paraît semblable au latin populaire. Au contraire de l'Allemand dont la grammaire «*es complicato*», Peano juge que «*Anglo es mirabile pro simplicitate de grammatica*» (1930 a: 82). Dès le début de son travail, Peano repère les avantages de l'anglais contemporain dans la perte de «*omne flexione et ad monosyllabismo*» (1903: 79), et dans la simplification spontanée du cas, du genre, du nombre et du mode, caractéristiques toutes partagées par son *latino sine flexione*<sup>14</sup>. C'est Peano lui-même à faire remarquer les rapports étroits entre sa langue internationale auxiliaire et l'anglais en soulignant, par exemple, que si la traduction de l'allemand ou du latin classique en *latino sine flexione* est difficile puisqu'elle «*esige spesso inversioni, aggiunte di soggetti prima sottintesi, e serie di trasformazioni*», la traduction de l'anglais est plus facile puisque c'est une langue qui n'a presque pas des flexions (1904 a: 281).

Du point de vue théorique, le choix d'adopter les mêmes simplifications qui ont eu lieu de façon spontanée dans une langue naturelle pendant le cours de son histoire, permet à Peano de rapprocher son *latino sine flexione* au génie des langues naturelles bien au-delà de ce qui se passe dans d'autres projets des langues internationales auxiliaires proposées à cette même époque. Faire d'une langue qui existe déjà, ou que pour mieux dire, a existé, le point de départ de son travail lui donne

<sup>14</sup> Sur l'analyse que Peano fait de l'anglais contemporain, voir Malatesta 1992.

l'avantage de construire une langue qui peut être apprise et comprise de façon plus simple. Si «pro lege uno lingua naturale es necessario annos de studio, pro lege lingua de typo Esperanto suffice paucio hora», pour le latino sine flexione «suffice paucio minuto» (1922: 10). Pour cette raison, face à toute autre langue naturelle ou artificielle, le *latino sine flexione* ne demande aucune étude particulière: «Usu de vocabulario internationale redde lingua intelligibile ad primu visu. Grammatica minimo redde minimo tempore necessario pro stude illo» (1911: 8).

#### 4. *Conclusions*

Peano est conscient que la vie sémiologique garantit le fonctionnement des langues qui existent dans l'histoire et dans les sociétés, mais le résultat de son travail conserve tous les défauts qui caractérisent chaque langue artificielle. Bien que le *latino sine flexione* essaie de rester proche des langues naturelles, il reste, comme toutes les langues internationales auxiliaires, trop raide pour les besoins de la communication scientifique. Quand le *latino sine flexione*, ou une quelconque des langues internationales, serait effectivement utilisé, il resterait soumis à tous ces phénomènes propres aux langues naturelles qui lui ôteraient son caractère artificiel et lui imposeraient les lois de la diachronie<sup>15</sup>. C'était ce que Bréal avait déjà considéré quand en 1901 il s'était confronté au problème d'une langue universelle pour la science, et pour cette raison il avait plaidé pour l'adoption de deux langues naturelles au lieu d'une construction d'un idiome artificiel. En jugeant «la question [...] d'une nécessité qui deviendra de plus en plus manifeste» (1901: 229), Bréal remarque que, quelle que soit la langue artificielle choisie, quand elle serait réellement utilisée, elle est destinée à «se modifier avec le temps» (1901: 245) comme n'importe quelle langue naturelle.

Cette même considération est partagée par Saussure (1922: 111) qui, à propos de l'*esperanto*, souligne comme il est impossible d'avoir une langue qui ne soit pas soumise à la mutabilité. Lorsque n'importe quelle langue artificielle entre dans sa vie sémiologique, elle évolue nécessairement sous l'influence de tous ces facteurs qui peuvent influencer sur ses signes et ses significations.

Malgré ses limites, le *latino sine flexione* obtient dans l'immédiat un bon succès,<sup>16</sup> pour ce caractère de naturalité dont on a parlé qui l'a rendu la solution plus

<sup>15</sup> Ou, dans le cas d'un emploi très restreint, dans un domaine spécialisé d'application, soumis à des autorités reconnues, il subirait une évolution différente de la diachronie.

<sup>16</sup> Des autres langues internationales s'inspirent du *latino sine flexione*, comme le *Romanal* de André Michaud (1909), le *Neolatine* de Giovanni Semprini (1922), le *Latino hodierno* de William Doran (1940), etc. Pour une présentation de ces projets, voir Monnerot-Dumaine 1960: 163-200 et Albani-Buonarroti 1994.

«attrayante» entre toutes les langues internationales (v. Quine 1987), mais successivement c'est la question même qui s'éteint spontanément. L'anglais qui s'impose comme langue officielle de la communauté scientifique internationale clôt finalement le problème. Un autre homme de science italien, F. Enriques, avait donc raison lorsqu'en 1921, il écrivait : «Dal punto di vista pratico sarà probabilmente decisiva l'accoglienza che all'idea interlinguista sarà fatta dai popoli anglosassoni, ove è oggi più forte l'aspirazione ad imporre l'uso internazionale del proprio idioma» (1921 : 373).

La langue artificielle créée par Peano qui aurait pu avoir du succès et qui effectivement en a eu, ne fut pas le *latino sine flexione* mais ce fut plutôt son symbolisme mathématique, qu'il considérait «la solution du problème proposé par Leibniz» de la *characteristica universalis* (v. 1896 : 2). En effet, cette langue artificielle (qui était plus proche d'une langue que tous les langages formalisés qu'on utilise aujourd'hui) est encore, à travers la médiation des *Principia Mathematica* de B. Russell et A. N. Whitehead (1910-1913), en partie utilisée.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Œuvres de Peano*

- 1896 «Introduction au tome II du *Formulaire de mathématiques*». *Revue de mathématiques*. VI: 1-4.
- 1903 «De latino sine flexione». *Revista de mathematica*. VIII: 74-83 [10 ottobre]. Puis dans *Schola et vita*. VIII (1933): 123-132.
- 1904 a «Il latino quale lingua ausiliare internazionale». *Atti dell'Accademia delle scienze di Torino* [3 gennaio]. vol. XXXIX: 273-283.
- 1904 b *Vocabulario de latino internationale, comparato cum Anglo, Franco, Germano, Hispano, Italo, Russo, Graeco et Sanscrito*. Torino (tipografia della Revista Mathematica), pp. 39.
- 1905 a «Verso la lingua internazionale». *Minerva. Rivista delle riviste* (F. Garlanda). XXV: 357-359 (19 marzo).
- 1905 b «Progetti di lingua internazionale». *Minerva. Rivista delle riviste* (F. Garlanda). XXV: 621-623 (4 giugno).
- 1908 «Mensura de internationalitate». *Correspondence international. Liber organe por discussiones de problemas international-lingual* (Adam Miller). Novembre: 11-13.
- 1909 a *Vocabulario commune ad linguas de Europa* (*Vocabulaire commun aux langues d'Europe*). Torino: Frates Bocca, pp. 87.
- 1909 b *Discussiones de Academia pro Interlingua*. I/1: 1-6.

- 1910 «Lingua de Academia». *Discussiones de Academia pro Interlingua*. I/6: 147-157.
- 1911 *100 exemplo de Interlingua cum vocabulario Interlingua-Italiano*. Torino: Bocca, pp. 16 [21 ottobre]. II: édition Cavoretto (Torino) 1913, p. 40.
- 1912 «De derivatione». *Discussiones de Academia pro Interlingua*. III: 20-43 [10 febbraio].
- 1913 [Recensione di] «A. N. Whitehead e B. Russell. *Principia Mathematica* [voll. I e II]». *Bollettino di bibliografia e storia delle scienze matematiche*. XV: 47-53 et 75-81.
- 1915 *Vocabulario commune ad latino-italiano-français-english-deutsch (pro usu de interlinguistas)*. Cavoretto - Torino: Academia pro Interlingua, pp. 639 [II ediz. de 1909 a].
- 1921 *Academia pro interlingua* [1 gennaio]. Cavoretto-Torino: Academia pro Interlingua, pp. 1-8.
- 1922 «A. L. Guérard: *A short history of the International Language Movement*». *Circulares de Academia pro Interlingua*. n. 2 [4 juin]: 5-11.
- 1924 *Interlingua. Historia. Regulas pro Interlingua. De vocabulario. Ortographia. Lingua sine grammatica*. Cavoretto – Torino, pp. 24.
- 1926 «Pro historia de Interlingua. 2: Academia in periodo 18893-1908». *Academia pro Interlingua*. n. 2: 33-34.
- 1930 a «Studio de linguas». *Rendiconti dell'Unione Professori*. 2: 1-2. Puis dans *Schola et vita*. 5: 81-84.
- 1930 b «Algebra de grammatica». *Schola et vita*. 5: 323-326.

#### *Autres œuvres*

- AA. VV. (1986). *Celebrazioni in memoria di Giuseppe Peano nel cinquantenario della morte. Atti del Convegno organizzato dal Dipartimento dell'Università di Torino (27-28 ottobre 1982)*. Torino: Valetto.
- AA. VV. (1993). *Peano ed i fondamenti della matematica. Atti del Convegno dell'Accademia di Scienze Lettere ed Arti di Modena (Modena, 22-24 ottobre 1991)*. Modena: Mucchi.
- ALBANI, P. – BUONARROTI, B. (1994). *Aga magéra difúra. Dizionario delle lingue immaginarie*. Bologna: Zanichelli.
- BARANDOVSKA-FRANK, V. (2003). *De Latino sine flexione centenario. Ein Jahrhundert Latino sine flesione*. Paderborn: Akademia Libroservo. Institut fürKybernetik. Akademio de la Sciencoj AIS San Marino, pp. 100.

- BAUSANI, A. (1970). *Geheim- und Universalsprachen: Entwicklung und Typologie*. Stuttgart: W. Kohlhammer Verlag.
- BERGER, R. (1980). «Le Interlingua de Peano». *Revista de Interlingua*. n. 15.
- BRÉAL, M. (1899). *Essai de sématique (science des significations)*. Paris: Hachette, II<sup>e</sup> édition.
- BRÉAL, M. (1901). «Sur le choix d'une langue internationale». *Revue de Paris*. VIII/4: 229-246.
- CENTRONE, M. (1990). *Evoluzione e crisi di un paradigma: Peano e Croce*. Milano: Franco Angeli.
- DE MAURO, T. (1996). «Giuseppe Peano». dans Harro G. P. Stammerjohann (éd. par). *Lexicon grammaticorum*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.
- ECO, U. (1993). *La ricerca delle lingue perfette*. Roma-Bari: Laterza, éd. fr. Paris: Éditions du Seuil.
- ENRIQUES, F. (1921). «La lingua internazionale». *Periodico di matematiche*. 5.
- FREGUGLIA, P. (1977). «Peano ed i prodromi della linguistica matematica». *Physis*. XIX: 305-317.
- KENNEDY, H. C. (1975). «Nine letters from Giuseppe Peano to Bertrand Russell». *Journal of the History of Philosophy*. XIII: 205-220.
- KENNEDY, H. C. (1980). *Peano. Life and work of Giuseppe Peano*. Dordrecht: Riedel.
- LEVI, B. (1955). «L'opera matematica di Giuseppe Peano». Dans Terracini (éd. par): 9-21, déjà paru dans *Bollettino dell'Unione Matematica Italiana* (1932): 253-262.
- MALATESTA, M. (1992). «Algebra and grammar: a peanian analysis of everyday english». *Tetalogicon*: 19-38.
- MARRONE, C. (1995). *Le lingue utopiche*. Roma: Melusina.
- MONNEROT-DUMAIN, M. (1960). *Précis d'interlinguistique général et spéciale*. Paris: Librairie Maloine.
- MÜLLER, M. F. (1887). *The science of Thought*. London.
- PELLERÉY, R. (1992 a). *Le lingue perfette nel secolo dell'utopia*. Roma-Bari: Laterza.
- PELLERÉY, R. (1992 b) éd. par. *Le lingue perfette. Versus*. nn. 61-63.
- PICARDI, E. (1986). «Giuseppe Peano». dans Thomas A. Sebeok (éd. par). *Encyclopaedic Dictionary of Semiotics*. Berlin: Mouton de Gruyter, tome II.
- QUINE, W. (1987). *Quiddities. An Intermittently Philosophical Dictionary*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press.

- 
- RUSSELL, B. – WHITEHEAD, A. N. (1910-1913). *Principia Mathematica*. Cambridge: University Press, 3 voll. II<sup>e</sup> édition 1925-1927.
- SAUSSURE, F. de (1922). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- SAVATOVSKY, D. (1989). «Les linguistes et la langue internationale, 1880-1920». *Histoire, Épistémologie, Langage*. II/11 : 37-65
- SAVATOVSKI, D. (1992). «Peano lecteur de Meillet. Logique, grammaire comparée et langue internationale». *Langage*. XXVI: 96-111.
- TERRACINI, A. (1955, éd. par). *In memoria di Giuseppe Peano*. Cuneo: Liceo Scientifico.



## ARTICLES



Jean-Michel Baudouin

LA PROBLÉMATIQUE DES GENRES DE TEXTE  
ET LA DISCUSSION HERMÉNEUTIQUE

*Liminaire*

Cette contribution aborde les dimensions herméneutiques propres à l'élaboration d'un modèle d'analyse de textes, que ceux-ci soient oraux ou écrits. Notre étude privilégiera surtout deux problèmes particulièrement insistants. Le premier concerne le repérage et le statut dévolu aux régularités transphrastiques. Comment passe-t-on d'une phrase à une autre? Ces régularités sont-elles intégralement et spécifiquement linguistiques, ou subissent-elles l'influence de facteurs extralangagiers? Nous verrons que le concept de genre, malgré ses difficultés d'emploi, s'impose comme une orientation théorique majeure. Le second problème, corrélativement, concerne l'impact du «contexte de production», dès lors que l'on n'exclut pas l'hypothèse d'une influence extralangagière. Comment décrire et penser cette influence? Comment même conceptualiser la notion de contexte? Ne varie-t-elle pas selon les genres de texte? N'est-elle pas en outre dépendante d'une praxéologie, convoquant des agents dotés de capacités diverses et engagés en des pratiques et des cours d'action? La notion de contexte n'est-elle finalement pas trop restrictive?

La dimension herméneutique de ces questions nous semble se poser d'une manière «classique», dans la mesure où l'élaboration théorique opère sur des

énoncés dont on tente d'objectiver les conditions de production, leur adresse, leurs caractéristiques textuelles, leur genre propre. L'analyse ainsi conduite prend la forme d'une *interprétation* des rapports de détermination entre les textes, les pratiques dans lesquelles ils sont produits et les «horizons» culturels dont ils procèdent. Ainsi que nous le verrons, les chercheurs s'engagent diversement sur la prise en compte de ces aspects herméneutiques, comme si l'emploi même du vocable posait problème. Ce point est-il lié au fait que l'on voit mal dès lors ce qui autorise le chercheur à émanciper son propre discours d'un tel programme herméneutique? Ce qui apparaît dans un premier temps comme l'exécution locale d'une rigueur systématisée (c'est-à-dire la compréhension d'un énoncé en contexte) fait retour sur la situation de l'entreprise cognitive, elle-même située, et semble lui fournir son propre principe d'intelligibilité. Nous entrons ainsi dans un processus de réflexivités successives qui, s'il gagne en lucidités conquises, semble de prime abord perdre en positivités primordiales. La problématique herméneutique désigne à nos yeux ce problème. De telles considérations se développent dans un contexte théorique paradoxal et ambivalent, où les linguistes ne sont pas les seuls concernés. Certaines disciplines scientifiques abordent le fait herméneutique, en tant que capacité d'(auto)interprétation, comme une caractéristique centrale de leur objet, ainsi que nous le verrons pour la psychologie, mais la démonstration pourrait être identique en sociologie. Le recours au terme d'herméneutique ne va cependant pas sans susciter méfiance ou inquiétude au point même dans certains cas d'en empêcher l'emploi, comme si une antinomie profonde marquait la reconnaissance du fait herméneutique dans une perspective scientifique.

Notre contribution développera l'hypothèse du genre comme régulation théorique du rapport texte/contexte et présentera ses implications herméneutiques; elle abordera ensuite la problématique herméneutique pour elle-même, en montrant ses enjeux, ses problèmes internes, et en privilégiant *in fine* la discussion épistémologique que celle-ci semble requérir.

### *Problématique contextuelle et genre de texte*

Un des problèmes rencontrés par tout modèle d'analyse de textes oraux ou écrits, formulé de manière générale, concerne la prise en compte des types de détermination existant entre situation et texte. Il définit le versant pragmatique du modèle d'analyse recherché, en tant que tout texte est produit dans le cadre d'une pratique qui contribue à le «modeler» et à lui donner une allure générale. Il y a un rapport de détermination entre contexte et texte, dont ce dernier exhibe les marques sur divers paliers de l'analyse linguistique, des repères déictiques aux thématiques développées ou évitées, en passant par les engagements énonciatifs géant l'en-

semble. Ce rapport de détermination n'est pas à penser dans l'ordre d'une causalité physicaliste, où une « force » s'exercerait sur la formation des textes et contribuerait d'une manière « mécanique » à leur allure générale. Il resterait alors à rendre compte de leur diversité propre et l'on serait en mal de l'esquisser avec une orientation de ce type. *Mais nous ne sommes pas davantage dans le désordre d'une indétermination totale, où chaque circonstance pourrait supporter n'importe quelle production textuelle.* L'analyse de l'agissement de ces formes de détermination nécessite d'allonger la chaîne des médiations entre ces deux bornes extrêmes que représentent le texte et la circonstance.

### L'immanentisme en discussion

La discussion sur le concept de genre est un aspect décisif du modèle d'analyse textuelle, comme nous le verrons plus loin. Il importe cependant de souligner ici combien deux types de préoccupations traversent les recherches sur les textes. La première, qu'illustrent parfaitement les travaux d'Adam (1990, 1999), vise à détecter et définir les sortes de contraintes linguistiques qui pèsent sur la production textuelle dès lors que celle-ci est posée dans sa dimension transphrastique. Il s'agit de construire une sorte de syntaxe fonctionnant au-delà de la phrase et proposant des formes de séquentiation réglées, et qui présenteraient, comme la grammaire, une indépendance relative par rapport aux situations. Un texte descriptif par exemple, quel que soit le contexte de production, sa visée et son contenu thématique, présenterait dans une telle perspective un certain nombre de traits partagés avec tout autre texte descriptif. Une telle orientation permet de sauvegarder un immanentisme linguistique : la langue, rien que la langue, mais toute la langue. Certaines propriétés textuelles transphrastiques seraient contraintes par la langue et présenteraient des régularités que l'on peut décrire, analyser et mettre en structure. Une telle posture scientifique est non seulement tenable, car elle est à la fois élégante et économique, mais souhaitable sans aucun doute, dès lors qu'elle permet de détecter une sorte de « grammaire étendue » (*étendue*, c'est-à-dire au-delà de la phrase). Elle présente néanmoins un aspect « manipulation de laboratoire » dont on doit interroger non pas la pertinence, mais le *réalisme*. Une grammaire élargie aux dimensions du texte est une construction seconde par rapport aux pratiques qui produisent ces mêmes textes. Le risque d'inverser les ordres de détermination est grand : dans le cas de la syntaxe, ce sont bien les règles grammaticales qui structurent les énoncés, pour autant que l'on prenne en compte les multiples variations propres aux réalisations effectives (comme les phénomènes de dislocation). Dans le cas des linguistiques textuelles, reconduire une telle position devient une hypothèse forte : sont-ce les règles (mais en ce cas, d'où viennent-elles ?) qui assument la structure des textes, ou bien *les pratiques, qui par leur régularité et leur réédi-*

*tion permanente, assurent des formes de «typification», qu'une linguistique textuelle peut certes décrire, à condition qu'elle ne se méprenne pas sur l'ordre des déterminations. Est-il illégitime de se demander si les critères d'une rigueur scientifique disparaissent dès lors que l'analyse porte sur les relations possibles de codétermination mutuelle entre la langue et ce qui n'est pas elle? Ce qui est en question dès lors est le principe de l'immanence, posé comme régulateur méthodologique, et qui a fait largement ses preuves au plan de la phonologie et de la syntaxe. Benveniste avait déjà observé que (1954/1966, p. 16):*

(...) le langage est aussi fait humain; il est, dans l'homme, le lieu d'interaction de la vie mentale et de la vie culturelle et en même temps l'instrument de cette interaction. Une autre linguistique pourrait s'établir sur les termes de ce trinôme: langue, culture, personnalité.

Ce «pluralisme» des analyses linguistiques, supposant une adaptation des méthodes d'analyse, avait d'ailleurs été porté par Benveniste au plan même de la phrase (1962/1966, p. 129-130).

La phrase, création indéfinie, variété sans limite, est la vie même du langage en action. Nous en concluons qu'avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours. (...) La phrase (...) est une unité complète, qui porte à la fois sens et référence: sens parce qu'elle est informée de signification, et référence parce qu'elle se réfère à une situation donnée.

*La vie même du langage en action... On ne saurait mieux dire... la difficulté. Qui tient à ceci: quelles sont les théories de référence permettant d'approcher cette «vie même» et permettant de décrire et penser les relations entre «langage en action» et situations d'effectuation? Soulignons ici que ce propos n'est pas à prendre comme un rejet des travaux (précieux) propres aux linguistiques textuelles. Un modèle d'analyse digne de ce nom ne peut se passer des régularités décrites par une orientation aussi rigoureuse, dès lors qu'elle opère sur des occurrences attestées: nous pensons cependant que la posture de l'immanence ne peut que mal résister à l'ancrage situationnel de toute production textuelle, précisément parce que *des textes* en porteront la marque.*

Le genre comme taxinomie «nécessaire»

Une médiation entre texte et contexte est à rechercher en effet dans le concept de genre. Le renouveau actuel du concept de genre peut être imputé à la réception des travaux de Bakhtine, dans une période où les travaux linguistiques recherchent

des régularités portant sur le palier transphrastique. *Ce qu'il nous faut saisir dans la proposition théorique du genre n'est pas tant le thème typologique que le thème dynamique permettant de comprendre les phénomènes discursifs en situation.* Du côté typologique, on s'accorde pour reconnaître un « malaise de classification » (selon une formule de Barthes) et Foucault (1969, p. 33) notait déjà que

ces découpages – qu'il s'agisse de ceux que nous admettons, ou de ceux qui sont contemporains des discours étudiés – sont toujours eux-mêmes des catégories réflexives, des principes de classement, des règles normatives, des types institutionnalisés : ce sont à leur tour des faits de discours qui méritent d'être analysés à côté des autres.

Le genre comme geste taxinomique présente une dimension paradoxale. Nombreux sont les chercheurs qui admettent son caractère inachevé voire infaisable. Les critères sont variables et contribuent soit à la multiplication des catégories génériques qui ne permettent pas de se repérer dans la multitude des pratiques discursives attestées, soit à une simplification abusive, telle la fameuse « triade canonique » (lyrique, dramatique, épique), qui finalement n'honore pas la diversité des œuvres et qui résulte d'une lecture discutable, mais ayant connu une belle postérité, de Platon et Aristote. La classification présente à la fois « le bénéfice d'une codification régulatrice et la gêne d'une prescription stérilisante » (Stalloni, 2000, p. 102). Il nous semble que ce qui grève la théorie des genres tient à son ambition à la fois systématique et totalisante, systématique par la volonté de détermination de l'ensemble des critères pertinents, et totalisante par la visée de rendre compte de l'intégralité des productions discursives. Bakhtine (1984, p. 265), pour sa part, aborde la question des genres d'une toute autre manière :

Les domaines de l'activité humaine, aussi variés soient-ils, se rattachent toujours à l'utilisation du langage (...). L'utilisation de la langue s'effectue sous forme d'énoncés concrets, uniques (oraux ou écrits) qui émanent des représentations de tel ou tel domaine de l'activité humaine. (...) Tout énoncé pris isolément est, bien entendu, individuel, mais chaque sphère d'utilisation de la langue élabore ses types relativement stables d'énoncés, et c'est ce que nous appelons les genres de discours. La richesse et la variété des genres de discours sont infinies car la variété virtuelle de l'activité humaine est inépuisable et chaque sphère de cette activité comporte un répertoire des genres du discours qui va se différenciant et s'amplifiant au fur et à mesure que se développe et se complexifie la sphère donnée.

La proposition majeure tient au lien formulé entre « énoncés concrets » et activité. La perspective est ici pragmatique, en tant qu'elle saisit les faits langagiers dans leur articulation aux situations. Le principe régulateur est un mouvement de

contextualisation, qui ne méconnaît pas le thème de la diversité, puisque la variété de l'activité humaine est « inépuisable », mais dont le repérage systématique ne constitue plus le but d'une théorie des genres. Cette mise en situation des discours conduit à la détermination du *dialogisme* constitutif de tout énoncé, en ce qu'il est toujours en relation avec d'autres énoncés, qui supposent une communication de sujet à sujet, et qui en font « l'unité » de l'échange. Dans une telle perspective, la communication verbale entre sujets suppose le recours à des genres stabilisés :

Si les genres de discours n'existaient pas et si nous n'en avions pas la maîtrise, et qu'il nous faille les créer pour la première fois dans le processus de la parole, qu'il nous faille construire chacun de nos énoncés, l'échange verbal serait impossible (*ibid.*, p. 285).

Les genres proposent des *régularités* discursives, contraintes par la langue, mais capables d'adaptation, de jeu et d'évolution selon les situations d'emploi et les sujets agissant. Ils fonctionnent comme des *modèles de base* « permettant la coopération et l'accommodation intersubjective » (Canvat, 1994, p. 269), auxquels les sujets se réfèrent dans le cours des échanges.

#### Les traits caractéristiques des genres

Dans la recherche de médiations entre texte et contexte, il faut bien comprendre la logique de l'analyse bakhtinienne, où « l'énoncé [est] compris comme une *unité de l'échange verbal* » (*ibid.*, p. 279), et non pas comme une unité de la langue. Une prééminence du contexte est ainsi établie et organise les réalisations langagières. Bakhtine recherche ainsi les propriétés spécifiques de cette unité nouvelle, dès lors que l'on passe d'une logique de la langue à une logique de l'échange verbal, en se basant sur l'analyse de la « forme la plus simple et la plus classique » de celui-ci (*ibid.*, p. 281), qui est constituée par le dialogue réel. L'*alternance* en définit la première particularité et confère à l'énoncé sa nature propre de *réplique*, c'est-à-dire une structure *responsive*: « L'œuvre est un maillon dans la chaîne de l'échange verbal » (p. 282). La seconde particularité est à la fois indissociable et corrélatrice, en tant qu'elle suppose un achèvement de l'énoncé dans une totalité, qui ne se résume pas à son intelligibilité linguistique, mais est sous la dépendance de trois facteurs liés dans l'énoncé: « 1) l'exhaustivité de l'objet de sens, 2) le dessein, le vouloir-dire du locuteur, 3) les formes-types de structuration du genre de l'achèvement ». Observons que la formule de l'exhaustivité tente de pointer un trait visé de complétude au principe de tout énoncé. Ce trait dépend fondamentalement de l'intention de l'auteur de l'énoncé, dans la mesure où dans tout échange verbal, il y a un « dessein discursif », un « vouloir-dire » du locuteur, qui en constitue la dimension subjective, et qui rencontre un versant objectif, l'objet même de l'énoncé. La

perception de cette intention joue un rôle majeur dans la totalisation de l'énoncé. Elle se réalise par le choix d'une forme-type de discours, d'un genre, déterminé par les caractéristiques de la situation (type d'échange et de sphère de l'activité sociale, besoins de la thématique abordée, ensemble des protagonistes), et c'est ce choix qui fournit la structuration principale de l'énoncé, en tant qu'il constitue une unité de l'échange verbal.

Il convient de prendre la mesure de ce que la théorie des genres élaborée par Bakhtine développe une problématique herméneutique en tant qu'elle définit une théorie de l'action, dans la mesure où l'*intention* accède à une fonction régulatrice décisive de la structuration de l'énoncé, aussi bien au plan de sa réception, du côté du destinataire, qui l'anticipe depuis la forme adoptée en prêtant en quelque sorte sa compétence interprétative, que du côté du locuteur, puisque celle-ci est posée au principe des opérations de choix effectuées. Nous ne sommes plus dans une immanence linguistique propre aux théories structuralistes, et la propriété des échanges verbaux est surdéterminée par les caractéristiques des circonstances et des protagonistes. L'orientation ainsi définie constitue tout autant une solution qu'un problème. Une solution en tant qu'elle pointe la nécessité d'une théorie de l'action d'ensemble, prenant dans un même mouvement les faits langagiers et les dimensions inhérentes à l'agir humain. Mais elle est aussi un problème à bien des égards: la prise en compte – décisive – de l'intention ouvre l'analyse des énoncés à toutes les apories bien connues des philosophies analytiques de l'action (c'est-à-dire les formes de causalité entre intention, fondée ou supposée, et actions entreprises). Elle ouvre un espace de détermination dont la variabilité et la diversité en rendent le maniement difficile, ce que l'absence de nomenclature véritablement admise d'une part, et les multiples crises et contestations de la longue histoire rhétorique des genres d'autre part attestent amplement. Elle laisse entière la question des rapports entre les énoncés et les « propositions », unités de la langue, dans le vocabulaire bakhtinien, c'est-à-dire entre plan finalement actionnel et plan linguistique, ce qui constitue une difficulté pour l'identification d'un modèle d'analyse générale des textes. Mais ces problèmes définissent à nos yeux les « vrais » problèmes, et c'est un mérite considérable qu'il convient de reconnaître aux travaux de Bakhtine, tant leur réception a été tardive. Les analyses de Peytard (1995), s'appuyant sur les commentaires de Kristéva et Todorov, permettent de situer la rédaction des chapitres concernant *Les genres de discours* (publiés en 1979 seulement en Urss et traduits en 1984 en France) entre 1952 et 1954, soit bien avant le fameux tournant pragmatique de la philosophie analytique d'Austin (1965), et ses répercussions sur les approches linguistiques des discours et les grandes philosophies sociales qui s'en inspirèrent trop étroitement (Habermas en particulier).

## Régularité des genres et stabilité des situations

La réflexion est confrontée ici au thème praxéologique : la pensée du rapport entre texte et contexte est à relier à une praxéologie, c'est-à-dire à une théorie de l'action, supposant un sujet capable d'initiative et doté de compétence, en termes de pouvoir agir, et développant des actions et des conduites linguistiques adaptées aux occurrences des pratiques dans lesquelles son « agir » s'inscrit. Dans une telle perspective, le contexte de production est avant tout un contexte d'effectuation qui, dans une occurrence particulière, est à définir comme « cours d'action ». Le contexte n'est plus dès lors une sorte de « scène » invariante et fixe qui distribuerait en un décor stable acteurs et dramaturgie, mais plutôt le support d'une action et d'une conduite langagière qui peuvent en modifier certains des éléments constitutifs (et même au besoin le créer ou le susciter de toute pièce) et qui lui-même s'inscrit dans une série de catégories successives. Ainsi Rastier (2001, p. 231), dans une telle perspective praxéologique propose la schématisation suivante, allant du global au local :

*Domaine d'activité ↔ Champ pratique ↔ Pratique ↔ Cours d'action*

Appréhender le contexte de production d'un texte, c'est donc restituer un cours d'action, que l'on peut aborder comme contexte d'effectuation, et dans lequel les paramètres propres à l'analyse de discours évoqués plus haut s'insèrent tout en étant « mis au travail » par ce cours d'action. Une telle typologie peut sembler fragile et *ad hoc* par sa trop grande généralité, et l'on peut légitimement questionner le choix des items dès lors que l'on envisage ses puissances de classification dans un domaine d'activité déterminé. Mais elle permet de proposer une table de correspondance ainsi définie (*ibid.*):

Plan praxéologique	Pratique	Cours d'action
Plan linguistique	Genre	Texte

Ces essais typologiques ne sont pas à mésestimer, car les tentatives d'élaboration de perspectives unifiées dans le champ de l'analyse des discours sont à encourager, tant les facteurs à prendre en compte sont à la fois multiples et hétérogènes. Dès lors que nous posons un lien fort entre pratique et genre, il nous faut par exemple tirer la conséquence sur les caractéristiques des textes, qui relèvent d'un mixte de « règles » propres au palier « morphosyntaxique », correspondant aux « types de discours » (Bronckart, 1996), et de « normes », correspondant aux pratiques, et qui ne fonctionnent pas comme l'exécution stricte de règles grammaticales, mais comme des formes d'usage et de convention, avec le jeu permis par toute dimension normative, au moins en principe. Ce mixte est donc constitué par

des déterminations strictes et réglées et des « foyers » de déterminations relatives et fluides, soumises à la variabilité des situations et des cultures. Dans la perspective globale que nous travaillons ici, il nous faut bien admettre que ce mixte est caractéristique du palier textuel, car nous voyons mal pourquoi il faudrait rejeter hors du sémiotique ces foyers de déterminations relatives : ils relèvent certes pleinement du champ pratique, mais celui-ci n'est pas sans influence en retour (si l'on peut dire) sur la configuration des textes. La proposition théorique des genres conduit ainsi à une problématique herméneutique : capacité interprétative des agents, en lien avec la réception d'un intertexte et plus largement d'une culture, analyse des rapports entre production textuelle et cours d'action, hypothèse d'une intentionnalité constitutive.

### *La problématique herméneutique*

Dans cette seconde partie, nous ne prétendons évidemment pas aborder la problématique herméneutique en totalité. Nous souhaitons montrer une situation de recherche récente, en prenant comme exemple la psychologie et de manière plus approfondie la linguistique, qui nous semble absolument typique de la problématique herméneutique. Cette analyse nous conduit à approcher la contradiction épistémologique dans laquelle semble se développer la discussion herméneutique, dans la mesure où elle revendique du même mouvement factualité positive et liberté critique. Notre travail montre les risques de cette contradiction interne et explore une hypothèse permettant d'en sauvegarder les produits.

La situation épistémologique actuelle de la psychologie et de la linguistique présente en effet une conjonction rare, appréhendable comme la prise en compte d'une « herméneucité » de l'humain, définissant une propriété psychique déterminante et caractéristique d'une part, et le repérage de phénomènes linguistiques, en particulier au plan textuel, supposant un abord de type herméneutique. Dans le premier cas, nous sommes en présence d'une herméneutique « naturalisée », conçue comme propriété objectivable. Dans le second cas, nous sommes en présence d'une herméneutique critique, isolant la composante sémantique des faits langagiers et sa relation aux pratiques dans lesquelles ceux-ci se développent.

### La question herméneutique et la psychologie

Concernant la prise en compte par les psychologies cognitives de la dimension herméneutique des conduites humaines, nous trouvons une ressource importante dans la mise au point proposée par Salanskis (1997).

Au plan des psychologies cognitives, l'analyse de Salanskis permet de mettre à jour le fait que les développements récents de l'intelligence artificielle et des sciences cognitives portent sur des hypothèses de travail qui intègrent des dimensions initialement décrites par l'herméneutique philosophique.

La critique de l'orientation dominante en Intelligence Artificielle proposée par T. Winograd et F. Flores, à la suite de Dreyfus, (...) proteste contre le traitement dit «représentationnaliste» des comportements sémantiques, à la fois au plan psychologique et au plan linguistique: l'idée de base est que le comportement humain, notamment son comportement langagier, ne peut pas être restitué comme application de règles (Salanskis, *op. cit.*, p. 394).

Les évolutions actuelles substituent à la coupure sujet/monde caractérisant l'étape antérieure des travaux une «image d'un homme de l'adaptation et de l'actualisation» (*ibid.*, p. 405) où les dimensions du sujet et du monde sont posées dans la structure d'une coappartenance continue. C'est sans doute le concept d'*enaction* de Varela qui explicite le mieux cette orientation nouvelle des sciences cognitives. Toujours selon Salanskis, on peut dans le champ des neurosciences, avec les travaux que Edelman met en œuvre sur le concept de *réentrance*, observer une problématisation similaire:

Toute sa construction topobiologique ne cesse de mettre en avant des figures de la temporalisation, de l'explication, de l'itération qu'il semble légitime de rapprocher des thèmes classiques de l'herméneutique (*ibid.*, p. 406).

Ces travaux invitent en retour à réaliser que l'herméneutique philosophique ne s'est jamais départie d'une base anthropologique et factuelle dans son propre développement: «l'herméneutique philosophique ne sait pas elle-même jusqu'à quel point elle revendique une herméneucité essence de l'homme», remarque Salanskis (p. 410), mais il paraît clair à l'auteur qu'elle ne serait pas recevable si elle était dénuée de valeur positive de «premier degré». Dans une telle perspective anthropologique,

Le point de vue herméneutique serait (...) celui qui récuse par principe toute idée selon laquelle le sujet humain aborderait son réel à partir de structures filtrantes données, qu'elles soient logiques ou esthétiques. L'herméneutique serait l'antitranscendentalisme par excellence, la doctrine qui dit que toute forme du comportement cognitif de l'homme s'élabore toujours comme rectification interprétative d'elle-même (Salanskis, *op. cit.*, p. 413).

On peut recevoir pleinement cette définition du point de vue herméneutique, même si la proposition d'une inefficience de « structures filtrantes données » paraît une hypothèse forte, sauf, et c'est sans doute le point décisif, à donner tout son poids à l'adjectif *données* : ces structures, si elles ne sont pas *données*, peuvent évidemment être *acquises*, sans pour autant fermer totalement la capacité d'auto-rectification interprétative des formes du comportement cognitif. Cette discussion n'est pas oiseuse, car elle pointe la contradiction d'une herméneutique naturalisée qui, tout en croisant la question de la spécificité linguistique et sémiotique, avec Winograd et Flores, ne renonce pas au primat exclusif du biologique.

Or, c'est bien la conception des rapports de subordination entre composante linguistique et substrat biologique qui définit une ligne de partage entre psychologies cognitives et psychologies historico-culturelles. Ces dernières proposent une médiation décisive entre propriété herméneutique des conduites et dimensions langagière. Bruner (1991, p. 48) développe le point de vue selon lequel

l'héritage biologique de l'homme ne dirige ni ne façonne ce qu'il éprouve et fait, [et] qu'il s'agit nullement de la cause universelle. Je dirai plutôt que cet héritage lui impose des contraintes, dont les effets peuvent être modifiés. La culture nous lègue d'ailleurs des « prothèses » qui nous permettent de transcender les limites biologiques « brutes » (les limites de notre mémoire, par exemple, ou celles de notre spectre auditif). Mon point de vue est que la culture (et non la biologie) donne forme à la vie et à l'esprit de l'homme, qu'elle donne une signification à son action en situant l'intentionnalité qui la sous-tend dans un système interprétatif précis. C'est elle qui fixe les modèles propres aux systèmes symboliques d'une culture : son langage et ses modes de discours, les formes que prennent ses explications logiques et narratives (...).

Le propos de Bruner, en faisant porter sur la dimension culturelle la détermination majeure du développement psychologique (elle « donne forme à l'esprit de l'homme »), thématise le caractère herméneutique des conduites, en reliant signification, intentionnalité et « système interprétatif » dans une perspective où les dimensions langagières sont au premier plan : « son langage et ses modes de discours » ou ses « explications narratives ».

On retrouve chez Bronckart (*op. cit.*, pp. 50-70), dans un développement consacré aux objets de la psychologie (en particulier au problème des conditions d'émergence de la vie psychique), ce souci constant d'articuler dans un cadre théorique cohérent, à la fois la prise en compte de l'émergence d'un fonctionnement psychique élémentaire propre à tout organisme vivant, dépendant d'un fonctionnement biologique et comportemental, avec la prise en compte, chez l'homme, de la

transformation de ce fonctionnement psychique élémentaire en *pensée consciente*. Cette seconde caractéristique n'est possible que si l'on intègre à l'analyse le « statut des signes langagiers » et le « rôle des interventions de l'entourage humain » (*ibid.*, p. 53), c'est-à-dire simultanément les spécificités du médium langagier et les caractéristiques communicationnelles de l'environnement de l'enfant. Dans une telle perspective, ce n'est plus un « environnement » physique qui contribue à la formation des qualités de la vie psychique, mais un « contexte » humain et culturel, dont les particularités sont sous la dépendance langagière et actionnelle. Une telle conception des processus « d'appropriation des mots » comme instruments psychologiques conduit à faire l'hypothèse d'une prééminence du social dans l'ontogenèse de l'humain. On reconnaît ici la poursuite des travaux initiés par Vygotsky et par Bruner. Une telle orientation n'est pas sans implication épistémologique :

(...) la psychologie contemporaine peine cependant à inscrire sa démarche propre dans ce questionnement. (...) cette situation découle largement de l'adhésion de cette discipline à une conception de la méthodologie scientifique qui reste marquée par le positivisme. (...) Qui prétend plus spécifiquement (...) que les unités d'analyse de la psychologie doivent faire l'objet d'une démarche d'explication causale stricte : explication des comportements par des causes environnementales chez les béhavioristes ; explication des phénomènes mentaux par des causes biologiques chez les cognitivistes Et qui dénie en conséquence tout statut scientifique aux démarches méthodologiques qui relèveraient de la compréhension et/ou de l'herméneutique. (...) Dès lors que ses deux unités d'analyse centrale sont les actions et les textes, la méthodologie de la psychologie ne peut se déployer globalement qu'en une interprétation de l'ordre de la compréhension et/ou de l'herméneutique (*ibid.*, pp. 68-69).

Il est essentiel à nos yeux de noter la sorte de conjonction opérée dans la réflexion de Bronckart entre une propriété du fonctionnement psychique, dépendant des caractéristiques du langagier et du sémiotique, et l'épistémologie adaptée à une telle entreprise. Il y a une herméneucité (l'émergence d'une « pensée consciente ») du psychisme humain dont l'identification, l'analyse des propriétés et la formulation des hypothèses requièrent une approche interprétative à caractère herméneutique.

### La problématique herméneutique et la linguistique

L'évolution de la science linguistique peut être décrite comme la prise en compte successive d'unités linguistiques de plus en plus larges. Il serait caricatural,

mais pas tout à fait inexact, d'opposer une approche formaliste du phonème et du signe linguistique, typique du début du XX<sup>e</sup> siècle, à une approche rhétorico-herméneutique du texte et du corpus, caractéristique du début de ce nouveau siècle. Force est de constater l'émergence des analyses du discours et des linguistiques textuelles à partir des années 1970 et un effort de théoriser les contraintes ou les régularités à un palier « transphrastique ». Cette évolution conduit *nécessairement* au dépassement des axiomes qui avaient dans un premier temps garanti la scientificité des propositions théoriques, en particulier la règle de l'immanence, qui obérait la prise en compte des contextes des échanges linguistiques, en les rejetant dans un domaine *extralangagier*, hors de la juridiction épistémique de la science linguistique. Le postulat de l'immanence (tout le texte, mais rien que le texte, sans considération aucune du « réel » auquel tout texte renvoie, ni de son contexte d'énonciation), à la base de la rigueur des outils d'analyse construits, connaît de fortes réévaluations et est assiégé de toute part :

Seule, en effet, la critique de l'immanence (...) permet d'entrouvrir l'analyse du discours et de son sujet à l'espace de la présence réelle et effective au monde, de déchirer l'écran qui barre le chemin de cette insertion, impliquée par l'expérience même du langage (Bertrand, 2000, p. 67).

Mais c'est là propos de poéticien, car ce dépassement ne se pas fait sans peine, et il y a toute une linguistique textuelle marquée par cette axiomatique initiale. Il est intéressant d'observer combien cette rigueur axiomatique, qui a permis le repérage d'universaux du langage (comme la structure du signe linguistique et son caractère arbitraire chez Saussure ou la *double articulation* du langage analysée par André Martinet) et que, sauf erreur, personne ne remet en question dans la discipline, se révèle ensuite inadaptée pour l'étude de propriétés autres du phénomène langagier, mais tout autant constitutives. Non pas qu'il y ait moins de rigueur dans les approches ultérieures, *mais plutôt un changement dans la règle d'établissements des faits linguistiques, et par conséquent une modification dans la constitution de ce qui est considéré comme pertinent*. On peut certes, après coup, interroger la règle axiomatique de l'immanence, et proposer l'hypothèse que le fait linguistique est constitué en partie de réalités intrinsèques autonomes suffisamment *marquées* pour être aperçues et décrites, indépendamment des ressources d'une telle axiomatique. Ce point n'est pas trivial : en quoi l'analyse de certains objets linguistiques avait-elle besoin de l'axiome de l'immanence ? Cet axiome définit-il une composante décisive de la science linguistique, sans laquelle son entreprise est nécessairement ruinée, ou bien un caractère conjoncturel, lié à un contexte historique et épistémologique déterminé, permettant un consensus momentané dégageant un espace légitimé de recherche ? Nous penchons pour cette deuxième

hypothèse, qui n'invalide aucunement les propositions théoriques ainsi permises, car la prise en compte de l'autonomie du sémiotique doit beaucoup aux approches à caractère formaliste du structuralisme linguistique. Nous ne pouvons donc nous résoudre à une forme de destitution de cet héritage scientifique. Mais il faut reconnaître avec la même force que dès lors que les dimensions textuelles et discursives sont sérieusement abordées, cette axiomatique ne tient plus, car se confronte dans la lettre du texte à ce qui ne relève pas exclusivement de la seule économie de ce texte. C'est-à-dire que le texte suppose au moins une *mémoire*, un *répertoire de savoirs supposé partagé*, et se marque d'un contexte et d'une visée dont l'hétéronomie, par rapport au texte, ne doit pas être comprise comme une inertie sans effet structurant sur le texte. C'est-à-dire encore que l'*extralangagier* contribue à la structuration du langagier: cette contribution, on pouvait ne pas l'apercevoir, bien qu'elle y existe aussi, au plan du phonème, du signe ou de la règle syntaxique, mais au plan du texte ou des discours, ne pas l'apercevoir suppose beaucoup de... volontarisme.

L'évolution des unités d'analyse considérées comme pertinentes conduit à une évolution de la conception portant sur l'objet et de ce qui est retenu comme nécessaire à son étude plénière. Au plan des méthodes, on est ainsi amené, dans l'analyse des discours, à intégrer aux données constituant les corpus, non seulement les manifestations strictement linguistiques, mais également des dimensions situationnelles, comme le champ pratique concerné, les « rôles sociaux » impliqués (voir par exemple Roulet, Filliettaz & Grobet, 2001), etc. *La rigueur qui auparavant s'appréhendait comme axiome d'immanence s'est métamorphosée depuis en axiome d'exhaustivité*. La prise en compte exhaustive du phénomène linguistique suppose la (re)saisie de ce qui l'excède, et qu'en première approximation, on nomme un « contexte ». Cette interdépendance du linguistique à ce qui l'excède suppose l'assomption de nouvelles compétences. Dès lors que la science linguistique reconnaît dans la constitution de son objet la régularité de phénomènes qui prennent leurs sources ailleurs, elle est conduite à se demander quelle position elle adopte ou promeut concernant ces « phénomènes prenant leurs sources ailleurs ». On peut aussi, avec Rastier (*op. cit.*) souligner ceci: les sciences du langage ne se sont pas toujours dans l'histoire confondues avec la linguistique d'inspiration formaliste. Il y eut aussi au moins deux disciplines, *la philologie* et *l'herméneutique*, qui se sont édifiées par la confrontation aux langues et aux textes, dont l'histoire est certes complexe, mais qui ont souvent croisé le problème majeur que pose toute analyse de texte: celui de *l'interprétation*.

Notre argumentation s'est appuyée jusqu'ici sur la prise en compte par les psychologies cognitives et les psychologies historico-culturelles de l'herméneucité (ou faculté interprétative) comme propriété spécifique du psychisme humain. Cette

herméneucité est analysée comme étroitement dépendante des caractéristiques langagières et sémiotiques, pour autant que celles-ci soient acquises. Il y a un lien de corrélation entre les facultés interprétatives de l'humain, conçues comme propriétés définitoires du psychisme, et les caractéristiques et propriétés du langage. *Indépendamment* (il convient de le souligner) de cette hypothèse, les évolutions des travaux linguistiques conduisent à prendre en compte des dimensions contextuelles, psychologiques et sociales, pour honorer différents phénomènes linguistiques attestés. Cette analyse des liens nécessaires (*nécessaires*, car sans eux, ces phénomènes restent sans statut possible) entre plans langagiers et plans extralangagiers, entre texte et pratique, conduit à adopter une attitude interprétative à caractère herméneutique.

### Herméneutique et analyse textuelle : des positionnements différents

Or ce tournant herméneutique n'est pas toujours aussi nettement assumé, à la différence de Bronckart. Les travaux d'Adam évoqués dans les chapitres précédents n'abordent jamais cette dimension de la problématique textuelle. Les travaux très récents portant sur une approche « modulaire » des discours (Roulet, Filliettaz & Grobet, 2001) se confrontent en permanence à ces dimensions herméneutiques, sans jamais les thématiser comme telles, et engager la discussion épistémologique qui semble s'imposer.

Comment décrire les aspects contextuels des productions discursives, de sorte que la situation ne constitue ni une « pouvelle » de l'analyse linguistique (...), ni une simple « toile de fond » sur laquelle prendraient place des interactions verbales (...), mais un ensemble de propriétés profondément intégrées à l'organisation du discours ? A en croire l'orientation récente des débats, il semble qu'une telle orientation ne puisse véritablement se développer qu'à condition de prendre en compte les ressources cognitives que les individus mobilisent dans leurs interactions avec l'environnement, et qui, par conséquent, médiatisent les rapports de leurs discours avec les univers référentiels (Roulet, Filliettaz & Grobet, *op. cit.*, p. 101).

Le problème posé concerne le statut épistémologique d'une « perspective praxéologique et cognitive plus vaste » ou de cet « ensemble de représentations » *intériorisées*. Sommes-nous en présence de médiations disciplinaires à construire entre des approches différenciées, mais convergentes, à caractère sociologiques et psychologiques. Ou bien sommes-nous confronté à une sorte de *contradiction épistémique*, que l'on pourrait formuler ainsi : l'étude des discours en situation conduit à identifier certaines caractéristiques trahissant la nature herméneutique des

processus étudiés, sans que celle-ci ne puisse être véritablement authentifiée comme telle sans risque. Cette contradiction est parfois approchée de très près. Ainsi, toujours dans Roulet, Filliettaz & Grobet 2001 (p. 35), cette citation de Kuyumcuyan (2000, chapitre 7):

D'un point de vue «phénoménologique», le dialogue observé est *nécessairement* achevé, et c'est même cet achèvement, ou si l'on préfère cette «réification» (...), qui le constitue en objet d'observation. Je dirai même que c'est le prix à payer pour l'observer, car il y a perte assurément: de même que *le mot n'est pas la chose*, l'énoncé n'est pas l'acte non plus, s'agit-il même d'un acte de langage, il en est même, exactement parlant, et hors de son contexte, le *faux-semblant*. Et c'est à ce faux-semblant qu'a affaire l'analyse des dialogues. En ne tenant pas compte de cette conversion phénoménale, on confond le dialogue comme activité et le dialogue comme texte, et l'on ignore que le second, tout en témoignant du premier, ne s'y substitue pas.

Les travaux ainsi conduits abordent le discours comme étant toujours entrepris dans une perspective praxéologique: il constitue une *activité finalisée*, dans un contexte qu'il contribue à configurer en ressource, et qui mobilise des savoirs et des représentations. Tout «énoncé concret» en situation est à prendre comme le prototype d'une interprétation potentielle. Sur le positionnement épistémologique adopté, il nous semble discerner une sorte de ligne de fracture – le mot est fort, mais à dessein – entre des chercheurs comme Bronckart et Rastier, où la dimension herméneutique est assumée et thématisée, et d'autres comme Adam et Roulet, où cette dimension semble «ignorée» ou reportée (?). Mais nous discernons mal les «motifs» de la réticence de ces derniers. Est-ce la crainte de faire une part trop belle à la subjectivité dans la recherche, et ainsi «tomber dans le travers d'un relativisme fâcheux» (Roulet, Filliettaz & Grobet, *op. cit.*, p. 37)?

Peut-être n'est-il pas inutile de préciser que notre position n'est pas déterminée par un souci naïf d'objectivisme, mais simplement par la volonté de nous situer à un niveau d'analyse où, dans l'état actuel de nos connaissances, il est possible d'observer et de formuler des régularités dans l'organisation du discours.

Ce propos prend position par rapport à la question de la subjectivité, et non pas par rapport au thème herméneutique, qui n'est jamais abordé dans l'ouvrage. Mais il permet de rendre compte d'une crainte probable du problème, lié au thème herméneutique, et qui tient au risque de perdre, par son identification, la fondation objective de l'entreprise épistémique. Par rapport à cette discussion épistémologique, Rastier préfère évoquer une *perspective herméneutique*, en soulignant sa valeur critique:

Peter Szondi a formé naguère le projet d'une herméneutique matérielle. L'expression herméneutique matérielle, reprise de Schleiermacher, désigne une forme pleine et ambitieuse de l'herméneutique critique de tradition philologique (...). On peut lui reconnaître trois thèmes fondamentaux : le thème antidogmatique ou critique, le thème antitranscendantal ou descriptif (empirique) ; le thème anti-ontologique ou agnostique. (*ibid.*, pp. 100-101).

Comment entendre « matérielle » ? Le point n'est pas mineur, car il semble que le recours au terme d'herméneutique sans qualification supplémentaire ne soit plus praticable. Le thème critique vise à dégager le travail d'analyse des textes de toute interprétation constituée de manière *a priori*, et qui se développerait sans prise en compte de la diversité et de la lettre de ceux-là, ainsi que de leurs contextes d'apparition. Le recours à la qualification « matérielle » désigne ainsi en premier lieu le respect de la lettre et de la situation du texte, qui fonctionne comme une véritable déontologie s'imposant au critique. Pourquoi une déontologie ? Parce que le travail d'interprétation est lui-même toujours situé, et inscrit dans une pratique qui en délimite les opérations et les horizons : le critique ne peut s'émanciper du thème de la responsabilité (*ibid.*, p. 101). Cette qualification définit en outre un jugement très sévère concernant une herméneutique philosophique ayant construit son propos dans un éloignement vis-à-vis des textes, en quelque sorte trivialisés par ce qui aux yeux de Rastier est une « involution spéculative », visant à la détermination de catégories transcendantales qui imposeraient leurs normes aux sujets.

Les successeurs de Schleiermacher choisiront volontiers une voie spéculative. Dilthey a ainsi écrit l'histoire de l'herméneutique moderne, ou du moins retracé son origine, mais l'a passablement spiritualisée, en effaçant d'ailleurs le nom de Humboldt – qui précisément donnait à l'herméneutique toute sa dimension linguistique. Avec Dilthey, le paradigme du texte s'affaiblissait, et le sentiment vécu devenait l'origine et la fin de toute compréhension. Enfin, avec Heidegger, l'ontologisation de l'herméneutique allait conduire à faire fi des contraintes philologiques, à délibérément « faire violence au texte », ouvrant la voie à l'antinomisme dérisoire des déconstructionnistes (*ibid.*, p. 27).

Une telle orientation conduit en effet à mésestimer les singularités des situations, des sujets et des attentes, ce qui n'est pas acceptable pour un travail critique soucieux de leur authentification. Le propos de Rastier vise à un « remembrement » des sciences du langage et de la linguistique, en réunifiant en amont l'herméneutique et la philologie et en restituant en aval la dimension critique propre à l'activité descriptive des sciences de la culture. *Il s'agit ainsi de restaurer l'aspect*

*critique de la philologie, le primat textuel de la linguistique et la dimension linguistique de l'herméneutique.* D'un point de vue épistémologique, l'herméneutique ainsi considérée permet de relier le texte avec l'histoire et la société dont il procède, par la médiation des pratiques où il est produit et *interprété*. Elle permet également de conférer un statut théorique à la position de l'interprète, sans nécessairement succomber à un subjectivisme, car il est toujours « l'agent d'une pratique située qui détermine (...) la production de sens » (*ibid.*, p. 125) :

On doit reconnaître que le sens n'est ni dans l'objet (texte), ni dans le sujet (interprète), mais « dans » leur couplage, au sein d'une pratique sociale. Pour l'interprète comme pour l'énonciateur s'imposent deux contraintes *in præsentia*, la situation et le contexte, et deux contraintes *in absentia*, le genre et l'intertexte. *La proposition théorique du couplage nous semble constituer une réponse recevable au dépassement de l'immanence évoqué plus haut, pour autant que l'on entende bien que ce couplage interprète/texte n'est pas détachable des pratiques qui le subsument.*

Le travail d'analyse se doit de restituer, ou restaurer, la dimension des pratiques dont tout texte procède, d'autant plus que ce dernier présente dans le même temps une capacité non négligeable d'effacement ou d'affranchissement. Il est sans doute utile de signaler combien les contraintes énoncées par Rastier ne sont pas à prendre comme des « forces », exerçant de manière causale leur influence sur les textes, mais comme des *conditions* d'effectuation, dont l'identification permet de saisir les configurations produites, dans une conformation probable mais jamais totalement certaine : une part d'indétermination est présente en permanence, qui est aussi le risque même du sujet, et son « travail ». Mais comment rendre compte de ces indéterminations, et selon quelles rationalités ? Quelles sont les dimensions susceptibles d'assurer à la proposition herméneutique, dans son champ propre, une cohérence et une plausibilité, qui la prémunisse de l'hypothèse gratuite ou de l'interprétation délirante ?

Une amphibologie de l'herméneutique semble en effet traverser toute son histoire : elle est une liberté critique qui, contradictoirement, ne peut renoncer à la détermination d'une vérité comme régulation de son activité.

Un constat assez amusant s'impose : l'herméneutique philosophique de ce siècle, quoique consciente de devoir son impulsion à Luther et à l'orientation vers la seule Écriture (*sola scriptura*), se satisfait cependant d'une vulgate quand il s'agit de sa propre histoire. (...) Car c'est au sein de la logique, telle qu'elle se renouvelle aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, que l'herméneutique prend d'abord place en développant un mode original de raisonnement (Thouard, 1997, pp. 9 et 13).

Herméneutique *et* logique, mais également herméneutique *et* dialectique: ainsi Schleiermacher, parallèlement à son herméneutique, a travaillé une *Dialectique* qui réintroduit la question de la vérité.

[Car] l'herméneutique solitaire risque de fait de déboucher sur une multiplication chaotique du sens au détriment de la vérité, ce dont doit précisément prévenir la dialectique qui rappelle à l'homme la justesse de sa prétention à la vérité. L'herméneutique n'a donc de sens que dans son prolongement dans la dialectique, théorie de la construction de la pensée vraie. (Berner, 1995, p. 42).

L'herméneutique propose un cadre général des processus d'interprétation et de production des connaissances, mais *requiert à tous les paliers de sa réalisation des formes de rationalité qui la prémunissent de l'élaboration délirante* et, plus simplement dit, du n'importe quoi. Le risque d'une dérive herméneutique est ainsi à prendre au sérieux.

### Les dérives herméneutiques contemporaines

L'herméneutique en effet est toujours suspecte, ainsi que nous l'avons vu plus haut, de par son incapacité à réguler par elle-même les puissances – ou les délires – de ses produits. Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler ici la mystification réussie par un professeur de physique de l'université de New York, et concrétisée par la publication d'un texte parodique dans une revue universitaire (*Social Text*, université de Duke) incarnant le mouvement des *cultural studies*, c'est-à-dire des « études culturelles » des phénomènes sociaux, historiques voire scientifiques: le texte est truffé de contre-vérités grossières et affirme par exemple que « la « réalité » physique tout autant que la « réalité » sociale est, fondamentalement, une construction linguistique et sociale » et que « le Pi d'Euclide et le G de Newton, qu'on croyait jadis constants et universels, sont maintenant perçus dans leur inéluctable historicité » (Journal *Le Monde*, 11.12.96; pour une discussion générale, voir Richelle, 1998). Nous tenons cette supercherie comme instructive et salubre, car dénonçant les dérives d'une critique qui se coupe de toute attache au réel, en procédant à une extension abusive du régime interprétatif propre à toute entreprise de connaissance. Nous disons *extension abusive*, car la dimension interprétative propre à l'activité épistémique se développe à partir d'un réel objectif, qui impose une consistance et une résistance, et c'est dans ce *couplage* que le régime interprétatif, c'est-à-dire herméneutique, trouve son identité et ses caractéristiques constitutives. Détacher le moment interprétatif de cette confrontation à un réel qui le suscite et le délimite, opération mutilante, puis par glissement métonymique ou amplification, en faire le principe général de toute connaissance, c'est renoncer à

ce qui fonde une entreprise de connaissance. C'est aussi conduire à un « délire », le choix de ce mot est pesé, car dès lors que l'interprétation est coupée de son *objet*, puisque celui-ci ne présente plus aucune consistance, il n'y a plus qu'un *sujet*, disposant des seules puissances de la langue et projetant ses catégories « ontologiques » sur un objet alors *résiduel*.

Il nous faut bien saisir que ces usages de la critique et de l'herméneutique réussissent à discréditer et la critique et l'herméneutique, et l'on comprend mieux les réticences des linguistes, pour ici ne retenir que ceux-là, à compromettre leur entreprise, en recourant à ces « labels » douteux. *Mais ne risquons-nous pas alors de dénier le caractère spécifique de l'humain, que les thèmes critiques et herméneutiques nous permettent de saisir en première approximation, caractère spécifique qui doit beaucoup pour ne pas dire tout précisément à sa constitution sémiotique?* Il nous semble pour notre part que renoncer à saisir cette herméneucité, et ses rapports de co-détermination avec le fait langagier, constitue une régression de l'entreprise épistémique qui n'est pas tenable : on travaille alors sur des sortes d'*artefact* à la pertinence discutable. Il faut donc entrer dans une discussion permettant de sauvegarder cette dimension spécifiante de l'humain, en pointant les contradictions d'une « fausse » herméneutique, prétendant s'émanciper de la consistance des objets qui l'ont initialement suscitée, et aboutissant à un relativisme et à un scepticisme intégral.

Il convient de noter en effet que la dérive herméneutique présente un tour autoréfutant qui la disqualifie dès son énonciation. On ne peut énoncer sous forme de vérité « gnomique », c'est-à-dire valide quels que soient les contextes et les époques, la proposition « que la vérité d'une assertion dépend de la personne qui l'énonce » sans tenir une cohérence au plan performatif et alors reconnaître qu'elle ne définit aucune généralité recevable. Il y a contradiction performative. Ricœur insiste sur cet aspect (2000, p. 399) :

(...) la question se pose alors de savoir si la thèse qui affirme la relativité de toute assertion ne se détruit pas elle-même par autoréférence. Énoncée sous la forme radicale que lui donne le scepticisme – « toute affirmation, toute estimation est relative aux conditions historiques de son énonciation » –, elle est menacée de tomber sous l'accusation de « contradiction performative » adressée par Karl Otto Apel aux tenants du scepticisme (...). On peut se demander si l'idée de vérité, mais aussi celle du bon et du juste, peuvent être radicalement historicisées sans disparaître.

Une manière de surmonter cette aporie est de revenir au *couplage* du thème herméneutique et de la confrontation à un objet de connaissance consistant qui le suscite. L'historiographie et la controverse « narrativiste » fournissent un cas exem-

plaire de la « dérive herméneutique », et de la régulation possible de celle-ci par réaffirmation du couplage initial dont toute interprétation procède. Les travaux conduits par Hayden White (1987) portent sur la dimension rhétorique de l'historiographie et concernent les rapports entre connaissance historique et forme narrative. L'analyse conduit à prendre en compte l'aspect *explicatif* du récit approché comme dispositif structural, et à introduire ainsi une sorte de compétition épistémologique. Les vertus heuristiques de la mise en intrigue prennent le pas sur la signification des événements, qui ne relève plus que de leur inscription dans l'ordre de la narration : plus rien ne précède la mise en forme de l'historien et ses esquisses de narrativisation, sinon un fond inorganisé. La mise en intrigue est ainsi posée comme le mode explicatif par excellence, et coupée des procédures scientifiques du savoir historique, voire substituable à celles-ci. *Nous avons donc une recherche qui prend au sérieux le plan des formes littéraires et leur effet dans les régimes de connaissance qu'ils permettent de constituer, mais qui découple celles-ci des modes de référentialité et de stabilisation propre à l'historiographie, ainsi que des règles de leur validation épistémologique, lesquels sont saisissables dans les pratiques spécifiques des historiens.* Le fait historique n'a plus véritablement qu'une existence linguistique : l'entreprise critique procède alors d'une sorte d'amputation initiale de son objet et conduit ainsi à des thèses excessives. La réfutation d'une telle dérive ne peut procéder que par la réinscription du moment narratif dans le mouvement plus ample qui l'institue et le délimite : remonter de la représentation historique à l'expliquer/comprendre qui le constituent, puis de cette étape au travail documentaire et aux témoignages qui les subsument :

Le réalisme critique ici professé est contraint de faire un pas de plus en deçà de la proposition factuelle et d'invoquer la dimension testimoniale du document. C'est en effet, au cœur même de la preuve documentaire, la force du témoignage qui s'expose. Et je ne vois pas qu'on puisse remonter au-delà de la triple déclaration du témoin : 1) J'y étais ; 2) Croyez-moi ; 3) Si vous ne me croyez pas, demandez à quelqu'un d'autre. Raillera-t-on le réalisme naïf du témoignage ? On le peut. Mais ce serait oublier que le germe de la critique est implanté dans le témoignage vif (...); nous n'avons pas mieux que le témoignage et la critique du témoignage pour accréditer la représentation historique du passé (Ricœur, *op. cit.*, p. 364).

Il nous semble que ce propos éclaire ce que nous tentons de discerner par *couplage* de l'interprétation et de l'objet de savoir. Le passé ne se porte pas jusqu'à nous par les seules vertus du récit historiographique, il est également présent jusqu'à nous par les *traces* qu'il a laissées, en particulier sous forme de documents et de témoignages : le fil entre l'interprétation portée par le récit et le passé n'est pas

rompu. La mise en texte du réel dans l'opération historique ne dépend pas que des seules puissances du récit, mais également des ressources documentaires dont l'analyse et la mise en perspective provoquent l'interprétation, qui trouve seulement alors une forme d'accueil dans le récit.

Notre argument tente de répondre à une double préoccupation : ne pas humilier le thème herméneutique, en y renonçant sous prétexte que des militances croient servir des causes pleinement estimables en dévoyant les moyens – toujours pour la « bonne » cause – qu'ils utilisent dans leur entreprise ; ne pas mépriser la dimension cruciale de l'objectivation sous prétexte que cela serait céder à l'on ne sait quel positivisme – nécessairement quantitatif – d'un autre âge. Nous reviendrons plus bas sur les oppositions entre sciences physiques et biologiques et sciences de la signification et de la culture. Mais observons que les modalités d'objectivation, tout comme la régulation de l'interprétation, sont ici et là aussi décisives et déterminantes pour l'entreprise cognitive. Les métiers de l'humain ne rencontrent pas moins de problèmes « objectifs » que ceux de l'ingénieur, et peuvent receler des enjeux éthiques, dont la force n'est pas moindre dans un cas ou dans un autre. La difficulté se situe dans les formes d'objectivation qui sont retenues comme pertinentes, et c'est sans doute à cela qu'il nous faut travailler : faire des hypothèses sur les objectivations qui sont *adaptées* à la spécificité des objets propres aux sciences humaines et sociales, c'est-à-dire qui n'en altèrent pas les propriétés constitutives. Il nous semble donc nécessaire, lorsque l'on travaille sur des « réalités » dont la constitution subjective et sociale est primordiale, d'apporter le plus grand soin aux formes d'objectivation et à leur validation. Ne pas prendre cette question au sérieux, c'est très simplement ne pas respecter « l'objet » des sciences humaines et sociales. Une telle orientation a pour corollaire le point de vue suivant : *il n'est pas certain que ce soient avec les seules ressources de l'herméneutique que l'on puisse honorer véritablement la question herméneutique.*

#### *Conclusion :*

#### *l'herméneutique et les processus d'objectivation*

L'herméneutique se définit comme une corrélation entre la saisie d'une propriété de l'objet et la forme d'épistémè qui la rend possible. La reconnaissance de cette corrélation conduit à un point de bascule, ou à une bifurcation entre deux positions qui paraissent irréductibles. Dès lors que l'on reconnaît aux conduites humaines une part d'auto-interprétation, qui contribue à leur formalité et leur confère un mobile, on aborde une consistance sémantique rebelle aux analyses reposant sur l'identification exclusive de causalités strictes, propres au modèle scientifique des sciences de la nature.

On peut certes, et sans doute très légitimement, refuser de se risquer sur ce point de bascule, et considérer que ne ressort de l'enquête scientifique que ce qui dans les conduites humaines relève de la seule causalité au sens strict. L'opération revient toujours à dissoudre la composante sémantique des conduites en des modèles qui visent à détecter des régularités générales faisant l'économie de cette composante. Que ce soit dans le couplage organisme/environnement pour les psychologies cognitives ou dans la fréquence statistique pour la science économique ou certaines sociologies. Nous ne méprisons pas pour notre part ce type d'approches, car elles nous informent souvent et ce n'est pas peu. Nous observons qu'elles partagent d'ailleurs quelques points communs avec les approches dites « compréhensives », en particulier sur leur incapacité à prédire quoi que ce soit, ce que l'histoire contemporaine nous enseigne quotidiennement aux dépens de la science économique, pour ne retenir que celle-ci. Cette caractéristique n'est pas mince pour toute entreprise résolument nomologique, et invite probablement à une modestie, que l'on pourrait au passage souhaiter davantage cultivée. Mais force est de constater que de telles orientations théoriques pérennisent un souci constant de l'établissement des faits, et d'une cohérence dans la formulation des hypothèses et l'élaboration des modèles qui permettent le travail critique et la confrontation scientifique. Il n'est pas rare de formuler le point de bascule en terme d'observation externe (*exit* la composante sémantique) et interne. Mais une approche nomologique de l'homme peut-elle véritablement « purger » la validation des données empiriques sur lesquelles elle opère de toute dimension sémantique et plus largement culturelle ? En quoi l'externalité affichée garantit-elle de ne pas être « partie prenante » ? Symétriquement, il ne nous semble pas que la prise en compte sérieuse de la composante sémantique des conduites humaines nous dispense d'une rigueur dans l'établissement des « factnalités » pertinentes et des processus d'objectivation qui les attestent. *Mais cette prise en compte instabilise le présupposé de la détermination de causalités strictes comme critère exclusif de la scientificité de l'analyse. Elle requiert la détermination de rationalités autres que la formule herméneutique tente de saisir.*

Si l'on reconnaît que le sens n'est pas immanent au texte, mais à la situation d'interprétation couplant texte et interprète au sein d'une pratique sociale, on peut sans doute faire l'hypothèse que la dimension « scientifique » ne relève pas nécessairement d'une « rupture épistémologique », mais de la problématisation spécifique de son rapport avec la pratique sociale dont elle procède : *ce sont les règles méthodologiques observées qui garantissent, en permanence et sous réserve de la discussion et de la confrontation, la validité des propositions énoncées et la levée du soupçon relativiste.* La contrainte critique conduisant à l'explicitation des méthodologies mises en œuvre ou construites est sans doute à cet égard décisive. Il

nous faut insister ici sur le point que la validité et l'effort rigoureux d'objectivation ne procèdent pas d'une rupture épistémologique et de la pétition d'une incommensurabilité entre savoir savant et savoir ordinaire. *Nous ne pouvons tenir une telle position théorique, car l'analyse des textes conduit à la détermination d'une identité de structure entre l'herméneucité interne des performances linguistiques étudiées et le tour herméneutique que ne peut qu'adopter l'épistémologie qui vise à en rendre compte.* C'est ainsi que nous voulons comprendre le cadre général mis au point par Bronckart vu plus haut et la critique qu'il adresse à la psychologie. *Mais une telle position ne conduit pas à disqualifier ou ruiner l'entreprise de connaissance et sa validation, lesquelles sont à considérer dans les caractéristiques épistémologiques et méthodologiques des pratiques scientifiques qui les subsument: en première approximation procédures d'objectivation des données (une pensée critique qui se prive des formes d'objectivation du réel est une pensée sans objet), explicitation critique des visées et des motifs de la recherche, articulation systématique des hypothèses de travail et des thèses explicatives avec l'inter-texte scientifique, déontologie dans l'établissement des différents paliers des travaux.* Nous pensons que ce n'est pas moins d'herméneutique qui garantit la scientificité de l'analyse, mais davantage, pour autant que le couplage avec les formes d'objectivation ne soit jamais rompu: la prise en compte du caractère herméneutique des conduites discursives conduit nécessairement à la caractérisation des pratiques qui les subsument, et c'est *dans la caractérisation différentielle des pratiques* que nous voyons la possibilité de sauvegarder une spécificité gnoséologique, caractérisation différentielle qui généralement n'est pas aperçue par ceux qui craignent de perdre la qualité scientifique de leurs travaux en thématissant la question herméneutique.

Nous pensons que nous nous devons de frayer *des médiations disciplinaires* entre des approches qui se sont initialement construites par des processus d'autonomisation – ce qui nous paraît somme toute admissible – mais simultanément sur des tendances autarciques ou centrifuges – ce qui nous paraît infiniment plus discutable. Ces médiations disciplinaires ne sont pas nécessairement à envisager comme totalisation interdisciplinaire (comme si la sommation des points de vue sur l'objet garantissait nécessairement une exhaustivité et une pertinence), mais plutôt comme le repérage de problèmes communs qui peuvent être « traduits » d'une discipline à l'autre. Rastier & Salanskis observent de leur côté ceci :

(...) plusieurs chercheurs, venus d'horizon forts différents, arrivent à la conclusion que la science la plus « dure » ne peut ignorer l'herméneutique, voire que l'herméneutique travaille peut-être en elle. (...) En même temps que l'interprétation s'affirme comme la modalité prépondérante du dialogue entre les disciplines, elle s'impose, à la faveur de l'approfondis-

sement critique des recherches cognitives, comme un objet d'étude majeur. Comprendre l'homme comme animal interprétatif apparaît de plus en plus comme une tâche essentielle pour la théorisation cognitive du comportement intelligent. Au-delà, la question de l'interprétation est cruciale pour la compréhension épistémologique des sciences, exactes, naturelles ou humaines, et finalement pour la rationalité contemporaine dans son ensemble (1997, pp. 2-3).

Le thème de l'interprétation peut fournir ainsi un exemple de ces médiations disciplinaires entre sciences différenciées par leur objet, la forme des hypothèses et des démonstrations (détermination de lois nomothétiques ou repérage de propriétés et/ou de conditions normatives) et leurs dispositifs méthodologiques et techniques. *L'hypothèse que toute recherche scientifique suppose une herméneucité intégrée et contrôlée ne nous paraît pas ruineuse, dès lors que le couplage de ces processus interprétatifs aux formes d'objectivation critiquées est assuré en permanence.* Une seconde médiation est sans doute à rechercher dans le soubassement *logique* comme principe régulateur de toute argumentation permettant la formulation et la stabilisation d'hypothèses, la pertinence des données recueillies et la cohérence des conclusions, et qui nous semble fournir la structure de base de toute procédure de réfutation ou de validation, pour autant que ce soubassement logique ne soit jamais coupé de la factualité attestée: une logique émancipée du réel qu'elle permet de ressaisir, mais qui lui a donné sa cohérence initiale, en constitue l'humiliation, et se métamorphose en vaine scolastique formelle.

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.-M. (1990). *Eléments de linguistique textuelle*. Liège: Mardaga.  
– (1999). *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris: Nathan.  
AUSTIN, J.L. (1962/1970). *Quand dire c'est faire*. Paris: Seuil, Coll. Points.  
BAKHTINE, M. (1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris, Gallimard.  
BENVENISTE, E. (1966) *Problèmes de linguistique générale I*. Paris: Gallimard, Coll. Tel.  
BERNER, C. (1995). *La philosophie de Schleiermacher*. Paris: Les éditions du Cerf.  
BERTRAND, D. (2000). *Précis de sémiotique littéraire*. Paris: Nathan.  
BRUNER, J. (1991) ... *car la culture donne forme à l'esprit*. Paris: Editions Eshel.

- BRONCKART, J.-P. (1996). *Activité langagières, textes et discours. Pour un interactionisme socio-discursif*. Lausanne: Delachaux et Niestlé.
- CANVAT, K. (1994). La notion de genre à l'articulation de la lecture et de l'écriture. In Y. Reuter (Ed.), *Les interactions lecture-écriture* (pp. 263-282). Berne: Peter Lang.
- FOUCAULT, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris: Gallimard.
- HABERMAS, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 vol. Paris: Fayard.
- KUYUMCUYAN, A. (2000). *L'hétérogénéité du discours narratif*. Thèse de doctorat, Université de Genève.
- PEYTARD, J. (1995). *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*. Paris: Bertrand-Lacoste.
- RASTIER, F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris: PUF.
- RASTIER, F. & SALANSKIS, J.-M. (1997). Avant-propos. In J.-M. Salanskis, F. Rastier & R. Scheps (Ed.), *Herméneutique: textes, sciences* (pp. 1-6). Paris: PUF.
- RICHELLE, M. (1998). *Défense des sciences humaines*. Liège: Mardaga.
- RICŒUR, P. (2000). *La mémoire, l'histoire et l'oubli*. Paris: Seuil.
- ROULET, E., FILLIETTAZ, L. & GROBET, A. (2001). *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Berne: Peter Lang.
- SALANSKIS, J.-M. (1997). Herméneutique et philosophie du sens. In J.-M. Salanskis, F. Rastier & R. Scheps (Ed.), *Herméneutique: textes, sciences*. (pp. 387-420). Paris: PUF.
- STALLONI, Y. (2000). *Les genres littéraires*. Paris: Nathan.
- THOUARD, D. (1997). Introduction. In J.-M. Salanskis, F. Rastier & R. Scheps (Ed.), *Herméneutique: textes, sciences* (pp. 9-18). Paris: PUF.
- WHITE, H. (1987). *The Content of the Form*. Baltimore et Londres: The Johns Hopkins University Press.

Emanuele Fadda

## LES ABDUCTIONS DE SAUSSURE\*

### 1. *La sémiotique entre Peirce et Saussure*

La sémiotique moderne se trouve dans la condition particulière de n'avoir ni un père fondateur, ni plusieurs, mais bien au juste *deux* – notamment le logicien et philosophe américain Charles S. Peirce et le linguiste suisse Ferdinand de Saussure. Les différences entre ces deux savants sont énormes, et concernent leur personnalité, leurs ambitions, leurs intérêts et leur milieu intellectuel. En outre, Peirce construit sa sémiotique en tant que système philosophique tout court, avec l'ambition de tout comprendre et tout expliquer, tandis que Saussure se borne à nous offrir le cadre d'une sémiologie conçue en tant que moyen pour mettre à jour la véritable nature de la langue.

Cette situation, et aussi l'histoire successive des deux traditions, a entraîné une sorte d'incommunicabilité (au moins partielle) entre sémioticiens peircéens et saussuriens.

---

\* Ce travail constitue la réélaboration d'une communication présentée et discutée lors de l'École doctorale en histoire des théories linguistiques (Lausanne 17-18 juin 2004). Je tiens à remercier Sebastiano Vecchio pour son aide amicale.

Pourtant, l'on peut trouver des perspectives unificatrices, et des problèmes qui sont communs aussi bien à l'approche de Saussure (et des saussuriens) et à celle de Peirce. Il s'agit notamment, p. ex., de la forme générale de l'objet de la sémiotique, de la forme générale de l'inférence, du mécanisme de la «sémiose illimitée», du rapport entre sémosis et praxis, et de la constitution sémiotique du sujet. Il y a des sémioticiens, comme Luís Prieto, qui ont dressé le cadre d'une véritable sémiotique de l'interprétation, fondée sur des bases rigoureusement saussuriennes<sup>1</sup>.

Ma recherche de doctorat songeait justement à vérifier la compatibilité des deux traditions (et des deux langages) *sur les problèmes*. Un exemple de ce type de démarche peut être offert par l'application de la catégorie peircéenne d'*abduction* au travail de Saussure.

## 2. *Modèle équationnel et modèle inférentiel –abductif*

*Sémiotique et philosophie du langage* d'Umberto Eco est un ouvrage dont l'importance est difficile à surestimer. L'essai sur le signe, notamment, a constitué et constitue encore un point de repère fondamental pour beaucoup de chercheurs en ce qui concerne les principes de la sémiotique générale. Le noyau théorique de cet essai (1984:42 suivv.) se fonde sur la comparaison de deux modèles du signe : aristotélique<sup>2</sup>-saussurien, que l'auteur appelle «équationnel», et augustinien-peircéen, appelé «instructionnel» ou «inférentiel». Entre les deux, pour Eco, c'est ce dernier qui l'emporte, parce qu'il est à l'œuvre partout, même où l'analyse des linguistes est amenée à reconnaître une équivalence entre signifiant et signifié, au nom de la convention ou de l'arbitraire<sup>3</sup>.

Eco affirme ainsi que le modèle inférentiel du signe se retrouve dans tout niveau de la sémosis, et c'est justement la présence stable de cette structure inférentielle ce qui nous permet de ramener un enchevêtrement de phénomènes même très différents par l'étiquette de 'sémiotique'.

<sup>1</sup> Pour un aperçu sur la sémiotique de Prieto cfr. Fadda (2001), où l'on peut trouver aussi (§ 3) une petite présentation des termes de la comparaison avec Peirce qui constitue l'objet de mon travail de doctorat (Fadda 2004).

<sup>2</sup> Cette considération d'Aristote n'est pas la seule possible: pour une analyse du *Peri ermenéias* (et, en général, de la pensée aristotélique du langage) qui renverse les lieux communs théoriques, cfr. Lo Piparo (2003). Eco attribue à Aristote une position «équationnelle» sur le signe en se fondant sur la théorie de la définition du stagirite, plutôt que sur le traité *De l'interprétation*.

<sup>3</sup> Cet écrasement de l'arbitraire (concept dont l'amplitude et la profondeur chez Saussure sont telles à demander une étude et une réflexion très soigneuses) sur le simple conventionnalisme se retrouve souvent chez les chercheurs qui affirment la supériorité du modèle peircéen du signe sur le modèle saussurien.

Cet objet fluctuant, que le langage courant appelle « signe » dans des cas si différents, existe comme objet unifié d'une discipline, *construit* par la discipline qui l'étudie, en subsumant des phénomènes S différents sous le même schéma formel  $p \supset q$ . (Eco 1984: 46)

En outre, ce schéma formel n'est pas déterminable seulement en tant qu'*inférence* (opposée à équivalence), mais il s'agit d'une forme d'inférence particulière, correspondant à ce que Peirce appelle abduction (ou *hypothèse*), et qui constitue pour le philosophe américain à la fois le noyau de la méthode scientifique<sup>4</sup> et la forme générale de la cognition sémiotique (et donc de la cognition *tout court*, puisque sémiose et cognition s'identifient<sup>5</sup>):

L'abduction représente le dessin, la tentative hasardée, d'un système de règles de significations à la lumière desquelles un signe acquerra son propre signifié. (Eco 1984: 51)

Ce choix de l'abduction en tant que principe général capable d'expliquer et de définir la sémiose en tant que telle – choix réaffirmé et expliqué dans l'introduction à Eco (1990) – rapproche Eco (et le courant de sémiotique de l'interprétation qui s'inspire de lui) de la perspective peircéenne, vue (au moins implicitement) comme préférable à l'approche saussurienne<sup>6</sup>.

Il pourrait alors paraître que l'incompatibilité entre les deux perspectives qui remontent à Peirce et à Saussure soit insurmontable. Pourtant, dans les paragraphes qui suivent on essaiera de montrer que :

1. Saussure utilise une méthode abductive dans son travail scientifique
2. Saussure identifie des formes d'inférence abductive (même si, bien évidemment, il ne l'appelle pas ainsi) à différents niveaux dans sa construction sémiologique

<sup>4</sup> Sur la méthode scientifique chez Peirce cfr. *The Fixation of belief* (1877 = CP 5.358-87 = 1992: 109-123) et *How to Make Our Ideas Clear* (1878 = CP 5.388-410 = 1992: 124-141). Comme d'habitude, les références aux *Collected Papers* renvoient au numéro du volume et (après le point) aux numéros des paragraphes. Sur le rôle de l'abduction (et des autres formes d'inférence) dans le contexte de la démarche scientifique cfr. *infra* § 3.

<sup>5</sup> La coïncidence entre sémioses et cognition est explicitement affirmée par Peirce dans ses (ainsi-dits) « Essais anti-cartésiens » de 1868, et notamment dans *Questions Concerning Certain Faculties Claimed for Man* (CP 5.213-63 = 1992: 11-27) et *Some consequences of four incapacities* (CP 5.264-317 = 1992: 28-55).

<sup>6</sup> Sur l'importance de la pensée de Peirce pour Eco, et notamment sur le rôle de l'abduction, v. Proni (1992).

### 3. *Qu'est-ce que l'abduction?*

La première question qu'il faut se poser, avant de procéder, est la suivante : qu'est-ce que l'abduction ? On laissera à Peirce même de nous répondre :

Hypothesis is where we find some very curious circumstance, which would be explained by the supposition that it was a case of a certain general rule, and thereupon adopt that supposition. (Peirce 1878, *Deduction, Induction, and Hypotesis* = CP 2.624 = 1992: 189)

Abduction is the process of forming an explanatory hypothesis. It is the only logical operation which introduces any new idea; for induction does nothing but determine a value and deduction merely evolves the necessary consequences of a pure hypothesis.

Deduction proves that something *must* be, Induction shows that something *actually* is operative, Abduction merely suggests that something *may be*.

Its only justification is that from that suggestion deduction can draw a prediction which can be tested by induction and that, if we are ever to learn anything or to understand phenomena at all, it must be by abduction that this is to be brought about.

(Peirce 1903, *The Nature of Meaning* = CP 5.171 = 1998: 216)

La dernière citation nous montre que pour mieux comprendre la nature de l'abduction il faut la mettre en rapport avec les deux autres formes d'inférence classifiées par Peirce : la déduction et l'induction.

Peirce (*Deduction*, cit. = CP 2.619 sgg. = 1992: 188) construit sa classification des inférences par une combinatoire. Le point de départ en est donné par le schéma du syllogisme, constitué par trois propositions, notamment deux prémisses et une conclusion. Dans la déduction, la première prémisse est une *règle*, la deuxième un *cas* auquel la règle va être appliquée, et la troisième le *résultat* de l'application de la règle au cas.

La première permutation de règle, cas et résultat conduit au schéma de l'induction, où le cas que nous avons sous les yeux nous donne un résultat, à partir duquel nous pouvons ébaucher une règle possiblement valable pour les autres cas que nous n'avons pas vus. La deuxième permutation pose comme prémisse une règle et un résultat (une *very curious circumstance*), pour conclure que ce fait étrange devient parfaitement explicable lorsqu'il est pris en tant que *cas* de cette règle.

Tout cela peut être résumé par le schéma suivant :

DÉDUCTION	INDUCTION	ABDUCTION
<i>Règle</i>	<i>Cas</i>	<i>Règle</i>
<i>Cas</i>	<i>Résultat</i>	<i>Résultat</i>
<i>Résultat</i>	<i>Règle</i>	<i>Cas</i>

L'illustration que Peirce nous donne de ce mécanisme est très simple : il imagine d'entrer dans un entrepôt comblé de sacs d'haricots, dont il doit deviner (*to guess*)<sup>7</sup> s'ils sont blancs ou noirs. La première inférence est nécessaire : lorsque je sais que tous les haricots dans un sac sont blancs, et que les haricots que mon interlocuteur a dans sa main viennent de ce sac, je peux dire – même si je ne les ai pas vus – qu'ils sont blancs. C'est une déduction :

Déduction:

Tous les haricots dans ce sac sont blancs

Ces haricots étaient dans ce sac

∴ Ces haricots sont blancs

Dans le deuxième cas, je vois des haricots (cas) issus d'un sac, et je constate (résultat) qu'ils sont blancs : donc, j'en conclus (mais ça n'est pas du tout nécessaire) que tous les haricots de ce sac (et pas seulement ceux que j'ai vus) sont blancs :

Induction:

Ces haricots étaient dans ce sac

Ces haricots sont blancs

∴ Tous les haricots dans ce sac sont blancs

Enfin, il y a le cas où je sais déjà que tous les haricots d'un sac sont blancs (règle), et je vois des haricots blancs près de ce sac (résultat) : j'en conclus (mais, ici aussi, sans avoir aucune *certitude* de ce que je dis) que ces haricots-là étaient dans le sac.

Abduction (ou hypothèse):

Tous les haricots dans ce sac sont blancs

Ces haricots sont blancs

∴ Ces haricots étaient dans ce sac<sup>8</sup>

<sup>7</sup> Il y a quelques ambiguïtés – surtout dans la dernière période de la pensée de Peirce – concernant le rapport entre abduction et *guessing*. Pourtant, faute d'espace, je laisserai de côté le terme *guessing* avec tous les problèmes qu'il pourrait amener.

<sup>8</sup> Pour une illustration plus analytique de l'exemple des haricots cfr. Proni (1990: 288 sgg.).

Pour compléter cette brève illustration de l'abduction, il faut introduire deux classifications *internes* à l'abduction même, conçues par deux auteurs italiens : M. A. Bonfantini et U. Eco.

Bonfantini (2000 : chap. IX) nous donne une division des abductions à partir de leur degré d'*inventivité*, c'est-à-dire, de la *disponibilité* de la règle que nous allons employer pour expliquer un résultat en tant que cas. Cette règle peut être de quelque façon à la main, ou bien il faut la chercher ailleurs (dans un domaine même très loin de celui qui constitue le sujet de notre inférence), ou encore il faut *inventer* une règle tout à fait nouvelle pour nous expliquer ce qu'on a devant les yeux.

Typologie de l'abduction (Bonfantini) :

1. règle hautement disponible (et même presque obligée)
2. transposition de la règle d'un domaine à l'autre
3. invention (tout court) de la règle<sup>9</sup>

La classification d'Eco (1990 : § 4.2), en revanche, oppose les abductions hypercodifiées (où le rapport entre fait-résultat et loi-règle est régi par des habitudes très fortes et même des codes) aux abductions hypocodifiées (où ce rapport est difficile et même très hardi).

Il va sans dire que ces deux classements se recouvrent partiellement : p. ex., l'opération par laquelle on reconnaît une phonie en tant qu'appartenant à une certaine langue est à la fois une abduction presque automatique (Bonfantini) et une abduction hypercodifiée (Eco). Cependant, ils affrontent le sujet sous des angles un peu différents : d'un côté le placement des règles dans notre horizon cognitif, de l'autre leur capacité de s'organiser en structures et codes.

Une fois défini ce qu'on entend par abduction, on est prêt à vérifier la présence de ce genre de questions chez Saussure.

#### 4. *La méthode abductive chez Saussure*

Le premier pas de notre démarche consistera à montrer, à travers des exemples, que la méthode de Saussure, dans son travail quotidien et aussi dans ses recherches les plus particulières et surprenantes, peut être décrite comme étant tout à fait

---

<sup>9</sup> Le lecteur aura déjà remarqué que l'abduction des haricots n'est pas particulièrement inventive : il faudra donc la classer parmi les abductions du deuxième type de Bonfantini (et même du premier). Il faut ajouter que Bonfantini construit aussi une classification *interne* aux abductions inventives, mais on ne la rappellera pas ici.

abductive. Pour le faire, on va examiner des exemples extraits du travail quotidien de Saussure, puis on passera par le *Mémoire* et, enfin, on se tournera vers la recherche sur les anagrammes.

En ce qui concerne le travail quotidien de Saussure, l'on pourrait trouver des exemples partout dans les écrits du maître genevois. J'ai choisi de me référer à un manuscrit de 1903, édité récemment par M. Arsenijević<sup>10</sup>, où Saussure cherche à expliquer l'origine de quelques toponymes de la région genevoise. Notre premier exemple est un cas où trois conjectures (abductions) concurrentes sont comparées pour trouver l'étymologie du toponyme d'Ecogia (Saussure 1999: 278 suivv.). Le point de départ est constitué par une donnée historique, posée comme indiscutable:

Donnée: 'Ecogia' était 'Adescogia'

La première hypothèse avancée par Saussure pose une origine germanique du toponyme:

Abduction (a): Adescogia  $\oplus$  Adesgau

On pourrait penser, en effet, que *-gogia* vienne du vieux germanique *gauvja* («district»; *gau* en allemand moderne), que *-es-* soit un suffixe du génitif, et que *Ad-* soit le toponyme: donc, nous aurions un signifié «district de Ad». À ce moment, Saussure déduit les conséquences de cette hypothèse: la finale *-ogia* en français deviendrait *-oge*, *-ouge* or *-euge*. Mais la vérification inductive lui dit que la forme patoise d'*Ecogia* serait plutôt *Ecogie*. Donc, Saussure est amené à réfuter l'hypothèse.

Son nouveau point de départ va alors être le suivant: *ad-* est une préposition latine («vers»), et le vrai toponyme est *Escogia*. Son problème, donc, sera celui de choisir une règle (abduction du deuxième type de Bonfantini) qui lui permette d'expliquer cet *Escogia*. D'abord, quelques circonstances historiques et grammaticales lui font penser à *Excubia* («poste de veilleur»).

Abduction (b): Adescogia > Ad-escogia > Ad-excubia

Les phases successives de prédiction déductive et de vérification inductive ne lui donnent pas de certitude, et c'est pourquoi il cherche une nouvelle hypothèse: tout en gardant la valeur de *ad-*, il pense au canal de dérivation que part d'*Escogia*. Il pourrait bien être, donc, que *Escogia* vienne du latin *exagogiata*, qui est à son tour un calque du grec:

Abduction (c): Adescogia > Ad-escogia > Ad-exagogiata

<sup>10</sup> Saussure (1999): il s'agit du texte d'une conférence prononcée devant l'auditoire de la Société d'archéologie et d'histoire de Genève le 29 janvier 1903.

Ici aussi, les pas méthodologiques suivants ne lui assurent pas la justesse de son hypothèse, et il s'arrête là.

Il y a aussi des cas où Saussure construit une véritable échelle d'abductions, avec des hypothèses qui se fondent sur d'autres hypothèses. C'est ce qui arrive, par exemple, dans le manuscrit que l'on est en train d'examiner, lorsque Saussure se demande l'origine du nom *Genthod* (Saussure 1999: 276 suivv.). Le point de départ, une fois encore, est donné par le *fait* que la prononciation de *Genthod* avait été *Gentou*. Il doit donc choisir une règle pour expliquer la présence de ce *Gentou*, et il la trouve dans la chute de tout *r* final vers 1400 en patois genevois :

Abduction 1 : Gentou > Genthod

Mais si *Gentour* était le toponyme originel, il faudra trouver une origine plausible pour cette forme. Saussure choisit le mot latin *Janitorium* :

Abduction 2 : Gentour > Janitorium

Les pas méthodologiques suivants ne mettent en évidence aucun obstacle à cette reconstruction. Mais Saussure reconnaît bien la nature de la « vérité » qu'il a découverte, et il prévient son auditoire sur le fait que ce qu'il a dit n'a aucun caractère de nécessité<sup>11</sup>.

Faute d'espace, les prochains exemples ne seront pas si analytiques, mais il s'agira tout simplement d'un aperçu et de quelques allusions.

D'abord, je crois que le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, l'œuvre juvénile qui a été la seule grande publication de Saussure de son vivant, peut être considérée, en son ensemble, une grande abduction. L'hypothèse du jeune Saussure, qui dépasse d'un coup tout ce qu'on avait dit jusque là sur le système vocalique indo-européen, c'est que le triangle vocalique du sanscrit *a, i, u* ne soit pas *tout* le système vocalique de la langue indo-européenne originaire (s'il y en a une). La génialité et l'hardiesse de cette abduction consistent dans le fait d'avoir postulé (comme *règle*) l'existence d'une entité vocalique, nommée °A, dont la présence n'était assurée par aucun témoignage empirique, mais qui permet d'expliquer plusieurs phénomènes (p.ex. apophoniques) dans les langues indo-européennes modernes<sup>12</sup>. Ici, la prédiction déductive des effets de

<sup>11</sup> «Je demande seulement ici à introduire une espèce de *Nota bene* sous le bénéfice duquel je suis. Je n'ai pas prétendu dire que *Gentou* vienne de *janitorium*, je dis seulement que *janitorium* donnerait directement *Gentou* [Jantou], s'il a existé dans notre région, ce qui est différent, mais qui est certain.» (Saussure 1903: 278)

<sup>12</sup> Bien évidemment, il faut dire aussi que l'on doit considérer le *Mémoire* en tant que dépassement de la méthode historico-comparative et véritable acte de naissance de la pensée

l'insertion de cette °A dans le système vocalique permet de donner à cette découverte un caractère de (quasi-)nécessité – même si, comme nous le savons, il faudra attendre 1929 pour que le linguiste polonais Jerzy Kuryłowicz puisse vérifier inductivement l'hypothèse par ses travaux sur l'hittite.

Enfin, l'abduction donne les moyens pour envisager l'un des aspects les plus extraordinaires (mais il y a aussi des gens qui l'ont considéré inquiétant) de la démarche saussurienne: le travail sur les anagrammes. Tout comme pour le *Mémoire*, je traiterai ce sujet très brièvement, en renvoyant pour toute information supplémentaire aux ouvrages de ces savants qui y ont consacré plus d'études et d'intelligence<sup>13</sup>.

Qu'est-ce donc que l'anagramme, pour Saussure? C'est «la *paraphrase phonique* d'un mot ou d'un nom quelconque» dans un texte (cfr. Starobinski 1971: 134)<sup>14</sup>. Tout en élargissant le cadre de sa recherche, Saussure passe de l'étude du saturnien à la poésie latine en général (y compris la poésie latine moderne), et il croit retrouver toujours des anagrammes derrière tous les vers qu'il examine. Ces résultats l'amènent à concevoir l'hypothèse de l'existence de contraintes ultérieures, s'ajoutant aux contraintes proprement métriques, dans la poésie latine (et peut-être la poésie classique en général). Puisqu'il ne trouve pas d'allusions à ce sujet dans les anciens traités de métrique, il arrive (et c'est là une abduction incroyablement hardie) à postuler l'existence d'un courant souterrain, une «tradition occulte» (*ibid.*: 133) se perpétuant à travers les siècles, de façon telle que tout écrivain «ne se croyait peut-être pas le droit d'écrire une seule ligne» (*ibid.*: 120) sans y insérer des anagrammes pertinents au contenu de l'œuvre<sup>15</sup>.

Dans cette situation, même s'il peut paraître paradoxal, le problème méthodologique de Saussure n'est pas qu'il y a peu de vérifications empirico-inductives pour son hypothèse, mais qu'il y en a *trop*: «on arrive à se demander si on ne pourrait trouver en définitive tous les mots possibles dans chaque texte» (*ibid.*: 132) Il s'agit ici, donc, d'une hypothèse qui n'est pas démontrable *en ligne de principe*.

---

linguistique *structurale*. Pourtant, la seule chose qui nous intéresse ici, c'est de caractériser la nature *abductive* de la méthode employée par Saussure.

<sup>13</sup> Sur les anagrammes cfr. d'abord Starobinski (1971), mais aussi, p. ex., Fehr (2000: 190 suivv.)

<sup>14</sup> Un exemple très simple en est le suivant: dans le vers saturnien *Taurasia Cīsauna Sannio cepīt* les sons soulignés composent le nom *Scipio* (BPU, Ms. fr. 3969).

<sup>15</sup> La suite de l'histoire est bien connue: Saussure s'adresse à Giovanni Pascoli – peut-être le meilleur poète en latin de son époque – et, après un bref échange épistolaire (dont les lettres de Saussure ont été publiées par Nava (1968)), il décide de quitter définitivement ce sujet de recherche.

### 5. *L'abduction à l'œuvre*

On a donc montré la présence de la méthode abductive chez Saussure. La tâche à accomplir dans ce paragraphe sera, en revanche, de voir comment Saussure se pose face à des phénomènes que nous pouvons caractériser comme abductifs.

Notre premier exemple est pris dans les notes *Item*. Il s'agit d'une situation d'interprétation élémentaire imaginée (ou bien vécue ?) par Saussure :

En me promenant, je fais sans rien dire une encoche sur un arbre, comme par plaisir. La personne qui m'accompagne garde l'idée de cette encoche, et il est incontestable qu'elle associe deux ou trois idées à cette encoche dès ce moment, alors que je n'avais moi-même d'autre idée que de la mystifier ou de m'amuser. – Toute chose matérielle est déjà pour nous *signe* : c'est-à-dire impression que nous associons à d'autres, mais la chose matérielle paraît indispensable. (CLG/E II, p.40a, n°3320.4 = Saussure 2002 : 115)

Il faudra laisser de côté, bien qu'elle soit très intéressante<sup>16</sup>, la deuxième partie de cette citation, pour se concentrer sur la première. L'abduction, ici, est accomplie par la personne qui accompagne Saussure, laquelle ne peut pas s'empêcher de penser qu'*il doit il y avoir une raison* (une loi-règle) pour le comportement du linguiste (p. ex. une intention de communiquer, ou de fermer une idée sur une surface, ou de signaler quelque chose à autrui), lorsqu'il n'y a véritablement *rien*. Ce qu'il faut remarquer, je crois, c'est qu'il s'agit ici d'une abduction presque automatique (du premier type de Bonfantini et Eco), mais pourtant d'une abduction *fautive* (ce que nous montre qu'*aucune* abduction n'est jamais nécessaire).

À un niveau sémiologique plus haut se situe la considération de la légende. Ici aussi, je vais présenter seulement l'essentiel pour développer mon argumentation<sup>17</sup>.

Dans la même période où Saussure travaille à ses cours sur la linguistique générale, il s'occupe aussi des légendes germaniques. Son intérêt est d'abord celui d'argumenter l'hypothèse (encore une fois, une abduction) que les événements narrés dans la *Chanson des Nibelungen* trouvent leur origine non pas dans la région de Worms au V<sup>e</sup> siècle, mais bien en Romandie et Savoie, au VI<sup>e</sup>. Mais cet intérêt très particulier – ouvertement francophile et anti-allemand – va bientôt disparaître à l'avantage d'un intérêt bien plus profond du point de vue sémiologique. Lorsqu'il

<sup>16</sup> Notamment, pour la définition de cette abduction en tant qu'*interprétation d'indices* au sens de Prieto (1998).

<sup>17</sup> Sur les recherches de Saussure au regard des légendes germaniques, cfr. Prosdociimi (1983), Marinetti & Meli (1986) et Fehr (2000 : 83 suivv.)

se trouve face à l'échec, à l'impossibilité de démontrer le caractère non allemand de la « plus allemande de toutes les matières allemandes », il se demande pourquoi, et sa réponse met en cause le mécanisme général de la tradition orale des légendes, qui empêche du tout que l'on puisse remonter avec quelques certitudes aux événements qui auraient été à l'origine de la narration :

car étant donné cinq ou six éléments matériels, le sens changera dans l'espace de quelques minutes si je le donne à combiner à cinq ou six personnes travaillant séparément [ ].

(Marinetti & Meli 1986: 308)

Saussure « découvre » ici la règle pour laquelle, lorsqu'il y aura des fautes de mémoire, la narration s'arrangera toute seule de façon telle à préserver ce que Saussure appelle l'*unité dramatique* du récit. L'aspect paradoxal de la chose, c'est que cela se passe parce que les conteurs *ne veulent pas trahir* leur tradition :

Il ne faut jamais se défier, sauf cas particulier de l'intention de l'auteur <ou du narrateur> de suivre ce qui était dit avant lui, tant qu'il le peut, et c'est de ce côté qu'une tendance conservatrice profonde règne à travers tout <le monde> de la légende.

<Mais> Imagination *sur lacune* <de mémoire> est le principal facteur de changement avec volonté de rester autrement dans la tradition.

(Marinetti & Meli 1986: 220)

Cette conclusion peut être étendue, à mon avis, au mécanisme de la circulation orale en général (à sa *diachronie*). On pourrait donc emprunter les termes de Peirce, pour dire que toute la littérature à tradition orale se fonde sur des abductions<sup>18</sup> individuelles et collectives qui imposent des règles de cohérence du récit.

Notre dernier cas sera celui d'un mécanisme particulier interne à la langue – ce que Saussure appelle « étymologie populaire ». Il en donne une définition très simple :

Il nous arrive parfois d'estropier les mots dont la forme et le sens nous sont peu familiers, et parfois l'usage consacre ces déformations (CLG : 238)

Par exemple – il dit – la forme *souffreteux* a été mise en relation avec *souffrir*, bien que son origine ne remonte pas au verbe latin *suffĕro*, mais plutôt à *subfrango* (CLG : 239). Encore, l'on a pu penser que *escarboucle* est composé par *boucle*,

<sup>18</sup> Le terme d'*imagination* employé par Saussure nous ferait penser à une abduction du troisième type de Bonfantini, mais il est probable que les abductions du *deuxième* type (p.ex. les emprunts) aient aussi leur rôle dans ce mécanisme.

lorsqu'il s'agit tout simplement de l'évolution phonétique du latin *carbunculus* (CLG : 239 suiv.). Mais l'étymologie populaire peut affecter seulement – pour ainsi dire – le côté sémantique du mot, sans toucher sa forme : c'est le cas du toponyme de *Creux-de-Genthod*, où *creux*, à l'époque moderne interprété presque par tous comme « enfoncement », signifiait plutôt « golfe, baie » (Saussure 1999 : 276).

Saussure incline à différencier l'étymologie populaire de l'analogie *tout court*, parce que cette dernière est « rationnelle », tandis que la première « procède un peu au hasard et n'aboutit qu'à des coq-à-l'âne » (CLG : 238). Il s'agit donc d'une abduction *qui ne marche pas*, qui est *toujours fautive*. C'est pourquoi Saussure en a une vision que l'on pourrait dire tétatologique<sup>19</sup>. Mais pour nous le caractère abductif de ce type d'inférence est d'autant plus évident justement parce qu'elle « procède un peu au hasard ».

## 6. Conclusion

J'ai essayé de montrer que la méthode de Saussure est essentiellement abductive, et comment il décrit des phénomènes abductifs en soulignant leurs caractères inférentiels. En conclusion, je voudrais dissiper une équivoque possible à partir de là, et ainsi retourner sur la perspective qui régit cette mise en rapport de Peirce et Saussure.

Il pourrait sembler qu'on ait fait une simple opération de *réduction* de Saussure à Peirce, en donnant raison, au fond, à ceux qui affirment la supériorité de Peirce, et cela équivaudrait à dire que Saussure est « acceptable » seulement pourvu que l'on puisse l'« adapter » à Peirce.

Mon idée, en revanche, c'est que les deux perspectives sont complémentaires : Peirce nous offre un dispositif (aussi philosophique) puissant au niveau de la sémiotique générale, mais la sémiologie saussurienne est tout à fait irremplaçable lorsqu'il s'agit d'expliquer les particularités des langues verbales et la relation entre langue et milieu social de l'être humain. C'est pourquoi une considération unificatrice des deux perspectives est souhaitable.

<sup>19</sup> Saussure est très soucieux de circonscrire le champ de l'étymologie populaire, pour préserver le caractère positif (« rationnel ») de l'analogie en général. Cependant, je crois que l'étymologie populaire soit classable en tant qu'abduction du deuxième type de Bonfantini (« ce sont des tentatives d'expliquer approximativement un mot embarrassant en le rattachant à *quelque chose de connu* ». CLG : 238 ; c'est moi qui souligne), *tout comme* l'analogie en général. Et, si l'analogie est le principe qui garantit à la fois la conservation et l'évolution des langues, de façon telle que Saussure nous dit que « La langue est une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe » (CLG : 235), l'on peut dire que l'abduction se situe au cœur même du mécanisme de la langue.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BONFANTINI, Massimo A., 2000: *Breve corso di semiotica*, Napoli, ESI
- ECO, Umberto, 1984: *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi [trad. franç.: *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 2001]
- 1990: *I limiti dell'interpretazione*, Milano, Bompiani [trad. franç.: *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992]
- FADDA, Emanuele, 2001: *Le lieu théorique de la sémiologie de L. J. Prieto*, «Cahiers Ferdinand de Saussure» 54, Genève, Droz, pp.385-403
- 2004: *La semiotica una e bina. Problemi di filosofia del segno da Ch. S. Peirce a F. de Saussure e L.J. Prieto*, Rende (CS), CELUC.
- FEHR, Johannes, 2000: *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF
- LO PIPARO, Franco, 2003: *Aristotele e il linguaggio. Cosa fa di una lingua una lingua*, Roma-Bari, Laterza
- MAGLI, Patrizia, MANETTI, Giovanni & VIOLI, Patrizia, 1992: *Semiotica: storia, teoria, interpretazione. Saggi intorno a Umberto Eco*, Milano, Bompiani
- MARINETTI, Anna e MELI, Marcello (éd. par), 1986: *Le leggende germaniche. Scritti scelti e annotati*, Este, Zielo
- NAVA, Giuseppe, 1968: Présentation des lettres de Saussure à G. Pascoli, «Cahiers Ferdinand de Saussure» 24, pp.73-78
- PEIRCE, Charles S., 1931-1958: *Collected Papers* (éd. par C. Hartshorne, P. Weiss & A. Burks), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, (VIII voll.) [abrégé CP]
- 1992-98: *Essential Peirce* (éd. par le «Peirce Edition Project»), Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1992-98 (II voll.)
- PRIETO, Luís J., 1998: *L'interprétation d'indices et son rôle dans la communication*, «Cahiers Ferdinand de Saussure» 50, pp. 45-66
- PRONI, Giampaolo, 1990: *Introduzione a Peirce*, Milano, Bompiani, 1990
- 1992: *L'influenza di Peirce sulla teoria dell'interpretazione di Umberto Eco*, dans: *Magli et alii* (1992), pp. 89-98
- PROSDOCIMI, Aldo, 1983: *Sul Saussure delle leggende germaniche*, «Cahiers Ferdinand de Saussure» 37, pp. 35-106
- SAUSSURE, Ferdinand de, 1916: *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d'A. Riedlinger (éd. critique par T. De Mauro, postface par L.-J. Calvet), Paris, Payot 1995 [abrégé CLG]
- 1967-74: *Cours de linguistique générale* (édition critique par R. Engler), Wiesbaden, Otto Harrassowitz [abrégé CLG/E]

- 1999 [1903]: *Manuscrit inédit de F. de S. à propos des noms de Genthod, Écogia, Carouge et Jura* (texte établi par M. Arsenijević), «Cahiers Ferdinand de Saussure» 51, 1998 [1999], Genève, Droz, pp. 275-288
- 2002: *Ecrits de linguistique générale* (éd. par R. Engler & S. Bouquet), Paris, Gallimard

STAROBINSKI, Jean, 1971: *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.

Marco Mazzeo

LES VOYELLES COLORÉES :  
SAUSSURE ET LA SYNESTHÉSIE<sup>1</sup>

1. *Saussure et la glossolalie : un consultant d'exception*

Dans un bel essai, qui remonte désormais à il y a trente ans, Giulio Lepschy décrivait pour la première fois les rapports entretenus par Ferdinand de Saussure (1857-1913) avec cet effervescent centre de la recherche psychologique que représentait Genève à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'article focalise son attention surtout sur un cas qui suscita une vraie clameur. Catherine-Else Muller, mieux connue sous le pseudonyme d'Hélène Smith, est la jeune femme suisse protagoniste du cas peut-être le plus connu de glossolalie. Il s'agit d'un phénomène à mi-chemin entre le spiritisme et le ravissement mystico-religieux. Hélène est une médium, pont entre le règne d'outre-tombe et le monde des vivants, qui, en état de transe est capable de parler des langues exotiques pour elle inconnues. Au-delà des détails pittoresques, l'aspect le plus intéressant de l'événement est que le psychologue qui suit de près le cas, Théodore Flournoy (1854-1920),

---

<sup>1</sup> Une première version de ce texte a été présenté et discuté lors de l'École doctorale en histoire des théories linguistiques qui s'est tenue à Lausanne les 17-18 juin 2004. Je voudrais dédier cet essai à Livia Scheller qui l'a traduit en français. Je voudrais aussi remercier Jean-Baptiste Thomas et Mireille Cifali.

demande l'aide du linguiste Ferdinand de Saussure, afin d'établir si la médium parle des langues inventées sur le tas ou réellement existantes. La connaissance de Saussure du sanscrit et d'autres anciens textes indiens pourra peut-être démêler un cas si embarrassant. C'est ainsi : Saussure conclut qu'Hélène ne parle pas le sanscrit, mais un étrange mélange linguistique composé de quelques mots indiens et de termes français revisités dans la forme et le sens (Lepschy, 1974, p. 193 e ss).

Le cas d'Hélène est important, puisqu'il contribue à mettre en lumière un aspect de la production de Saussure encore inconnu pour beaucoup. Le Saussure de la linguistique de la forme, celui du « rien est distinct avant l'apparition de la langue » (Saussure, 1915, p. 155) est le même érudit qui consacre diverses années de sa vie à une recherche, au premier regard, assez bizarre : retrouver une structure phonique universelle qui constitue une clef de lecture des textes les plus anciens (Iliade, l'Odyssée, les Védas, etc.), parce qu'en état de dévoiler l'appel, caché mais constant, de figures fondamentales pour ces peuples, comme, par exemple, certaines divinités (De Mauro, 1968a, pp. 315-316).

Il ne faut pas oublier, cependant, que l'attention de Saussure pour les structures vocaliques des langues historico-naturelles, tellement extrême qu'elle peut paraître parfois injustifiée, constitue une vraie constante de sa production. Déjà dans son œuvre de jeunesse, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, le jeune homme de vingt et un ans proclame : « étudier les formes multiples sous lesquelles se manifeste le *a* indo-européen, voilà le but immédiat de cette brochure » (cit. in De Mauro, 1968a, p. 294).

Mais il existe au moins une troisième forme d'intérêt pour les voyelles, manifestée par le linguiste genevois, qui peut permettre, peut-être, d'éclairer la pensée d'un des fondateurs des sciences contemporaines du langage. Pour comprendre avec précision de quoi il s'agit, il est nécessaire de faire un pas en arrière.

## 2. *Confessions d'un synesthète : Saussure et l'audition colorée*

Lorsque le cas d'Hélène éclate, Flournoy et Saussure se connaissent déjà. Le psychologue genevois publie son livre sur la glossolalie l'année d'après l'édition d'un autre travail, *Des phonèmes de synopsis*, édité par Alcan en 1893.<sup>2</sup> Le livre constitue l'une des premières enquêtes amples et rigoureuses sur l'audition colorée, phénomène assez controversé que Flournoy (1893, p. 3) décrit ainsi :

Les phénomènes qui font l'objet de cette étude sont des représentations relevant essentiellement du domaine de la vue, provoquées par des sensa-

---

<sup>2</sup> On trouve des anticipations in Flournoy, 1890; 1892. Sur l'œuvre de Flournoy voir Cifali, 1983a.

tions quelconques, en dehors (au moins en apparence) des lois ordinaires de la perception et de l'association.

Tel individu, par exemple, éprouve régulièrement une impression de rouge lorsqu'il entend le son *a*.

Pour délimiter un champ de recherche énorme concernant des expériences perceptives qui ne touchent pas que la vue et l'ouïe, Flournoy resserre son analyse aux sensations associées à des stimuli visuels. Pour cette raison, il propose d'acoster au terme plus diffusé de « audition colorée », celui plus bref de « synopsis » (*ivi*, p. 6).

L'ouvrage de Flournoy fait appel à deux sources. L'une est de type indirecte puisqu'elle se réfère aux cas décrits dans un autre texte sorti en langue allemande une dizaine d'années auparavant (Bleuler, Lehmann, 1881). L'autre, la plus intéressante, concerne les réponses recueillies par son collègue (et cousin) E. Claparède (1873-1940). En 1892, le futur collaborateur de Piaget distribue des questionnaires dans lesquels on prie les sujets de répondre à certaines questions très simples, mais si insolites (Flournoy, 1893, p. 256):

- A. Nom et prénom, Année de la naissance. Langue maternelle.
- B. Quelle couleur trouvez-vous aux voyelles a,e,i,o,u,ou? – Indiquer autant que possible les nuances (rouge, blanc, etc.) et le degré de clarté (Brillant, clair, foncé, etc.).
- C. Quelles couleurs trouvez-vous aux consonnes, diphtongues, mots, voix humaines, bruits, sons musicaux, chiffres, jours de la semaine, saveurs, odeurs, etc.
- D. Sous quelle forme-figure vous représentez-vous les mois de l'année, les jours de la semaine, la série des nombres, etc.? – Prier d'en tracer le dessin si possible.
- E. Vous rappelez-vous vers quel âge ces phénomènes vous ont frappé pour la première fois? Ont-ils, depuis lors, augmenté ou diminué d'intensité et de précision?

Après trois mois, se plaint Flournoy (*ivi*, p. 12) seulement 700 des 2600 modules envoyés sont restitués, même si dans le questionnaire on spécifiait que quand bien même on aurait donné une réponse négative à toutes les questions, il était important de renvoyer le document à l'expéditeur, afin de calculer avec précision l'incidence statistique des phénomènes synesthésiques. Au-delà des limites d'un questionnaire sans doute très simple, l'enquête de Claparède a le mérite de représenter une recherche circonstanciée et quantitativement significative d'un phénomène qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle était encore à mi-chemin entre des données scientifiques, la mode culturelle et des trouvailles de foire du trône.

La congruence entre les réponses de sujets qui ne se connaissent pas entre eux et qui peuvent s'exprimer sans crainte parce que protégés par l'anonymat, démontre qu'il s'agit d'un test réussi, capable de mettre à nu des expériences véridiques. Au-delà de l'analyse de quelques possibles lois associatives, Flournoy ne désire démontrer aucune théorie précise à propos des origines et de la signification des synopsies. Il est, en effet, aux prises avec une bataille préliminaire: montrer que le phénomène existe bien, que l'audition colorée n'est pas qu'une invention poétique (il faut penser au sonnet des voyelles de Rimbaud), mais une réalité psycholinguistique. Les sujets ne savent pas expliquer avec certitude la raison de leur expérience, pourquoi par exemple la voyelle *a* leur rappelle la couleur rouge et pas le bleu. La seule chose que l'on peut affirmer, est qu'il s'agit de phénomènes à la limite entre le conscient et l'inconscient, point d'intersection entre la psychologie des profondeurs et l'analyse du langage (*ivi*, p. 20, 45).

Que les sujets ne sachent pas motiver le caractère idiosyncrasique de leur expérience, cela ne veut pas dire, en effet, qu'elle assume des caractères approximatifs ou indescriptibles. Pour preuve, Flournoy propose au lecteur un long extrait d'un témoignage très intéressant de ce point de vue. Celui qui parle n'est pas un sujet quelconque. Il s'agit, comme le définit le psychologue suisse (*ivi*, pp. 50-52), d'«un éminent linguiste»: M. X.

Je ne crois pas pouvoir répondre à la question sur la couleur des voyelles dans les termes où elle est posée. Car voici la circonstance qui me frappe: «Nous écrivons en français la même voyelle de quatre manières différentes dans *terrain*, *plein*, *matin*, *chien*. Or, quand cette voyelle est écrite *ein*, elle me fait l'effet d'un réseau de veines violacées: quand elle est écrite *in*, je ne sais plus du tout quelle sensation de couleur elle évoque dans mon esprit, et suis disposé à croire qu'elle n'en évoque aucune; enfin si elle s'écrit *en* (ce qui n'arrive qu'après un *i* précédent), l'ensemble du groupe *ien* me rappelle assez un enchevêtrement de cordes de chanvre encore fraîches, n'ayant pas encore pris la teinte blanchâtre de la corde usée.

«Ce n'est donc pas, semble-t-il, la voyelle comme telle, c'est-à-dire telle qu'elle existe pour l'oreille, qui appelle une certaine sensation visuelle correspondante. D'un autre côté, ce n'est pas non plus la vue d'une certaine lettre ou d'un certain groupe de lettres qui appelle cette sensation. Mais c'est la voyelle en tant que contenue dans cette expression graphique, c'est l'être imaginaire que forme cette première association d'idées, qui, par une autre association, m'apparaît comme doué d'une certaine *consistance* et d'une certaine couleur quelquefois aussi d'une certaine *forme* et d'une certaine *odeur*.

« Ces attributs de couleur et autres ne s'attachent pas, autrement dit, à des valeurs acoustiques, mais à des valeurs orthographiques, dont je fais involontairement des substances. L'être [voyelle x] est caractérisé par [lettre x]

tel aspect, telle teinte, tel toucher.

Je n'ai guère observé si dans les langues étrangères la série des correspondances est pour moi la même qu'en français. Il me semble en tout cas qu'elle y est moins intense, moins développée, moins précise.

En français, *a*, c'est-à-dire [voyelle a]  
[lettre ia] est blanchâtre, tirant sur le jaune: comme consistance, c'est une chose solide, mais peu épaisse, qui *craque* facilement sous le choc, comme par exemple un papier (jauni par le temps) tendu dans un cadre, une porte mince (en bois non verni resté blanc) dont on sent qu'elle éclaterait avec fracas au moindre coup qu'on y donnerait, une coquille d'œuf *déjà brisée* et que l'on peut continuer à faire crépiter sous les doigts en la pressant. Mieux encore: la coquille d'un œuf est *a* (soit de couleur, soit par la consistance de l'objet) mais la coquille d'un œuf cuit dur n'est pas *a*, à cause du sentiment qu'on a que l'objet est compact et résistant. Une vitre jaunâtre est *a*; une vitre de la couleur ordinaire, offrant des reflets bleuâtres, est tout le contraire de *a*, à cause de sa couleur, et quoique la consistance soit bien ce qui convient. Un *a* qui n'est pas écrit *a*, par exemple l'*a* de *roi*, n'évoque pas ces idées – à moins que je n'écrive le même mot phonétiquement *rwa*.

Ou, c'est-à-dire [voyelle déterminée]  
[ lettres ou ]

un beau velours gris, ou un beau drap gris très moelleux, très fondu de ton. Lorsque la même voyelle, en allemand par exemple, s'écrit *U*, la sensation est foncièrement la même, mais incomparablement moins forte.

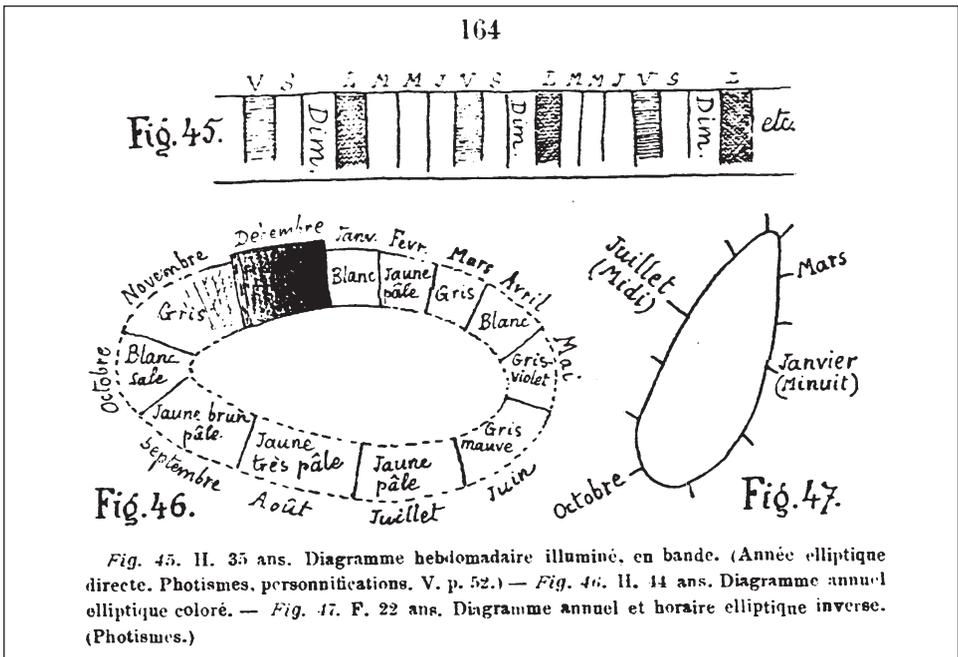
*u*, c'est-à-dire [son] est acier bleu sombre – *i* est argent ou vif-argent. – *è* fermé est bois brun foncé, etc.

« Je ne trouve aucune couleur aux saveurs et odeurs. Pour les sons et les bruits, la possibilité d'une corrélation me semble moins absolument exclue: mais s'il fallait définir la couleur d'un cri, il me serait plus facile de dire quelles couleurs il ne représente pas, que de trouver la couleur qu'il rappelle positivement. Seules les voyelles des mots ont pour moi des couleurs assez définies.

Parmi les inédits de Claparède, Mireille Cifali (1983b) a retrouvé une note où l'on affirme que l'éminent linguiste cité par Fournoy n'est rien d'autre que

Ferdinand de Saussure. L'aspect intéressant du compte rendu de Saussure est, tout d'abord, la richesse des détails avec laquelle il décrit non pas une théorie linguistique mais sa propre expérience (« pour moi » dit explicitement le linguiste genevois). Le compte rendu de sujets avec une audition colorée se distingue bien par cette particularité : il s'agit rarement d'une expérience chromatique élémentaire qui coïncide avec une simple tâche de couleur. Le plus souvent, les sujets décrivent des perceptions complexes, riches en détail et particulières : une voyelle, un mot ou un chiffre n'évoquent pas des paysages ou des ambiances, mais plutôt des tâches, lignes ou spirales avec des couleurs souvent nuancées, mais identifiables par ce son-là et pas par un autre (pour des détails majeurs : Cytowic, 2002).

Malheureusement nous ne sommes pas en état de vérifier un deuxième aspect décisif pour évaluer l'authenticité de l'audition colorée de Saussure, la constance dans le temps de ses réponses. Toutefois, la décision par laquelle le linguiste s'exprime dans ses réponses au questionnaire, fait pencher vers l'hypothèse que Saussure n'est pas en train de se référer à des associations ponctuelles, mais à l'expérience éclatante suscitée par les voyelles. Il existe, en effet, un deuxième indice à la faveur de cette idée. Flournoy ajoute à l'extrait reporté plus haut que pour Monsieur X la structure de la semaine et de l'année est organisée selon deux diagrammes précis. De l'un des deux, Flournoy (1893, p. 52) allègue le dessin qui, tiré des questionnaires, Saussure a tracé de sa propre main :



Ainsi comme on peut observer, la didascalie de la figure 45 indique que le sujet est de sexe masculin (H = homme) et qu'il a 35 ans: l'âge exacte de Saussure au moment de la recherche de Claparède.

Au-delà de ces indices, la question reste délicate: Saussure était un synesthète? Si c'était le cas, est-il possible que son audition colorée n'ait pas émergé dans d'autres témoignages? Peut-être que oui; il n'est pas absurde de penser que Saussure a préféré se taire. Il ne faut pas oublier en effet qu'entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup>, la synesthésie est une affaire scabreuse, terrain de durs affrontements. C'est l'occasion de lourdes accusations entre philosophes, scientifiques et théoriciens de l'art<sup>3</sup>. Qui ne croit pas à la vérité du phénomène attaque l'adversaire sans la moindre hésitation: dans le meilleur des cas, il lui reproche d'être trop facilement impressionnable, dans le pire, on l'accuse de charlatanisme.

À l'approche de la fin du siècle, ce n'est peut-être pas par hasard que Claparède lui-même se trouve à devoir défendre l'authenticité de sa propre recherche. Dans les pages de l'une des revues de langue française qui fait court-circuiter philosophie et psychologie, la *Revue philosophique*, M. Daubresse (1900) expose avec une certaine dureté le scepticisme qui circule dans la communauté scientifique et intellectuelle à propos de l'audition colorée. Daubresse n'hésite pas à soutenir qu'il ne s'agit que de cas de «pure autosuggestion» (*ivi*, p. 301): une chose «à la mode», une simple «association d'idées» rendue stable grâce à «l'imagination et l'exercice» (*ivi*, p. 304) par lesquels un personnage comme Rimbaud tout simplement «se moquait du public» (*ibidem*).

Bien que la réponse de Claparède en défense de la synesthésie est également très dure<sup>4</sup> et que trois années plus tard elle est confirmée par une étude qui souligne la permanence du phénomène chez certains sujets de l'expérience (Claparède, 1903), celui qui l'emporte sera son adversaire. Tout au long des décennies suivantes, à l'exception de la psychologie de la forme (*Gestalt*) qui maintiendra toujours vivant son intérêt pour le thème, des interrogations inquiétantes pèseront comme de lourdes pierres sur toute tentative de réhabiliter l'audition colorée. Daubresse (1900, p. 302) ne manque pas d'en souligner l'une des plus lourdes:

Comment la couleur qui n'a pas d'existence par elle-même, qui n'est qu'un attribut des corps, qui ne se rapporte qu'à des différences de mouvement, peut-elle être appliquée à des abstractions?

<sup>3</sup> À ce propos, voir par exemple Rousseau, 2001; Aa. Vv. 2003.

<sup>4</sup> En résumé, le psychologue genevois reproche à son adversaire de ne pas connaître ce dont il parle et lui conseille d'aller lire le texte de Flournoy.

Il ne faudrait pas s'étonner, donc, si Saussure avait alors gardé la chose pour soi, évitant ainsi de spéculer sur les voyelles colorées. Déjà sa recherche sur les anagrammes suscita le scepticisme mal caché chez ses relations les plus étroites (De Mauro, 1968a, p. 316): ses expériences d'audition colorée n'auraient pas eu certainement une meilleure destinée.

### 3. *Les voyelles colorées: la revanche de la substance*

Au-delà du détail biographique, le témoignage de Saussure est intéressant parce qu'il nous ramène à une question théorique du plus grand relief, celle du phonosymbolisme. Existente-t-elle des limites à l'arbitraire de la langue? Si oui, en quoi consistent-elles? Dans une note du *Cours*, Tullio De Mauro (1968b, note 142, pp. 417-8) précise que la condamnation saussurienne envers l'onomatopée n'élimine pas toute forme de symbolisme du langage puisqu'elle se réfère à l'idée, naïve et obsolète, selon laquelle le langage verbal serait né d'une sorte d'imitation des sons de la nature. Postuler cependant -ajoute le linguiste italien- une rigide correspondance entre un son et sa valeur symbolique présupposée est impossible, et plus encore ridicule. Sur ce point, la réponse de Saussure à Claparède offre la main pour approfondir la question et introduire quelques éclaircissements. Dire que le son *i* indique toujours et quand même une idée de petitesse c'est une affirmation qui se prête à beaucoup de contre-exemples. Cela ne signifie pas, toutefois, qu'il n'est pas possible de reconnaître des lignes de tendance indiquant certains liens privilégiés entre la structure des signifiants et le champ des signifiés dans le langage. De ce point de vue, l'intérêt de Saussure pour les régularités métriques de la versification ario-européenne trouve dans l'audition colorée un phénomène différent par structure mais semblable par logique. Dans les deux cas, émerge l'importance d'une interprétation plus articulée du rapport entre forme et substance.

D'un côté, il est évident que, dans la langue, la forme prévaut sur la substance: selon l'exemple célèbre de Saussure (mais aussi de Wittgenstein), la valeur d'une pièce des échecs n'est pas donnée par sa consistance matérielle (d'ivoire, de bois, papier etc.) mais de sa valeur, du jeu d'oppositions à l'intérieur du système. De l'autre côté, cela ne signifie pas que dans le langage la substance ne joue qu'un rôle marginal. Et, comme le rappellera Louis Hjelmslev (1943) tant «purport» que «sense»: substrat où appliquer les catégories de la langue mais aussi matière première qui montre des préférences et des tracés préférentiels.

Nous pouvons mieux comprendre ce point à travers un autre exemple très connu, celui où Saussure compare la rencontre entre pensée et son à celle entre eau et air (Saussure, 1922, p. 156). Les langues constituent la rencontre entre deux dimensions matérielles, les ondulations de l'eau provoquées par l'air. Comprendre

le rapport délicat qui subsiste entre forme et substance linguistique signifie prendre au sérieux la comparaison et la porter jusqu'au bout: comme l'air n'est pas de la matière inerte mais substance en mouvement (on peut penser, par exemple, aux vents), ainsi l'eau a ses courants. Dans les deux cas, le Scirocco ou la marée peuvent influencer le jeu de frémissement qui se forme de temps en temps: il s'agit d'un mécanisme qui peut être reconstitué, mais seulement dans l'après coup puisque ses issues sont imprévisibles (personne ne peut dire quand et où se forme une vague dans la mer). En dehors de la métaphore, la conformation biologique du corps humain, autant la structure du canal employé que le monde des perceptions caractérisant l'*Homo Sapiens*, suggèrent «sens». Terme qu'il faut prendre selon son acception étymologique de «directions privilégiées».

La substance ne fait pas la loi, elle ne se limite qu'à formuler des suggestions qui, par définition, la faculté de langage peut toujours subvertir, discuter, morceler ou mettre entre parenthèses. En même temps, très souvent les suggestions de la substance font entendre, bien qu'en tonalité ténue, leurs propres voix: sur un mode préconscient, dirait Flournoy, selon un symbolisme phonique universel ou quasi-universel (cfr. Jakobson, Waugh, 1979), dirait peut-être Roman Jakobson. Le témoignage à propos des voyelles colorées de Saussure c'est un merveilleux exemple de ce que la linguistique pragoise appelle une association synesthésique latente, puisqu'il indique la revanche de la substance sur la forme dans deux modes différents mais convergents.

J'ai déjà fait allusion au premier de ces aspects: l'opération de découpage de la forme en des portions variées de substance suit souvent des voies préférentielles, suggérées par la structure même de ce qui est découpé. Dans une étude désormais classique, Berlin et Kay (1969) ont démontré que la description de l'expérience chromatique dans des communautés différentes, varie selon des critères précis de focalisation. Si une population n'a que deux termes pour indiquer les couleurs, elle n'en aura pas un pour indiquer du «rose pâle» et un autre pour «turquoise vive» parce qu'avec eux il indiquera le blanc et le noir, s'il en a trois, avec le troisième, il se référera au rouge; s'il en a quatre, le quatrième sera utilisé pour le vert et pour le bleu. Le phénomène de l'audition colorée semble suggérer que même dans l'association entre expériences issues de modalités sensorielles différentes, il existe des zones de rencontre privilégiées. La structure sonore des voyelles d'une langue indique certains parcours associatifs avec les couleurs. Ainsi qu'on peut le voir dans le tableau qui suit, où le témoignage de Saussure est mis en confrontation avec les résultats d'enquêtes plus étendues (Flournoy) et récentes (Day et Marks), il s'agit d'affinités assurément non rigides. Le niveau d'idiosyncrasie de sujets avec une audition colorée est, en effet, très élevé. En même temps, ainsi que le confirme Jakobson dans quelques-uns de ses écrits, des recherches qui ont comparé les

réponses de sujets synesthésiques aux associations de personnes privées d'audition colorée montrent qu'il existe des tendances associatives à caractère universel.

Ainsi que l'anticipait Flournoy (1893, p. 68), il semble exister une «Loi de la clarté»:

1. *i* et *e*, voyelles claires dans la majorité des cas.
2. *a* et *o*, voyelles moyennes, revêtant à peu près indifféremment les trois degrés de clarté.
3. *u* et *ou*, voyelles sombre, qui ne sont claires que dans le cinquième ou le quart des cas environ.

Autant Jakobson que le psychologue américain Lawrence Marks (1974, p. 65) sont d'accord pour reconnaître que les dimensions en direction desquelles tend à s'organiser l'audition colorée (et les associations spontanées entre voyelles et couleurs chez des sujets normaux) sont deux. La première, correspondante à la luminosité de la couleur, concerne la hauteur du son: des voyelles aiguës comme *i* et *e* sollicitent des teintes claires, tandis que des sons graves comme *o* ou *u* sollicitent plus souvent des teintes foncées. La deuxième concerne, en revanche, la compacité du son: des voyelles diffusées (le *i*, par exemple) sollicitent des couleurs plus proches du vert; celles plus compactes (le *a*) sont souvent rougeâtres. La première de ces deux tendances est plus stable que la deuxième: tandis que la fréquence de l'association entre la voyelle *a* et le rouge semble confirmer cette deuxième généralisation, le son *i* la falsifie (à démontrer cela, il y a les données mêmes analysées par Marks, cf. le tableau).

L'audition colorée constitue un exemple extrême, donc significatif, du mode par lequel la substance conditionne la forme. Cette activité de conditionnement oblige à un travail de révision de l'affirmation saussurienne selon laquelle les chaînes associatives des langues ne se présentent ni en nombre défini ni dans un ordre déterminé (cfr. Saussure, 1922, p. 174) C'est le même linguiste genevois qui prévoit une première limite à ce principe, constituée par les paradigmes *flexionnels*: quand je veux dire en latin «la rose est belle» je dois choisir dans un éventail fini d'options, les cas selon lesquels décliner le substantif «rose», *-ae* et l'adjectif *pulcher, cra, crum* sont définis. Mais son témoignage à propos des voyelles colorées montre qu'il est nécessaire de tenir compte aussi d'une deuxième exception: s'il est vrai que Saussure a raison en disant que l'ordre selon lequel nous apprenons les cas des déclinaisons est une fiction des grammairiens, les diagrammes que nous avons vus haut montrent que l'ordre selon lequel sont organisés des champs sémantiques comme les jours de la semaine ou les mois de l'année, peuvent suivre des rapports spatiaux précis et indéterminables. Ces rapports (la structure linéaire de

la semaine de Saussure, celle circulaire du sujet de la figure 46) expriment un ordre qui, tout en étant déterminé, non seulement reste linguistique, mais montre des caractères typiquement humains: c'est un ordre nécessaire, parce que pour le sujet la lettre *a* n'a que cette couleur-là et la semaine seulement cette forme; c'est un ordre arbitraire, puisqu'il ne naît pas des lois de la physique mais tire ses origines de la langue.

Si le premier aspect que nous avons traité concerne la modalité par laquelle la forme recoupe les contours de la substance, en suivant certaines veinures qui la constituent, il s'agit maintenant de comprendre le deuxième visage de la «revanche de la substance».

Ainsi que le suggère déjà le cas des diagrammes pour les jours de la semaine, l'audition colorée montre que le langage ne représente pas seulement des rapports spatiaux et chromatiques, mais il les institue. Les voyelles colorées suggèrent que parler des teintes chromatiques signifie faire émerger des expériences pré-linguistiques, mais aussi solliciter des perceptions qu'on peut définir comme *postlinguistiques*, des sensations chromatiques *naissant* des langues<sup>5</sup>. Ainsi, la critique que Daubresse adresse à l'authenticité de la synesthésie ne démontre pas la vacuité du phénomène, mais elle en souligne la prégnance. Les sons du langage sont non seulement en état de représenter des expériences visuelles, mais aussi d'en assumer le caractère: le *a* que nous utilisons pour dire «blanc, jaune ou argent» peut d'elle même exprimer des couleurs, et non nécessairement celles dont les mots contiennent une telle voyelle.

Si d'un côté, donc, les voyelles colorées semblent constituer l'une des traces laissées par la substance sur les opérations de découpage de la forme, de l'autre c'est l'inverse qui se produit: c'est la substance à montrer le cordon ombilical la liant à la forme. L'audition colorée suggère que, du moins dans certaines circonstances, l'autonomie de la substance s'oppose à la forme avec la même fermeté de la fille qui prend de la distance vis-à-vis de sa mère, à laquelle, par contre, elle ne peut pas ne pas lui ressembler.

A démonstration de cela, il y a le caractère systématique des idiosyncrasies de ceux qui voient la couleur des voyelles. Bien qu'il ne soit pas si facile de définir des lignes de tendance permettant de reconstruire l'association entre voyelles et couleurs, ce rapport n'est presque jamais extemporané, car à l'exception de cas rarissimes, il ne comporte pas des élaborations isolées, simplement déclenchées par un couple de sons, de quelques consonnes ou d'une seule voyelle. Dans l'audition colorée, les sons n'assument pas qu'une teinte (aspect auquel on a fait allusion

<sup>5</sup> Sur ce sujet, voir Virno, 2003; Mazzeo, 2003.

auparavant), mais une *valeur chromatique*. À ce propos, Flournoy reprend le témoignage de Saussure, en soulignant un aspect du phénomène autrement inexplicable (non par hasard, peut-être, encore aujourd'hui délaissé largement dans la littérature). Les expériences visuelles liées à la perception des voyelles, les soi-disant photismes, peuvent avoir un caractère négatif. Ils peuvent indiquer non seulement ce qu'une voyelle ou un son (de n'importe quelle couleur soit-il) *est*, mais aussi ce qu'une voyelle *n'est pas* (quelle couleur ne peut pas être la sienne) : c'est Saussure lui-même qui dit « mais s'il fallait définir la couleur d'un cri, il serait plus facile de dire quelles couleurs il ne représente pas, que de trouver la couleur qu'il rappelle positivement » (Flournoy, 1893, p. 52). Les photismes se différencient des mots parce qu'ils ont une chair sensorielle spécifique, ils se différencient de la perception pré-linguistique parce que chacun d'entre eux tend à assumer une valeur d'opposition procédant par négations.

C'est toujours notre linguiste genevois à faire allusion à un autre fait extrêmement significatif, le changement de couleur des voyelles en relation à la langue où elles apparaissent. Ainsi que le témoignent différents synesthètes<sup>6</sup>, la valeur chromatique d'une voyelle dans un mot allemand est généralement différente de celle qu'il assume dans un mot français : il s'agit d'une diversité de système concernant des rapports formels, c'est-à-dire internes à une seule langue historico-naturelle, mais qui, en même temps, assume une configuration sensorielle précise. Ainsi que le raconte un synesthète, le romancier V. Nabokov, ce *a* qui en anglais est marron comme « weathered wood », en français se transforme pour devenir « polished ebony » (cit. in Cytowic, 2002, p. 51). Toute langue a, littéralement, la couleur de la peau.

Le rapport complexe entre forme et substance linguistique exhibé dans l'audition colorée montre donc que, même sur un autre point, donner raison à Saussure signifie, peut-être, aller au-delà de Saussure : dans la langue n'existe aucun principe absolu d'économie grâce auquel réduire non seulement l'effort articulatoire des parlants (Saussure, 1922, p. 204), mais aussi un principe perceptif. Dans un certain sens, parler des couleurs, permet de faire le point sur des expériences autrement confuses parce que vagues ou indistinctes (Amacker, 1994) ; dans un autre, dire la couleur produit la couleur.

Les mots sont en état de générer des enfants paradoxaux : expériences, fruit du langage, mais difficiles à verbaliser. C'est peut-être pour cela que l'éminent linguiste M. X préfère se taire : la couleur des mots tombe d'abord dans l'universalité de l'anonymat, puis dans la prudence du silence.

---

<sup>6</sup> Voir par exemple Reichard, Jakobson, Werth, 1949, pp. 225-226 ; Duffy, 2001, pp. 23-24 ; Cytowic, 2002, p. 31 e ss.

**Tableau 1:** une comparaison entre l'expérience de Saussure et celle d'un nombre plus élargi de sujets. Les recherches de Flournoy, Marks et Day se réfèrent à un échantillon qui seul en partie coïncide: celui de Marks est le plus large, celui de Day parmi les plus récents.

Voyelles	Couleurs correspondantes				
	Saussure	Flournoy, 1893 (371 subjects)	Marks, 1975 et 1978	Day, 1996 (46 subjects)	Day, 2001 (184 subjects)
A	Blanchâtre et jaune	Blanc et noir	Rouge et bleu	Rouge	Rouge et jaune
E	Brun	Jaune et bleu	Jaune et blanc	Jaune et blanc	Jaune et bleu
I	Argent	Rouge blanc	Jaune et blanc	Blanc et noir	Blanc et noir
O	?	Rouge et jaune	Rouge et noir	Blanc	Blanc et noir
OU	Gris	Brun noir	Brun	–	–
U	Bleu foncé	Vert et bleu	Bleu, Brun, noir	Teintes foncées	Jaune, brun et gris

## BIBLIOGRAPHIE

- AA.VV. (2003), *Aux origines de l'abstraction 1800-1914*, Musée d'Orsay, 3 novembre 2003-22 février 2004, Editions de la Réunion des Musées nationaux, Paris.
- AMACKER, René (1994), *La théorie linguistique de Saussure et la psychologie*, «Cahiers Ferdinand de Saussure», 48, pp. 3-13.
- BERLIN, B., KAY, P. (1969), *Basic Colour Terms: Their Universality and Evolution*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles.
- BLEULER, E., LEHMANN K., *Zwangmässige Lichtempfindungen durch Schall*, Leipzig, 1881.
- CIFALI, Mireille (1983a), *Théodore Flournoy, la décourverte de l'incoscient*, «Le Bloc-notes de la psychanalyse», 3, pp. 111-131.
- CIFALI, Mireille (1983b), *Présentation*, «Le Bloc-notes de la psychanalyse», 3, pp. 133-139.

- CLAPARÈDE, Edouard (1900), *Sur l'audition colorée*, «Revue Philosophique», XLIX, pp. 515-517.
- CLAPARÈDE, Edouard (1903), *Persistence de l'audition colorée*, «Comptes rendus hebdomadaires des séances et mémoires de la société de biologie», 55, pp. 1257-1259.
- CYTOWIC, Richard E. (2002), *Synesthesia: a Union of the Senses*, MIT Press, Cambridge.
- DAUBRESSE, M. (1900), *L'audition colorée*, «Revue Philosophique», XLIX, pp. 300-305.
- DAY, Sean A. (2001), *Trends in Synesthetically Colored Graphemes and Phenomenes*, in [www.users.muohio.edu/daysa/types.htm](http://www.users.muohio.edu/daysa/types.htm).
- DE MAURO, Tullio (1968a), *Notizie biografiche e critiche su F. de Saussure*, in F. de Saussure, *Corso di linguistica generale*, trad. it. di T. De Mauro Laterza, Roma-Bari, 1983, pp. 285-364.
- DE MAURO, Tullio (1968b), *Note al «Corso di linguistica generale»*, in F. de Saussure, *Corso di linguistica generale*, trad. it. di T. De Mauro Laterza, Roma-Bari, 1983, pp. 365-456.
- FEHR, Johannes (2000), *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Presses Universitaires de France, Paris.
- FLOURNOY, Théodore (1890), *Sur l'audition colorée*, «Archives des sciences physiques et naturelles», vol. 27, 6 mars, pp. 352-354.
- FLOURNOY, Théodore (1892), *L'audition colorée*, «Archives des sciences physiques et naturelles», vol. 28, 3 novembre, pp. 505-508.
- FLOURNOY, Théodore (1893), *Des phénomènes de synopsis (audition colorée)*, Felix Alcan, Paris.
- HJELMSLEV, Louis (1943), *Omkring sprogteoriens grundlæggelse* (trad. française par U. Canger, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Editions de Minuit, 1971).
- JAKOBSON, Roman, Waugh Linda R. (1979), *The Sound Shape of Language*, Indiana University Press, Bloomington.
- LEPSCHY, Giulio (1974), *Saussure e gli spiriti*, in R. Amacker, T. De Mauro, L.J. Prieto, *Studi saussuriani per Robert Godel*, Il Mulino, Bologna, pp. 181-200.
- MARKS, Lawrence (1975), *On Colored-Hearing Synesthesia: Cross-modal Translations of Sensory Dimensions*, in S. Baron-Cohen, J.E. Harrison (eds.), *Synaesthesia: Classic and Contemporary Readings*, Blackwell, Oxford, 1997, pp. 49-98.
- MARKS, Lawrence (1978), *The Unity of the Senses. Interrelations among the Modalities*, Academic Press, New York.

- MAZZEO, Marco (2003), *Tatto e linguaggio. Il corpo delle parole*, Editori Riuniti, Roma.
- MAZZEO Marco (sous presse), *Vedere con le mani, toccare con gli occhi. Storia naturale della sinestesia*, Quodlibet, Macerata.
- REICHARD, Gladys A., Jakobson Roman, Werth Elisabeth (1949), *Language and Synesthesia*, «Word», 5, pp. 224-233.
- ROUSSEAU, Pascal (2001), *Confusion des sens. Le débat évolutionniste sur la synesthésie dans les débuts de l'abstraction en France*, «Cahiers du Musée National d'Art Moderne», 74, pp. 5-33.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1922), *Cours de linguistique générale*, Editions Payot, Paris, 2<sup>e</sup> éd.
- VIRNO, Paolo (2003), *Quando il verbo si fa carne. Linguaggio e natura umana*, Bollati Boringhieri, Torino.

Je remercie vivement les Archives Institut J.-J. Rousseau, pour la recherche qu'ils ont effectuée à notre demande. De celle-ci il apparaît que le questionnaire rempli par F. de Saussure ne s'y trouve plus. Par ailleurs, ils nous ont aimablement communiqué les renseignements suivants: "Le fonds Edouard Claparède déposé aux Archives Institut J.-J. Rousseau de Genève, comprend quelques documents sur l'audition colorée. Signalons en particulier un dossier intitulé "L'audition colorée" conservé dans une chemise bleu et contenant principalement des papiers relatifs à l'"Enquête statistique sur l'Audition colorée et les schèmes visuels" réalisée par Edouard Claparède dès 1892 : un questionnaire rempli de l'enquête adressé à Mlle Fanny Fournier habitant à Aix-les-Bains (Savoie, France); 3 pages de notes dactylographiées ou manuscrites; 11 pages dactylographiées avec annotations utilisées pour une émission radiophonique le 5 février 1936; des coupures de presse (1892-1895) et un questionnaire réalisé par Eduard Gruber, "Psychologischer Fragebogen über Gehörfarben, Gehorfiguren und Gehörhelligkeiten" (Leipzig, février 1893) . On trouve également dans ce fonds Edouard Claparède un autre dossier thématique consacré à l'audition colorée. Il s'agit d'une boîte contenant 11 brochures ou tirés à part de revues allemandes, américaines, anglaises ou suisses. Parmi ces publications, citons "L'audition colorée et les phénomènes similaires" communications de Francis Galton et Eduard Grüber lors du Congrès de psychologie expérimentale de Londres 1892, "Two cases of synaesthesia" par Charles S. Myers (1914, *British Journal of Psychology*), "Experimentale Untersuchungen über die Helligkeit der Farben" par Eduard Grüber (1893) ou encore "Stabilité des synopsies à de longs intervalles (32 et 45 ans) par Edouard Claparède (1936, *Archives de Psychologie*)".



Marco Mazzone

PROTO-CONCEPTS :  
ON NON-CONCEPTUAL CONTENT OF PERCEPTION\*

0. *Introduction*

The recent debate on conceptual *versus* non-conceptual content of perception brings up once more the matter of relationship between perception and language<sup>1,2</sup>. The two positions in play share a common assumption: they consider concepts as linguistic entities (at least, as entities which depend on the mastery of linguistic labels). The point on which they disagree is whether concepts, once conceived along these lines, are responsible for arrangement of perception or, on the contrary, perception is by and large independent of concepts. I intend to address this question on the basis of a theoretical hypothesis. I will suggest that the discussion cannot be

---

\* I wish to thank Alessandro Dell'Anna and Luca Malatesti, for the useful comments on this paper; and Stefania Arcara, who helped me with the English language.

<sup>1</sup> The debate has taken place inside the field of analytic philosophy, but it is obvious that other traditions have confronted with this topic too. I will say something about the tradition that stems out from Saussure's teaching in the next section.

<sup>2</sup> Among supporters of conceptual content we should include Evans (1982), Peacocke (1992), Dretske (1981, 2000), Cussins (1990), Bermudez (1995); whilst McDowell (1999), Brewer (1999) are among supporters of non-conceptual content. For a synopsis of the debate, see Gozzano (2002), Coliva (2002).

fruitful and clear unless we pose an explicit question: can perception be structured without any contribution of language (and if so, how)? In absence of a discussion about this topic, we risk to take for granted that the only way to supply perception with a structure, in particular one isomorphic to the structure of language, is by assuming that language shapes perceptual processes. This is, for instance, the position defended by McDowell in *Mind and World*. However, his opponents, while rejecting the thesis of the influence of language on perception, tend to neglect the relevance of the topic McDowell intended to point out: internal structuredness of perception. Yet, as I will try to show, the thesis that perception lacks any internal structure<sup>3</sup> is as much untenable as the thesis that structure is conferred by language. We should rather conceive the relation between world, perception and language as a partial isomorphism between different structures: perception captures within its structure some aspects of the structure of the world, and language captures within its structure some aspects of the structure of perceptual representations. Thus, we can keep McDowell's idea according to which perception is structured, and isomorphic to language: but the reason why this is so, is not because language determines that structure; on the contrary, language only reproduces (partially) the structure of perception with its own resources.

### 1. *A misunderstanding about Saussure*

It is worth noting that, though I will focus my attention on works in analytic philosophy, analogous issues have been discussed in other traditions too, for instance the one inspired by Ferdinand de Saussure. Many scholars have attributed to Saussure, and sometimes embraced themselves, the thesis according to which only thanks to language is the world seen as discrete and structured: without language, it would have appeared a non-structured sensorial *continuum*. As I tried to show elsewhere (Mazzone, 1998), this picture of Saussure is disputable and, even if correct, the thesis would not be essential to his thought. Saussure intended to call our attention to the fact that language has an internal structure of its own, a fact we have to recognize *even if* we think that perception presents itself as already organized. This idea has been developed by Luis Prieto (1975), who proposes to carry on what he assumes to be the actual position of Saussure on this topic. According to him, linguistic signs reproduce with their own resources a previous classification of reality, which he calls «system of intercomprehension» in order to make it clear that this is required for language acquisition too. Precisely because language has to *re-produce* the prelinguistic structure of the world, it has to have its

---

<sup>3</sup> Here again I should add «in particular, a structure isomorphic to the linguistic one». For the sake of simplicity, from now on I will omit the specification.

own principles of organization, and its own structure: it is this structure that allows language to reconstruct, in its own terms, a given system of relations.

Therefore, I believe that Saussure's position is consistent with the theses I stated above, and which is now time to address.

## 2. *What I do not want to say*

Before I defend these theses, however, it is convenient to circumscribe exactly what their purport is. In other words, I need to specify what I do not want to say.

First of all, I do not assert that every bit of language has some perceptual correlate. On the contrary, it seems quite obvious that a number of linguistic phenomena haven't any. Take, for instance, the concordance of gender between nouns and adjectives, in Italian and other languages. In many languages, gender is assigned arbitrarily: so the sun is masculine in Italian, but feminine in German. Now, when we say in Italian «il sole è caldo» («the sun is hot»), making the adjective agree with the noun, we are following a grammatical rule which makes it easier to understand the link between the two: but this rule has no correlate in properties shared by sun and heat. Examples could be multiplied, one more example could be: cognitive semantics advanced the idea that prepositions such as «on», «below», «along», «across» etc. depend on a general semantic system based on perceptual representations (see, for instance, Landau & Jackendoff, 1993). If this may seem quite plausible for some preposition (in some use), it is less so for others. Chomsky (1988:104), for instance, asserted that certain prepositions are simply markers for case, in propositions as Spanish «él ama a Juan». Whether you agree with Chomsky on this point or not, surely it is difficult to imagine any perceptual basis in instances of this sort. Then, no doubt, there are aspects of linguistic structure that have no correlate in the structure of the world, or in perceptual representations. At the most, what could be disputed is the extent of such phenomenon. According to some philosophers (e.g. Wittgenstein) we should include, among linguistic phenomena without perceptual correlates, logical operators as «and», «or», «not», «if...then» and so on. Many are inclined to think that also a number of lexical words, considered «abstract» in some sense, lack any referent in the perceptual domain. I tend to believe that theses of this sort presuppose a restrictive idea of what perceptual domain is (I addressed this topic in Mazzone, 2000). Anyway, the point here is that there exist aspects of language, in fact neither few nor unimportant, which do have obvious correlates in the world we perceive. It is this kind of phenomena that we are concerned with in the present analysis of language-perception relation.

Secondly, I do not want to claim that language cannot fix arbitrary boundaries in the world we perceive. An example which has been invoked frequently in the past is that of terms for colours. Well-known studies, though, have disputed that it was a good example; in fact cognitive regularities are supposed to constrain sensibly the freedom every language has in this domain (Berlin and Kay, 1969; Heider, 1972). Even if it is so, nonetheless we can have different arrangements of lexicon for the simple fact that each language can have a different number of terms for colours. Anyway, it is not difficult to find less disputable examples. Our calendar, with its seven-day weeks, is just one of the possible partitions in the regular sequence of equivalent solar cycles. Or, with an example taken by Frege, the North Sea has boundaries that we impose upon it arbitrarily. But, again, I do not intend to deny this point: there are indeed aspects of linguistic structure which are not forced upon us by perception; however, I propose to focus my attention on the numerous aspects of linguistic structure which *are* forced on us by perception. Let the calendar be arbitrary as much as it is: it rests nonetheless on certain perceptual regularities. Similarly, between cats, dogs and tables there are quite obvious and objective perceptual differences.

Thirdly, I don't intend to maintain that language cannot locally modify our perceptual categories. It can do so in two different ways: explicitly, through definitions that render salient some features which are not perceptual<sup>4</sup>, or which are perceptually less salient; or implicitly, by exposing subjects to the use of words, when this use is clearly in conflict with previously framed categories.

Not even this consideration, anyhow, force us to say that in general language is responsible for the arrangement of perceptual categories. Let us see why.

### 3. *Proto-concepts: the argument from the infinite interpretability of symbols*

There is a largely credited argument against the idea that linguistic symbols are *per se* able to determine their own reference. The argument says that a system of mere symbols (e.g. linguistic labels) can have infinite interpretations, therefore if you just look at the symbols you cannot say which of these interpretations is the right one (see, for instance, Marconi, 1997:16-20). In other words, if all you have is a structure of symbols, when you want to know what a symbol refers to, you haven't even the faintest idea of where to look for. Now, let us suppose that a perceptual category has been modified (or introduced) through an explicit definition of the word X. According to the argument, such a definition can succeed in

---

<sup>4</sup> At least in some sense of the word «perceptual».

assigning a reference to X only in case we already know the reference of the words used in the *definiens*. We must be able to go beyond mere relations among symbols in at least some point (in a number of points, I would say), otherwise we fall into the case of non-interpreted, infinitely interpretable, symbolic systems.

But perhaps things would be better if we considered, together with symbolic systems, their use in a community? Perhaps a subject could frame entirely her system of categories looking at the way language is used to make references in her community. It is not so: at least, not in the sense that symbolic systems and their use can suffice, if the subject cannot already count on a previous arrangement of perceptual phenomena in objects, properties, and relations, in order to constrain drastically her hypotheses on the reference of each symbol. Let us suppose perception place at our disposal nothing but a flow of non-organized data (non-analyzed visual images, etc.): looking at the use of a symbol, the subject should learn at the same time a) how to arrange a whole object (in a broad sense of «object»: object, property, etc.) starting from a variety of heterogeneous perceptual stimula, currently perceived; b) how to correlate these stimula with a variety of others, remote in time; and c) that this complex set of stimula, and not another one, is what has been labelled by the symbol. This seems to be an unattainable cognitive task: again, the subject would not even know where to begin to find the required principles of unification. Developmental psychologists found this argument to be unescapable: you can't explain how children learn language without presuming a prior system of categories, and some further constraints in order to guide the search for referents toward salient categories (see Carey, 1985; Markman, 1991). However, there is independent evidence that this is how things are: natural cognitive systems have an inborn prelinguistic disposition to «perceive objects», that is, to arrange spontaneously perceptual data in more complex structures. As has been observed, «even in the presence of a poorly developed apparatus and yet immature cortical centres, the visual world of new-born babies would have nothing to do with that 'chaos of muddled and bewildering sensations' William James talked about. Rather, it would simply be a world filled up with objects, just as our world is»<sup>5</sup>.

Form now on, I will call «proto-concepts»<sup>6</sup> the cognitive prelinguistic structures which unify heterogeneous perceptual data in representations of (types of)

<sup>5</sup> Mehler, Dupoux (1992:111). They present some of the research work which support this thesis.

<sup>6</sup> I think there are good reasons to call them «concepts», though they are independent of the mastery of language. Yet, since my opinion has little consensus today, I don't want a terminological divergence to obscure my theoretical point. The notion of «proto-concepts» is adopted, among others, by Dummett (1990:99), and Putnam (1992:29).

*objects*, and which are presupposed in language learning. There is another reason for which we need this kind of prelinguistic representations; a reason that, as long as I can tell, has received little attention. In order for representations of some kind to allow us to gather singular objects in types, they have to confront with the fact that instances of a (perceptual) type can present variations along a number of dimensions. For example, a representation of my cat predicts its tail to be correlated in a certain way to the rest of its body, but, obviously, the length of a tail varies from one cat to another. And the same happens with each dimension of variance (length, shades of colours, etc.). Now, of course we want the word «cat» to refer to every instances of the category, not only to my cat. The question is then: what is required to ensure such a result? The answer is that having symbols is neither necessary nor sufficient for that purpose. In order to gather a variety of individuals under one and the same type, we must be able to delimit the accepted scope of variance, for each possible (and relevant) dimension of variance. That is, we must be able to delimit a similarity space, such that instances which fall inside (i.e., in between accepted values) are judged members of the category.

A brief but important specification. Since I propose here to investigate if perceptual representations are structured (and if so, how), of course I only need to consider purely perceptual categories. It is not relevant whether concepts in some cases include information which is not perceptual (such as functional, theoretic, etc.) – so, for instance, it is not relevant that we may need some non-perceptual information (whatever that means) in order to establish that something is a cat<sup>7</sup>. The issue here is how a device which is apt to generalize purely perceptual information could work: a device, for instance, which recognizes cats thanks to their physical appearance (or thanks to any other purely perceptual feature). And it seems that, to succeed in that purpose, our device must be able: a) to represent continuous variances along perceptual dimensions (lengths along the three dimensions, shades of colours, sound intensities, and so on); and b) to bring together configurations which fall inside certain areas of that *continuum*. For instance, in order to have a proto-concept for colour we need a device which is apt firstly to represent the range of colour gradations, and secondly to bring together a set of adjacent shades, by fixing boundaries in that space of variance<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> In Mazzone (2000) I tried to cast some doubts on the very idea of non-perceptual information, a point which, however, is not at issue here.

<sup>8</sup> When the device has to confront with complex configurations, which vary along a plurality of dimensions, it has to fix the range of accepted values for *each* relevant dimension, in order to form similarity sets.

However, for none of these aspects, a) and b), we have reasons to believe that words or equivalent symbols are either sufficient or necessary. As to a), words are arbitrary and discrete, not analogic, means of representation, so they are not sufficient for analogic representation of variance spaces. On the other hand, analogic systems of representation do exist even where symbolic language is absent, as in many non-human animals: therefore, language is not necessary. As to b), I shall confine myself to this consideration: studies on neural networks have shown how a device which is apt to form similarity sets along dimensions of continuous variance could work. And neural networks can do that work without resorting to propositional symbols at all<sup>9</sup>. Therefore, symbols are not *necessary*. On the other hand, it is difficult to see how having propositional labels could be *sufficient* to form similarity sets. What can be done by symbols, taken together with their use, is to draw our attention to the fact that some individuals are similar: as when, for instance, distinct individuals are referred to by the same word «cat» (or distinct shades of colour are referred to by the same word «red»). But words *per se* do not specify similarities between instances; similarities have to be captured otherwise by our cognitive system. If it were not so, how could we distinguish between cases of mere omonimy and genuine similarity? We can do that because we recognize similarities independently of the use of words. What's more, recognizing similarities is not the whole story: we need a device that specifies boundaries within which things are similar *enough* for us to apply to them the same word. (Such a device can pick out either sharp or blurred boundaries, but some boundaries have to be fixed: otherwise, we could apply the word to everything.) If we lack a device of this sort, even the association between the word «red» and some shades of red can't help to ensure future applications of the word. Therefore, words are neither necessary nor sufficient conditions for generalizing on perceptual instances; while proto-concepts are both necessary and sufficient conditions.

To sum up, perceptual data have an organization of their own, prior to, and independent of, linguistic labelling. This shows up in the ability of animal cognitive systems both of arranging the flow of perceptual data in object configurations, and of gathering individual objects in similarity sets. On the other hand, it is true that language has the power to modify perceptual categories. In this limited sense, it can be said that language extends its effects far inside perception. But it is quite different to say that language can locally re-organize the system of proto-concepts (as it is in fact), and to say (which is in fact false) that only language allows us to frame perceptual data in categories. There must be a system of proto-concepts largely independent of language and prior to it.

---

<sup>9</sup> For a demonstration of this point, see for instance Churchland (1995).

#### 4. *Systematicity of thought: thoughts and concepts*

Amongst those who have denied that perception can have a language-like organization of its own, there is Jerry Fodor with his well-known «Language of Thought» thesis (Fodor, 1975). According to him, if you want to give an account of «systematicity» of thought, you must presume that thought consists in the manipulation of propositional symbols. This is the same as saying that only language-like symbols can have an organization of the right sort; perceptual representations, specifically, do not have the systematicity that is required to enable thought processes.

Yet, the considerations I made in the previous section seem to go in the opposite direction, i.e. toward a position like that of Gareth Evans (1982). Evans shares with Fodor the idea that thought is structured: this is what he means by his «generality constraint», a notion not different in essence from what Fodor calls «systematicity». Evans's idea can be so expressed: we cannot credit a subject with the thoughts that *Fa* and *Gb* (that the individual entity *a* is an *F* – fall under the concept *F* – and *b* is a *G*), unless the subject cannot understand the thoughts that *Fb* and *Ga* too. In other words, both Fodor and Evans believe that a thought is a complex entity made up of constituents which can enter into an infinite number of other thoughts (in accordance with general rules of combination). Their disagreement concerns the issue whether or not only propositional symbols ensure this kind of systematicity. In contrast with Fodor, Evans argues: «I certainly do not wish to be committed to the idea that having thoughts involves the subject's using, manipulating, or apprehending *symbols*» (Evans, 1982:101).

Incidentally, there is at least one passage in which Fodor appears to be adopting a point of view that is not inconsistent with Evans's. Fodor (1987:166, n. 2) asserts that his arguments for systematicity of thought were intended against connexionism, not against perceptual representations. Anyway, in many other passages Fodor doesn't leave room for doubts about his true position: he believes that concepts we think with are a kind of mental, word-like, symbols; and that this only can ensure systematicity.

Let us ask, then: Is it true that only a language enables a subject to think *Ga*, for the mere reason that he thinks *Fa* e *Gb*? The answer here depends on what we mean by «being able to think *Ga*». Let us suppose that a subject is able to perceptually represent the fact that *a* is a cat, and that *b* is black<sup>10</sup>. This ability normally enables

---

<sup>10</sup> We are presupposing the conclusions of the previous section: there is a legitimate and clear sense in which we perceive – or perceptually represent – objects (properties, etc.), not brute and not-analyzed perceptual data. So, in a clear sense, I see a black cat, not specks of colour, edges, etc.

her to perceptually represent the fact that  $b$  is a cat and that  $a$  is black, too – assuming it is so. Therefore, in a sufficiently clear sense perception *is*, after all, systematic. It might be the case, though, that what we were asking for was something slightly different: we wanted to know whether, whenever the subject is representing the fact that  $a$  is a cat, she can also ask herself if  $a$  can purr, if Fuffy is a cat, or whatever else she likes to ask, independently of what she is actually perceiving at present. In other words, we can adopt – it is even reasonable to do it – a more demanding meaning of «thinking», according to which if a subject thinks  $Fa$ , then she is able to analyze this thought, either picking out  $a$  and asking herself which other properties it may have, or picking out  $F$  and asking herself who else may present that property.

Now, if we adopt this meaning of «thought» – and, as I said, I find this reasonable – it seems clear that only by means of a symbolic language we are in a position to think: that is, only a symbolic language allows us to intentionally (and systematically) explore certain combinatorial possibilities<sup>11</sup>. It should be clear, however, what this conclusion amounts to. In particular, it has *not* been shown that only through language we can have representations which are apt to combine each other (according to general rules) just in the way concepts do. On the contrary, there are good reasons to believe that such a structured network of representations is already given in a pre-symbolic format. Rather, what turned out to be lacking when language is absent is the full *intentional accessibility* of these representations.

Let us suppose, in fact, that there is a real language of thought, as Fodor proposed; in order to apply its mental symbols, we would need proto-concepts all the same, i.e. we need something that is apt to gather instances of each category under the appropriate symbol. Thus, for each mental symbol we need a proto-concept. Therefore, mental symbols do nothing but labelling proto-concepts, which by themselves form a network of categories that is isomorphic to natural languages<sup>12</sup>. Natural languages, on the other hand, are constituted by entirely accessible symbols, which enable subjects to form indefinitely many propositional

<sup>11</sup> Here «systematically» is intended to emphasize that, in *some* measure, even non-linguistic animals are able to «think» in the specified sense, i.e. to intentionally explore possible combinations of representations. But they are not able to do it *systematically*.

<sup>12</sup> Such isomorphism is, of course, partial: we can have perceptual categories without any corresponding word; and, according to many, also words without any corresponding (perceptual) category. Besides, there are combinations which are possible in a propositional format, but impossible with perceptual categories: you can say, for instance, «the square is round», but you cannot perceptually represent it. But this consideration, as far as I can tell, does not affect my point, which just concerns areas in which *there is* indeed isomorphism.

combinations (each property can be attributed to each individual, etc.). And that would explain some features of symbolic thought that we cannot find in «proto-thought», which is based on perceptual representations: though proto-concepts already have a systematic structure (for instance, each spatial object can be red, green, smooth, etc.; and red applies to flags, bicycles, etc.), nonetheless the subject cannot intentionally explore their possible combinations<sup>13</sup>. To do that, we typically use natural languages.

In sum, what I am suggesting is that Fodor has to cope with a dilemma. If you don't presuppose proto-concepts, you cannot say what it is that ensures appropriate applications of mental symbols. On the other hand, if you presuppose proto-concepts, it isn't clear what is theoretically gained by the language of thought hypothesis: in fact, the structure of thought is already ensured by proto-concepts, and systematic accessibility is ensured by natural language. In other words, it seems to me that Fodor's is a gratuitous hypothesis, and that it should be substituted by a more sober and frugal picture, such as the following. We call «thoughts» and «concepts» certain entities – but perhaps we should say better: certain abilities – which trade across the boundaries between language and perception: a concept could be defined as the ability of grasping, thanks to language, a (content that is fixed by a) proto-concept. Without this accessibility, we would just have a proto-concept.

##### 5. *McDowell and Brandom*

Now we can turn again to the conceptualism/non-conceptualism debate.

Jonh McDowell (1999) called our attention to some reasons for thinking that perception is well-structured. This is, among other things, what he means when he says that perception is «conceptual». Yet, McDowell intends also to maintain that this organization of perception could not be put into effect without the intervention of language. Supporters of non-conceptualism, on the other hand, tend to accept the correlation which McDowell presupposes (if perception is structured, it is language that has framed it), and to negate both premise and conclusion. It seems to me that we should break the correlation instead, by acknowledging that perception is endowed with structure *and* that it is so independently of language. But let us see why McDowell maintains that perception is structured.

To begin with, McDowell believes that perception is fallible, and revisable in its own boundaries – as it were. We do not accept responses of perception passively;

---

<sup>13</sup> At least, not in a very general way. See foot-note 18.

quite on the contrary, we do distinguish between correct and illusive responses. That means that a rational element comes into play (McDowell, 1999:12). Now, according to McDowell, that rational element is already in play *inside* perception. I think McDowell is right, in this sense: perception is a complex process, which includes procedures that control the coherence of heterogeneous perceptions. But does it mean necessarily that here some explicit (i.e., propositional) inferential processes intervene? I don't think so. Let us put our mind to the well-known phenomenon of distortion of visual perceptions in water, and then to bears that catch fishes with a blow from their paw. Co-ordination between sight and movements in such cases requires automatic correction of visual perceptions, relative to what lies beneath the surface of the water. Bears must have apprehended to effect that perceptual correction. And, no doubt, they have done it without any explicit, propositional inference.

It is true that control on coherence of perceptions can locally be triggered by language – this is the same point we made about perceptual categories. You can inform someone, for instance, that a stick which has been dipped in water just *seems* to be broken. But linguistic information is plausibly not necessary (and, I guess, not even sufficient). You can obtain the same effect on the ground of perceptual evidence alone, as behaviour of non-linguistic animals shows.

McDowell, however, maintained that perception is structured in a second sense. Experience, he says, supplies us directly with «thinkable contents» (McDowell (1999:30). That is, perception has to have in itself the structure which is required to form judgments – in other words, the very same structure of judgments. For instance, we would not credit a subject with colour experiences unless she were able to grasp the correlation between colours and surfaces (McDowell, 1999:31). This brings us back again to what was said in the previous section. If McDowell has in mind the ability of *explicitly* grasping the correlation between colours and surfaces, it is obvious that we cannot have it without language. We cannot infer «if it is a surface, then it is coloured», or «if there is colour, then there must be a surface» – and, for that, we cannot express the judgment «every surface is coloured» – unless we have a language to do that. Yet, in an obvious sense these pieces of information are embodied in perceptual systems of many pre-linguistic animals, and of human beings too. We cannot perceive colour unless on a surface, and we cannot perceive a surface unless as coloured (in a broad sense: as reflecting light in a certain way). So, it can be said in a perfectly clear sense that every visual system has to know the correlation between colours and surfaces. What a visual system cannot do, is to make this correlation explicit.

Finally, McDowell maintains that perception is conceptual (i.e., structured) in the sense that it receives its structure from language. This, however, does not follow

from the previous senses in which we found perception to be structured. In sum, I think we have some reasons to believe that *perception is structured*, and yet that *such a structure has not been introduced by language*. Language would rather add the faculty of explicitly grasping some implicit contents, and their inferential relations. Someone could be tempted to think that this picture is very close to the one proposed by Brandom (2000). Brandom in fact:

- a) maintains that perception is a purely causal phenomenon, without «any particular conceptual [...] significance» (Brandom, 2000:206, n. 7);
- b) equates possessing a concept to mastering the use of a word<sup>14</sup> – so, point a) says that perception is independent of language;
- c) assigns to language the function of «expression»: i.e. «of making *explicit* what is *implicit*», by «turning something we can initially only *do* into something we can *say*» (Brandom, 2000:8).

Point c), in particular, seems to say something I maintained repeatedly: i.e. that language has the power of making explicit the structure of our overall experience as it is already given in perception. Let us take one of Brandom's examples: if a parrot says «that's red», we cannot credit it with conceptual capacities since it is not able to infer from that «that's not green», or «that is coloured» (Brandom, 2000:48). In Brandom's «expressivist» wording, only a human being, and not a parrot, is able to explicitly grasp («to say») something they both can do. The «doing» which human being and parrot share, and that only human beings can make explicit, is the product of an implemented-in-perception ability: that is, at least i) the ability of perceptually correlating surfaces and colours in accordance with rules that prevent one from attributing different colours to the same surface (if red, then not green); ii) the ability of attributing colour to surfaces without muddling up this property with others, let us say smells, sounds, etc. (therefore, the perceptual system treats red as a species of a common *genus*: if red, then coloured).

I'm not sure that this reading of Brandom (2000) is entirely legitimate. He insists that it is more advisable to understand knowledge (even *perceptual* knowledge) as based on language, rather than language as depending on more basic faculties. (From this point of view, divergency with McDowell tends to fade away.) As a consequence, Brandom (2000) doesn't accord explicit attention to perceptual processes: so, it is not easy to say whether he would maintain that perception is structured before any intervention of language, as I have argued. But the issue isn't

---

<sup>14</sup> «Concept use is treated as an essentially linguistic affair»; a few lines below, Brandom embraces Sellars's slogan «grasping a concept is mastering the use of a word» (Brandom 2000:6). Thinking is equated to «a kind of inner saying» (Brandom 2000:5).

circumscribed to Brandom: there is a general inclination, even among supporters of non-conceptualism, to deny that perception is structured, as a consequence of certain theoretical options. Let us see why.

### 6. *Inferential roles and the structure of perception*

In which sense supporters of non-conceptualism are inclined to underestimate the internal organization of perception? As Gozzano (2002) pointed out, there are many scholars, both among conceptualists and non-conceptualists, who equate concepts to «inferential roles»: that is, they assume that the content of a single concept is entirely specified by (is identical to) the overall inferential relations it has with other concepts. People who adopt this position tend to subscribe the following principle too:

(P) A content is non-conceptual if it is not involved in the inferential relations which typically constitute the corresponding concept. (See Gozzano, 2002:138.)

In other words, if one embraces inferential-role theory together with non-conceptualism, then she tends to believe that conceptual contents are constituted by their inferential relations, while perceptual contents are not. However, to believe this is to deny, in some sense, that perceptual contents are organized in systems of relations. The point is: in which sense?

A first reading could be the following: even if there were any relations between perceptual contents, they would not be relations between words. This reading makes principle P completely trivial: it is obvious that perceptual contents are not conceptual, if what is meant is that they are not involved in relations between propositional symbols. In fact, perceptions *are not* propositional symbols.

A less trivial reading is the following: even if there were any relations between perceptual contents, they would not be (in general) *intentionally accessible* relations. As it should be clear, this is a position I would subscribe: it does not prevent perception from being structured prior to the intervention of language. Is this a position, however, that an inferential-role theorist would like to embrace?

In general, inferential-role theory is thought to be an alternative to (purely) causal theories of conceptual content: i.e., to theories which maintain that perception determines conceptual content. So, it depends on what is meant by saying that conceptual content is not determined by perception. Let's suppose one means that, since conceptual content concerns *explicit* relations between contents, *implicit* relations between them which are already given in perception are of no importance. In this case, it could be said that conceptual content is not determined by perception in that *its feature of*

*explicitness* is not given in perception – though, in fact, explicit relations between symbols just «duplicate» the relations which are already given in a perceptual format. Therefore, we would not be obliged to deny that the content which is made explicit by symbols was already given in perception: still, it was not explicit – therefore, it was not yet *conceptual* content<sup>15</sup>. So, there would be no reason to refuse the above mentioned reading. It could be conceded that there are relations between perceptual contents; but these are not (generally) intentionally accessible relations.

However, I tend to think that, in many cases, inferential-role theorists mean something rather different when they say that conceptual content is not determined by perception. According to many of them, not only the explicitness of contents, but contents itself are not already given in perception. The problem is how to make sense of this picture, since of course we cannot adopt the reading at issue anymore. I can imagine two further readings, which only at a first sight may seem satisfactory.

The first is: perceptual contents do not have any relation with each other – neither intentionally accessible relations, nor implicit ones. But, simply, this seems to be false. There are in fact relations between perception of colours and perception of surfaces, between perception of red and perception of green, between perception of parts (or properties) of an object and perception of other parts (or properties) of the same object, and so on. Besides, if there were not relations between perceptual contents inside perception itself, it would not be clear how these relations could be introduced at a conceptual level: what could possibly be their origin?

The second reading at issue is the following. We could maintain that there are indeed (implicit) relations between perceptual contents, but these relations do not contribute to the individuation of such contents. While, on the contrary, in order to determine conceptual contents, (explicit) relations between them do matter. But, again, this does not seem to be a promising option: at least for some aspects, it seems as though relations between perceptual contents do matter for their individuation. It is not clear how we could have a perceptual content of red unless this content had appropriate relations with perceptual content of green, of colour, of surface in general, and in particular of red surfaces, etc.<sup>16</sup>

Someone could be tempted to object that there is a difference between perceptual and conceptual content: granted, for the sake of argument, that *some* relations

---

<sup>15</sup> In accordance with what I said in section 4, here I do not consider conceptual content as a completely different entity from perceptual content: it is just perceptual content which has been made explicit.

<sup>16</sup> In other words, let us ask: could we have a perceptual content of red which is undistinguishable from perceptual content of green, or which does not apply to surfaces, etc.?

are constitutive for perceptual contents, conceptual contents – it could be argued – are instead holistic, that is, *all* the relations between concepts do matter. (It is a fact that many supporters of inferential-role theory take holism seriously.) This seems to be a blind track. In the first place, it is not so clear that holism has an understandable meaning. With regard to linguistic holism, Marconi (1997:48) observed: «As soon as we realize what the phrase ‘the whole language’ means, holism begins to look slightly crazy». More generally, one thing is to agree with Quine (1953) on this point: it seems there isn’t any theoretically grounded way of drawing a sharp boundary between what is or is not constitutive of meaning (and this seems to apply to concepts too). Quite another thing is to maintain that, as a consequence, *all* linguistic relations matter for individuation of meanings, or that *all* conceptual relations matter for individuation of concepts – a conclusion which is debatable, to say the least (see again Marconi, 1997:41). In the second place, putting aside the fact that holism is a controversial thesis, on a pre-theoretical ground our intuitions on this topic do not seem to point out any difference between perceptual and conceptual content: just as there are, intuitively, inferential relations between words (or between concepts) which appear to be more constitutive than others, so it seems to be between perceptual contents.

Let us draw some conclusion. Inferential-role theory does not imply or presuppose *per se* that relations between perceptual contents lack, or that they are irrelevant for the individuation of those contents. In fact, one can assume that relations between perceptual contents are constitutive of these, and that conceptual contents are just an explicitation of perceptual contents, and yet believe without incoherence that conceptual contents are not wholly explained by perceptual contents, in that relations between concepts are *explicit*. This is the position I tried to defend here. Unfortunately, many supporters of inferential-role theory seem to believe that, if you want inferential relations between concepts to matter at all, then you must deny perceptual content has all the relevant information already inside it. As a consequence, they presume they are obliged to deny that perceptual content has (partially) the very same structure we find at the conceptual level. However, besides the arguments I provided above to show that perception has such a structure, in this section it has been hopefully demonstrated how hard it is to make sense of inferential-role theory on the assumption that perceptual relations are absent, or irrelevant.

## REFERENCES

- BERLIN, B., KAY, P. (1969), *Basic color terms. Their universality and evolution*, University of California Press, Berkeley.

- BRANDOM, R.B. (2000), *Articulating Reasons*, Harvard University Press, Cambridge Mass. - London.
- CAREY, S. (1985), *Conceptual Change in Childhood*, MIT Press, Cambridge Mass.
- CHOMSKY, N. (1988), *Language and Problems of Knowledge. The Managua Lectures*, MIT Press, Cambridge Mass.
- CHURCHLAND, P.M. (1995), *The Engine of Reason and the Seat of Soul*, MIT Press, Cambridge Mass.
- COLIVA, A. (2002), «In difesa del contenuto non concettuale della percezione», in Parrini (2002).
- DUMMETT, M. (1990), *Alle origini della filosofia analitica*, il Mulino, Bologna; or. ed. *Ursprünge der analytischen Philosophie*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1988.
- EVANS, G. (1982), *The Varieties of Reference*, Oxford University Press, Oxford.
- FODOR, J. (1975), *The Language of Thought*, Crowell, New York.
- FODOR, J. (1987), *Psychosemantics*, MIT Press, Cambridge Mass.
- GOZZANO, S. (2002), «Il contenuto non concettuale degli stati mentali», in Parrini (2002).
- HEIDER, E. (1972), «Universals in color naming and memory», in *Journal of Experimental Psychology*, 93, pp. 10-20.
- LANDAU, B., Jackendoff, R. (1993), «‘What’ and ‘where’ in spatial language and spatial cognition», in *Behavioral and Brain Sciences*, 16/2, pp. 217-38.
- MARCONI, D. (1997), *Lexical Competence*, MIT Press, Cambridge Mass.-London
- MARKMAN, E.M. (1991), «The whole-object, taxonomic, and mutual exclusivity assumptions as initial constraints on word meanings», in Gelman, S.A., Byrnes, J.P. (eds.), *Perspectives on Language and Thought. Interrelations in Development*, Cambridge University Press, Cambridge.
- MAZZONE, M. (2000), *Percepire astrazioni*, CEL Università della Calabria, Rende.
- McDOWELL, J. (1999), *Mente e mondo*, Einaudi, Torino; ed. or. *Mind and World*, President and Fellows of Harvard College, 1994.
- MEHLER, J., DUPOUX, E. (1990), *Appena nato*, Mondadori, Milano; or. ed. *Naître humain*, Odile Jacob.
- PARRINI, P. (2002), *Conoscenza e cognizione*, Guerini e Associati, Milano.
- PUTNAM, H. (1992), *Renewing Philosophy*, President and Fellows of Harvard College.
- QUINE, W.V.O. (1953), «Two Dogmas of Empiricism», in idem, *From a Logical Point of View*, Harvard University Press, Cambridge.

Corinne Rossari

## LE SYSTÈME DE LA JUSTIFICATION EN FRANÇAIS\*

### 1. *Introduction*

Dans cet article, notre objectif est d'appréhender la notion de justification par le biais des contraintes que les emplois des expressions censées servir une telle relation exercent sur leur entourage discursif. Nous nous appuierons sur l'analyse de quatre de ces expressions : *car*, *la preuve*, *en effet* et *effectivement*, qui relèvent chacune d'un paradigme syntactico-lexical différent (une conjonction de coordination, un syntagme nominal, un syntagme prépositionnel et un adverbe), mais qui semblent couvrir une même fonction discursive : la justification. Nous verrons que cette harmonie discursive n'est due qu'au flou inhérent à la notion de justification et que derrière cette notion se masque en fait un système hétérogène tant au niveau du type même de la relation en jeu qu'au niveau des entités de sens sur lesquelles la relation se fonde.

---

\* Cet article est une contribution au projet FNRS n° 610-062821, intitulé *Typologie sémantique et classification des emplois des connecteurs pragmatiques du français*. Je remercie vivement les trois collaboratrices au projet, Anne Beaulieu-Masson, Corina Cojocariu et Violaine Paillard, pour leur lecture attentive et leurs remarques très judicieuses. Je tiens également à remercier chaleureusement Marion Carel qui a suivi de près l'évolution de cette recherche.

## 2. Les différentes manifestations de la relation de justification

Il est certes des contextes où ces quatre expressions sont passibles d'être utilisées pour manifester le même type d'effet, à savoir indiquer que le discours qu'elles introduisent sert à motiver celui qui les précède.

(1) Il est jeune, il est intact. Casier judiciaire vierge: c'est ce bonhomme-là qui ferait l'affaire. Tu entends, Laura ?»

Laura avait entendu, bien sûr. **La preuve**: elle faisait la tête. C. Paysan, *Les feux de la Chandeleur* < Frantext

Laura avait entendu, bien sûr. [Effectivement / En effet / Car] elle faisait la tête.

L'énoncé «elle faisait la tête» motive la présomption, exprimée dans l'énoncé qui le précède directement, selon laquelle «Laura avait entendu la conversation». En cela, cet énoncé que nous appelons Y sert à justifier ce qui est avancé dans l'énoncé «Laura avait entendu, bien sûr», que nous désignons par X. Si cette manière de décrire l'enchaînement a l'avantage de mettre l'accent sur le point commun qui fait que ces quatre expressions semblent intégrer un même paradigme discursif, elle fait référence à une notion, qui, comme le relève Ducrot, n'a aucun fondement théorique.

«A propos de *car*, nous parlions d'une justification au moyen de *q*, de l'acte accompli en disant *p*. Qualification dont on ne saurait prouver qu'elle est inexacte. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est bien vague (qu'est-ce que *justifier*?), et que son caractère vague est rendu nécessaire par le fait que nous prenions, pour décrire dans le métalangage les faits du langage, une notion de la langue ordinaire, notion qui n'a aucune vocation particulière à constituer un concept théorique, et dont on ne saurait attendre, sauf par un acte de foi dans les vertus du langage ordinaire, qu'elle permette une caractérisation scientifique de l'acte de parole.» (Ducrot 1983: 169).

Indépendamment du problème théorique que pose le recours à une telle notion, il apparaît assez nettement que l'énoncé Y ne revêt pas la même fonction selon qu'il est introduit par l'une ou l'autre de ces expressions. Mais, dès que l'on cherche à caractériser cette fonction, on a l'impression d'être démunis d'outils. Pour *car*, on peut invoquer la relation d'explication issue d'une forme dialogique dont *car* serait le pivot. Cette description s'appuie sur l'origine de la conjonction, à savoir la forme latine *qua re*, dans laquelle *qua* correspond à l'ablatif du pronom interrogatif, l'ensemble signifiant à *cause de quelle chose?*, i.e. *pourquoi?*

«A l'origine de *X car Y*, on aurait ainsi une sorte de dialogue cristallisé en monologue. On imagine un premier interlocuteur disant X. Un second demande

*Pourquoi?*, et le premier répond : Y. (...) L'emploi de *car* pour introduire une explication aurait donc à sa base un procédé rhétorique courant, qui consiste à faire comme si quelqu'un vous posait les questions auxquelles on a envie de répondre (procédé qui commande bien des développements universitaires, et dont le langage enfantin contient de nombreux exemples).» (Ducrot 1983 : 177).

Pour *effectivement*, les outils de la polyphonie permettraient de donner corps à l'intuition selon laquelle les instances de prise en charge doivent être différentes pour X et pour Y. La caractérisation de *en effet* et de *la preuve* reste en revanche difficile à élaborer. L'examen des contraintes que chacune de ces expressions impose au contexte dans lequel elle apparaît permettra de faire ressortir les différences pressenties.

Il est en effet bien des discours où le choix de l'une ou l'autre de ces expressions ne semble pas n'obéir qu'à des préoccupations stylistiques, dans la mesure où l'usage d'une autre expression que celle employée dans la version d'origine conduit à des changements interprétatifs sensibles, voire même à des difficultés mettant en péril la cohérence de l'enchaînement.

(2) Après deux mois d'enquête, le temps de débriefing ses sources diverses, officielles et secrètes, la CIA vient d'admettre son erreur. **Effectivement**, il n'y a aucun signe de radioactivité suspecte. < Presse écrite, 1997.

Après deux mois d'enquête, le temps de débriefing ses sources diverses, officielles et secrètes, la CIA vient d'admettre son erreur. **#En effet / #Car / La preuve**, il n'y a aucun signe de radioactivité suspecte.

L'emploi de *en effet* et *car* est possible, mais il modifie sensiblement le sens de l'enchaînement (d'où la notation avec le signe «#») en forçant une interprétation où l'énoncé introduit – telle une séquence au style indirect libre – répercute la voix de la CIA. Cette interprétation est refusée par *la preuve*, ce qui provoque un déficit quant à la cohérence de l'enchaînement (noté par le signe «??»).

Nous allons donc explorer les conditions d'emploi de chacune de ces expressions afin de saisir ce qu'elles nous disent sur la relation de justification qu'elles sont censées souligner.

### 3. Justifier en validant au moyen de «car»

Nous allons commencer par expliciter les contraintes liées à l'emploi de *car*, qui, suite aux travaux de Ducrot, est considéré comme le marqueur prototypique de la justification.

Intuitivement, on a vu que «justifier», c'est motiver une énonciation précédente. Mais motiver quel aspect de cette énonciation? Le motiver comment? C'est en répondant à ces deux questions que l'on cernera les contours d'une telle notion. Prenons le cas du discours qui suit.

(3) Il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, **car** elle ne fait qu'y souffrir. < Marivaux, *La Vie de Marianne*.

Qu'y fait *car* Y? Il motive l'énonciation de X en augmentant la plausibilité de l'état de choses évoqué, à savoir «la terre est un séjour bien étranger pour la vertu». Cette propriété devient tangible si, au lieu d'un état de choses présenté comme plausible, l'énonciation de X évoque un fait constaté. Dans un tel cas, l'emploi de *car* change l'interprétation de l'enchaînement en présentant l'énoncé introduit comme une cause donnée en tant que raison, en tant qu'explication au sens de Ducrot (1983) du phénomène constaté, rapporté dans le premier énoncé.

(4) Je sais que la terre est un séjour bien étranger pour la vertu, **#car** elle ne fait qu'y souffrir.

Il paraît opportun de bien dissocier ces deux emplois pour *car*. Le recours systématique à la relation d'explication ne saurait en effet rendre compte de certaines malformations. Par exemple, on ne peut concevoir le discours suivant avec *car*, alors que l'évocation de la pluie est bien une explication convaincante pour le fait constaté.

(5) Tiens, la route est mouillée, **??car** il a plu.

(6) La route est mouillée, **??car** il doit avoir plu.

Vs.

(7) Tiens, la route est mouillée, il a plu.

(8) La route est mouillée, il doit avoir plu.

(9) La route est mouillée, **car** il a plu.

Intuitivement, les raisons de la malformation de (6) sont compréhensibles : l'explication d'un phénomène attesté (la route mouillée) ne peut pas consister en une hypothèse (la probabilité de la pluie signalée par le *devoir* épistémique). La malformation de (5) est en revanche plus difficile à motiver. Quoiqu'il en soit, étant donné que la relation d'explication n'est pas assez contrainte pour rendre compte du caractère inapproprié de *car* dans certains discours, nous réservons le recours à cette relation uniquement pour les configurations dans lesquelles *car* permet au locuteur d'ajouter au fil du texte un commentaire visant à répondre à une question

potentielle en *pourquoi* concernant un fait attesté. Ce fait peut correspondre à un état de choses, mais il peut aussi être de nature métalinguistique (comme le choix d'un mot pour désigner un objet). L'extrait suivant de La Fontaine permet d'illustrer ces deux possibilités<sup>1</sup> :

(10) Un lièvre en son gîte songeait, **car** que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ? < La Fontaine, *Le Lièvre et les Grenouilles*.

Extrait, que l'on peut modifier comme suit pour illustrer le second cas :

(11) Un lièvre, **car** c'était bien en lièvre, en son gîte songeait...

Dans les deux cas, le segment introduit par *car* est utilisable comme réponse à la question : *Pourquoi est-ce que le lièvre songe en son gîte* et *Pourquoi est-ce que tu l'as dénommé «lièvre»*. Notons que cette contrainte, si tenue soit-elle, permet de rendre compte de l'emploi étrange de *car* en tant qu'introducteur d'explication (dit dorénavant *car* «explicatif») en (5). Il serait en effet tout à fait étrange d'envisager la question : *Pourquoi est ce que la route est mouillée?* en tant que réaction à l'énonciation *Tiens, la route est mouillée*.

Il apparaît clairement que, dans de telles configurations, l'énoncé introduit par *car* ne sert pas à motiver ce qui est avancé précédemment. Dans la suite de cet article, nous ne considérerons que les emplois où l'énoncé introduit par *car* peut être interprété comme ayant une telle visée. Nous les dénommons emplois de «*car* de validation».

#### Profil sémantique et relationnel du *car* de validation

La proposition *p*, issue de l'énonciation de X, sur laquelle *car* se greffe doit être présentée par l'énonciation de X comme envisagée et non comme admise dans l'état d'information commun des interlocuteurs. A la suite de l'énonciation du discours «X *car* Y», le nombre de mondes où la proposition *p* n'est pas vérifiée a diminué. Cette diminution assure la relation de validation nécessaire à l'emploi de *car*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous devons cette illustration à Anne Beaulieu-Masson.

<sup>2</sup> Pour cette description, nous utilisons un modèle de sémantique dynamique inspiré de Veltman (1996), selon lequel les énonciations viennent modifier les états d'information en supprimant les mondes où les propositions qui leur sont sous-jacentes ne sont pas vérifiées. Nous renvoyons à (Rossari 2000 : 156-157) et à (Beaulieu-Masson 2004) pour une présentation du modèle. Pour les objectifs de cet article, il suffit de retenir que toute énonciation véhicule au moins une proposition, présentée par l'énonciation soit comme admise, soit comme envisagée dans l'état d'information en cours et que l'accroissement du savoir est représenté par la suppression des mondes où une certaine proposition n'est pas vérifiée.

Ce profil ne décrit pas directement la signification de *car*, mais il pose les conditions, induites par la signification de *car*, déterminant l'apparition de la conjonction. Il est fondé sur la différence entre proposition *envisagée* et proposition *admise* et sur la relation de *validation*.

Une proposition est présentée comme *envisagée* par une énonciation si les interlocuteurs considèrent possible qu'elle soit vraie, ou, en d'autres termes, si la vérité de cette proposition n'est pas contraire à ce qu'ils savent du monde. Une proposition est présentée comme *admise* par une énonciation, si les interlocuteurs la considèrent comme vraie. Pour donner une assise à la distinction entre proposition admise et envisagée, on peut utiliser les travaux sur l'*évidentialité* (terme qui est un calque de l'anglais formé à partir du substantif *evidence* qui signifie *indication, témoignage*). Le propos de ces travaux est de reconnaître les indications qui, en langue, permettent de signaler la source à l'origine de l'information transmise dans un énoncé. Il peut s'agir d'un emprunt, d'une inférence du locuteur ou d'une perception directe de celui-ci. Le français est une langue assez faiblement marquée quant aux indications de source, et, par conséquent, la plupart des énoncés peuvent être ambigus. Si l'on prend pour exemple la réplique de Bérénice face aux larmes de Titus dans la pièce de Racine :

(12) Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez ! J. Racine, *Bérénice*.

l'énoncé *vous pleurez* transmet une information obtenue par perception dans cette réplique. Mais, prononcé par un tiers, qui, sans voir les larmes de Titus, perçoit sa tristesse, ce même énoncé véhiculera une information obtenue par inférence. Ou encore, adressé à Titus en tant que demande de confirmation (le locuteur ne sait que penser en voyant Titus, mais il vient d'apprendre par Bérénice que l'empereur pleure), ce même énoncé peut être interprété comme transmettant une information obtenue par emprunt. Suivant la source que l'on envisage, la proposition véhiculant l'information n'aura pas le même statut quant à sa représentation dans l'état d'information des interlocuteurs. Une proposition obtenue par perception sera représentée comme admise dans l'état d'information, i.e. vraie dans tous les mondes de cet état, alors qu'une proposition inférée ou empruntée sera représentée comme envisagée, i.e. vraie dans certains mondes de cet état.

Ainsi, le profil prévoit que l'on ne peut construire un discours dans lequel l'énoncé X ne permet pas d'interpréter la proposition qu'il sous-tend comme envisagée.

(13) Ce fruit est délicieux, <sup>??</sup>*car* je l'ai goûté<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Signalons au passage que le *car* d'explication est tout aussi exclu. Le segment introduit par la conjonction ne répond pas à une question en *pourquoi* relative à l'état de choses décrété par l'énoncé X: – *Pourquoi est-ce que ce fruit est délicieux?* – *Parce que je l'ai goûté.*

Sans indication particulière, un énoncé comme *ce fruit est délicieux* — qui est un exemple emprunté à Ch. Bally, (cf. Bally 1965 : § 47) — est compris comme relevant d'une évidence liée à la perception du locuteur. Bally le décrit comme signifiant «*j'ai du plaisir à le manger*». Son interprétation convoque donc directement l'expérience du locuteur. L'énoncé Y (*je l'ai goûté*) ne fait que renforcer cette interprétation. Pour cette raison, la proposition issue de X ne peut être représentée que comme admise dans l'état d'information des interlocuteurs. Il faut, selon le profil associé à *car*, bloquer l'interprétation qui convoque la perception du locuteur pour l'énoncé *ce fruit est délicieux* pour que l'emploi de la conjonction soit adéquat comme dans le discours suivant :

(14) Ce fruit doit être délicieux, **car** il dégage un parfum très agréable.

En ajoutant en X le modal *devoir* avec son sens épistémique et en signalant en Y ce qui a conduit le locuteur à donner cette impression, cette proposition est interprétée comme issue d'une inférence. Elle peut alors être représentée comme envisagée dans l'état d'information des interlocuteurs.

Le profil prévoit aussi que les discours (5) et (6) — utilisés initialement pour illustrer un emploi inapproprié pour le *car* d'explication — sont également exclus pour le *car* de validation. Dans le premier, l'emploi de *car* est inapproprié pour les mêmes raisons que celles relatives au discours de Bally. L'interjection *Tiens* signale que l'état de choses dénoté par la proposition est un fait perçu. La proposition est alors nécessairement représentée comme admise dans l'état d'information. Dans le second, l'emploi de *car* est exclu, parce que l'ensemble du discours « X car Y » ne peut pas donner lieu à une relation de validation. La proposition sous-jacente à Y est envisagée à cause du modal épistémique *devoir*. L'énonciation dont elle fait l'objet ne permet alors pas de diminuer le nombre de mondes où la proposition sous-jacente à X n'est pas vérifiée. Seules des énonciations assurant des mises à jour (à savoir la suppression de *tous* les mondes où les propositions qui leur sont sous-jacentes ne sont pas vérifiées) ont une incidence sur le nombre de mondes où *p* n'est pas vérifiée en assurant la suppression de certains de ces mondes, ceux où *q* n'est pas vérifiée non plus. Au final, la plausibilité de l'état de choses dénoté par *p* a donc bien augmenté : le nombre de mondes où *p* n'est pas vérifiée ayant diminué. Cette dynamique n'est pas possible si, à l'instar de X, Y est une énonciation qui décrit un état d'information dans lequel *q* est vraie dans un certain nombre de mondes seulement.

Ce profil permet également de prévoir la malformation du discours suivant, bien que X (= *il existe d'autres moyens de se soigner*) puisse véhiculer une proposition envisagée et Y une proposition admise.

- (15) Je n'ai jamais pris d'antibiotiques, il existe d'autres moyens plus doux de se soigner. <sup>??</sup>**Car** je suis en pleine forme.

Dans ce discours, tiré d'une conversation Internet dans laquelle l'expression *la preuve* est employée à la place de *car*, l'énoncé «Il existe d'autres moyens de se soigner» est interprétable comme présentant une proposition envisagée selon laquelle il est probable que de tels moyens existent. La difficulté que pose ce genre de discours provient du fait que la mise à jour de la proposition *q* sous-jacente à l'énoncé Y bloque l'interprétation envisagée de *p* en entraînant automatiquement la mise à jour de *p*. En des termes plus intuitifs, le fait même que le locuteur se sente en pleine forme implique nécessairement qu'il soit conscient de l'existence d'autres moyens pour se soigner. L'énonciation de Y n'est alors pas en mesure de permettre une relation de validation.

L'incompatibilité systématique de la conjonction avec l'emploi des adverbes modaux *nécessairement* et *forcément* en Y illustre le même phénomène.

- (16) Il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, <sup>??</sup>**car** elle ne fait [nécessairement / forcément] qu'y souffrir.

Certes, on a vu que l'emploi de *car* est de toute façon incompatible avec un adverbe modal épistémique en Y, parce que cela exclut la possibilité de changer la proportion des mondes où *p* n'est pas vérifiée.

- (17) Il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, <sup>??</sup>**car** elle ne fait [probablement / vraisemblablement] qu'y souffrir.

Mais, selon l'hypothèse de Cojocariu (2005) concernant ces adverbes, à la différence des adverbes épistémiques «classiques», ces deux adverbes présentent la proposition qu'ils qualifient comme étant vérifiée dans *tous* les mondes d'un état d'information. Ce qui gêne alors l'emploi de *car*, c'est que la façon dont est présentée cette proposition est conditionnée par la présence d'une autre proposition dans l'état d'information. Dans le cas de *forcément*, cette seconde proposition est la cause de la proposition qualifiée par l'adverbe, et dans le cas de *nécessairement*, elle est la prémisse mineure du raisonnement déductif convoqué systématiquement par l'adverbe. Et comme, dans les configurations «X *car* nécessairement / forcément Y», cette seconde proposition coïncide avec la proposition *p* sous-jacente à l'énoncé X, la relation de validation vis-à-vis de *p* ne peut se réaliser. A l'instar du cas (15), *p* est interprétée comme nécessairement impliquée par la proposition *q* sous-jacente à Y.

#### 4. *Justifier en montrant au moyen de «la preuve»*

Les expressions nominales comme *la preuve* sont considérées comme des prédicats nominaux anaphoriques ou cataphoriques (cf. Lefeuve 2004). Il est clair que son statut syntactico-lexical, tout à fait particulier pour une expression permettant d'élaborer une relation de discours, a une incidence sur les propriétés discursives que nous allons dégager, mais nous n'en traiterons pas ici, notre propos étant de faire ressortir la variété des manifestations de la relation de justification que *la preuve*, comme les autres, peut indiquer.

A la différence de *car*, l'emploi de *la preuve* est approprié dans une configuration comme (15).

- (18) Je n'ai jamais pris d'antibiotiques, il existe d'autres moyens plus doux de se soigner. **La preuve**, je suis en pleine forme. < Internet.

Cette expression est en revanche inappropriée dans la configuration qui suit, parfaitement adaptée pour *car*.

- (19) Il est possible que Pierre soit souffrant, <sup>?</sup>**la preuve**, il a une mine épouvantable.

- (20) Il est possible que Pierre soit souffrant, **car** il a une mine épouvantable.

Dans une version dans laquelle l'énoncé Y accentue le caractère spontané de ce qui sert de justification, et ce qui est évoqué dans l'énoncé X n'est pas présenté comme inféré à partir de Y, l'emploi de *la preuve* paraît naturel.

- (21) Pierre est sans aucun doute souffrant. **La preuve**, regarde la mine qu'il a !

Enfin, tout comme *car*, *la preuve* s'accommode mal du discours (13).

- (22) Ce fruit est délicieux, <sup>?</sup>**la preuve** je l'ai goûté.

Ce qui améliore son emploi, c'est la réitération en Y du contenu sémantique de X, qui, selon la description de Bally, correspond à *j'ai du plaisir à manger le fruit*.

- (23) Ce fruit est délicieux, **la preuve**, j'ai eu du plaisir à le manger.

Les contrastes suggérés par les emplois et tentatives d'emploi de *la preuve* permettent de lui associer le profil qui suit.

Profil sémantique et relationnel de *la preuve*:

*La preuve* désigne dans la situation d'énonciation ce qui permet au locuteur de confirmer ses choix énonciatifs précédents.

Selon ce profil, les emplois de *la preuve* vont être contraints par trois aspects : la possibilité de concevoir dans l'énoncé X des choix énonciatifs, la possibilité de concevoir l'ensemble du discours «X la preuve Y» comme une confirmation de ces choix énonciatifs et la possibilité de trouver dans la situation d'énonciation une référence pour *la preuve*. Ce dernier aspect aura une incidence sur ce qui est exprimable dans l'énoncé Y.

#### 4.1. Les choix énonciatifs

On vient de voir que le discours (15) n'est pas compatible avec une relation de validation. Introduit par *la preuve*, l'énoncé Y de ce discours n'est plus présenté comme servant à valider l'état de choses relatif à X, mais comme une « confirmation » du « choix du locuteur d'avoir dit les choses d'une certaine manière ». Il ne remplit pas la fonction d'augmenter la plausibilité d'une information — comme avec *car*, mais de confirmer le fait que le locuteur a fait le « bon » choix énonciatif en présentant cette information comme son dire la fait paraître. Les énoncés introduits par *la preuve* concernent par conséquent davantage le locuteur que l'information transmise.

La propriété que *la preuve* a de porter sur des choix énonciatifs, rend possible l'emploi de cette expression dans des configurations où les états de choses reliés n'ont en réalité aucun lien qui légitimerait leur rapprochement. En voici un exemple extrait également d'une « conversation écrite » puisée sur Internet.

(24) C'est bientôt Noël : **la preuve**, il neige. < Internet

Un énoncé tel que *c'est bientôt Noël* est interprété comme véhiculant une information obtenue par la perception immédiate que le locuteur a de la réalité (il sait que l'on est au mois de décembre) et a priori il n'a donc pas à en assurer le contenu. Le seul moyen d'interpréter la fonction de « la preuve Y » est de mettre cette séquence en rapport avec la position que le locuteur a adoptée vis-à-vis de Noël, en caractérisant la distance à l'égard de cet événement comme faible. La présence de la neige lui permet de montrer, en utilisant les stéréotypes de la saison de Noël, d'une autre manière cette faible distance. Et d'ailleurs, tout ce que le locuteur pourrait montrer en usant des stéréotypes associés à Noël pourrait faire l'affaire :

(25) C'est bientôt Noël : **la preuve**, [je suis en vacances ; tout le monde a l'air triste/heureux ; il y a de l'électricité dans l'air.]

Mais, ce qui n'irait pas du tout, c'est d'exprimer en Y des faits qui collent de trop près à la réalité décrite en X, parce que ceux-ci ne peuvent pas être interprétés comme se rapportant à des choix énonciatifs du locuteur.

(26) C'est bientôt Noël : **la preuve**, on est en décembre.

Par ailleurs, si on garde le même fait et on modifie la manière de le présenter, en supprimant ce qui manifeste la façon dont le locuteur perçoit la distance le séparant de Noël, à savoir l'adverbe *bientôt*, l'emploi de *la preuve* devient à nouveau incongru.

(27) C'est Noël demain : **La preuve**, il neige.

Une autre occurrence de *la preuve* – toujours issue d'une conversation écrite – qui met particulièrement bien en évidence sa portée est illustrée par le discours (28), où *la preuve* se greffe sur une description que la locutrice fait d'elle-même.

(28) Nous sommes très libertins tous les deux, **la preuve**, il m'autorise à rencontrer des charmantes demoiselles et des hommes (sans lui, je précise !) < Internet

Dans ce discours, l'énoncé que *la preuve* introduit ne peut pas être interprété comme attestant l'adéquation du jugement même. Il peut par contre être compris comme une confirmation de la manière dont la locutrice a choisi de se présenter via son dire, en dévoilant une des habitudes de son couple. Et, comme cette habitude est qualifiable de *libertinage*, la relation confirmative peut s'actualiser.

On est à présent mieux à même de saisir les effets de sens induits par l'usage de l'un ou l'autre marqueur pour introduire la justification dans les exemples tirés d'un corpus. Dans certains discours, l'usage de *car* à la place de *la preuve* produit des effets de sens sensiblement différents, alors que, dans d'autres, ils peuvent sembler relativement proches. Dans le discours (1), repris sous (29), on a vu qu'ils semblent être des variantes libres.

(29) Laura avait entendu, bien sûr. **La preuve** : / **Car** elle faisait la tête.

Alors que dans le discours suivant, sans générer une véritable inacceptabilité pour *car*, l'emploi de cette conjonction modifie nettement le sens de l'enchaînement.

(30) C'est un garçon pétri de bonté, d'indulgence. **La preuve**, il me reçoit.  
Chaque jeudi, je vais chez lui prendre le café l'après-midi. Je lui lis mes vers. C. Paysan, *Les feux de la Chandeleur* < Frantext.

(31) C'est un garçon pétri de bonté, d'indulgence. **#Car** il me reçoit.

*Car*, en se greffant sur le fait qu'il soit plausible que le garçon en question soit « pétri de bonté et d'indulgence », rend la justification étrange étant donné que la relation de validation s'appuie, via l'énoncé « Il me reçoit », sur une simple politesse de la part du personnage. L'expression *la preuve*, en confirmant la position

bienveillante que la locutrice a adoptée vis-à-vis du garçon avec la qualification «*pétri* de bonté et d'indulgence», centre la justification sur le regard qu'elle porte sur lui. L'énoncé «Il me reçoit» est alors compris comme davantage focalisé sur la locutrice que sur le personnage du garçon. D'ailleurs, l'énoncé qui suit la concerne: *Je vais chez lui. Je lui lis mes vers*. On pourrait envisager un effet de focalisation sur le pronom: *il ME reçoit*.

En (29), en revanche, on a vu que l'emploi de *car* ne modifie pas si nettement le sens de l'enchaînement. Cela est dû au fait que la manière de dire, que *la preuve* confirme, concerne, cette fois, la position que la locutrice a adoptée quant à la vérification d'une hypothèse, en l'occurrence le crédit qu'elle accorde au fait que Laura a écouté. Il y a donc coïncidence entre les aspects de l'énoncé exploités par l'un ou l'autre marqueur, et c'est de là que provient leur relative synonymie.

#### 4.2. La relation de confirmation

La contrainte ayant trait au type de relation requis par *la preuve*, à savoir la relation de confirmation, devient visible dans le discours relatif au *fruit délicieux* cf. (13), inapproprié pour *car* à cause du statut admis de la proposition issue de X, et qui l'est également pour *la preuve*, cf. (22). On ne peut bien sûr pas commenter le caractère inapproprié de ce discours en disant qu'un énoncé comme «Ce fruit est délicieux» ne manifeste pas de *choix énonciatif*, et donc que l'emploi de *la preuve* ne trouve pas une entité sémantique compatible avec sa portée. La difficulté est à mettre en relation avec la possibilité d'envisager un lien de confirmation entre les deux énoncés. La confirmation, à la différence de la validation, suppose une forme de redondance. Or, en (23), *la preuve* introduit «j'ai eu du plaisir à le manger», qui, comme on l'a vu, est partie intégrante de la sémantique de *délicieux*. La redondance propre à une relation de nature confirmative est alors assurée.

Un discours comme (19) manifeste le même genre de problèmes pour l'emploi de *la preuve*. L'accès à cette lecture confirmative est rendu difficile, parce que Y apporte véritablement un soutien informatif à l'état de choses évoqué en X, puisque ce qui est décrit en Y permet d'inférer par abduction ce qui est décrit en X. Ces configurations conviennent bien à l'emploi de *car* vu la relation de validation qu'elles sous-tendent, mais non à celui de *la preuve*. Pour restituer à l'emploi de *la preuve* son caractère naturel, il faut alors casser ce lien d'inférence comme en (21). *Regarde la mine qu'il a* met directement en jeu l'expérience du locuteur et convoque celle du destinataire en vue de confirmer la manière adéquate que le locuteur a eue de décrire Pierre comme il l'a fait. Ce qui est mis en avant en X, ce n'est plus la plausibilité du fait que Pierre soit souffrant, comme dans le discours

(19), mais le choix du locuteur de donner une vision négative de la santé de Pierre, choix qui se voit confirmé par l'expérience que fait le locuteur en voyant Pierre et qu'il demande au destinataire de faire lui-même.

#### 4.3. Le caractère déictique de « la preuve »

Ce dernier discours rend visible la troisième propriété associée à *la preuve*, son caractère essentiellement déictique. Avec *la preuve*, le locuteur fait référence à la situation d'énonciation et c'est cet acte de référence qui lui permet de confirmer les choix énonciatifs issus de son dire. L'énoncé Y doit, par conséquent, pouvoir être compris comme une concrétisation de cette situation.

Le caractère inapproprié de *la preuve* dans une configuration comme la suivante, tout à fait naturelle pour *car*, est imputable à ce trait.

(32) Marie doit s'être inscrite à ce colloque, <sup>??</sup>**la preuve**, elle participe à tous les colloques.

(33) Marie doit s'être inscrite à ce colloque, **car** elle participe à tous les colloques.

En effet l'expression de la proposition *Marie participe à tous les colloques* ne fait pas allusion à une situation qui puisse être concrétisée.

En revanche, l'inversion des conjoints rend l'emploi de *la preuve* plus naturel, étant donné que l'énoncé introduit peut relever d'une évidence perceptive, à condition toutefois d'enlever toute trace d'inférence (en l'occurrence le *devoir* épistémique).

(34) Marie participe à tous les colloques. **La preuve**, elle s'est même inscrite à celui-ci.

Il faut donc en Y un énoncé qui peut être interprété comme évoquant une situation concrétisable, pour confirmer sa manière d'avoir dit. Il est alors prévisible que l'emploi de *la preuve* soit particulièrement adapté pour introduire des énoncés qui décrivent directement l'expérience du locuteur, comme dans le discours (18).

En résumé, le discours « X la preuve Y » se fait en deux temps. Tout d'abord on dit, puis on confirme sa manière d'avoir dit en évoquant – éventuellement – en Y le cas concret qui a conduit le locuteur à dire *la preuve*. Par exemple, dans le discours (23) énonçant que « le fruit est délicieux » en X, l'énoncé Y pourrait aisément être supprimé au bénéfice d'un simple geste du locuteur qui montrerait la corbeille de fruits vide. D'ailleurs, la première occurrence attestée par le *Grand Larousse de la Langue française* de *la preuve* en tant que locution est celle d'un emploi purement déictique.

- (35) «preuve (la -) loc. nom. f. non conv. PHRASÉOL. – GLLF (=Grand Larousse de la Langue française, Paris, Larousse, 7 vol., 1971-1978.) 1854 – «CÉLINA. Vous êtes bien tous les mêmes. LE SOUS-LIEUTENANT. Vous croyez? CÉLINA. La preuve. LE SOUS-LIEUTENANT. Je suis sûr, quant à moi, qu'il en tient toujours.» > H. Monnier, *Les Bourgeois de Paris*, 271 (Charpentier) – P.E.»

Et l'on trouve de nombreux emplois où l'expression est employée sans suite Y, sa simple énonciation servant de justification.

- (36) – «tout le monde peut se tromper. La preuve !»  
 – «la preuve ?»  
 – «écoute, père, inutile de se fâcher. Je pense que nous voulons l'un et l'autre la même chose: le bien de Jacques.» R. Martin du Gard, *Le Pénitencier* < Frantext.

Dans un cas, la situation reste contextuelle, dans l'autre elle est explicitée.

Le caractère déictique inhérent à l'emploi de *la preuve*, accompagné ou non d'un énoncé, n'est pas sans rappeler la manière dont Sechehaye (cf. Sechehaye 1926) décrit les premiers énoncés des jeunes enfants. Cet auteur conçoit les énoncés *mots-phrases* ou *monorèmes* comme l'expression d'un prédicat dont le sujet ou le thème est la situation d'énonciation. Il associe alors l'expression du thème à une explicitation des circonstances qui ont conduit à la production du «monorème». Par exemple, il décrit une structure telle que «Joli, l'orage!», comme la juxtaposition de deux monorèmes (des *di-rèmes*) dont l'un, *l'orage*, peut être interprété comme sujet de l'autre, *joli*, en tant qu'il est un appoint apporté aux circonstances qui ont conduit le locuteur à dire *joli*.

Une structure comme la suivante, cf. (37), où *la preuve* introduit un SN déictique, pourrait aisément s'analyser à la façon dont Sechehaye rend compte de ce qu'il appelle les *di-rèmes*.

- (37) Elle a ses tares, cette civilisation, elle a ses misères, elle a ses faillites, mais c'est une noble chose tout de même. La preuve: votre présence ici en face de moi, [...]P. Bourget, *L'exemple* < Frantext.

L'énoncé «Votre présence ici en face de moi» peut être interprété comme fournissant un appoint sur les circonstances qui suscitent l'énonciation de *la preuve*.

#### 4.4. Synthèse

À l'aide de *la preuve* le locuteur use en fait d'une forme d'auto-justification fondée sur la réification de son dire. Non seulement son dire est matérialisé par le

fait même d'être justifié, mais il devient aussi objet parce qu'il est justifié par la monstration d'un fait réel, matériel, concret de sorte que le locuteur place son dire dans le même ordre que le fait. Tout au contraire, à l'aide de *car*, le locuteur cherche à augmenter la plausibilité d'un état de choses.

On a donc deux relations derrière la justification, l'une qui se manifeste comme un renforcement de ce qui est dit, l'autre qui se manifeste comme une approbation de la manière dont les choses ont été présentées. Dans le cas de *car*, la justification prend la forme d'une validation, dans celui de *la preuve*, la justification devient une procédure de confirmation portant sur les positions qui sont celles du locuteur.

La relation de confirmation est également en jeu avec les emplois de *en effet* et *effectivement* que nous allons examiner maintenant.

##### 5. *Justifier en confirmant au moyen de «en effet» et de «effectivement»*

L'extrait qui suit fait apparaître des différences assez nettes si le discours «justifiant» est qualifié par une autre expression que *en effet*.

(38) Interrogé le 16 septembre 1831 sur les événements de Pologne, où les Russes venaient de réprimer cruellement l'agitation, le ministre des Affaires étrangères Sébastiani répondit que la «tranquillité» régnait à Varsovie. *Le Moniteur* venait, **en effet**, de publier que «l'ordre et la tranquillité étaient entièrement rétablis» dans cette capitale. < Presse écrite, 1998.

Interrogé le 16 septembre 1831 sur les événements de Pologne, où les Russes venaient de réprimer cruellement l'agitation, le ministre des Affaires étrangères Sébastiani répondit que la «tranquillité» régnait à Varsovie. <sup>5</sup>[**Car / La preuve**] *Le Moniteur* venait, **#effectivement**, de publier que «l'ordre et la tranquillité étaient entièrement rétablis» dans cette capitale<sup>5</sup>.

*Effectivement* ne produit pas d'impression d'incohérence, à la différence de *car* et *la preuve*, mais un changement interprétatif sensible. Ce changement nous mettra sur la piste des différences en jeu pour ces deux marqueurs. La lecture convoquée par *en effet* suggère que la justification motive l'attitude favorable que le locuteur

<sup>5</sup> Comme il s'agit de deux formes adverbiales, leur site d'intégration est relativement libre dans l'énoncé. Nous n'aborderons pas l'épineux problème de l'effet du site d'intégration sur la force de connexion exercée par ces expressions, en revoyant au travail de Ferrari (2004) pour une étude portant spécifiquement sur cette question. Dans les exemples considérés, l'emploi initial ne modifie pas les jugements d'acceptabilité sur l'enchaînement.

(en l'occurrence le journaliste) adopte vis-à-vis des faits transmis par le Ministre. Celle induite par *effectivement* laisse entendre que le journaliste accrédite directement les propos du Ministre des affaires étrangères. Ces deux interprétations font ressortir trois aspects de la manière dont est présentée la justification.

Le premier est que les deux marqueurs soulignent une relation qui est de l'ordre de la confirmation et non de la validation. L'inadéquation de *car* dans ce même contexte en est un signe. Les contextes X et Y manifestent une certaine redondance de l'information, qui les rend inexploitable pour une relation de validation. Il est difficile de faire augmenter la plausibilité de l'état de choses dénoté par la proposition « la tranquillité règne à Varsovie » en faisant appel à la proposition « l'ordre et la tranquillité sont rétablis à Varsovie », même si cette dernière est indexée sur une autre source (le journal). Par ailleurs, à l'instar de *la preuve*, ni l'un ni l'autre de ces deux marqueurs ne sont adéquats dans des contextes où la relation est éminemment de l'ordre de la validation.

(39) Il est possible que Pierre soit souffrant. <sup>(?)</sup>**En effet** / <sup>??</sup>**Effectivement**, il a une mine épouvantable<sup>6</sup>.

Le second aspect de la justification révélé par le contraste interprétatif induit par ces deux adverbes est que ce ne sont pas les mêmes facettes du discours précédent qui sont confirmées. *En effet* reste centré sur le bien fondé du crédit que le journaliste donne à l'information qu'il rapporte de la part du Ministre. *Effectivement* permettrait au journaliste de donner directement raison au Ministre. Le locuteur-journaliste laisse ainsi son attitude vis-à-vis de ce fait en retrait. Cette lecture est permise par une contrainte qui particularise l'emploi de *effectivement*: il ne peut intervenir dans un contexte où la voix qui prend en charge l'adverbe n'est pas dissociable de celle qui prend en charge le discours à confirmer. Ce fait est attesté par l'emploi difficile de *effectivement* dans une version modifiée du discours (38).

(40) La tranquillité est *probablement* revenue à Varsovie. *Le Moniteur* vient, **en effet** / <sup>??</sup>**effectivement**, de publier que « l'ordre et la tranquillité sont entièrement rétablis » dans cette capitale.

Le discours « effectivement Y » étant sous la responsabilité du locuteur, il faut que le discours X puisse être compris comme étant sous la responsabilité d'une

<sup>6</sup> L'emploi de *en effet* s'améliore avec *j'ai constaté que* en Y, qui permet une lecture fondée sur la confirmation de l'attitude épistémique plutôt que sur la validation de la potentielle souffrance de Pierre. *Il est possible que Pierre soit souffrant. En effet, j'ai constaté qu'il a une mine épouvantable.* Comme on peut récupérer cette lecture même sans l'usage explicite d'un verbe de constat (en mobilisant l'interprétation constative que peut prendre toute assertion), l'emploi de cet adverbial n'est pas clairement inadéquat dans ce discours.

autre instance, ce qui est bloqué par l'adverbe *probablement* qui véhicule par défaut une attitude du locuteur.

Enfin, ce qui est confirmé, ce ne sont pas les faits, mais les engagements que les protagonistes du discours prennent vis-à-vis de la validité de ces faits. *En effet* confirme le *crédit* que le locuteur accorde à l'information transmise par le Ministre et *effectivement* le *crédit* que Sebastiani accorde à cette même information. Ni l'un ni l'autre ne confirment l'information pour elle-même, comme le ferait une indication telle que *c'est vrai*. C'est la raison pour laquelle aucun des deux adverbes n'est adéquat dans un contexte qui ne laisse nullement transparaître une attitude de prise en charge.

- (41) La tranquillité règne à Varsovie. *Le Moniteur* vient, "[**effectivement / en effet**], de publier que «l'ordre et la tranquillité sont entièrement rétablis» dans cette capitale.

Dans ce dernier discours, l'information véhiculée par la proposition *la tranquillité règne à Varsovie* est interprétée comme ayant été obtenue par un constat direct du journaliste qui est sur place. Cette information ne nécessite par conséquent aucune attitude de prise en charge qui puisse faire l'objet d'une confirmation.

La contrainte liée à l'attitude la prise en charge nécessaire à l'emploi des deux adverbes permet aussi de saisir ce qui fait qu'ils ne sont pas en variante libre avec *la preuve* qui, pourtant, exploite également une relation de confirmation. Avec *la preuve*, la confirmation concerne les choix énonciatifs et non l'attitude de prise en charge. Ainsi, dans le discours (38), centré sur le crédit à apporter aux propos du Ministre, l'emploi de l'expression ne fait pas sens. Elle serait, en revanche, envisageable dans le discours (41), où la suite X n'est pas interprétée comme transmettant des propos rapportés — moyennant des indications faisant apparaître des choix énonciatifs saillants et assurant une lecture déictique pour Y —.

- (42) C'est *indéniable*, la tranquillité règne à Varsovie. **La preuve**, je n'ai pas entendu un seul coup de feu depuis *mon arrivée*!

Les contraintes rendues manifestes par ces discours sont tantôt communes aux deux formes adverbiales, tantôt particulières à l'une d'elles seulement. Nous les distinguons par les profils suivants.

#### Profil sémantique et relationnel de *effectivement*

*Effectivement* confirme le bien fondé de l'attitude qu'une instance — distincte du locuteur au moment de l'énonciation de l'adverbe — a adoptée au moment de la prise en charge d'un propos.

Profil sémantique et relationnel de *en effet*

*En effet* confirme le bien fondé de l'attitude épistémique que le locuteur a adoptée sur un état de choses.

Les profils prévoient les (in-)compatibilités suivantes.

*Effectivement* nécessite une dissociation des voix, mais celle-ci peut être due à un changement relatif à la temporalité des deux énonciations, comme dans le cas suivant :

- (43) J'avais raison de penser que la tranquillité était revenue à Varsovie. *Le Moniteur* vient, **effectivement**, de publier que « l'ordre et la tranquillité sont entièrement rétablis » dans cette capitale.

Il n'est pas conditionné par la présence de deux êtres discursifs devant être différenciés dans le monde réel. Il doit, par contre, faire allusion à des propos tenus et non à des « idées ».

- (44) Sébastiani *pense* que la tranquillité est revenue à Varsovie. *Le Moniteur* vient, <sup>??</sup>**effectivement**, de publier que « l'ordre et la tranquillité sont entièrement rétablis » dans cette capitale.

- (45) Sébastiani *dit* que la tranquillité est revenue à Varsovie. *Le Moniteur* vient, **effectivement**, de publier que « l'ordre et la tranquillité sont entièrement rétablis » dans cette capitale<sup>7</sup>.

L'attitude que *effectivement* conforte n'est pas nécessairement épistémique.

- (46) Selon Sébastiani, c'est vraiment dommage que la tranquillité ne soit pas revenue à Varsovie. **Effectivement**, cela risque de nuire définitivement aux accords de paix en cours.

En revanche, *en effet* est contraint par le type de l'attitude. Il doit être relatif aux croyances du locuteur et non à ses affects.

- (47) *Dommage* que la tranquillité ne soit pas revenue à Varsovie. <sup>??</sup>**En effet**, cela risque de nuire définitivement aux accords de paix en cours.

Vs.

<sup>7</sup> Cela ne veut pas dire que l'activité de dire doit être mentionnée par un prédicat explicite. Comme nous l'a fait remarquer Corina Cojocariu, un discours comme : *Jean ne croit pas aux projets politiques d'envergure. Effectivement, 'penser à grande échelle' n'est pas toujours synonyme de 'penser juste'* est tout à fait naturel. Mais, selon la situation, on reconstruit plus ou moins aisément un dire derrière les croyances que le locuteur impute à une instance.

- (48) J'avais raison de croire que la tranquillité serait revenue à Varsovie. **En effet**, j'ai appris hier que *Le Moniteur* vient de publier que « l'ordre et la tranquillité sont entièrement rétablis » dans cette capitale.

Mais les croyances du locuteur n'ont pas à être présentées comme explicitement prises en charge, par le recours à une modalité épistémique, par exemple. L'emploi de *en effet* dans la version d'origine – cf. (38) –, dans laquelle l'attitude du locuteur-journaliste n'apparaît pas explicitement, n'est pas en contradiction avec la contrainte concernant l'attitude épistémique du locuteur que *en effet* vient confirmer. La mention des croyances d'un autre à propos d'un état de choses indique que le locuteur attribue, lui-même, à cet état de choses une attitude épistémique favorable. Je renvoie aux travaux de Ducrot et de Perrin sur l'argument d'autorité pour les fondements théoriques sur lesquels s'appuie ce postulat (cf. Ducrot 1984 et Perrin 2000).

On est à présent à même de saisir ce qui conditionne les emplois de l'une ou l'autre des expressions de justification selon les contextes. L'usage des deux formes adverbiales et de la conjonction est aisé dans le premier discours pris comme exemple, où c'est *la preuve* qui est utilisé dans la version originale. Nous le reprenons ci-dessous.

- (49) Il est jeune, il est intact. Casier judiciaire vierge : c'est ce bonhomme-là qui ferait l'affaire. Tu entends, Laura ?»  
 Laura avait entendu, bien sûr. **La preuve**: elle faisait la tête. C. Paysan, *Les feux de la Chandeleur* < Frantext.

Laura avait entendu, bien sûr. [**Effectivement / En effet / Car**] elle faisait la tête.

L'adverbe *bien sûr* permet de convoquer les différentes lectures requises par chacune de ces expressions. *En effet* exploite l'attitude épistémique qu'un tel adverbe suscite en signalant la confirmation par un fait. *Effectivement* joue sur le caractère potentiellement concessif qu'un tel adverbe peut donner à l'énoncé qu'il modalise, en utilisant ainsi une interprétation fondée sur une dissociation des voix. Enfin, toujours grâce à cet adverbe, *car*, comme on l'a vu, privilégie une interprétation où c'est la plausibilité du fait que Laura ait entendu qui est renforcée.

Les possibilités de substitution sont également libres dans le discours (3), où *car* est employé dans la version originale.

- (50) *Il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, [en effet / effectivement / la preuve], elle ne fait qu'y souffrir.*

On a vu que la conjonction *car*, utilisée dans le discours original, valide la proposition *la terre est un séjour bien étranger pour la vertu*, présentée comme

envisagée par la forme modale *Il faut que*. *En effet* se greffe sur l'attitude épistémique transmise par cette même forme. La tournure impersonnelle permet une dissociation du locuteur de la prise en charge de ce qui est sous la portée de l'expression modale, ce qui favorise l'emploi de *effectivement*. Enfin, *la preuve* pourrait également être utilisé en exploitant la formulation fortement marquée axiologiquement de la prédication (*bien étranger*).

Il en va de même pour le discours suivant, où c'est *effectivement* qui est employé dans le discours original.

- (51) La gamme des produits utilisés par les cyclistes tout au long de l'histoire semble assez invraisemblable. **Effectivement**, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple, les cyclistes utilisaient de la strychnine comme stimulant. < Presse écrite, 1998.

La gamme des produits utilisés par les cyclistes tout au long de l'histoire semble assez invraisemblable. [**En effet / Car / La preuve**], dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple, les cyclistes utilisaient de la strychnine comme stimulant.

Deux indications lexicales permettent l'emploi approprié des trois autres expressions: *sembler* et *assez invraisemblable*. La première donne accès à une lecture permettant d'activer plusieurs interprétations. En l'occurrence, une interprétation où la proposition sous-jacente à X est envisagée (ce qui sied à *car*), une interprétation où le locuteur manifeste une attitude épistémique vis-à-vis de l'information transmise (ce qui sied à *en effet*), ou encore, une interprétation basée sur une dissociation du locuteur vis-à-vis de l'instance qui prend en charge la prédication «être assez invraisemblable» (ce qui convient à *effectivement*). Cette prédication est, de son côté, assez marquée axiologiquement pour laisser paraître des choix énonciatifs que l'expression *la preuve* pourrait motiver.

Dans le discours qui suit, où *en effet* est employé dans la version originale, c'est le conditionnel et le caractère axiologiquement marqué de la prédication «se trouver *rapidement* dans une *position inconfortable*» qui permet les différentes lectures nécessaires à l'emploi de *car*, *effectivement* et *la preuve*.

- (52) Dans cette optique, la Fédération américaine de natation se trouverait rapidement dans une position inconfortable. **En effet**, la nageuse Jessica Foschi, contrôlée positive aux stéroïdes en 1995, n'a jamais été sanctionnée. < Presse écrite, 1998.

Dans cette optique, la Fédération américaine de natation se trouverait rapidement dans une position inconfortable. [**Effectivement / Car / La**

**preuve**], la nageuse Jessica Foschi, contrôlée positive aux stéroïdes en 1995, n'a jamais été sanctionnée.

Le conditionnel (*trouverait*) permet de véhiculer une attitude épistémique que l'emploi de *en effet* vient confirmer. Mais une telle forme est également compatible avec une lecture favorisant une dissociation du locuteur de l'instance qui prend en charge la prédication « se trouver rapidement dans une position inconfortable », ce qui rend adéquat l'emploi de *effectivement*. *Car*, quant à lui, exploite le fait que ce conditionnel permet de représenter la prédication comme une proposition envisagée, donc potentiellement passible de validation. Enfin, le caractère axiologique de la prédication se prête à l'emploi de *la preuve*, qui motive, de la sorte, les choix énonciatifs qui s'y rapportent.

Dans le second discours pris pour exemple, nous avons vu qu'une interprétation en style indirect libre « sauve » l'emploi de *car* et *en effet*. En revanche, elle est bloquée par *la preuve*, qui, du coup, est difficilement substituable à *effectivement*. Nous le reprenons ci-dessous.

(53) Après deux mois d'enquête, le temps de débriefing ses sources diverses, officielles et secrètes, la CIA vient d'admettre son erreur. **Effectivement**, il n'y a aucun signe de radioactivité suspecte. < Presse écrite, 1997.

Après deux mois d'enquête, le temps de débriefing ses sources diverses, officielles et secrètes, la CIA vient d'admettre son erreur. #**En effet** / #**Car** / ?**La preuve**, il n'y a aucun signe de radioactivité suspecte.

Dans ce discours deux voix apparaissent : celle de la CIA et celle du journaliste et la position du journaliste n'apparaît pas dans le segment qui retranscrit la voix de la CIA. Seul le style indirect libre qui permet de faire glisser la voix de la CIA dans la prise en charge du segment Y rend adéquat l'emploi de *car* et de *en effet* dans cette configuration. *Car*, via la voix de la CIA valide la plausibilité de l'erreur et *en effet*, toujours par le biais de cette même voix, confirme l'attitude épistémique favorable que la CIA adopte vis-à-vis de cette erreur (*nous avons bien fait une erreur du moment où il n'y a aucun signe de radioactivité suspecte*). Le fait que *la preuve* exclut l'interprétation en style indirect libre signale que cette expression n'autorise pas la prolongation de l'instance de prise en charge propre à X dans l'énoncé Y. Il semble que cette instance doit être indexée sur celle qui a produit l'énoncé. Cette contrainte est à mettre en relation avec le mode de référencement essentiellement déictique d'une telle expression.

### 5.1. Synthèse

Les traits suivants apparaissent suite à l'analyse des possibilités d'emploi de *effectivement* et *en effet*.

- 1) Ils ne sont pas des marqueurs de validation, mais de confirmation. En cela, ils se différencient de *car* et ils se rapprochent de *la preuve*. La relation de confirmation, qui, comme on l'a vu à propos de *la preuve*, suppose une certaine redondance, se manifeste particulièrement bien dans les emplois où ces deux expressions sont utilisées pour introduire une réitération de l'attitude adoptée.

(54) Je me disais que la tranquillité reviendrait à Varsovie et **en effet / effectivement** j'avais raison.

- 2) Ils ne confirment pas des choix énonciatifs, mais une attitude épistémique, pour *en effet*, et une attitude induite par la prise en charge par une autre instance que le locuteur de la proposition sous-jacente à X pour *effectivement*. En cela, ils se différencient de *la preuve*. Pour cette raison, ils ne peuvent être utilisés dans le discours de Bally, particulièrement bien approprié pour *la preuve*, car aucune attitude de ce genre n'est récupérable.

(55) Ce fruit est délicieux. <sup>??</sup>[**En effet / Effectivement**] je l'ai mangé.

- 3) Ils se différencient entre eux par le potentiel dialogique de *effectivement*. L'emploi de *effectivement* crée un effet de dialogisation dû à la dissociation des instances de prise en charge qu'il nécessite. La confirmation est comprise comme une réaction, un écho qui fait suite à une voix différente, alors qu'avec *en effet*, elle reste centrée sur le jugement même du locuteur. C'est ce type de nuance qui les différencierait dans une configuration comme (54), dans laquelle *en effet* accentue le bien fondé du jugement que le locuteur a eu et dans lequel *effectivement* force une interprétation où le locuteur revient sur un jugement qu'il a eu préalablement, similairement à ce qui se produit dans le discours (43). Je renvoie à Cojocariu (2004) pour une analyse des configurations dialogiques dans lesquelles les deux peuvent intervenir.
- 4) La lecture en style indirect libre est possible pour *car* et *en effet* dans des contextes où l'énoncé X fait voir une autre instance de prise en charge que le locuteur (il y a alors prolongation de cette instance de prise en charge dans l'interprétation de Y), mais elle est exclue pour *la preuve*, qui, en imposant une lecture déictique pour Y, force une interprétation de la prise en charge comme indexée sur le producteur même du discours.

*Conclusions*

Ce qui pouvait ressembler à des nuances stylistiques permettant au locuteur d'arborer une procédure de justification selon divers choix rhétoriques s'est avéré être un choix contraint par le système même de la langue, qui, selon la nature de la relation et selon la facette de l'énonciation prise pour cible, prévoit un marquage différent. Derrière la notion de justification, dont les contours sont aussi variés que flous, se dissimule en fait un système régulé par différents paramètres passibles d'être explicités, pour peu que l'on observe de près les conditions d'emploi des marqueurs censés être au service de cette notion.

## RÉFÉRENCES

- BALLY, Ch. (1965), *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke.
- BEAULIEU-MASSON, A. (2004), «Des concepts utilisés dans la représentation dynamique», in C. Rossari, A. Beaulieu-Masson, C. Cojocariu, A. Razgouliaeva *Autour des connecteurs. Réflexions sur l'énonciation et la portée*. Berne, Lang, 243-247.
- COJOCARIU, C. (2004), «Les adverbes de validation: quelques hypothèses», in C. Rossari, A. Beaulieu-Masson, C. Cojocariu, A. Razgouliaeva *Autour des connecteurs. Réflexions sur l'énonciation et la portée*. Berne, Lang, 183-213.
- COJOCARIU, C. (2005), «*Nécessaire*ment et *forcément*: deux adverbes synonymes?», *Revue Romane*.
- DENDALE, P. et TASMOWSKI, L. (éds.) (1994) *Les sources du savoir*. Langue Française 102.
- DUCROT, O. (1983), «*Puisque*, essai de description polyphonique», *Mélanges C. Vikner*, *Revue Romane* 24, 166-185.
- DUCROT, O. (1984), *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit.
- Ferrari A. (2004), «Connettivi e struttura del testo. Oltre la semantica lessicale», in *Actes du Congrès de la Société Italienne de Linguistique et de Philologie (SLIFI 2004)*, Copenhague.
- LEFEUVRE, F. (2004), «Le prédicat nominal dans des articles de presse», *Syntaxe et sémantique* 6.
- PERRIN, L. (2000), «L'argument d'autorité comme forme de modalité «allusive» dans la conversation», in G. Martel (éd.), *Autour de l'argumentation*, Québec, Nota bene, 81-106.

- ROSSARI, C. (2000), *Connecteurs et relations de discours: des liens entre cognition et signification*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- VELTMAN, F. (1996), «Defaults in update semantics», *Journal of Philosophical Logic* 25: 3, 221-261.
- SECHEHAYE, A. (1926), *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion.

Claudia Stancati

SAUSSURE À L'OMBRE DES PHILOSOPHES.  
QUELLE PHILOSOPHIE POUR LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE ?

On n'éprouve aucun embarras à justifier la présence de Ferdinand de Saussure dans un panorama de grands philosophes.

(G. Mounin 1968)

1. *Prolem sine matre creatam*

Ces mots sont marqués sur le frontispice de l'*Esprit des lois* de Montesquieu mais ils pourraient aussi bien connoter le travail de Ferdinand de Saussure qui semble vouloir soigneusement cacher ses dettes intellectuelles envers ses prédécesseurs, les raisons qui l'ont conduit à penser de nouveau l'étude de la langue.

Si l'on voulait décider la question des sources de la pensée de Saussure à partir d'un *Index de noms* idéal du *Cours de linguistique générale* comme s'il s'agissait d'un ouvrage préparé pour l'édition par son auteur on aurait du mal à remplir même quelques pages. Son silence à ce sujet, uni aux circonstances si particulières de sa biographie intellectuelle ont poussé les spécialistes à chercher les sources de Saussure dans ses lectures et dans les milieux qu'il a fréquenté.

Les données que le travail de M. Gambarara (1972) nous offre sont très différentes en « poids » et certitude suivant les disciplines au sujet desquelles on cherche

un témoignage. La bibliothèque de Ferdinand de Saussure, au sens ample que l'auteur de cette recherche nous indiquait<sup>1</sup>, enregistre la présence d'importants ouvrages de philologie et de linguistique, de beaucoup d'ouvrages de théoriciens du langage : de Baudoin de Courtenay, de Noreen et de Kruszewky, de Bopp, Max Müller, Schleicher et Schuchardt, de Victor Henry et Raoul Grasserie, de Havet et Gaston Paris, de H. Paul, Grassmann et H. Sweet, de Vendryes, Whitney et Meillet, de Bally et Sechehaye et de Bréal<sup>2</sup>.

Le répertoire des lectures saussuriennes est assez exhaustif quant à la linguistique, et donne, pour sa part, raison de ses connaissances, mais le problème se pose quant aux autres disciplines. Je tiens de M. Daniele Gambarara lui-même que les seuls livres que la famille de Saussure ait déposé à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève sont seulement les ouvrages qui étaient censés avoir un intérêt plus proprement linguistique. C'est donc pour cette raison que nous n'avons presque pas d'indications de lectures concernant des disciplines comme la psychologie, la sociologie, la philosophie, dont les ouvrages sont restés dans les bibliothèques familiales (à Genève et Vufflens). C'est à ce propos que, pour les dites raisons, les évidences offertes par le travail de M. Gambarara sont très faibles.

Parmi les ouvrages qui peuvent nous intéresser il y a des écrits de psychologues tels que Odier et Wundt, un ouvrage d'Adrien Naville *La classification des sciences* et la *Grammaire* de Port Royal, mais quant aux philosophes presque seulement Bacon et Humboldt, ce dernier mentionné en tant que linguiste, figurent dans la liste de M. Gambarara puisqu'ils sont cités dans le *Cours* (CLGE 73, *Sources manuscrites* n. 21 p. 44).

Sans les précisions de Daniele Gambarara<sup>3</sup> les données de l'enquête qu'il a menée sur la bibliothèque de Ferdinand de Saussure pourraient nous pousser à penser comme Prosdocimi (1984)<sup>4</sup> que Saussure n'a aucune culture philosophique. Mais au château de Vufflens dans la bibliothèque de famille se trouvent d'autres ouvrages et notamment les livres qui appartenaient à sa grand-mère, Albertine-Adrienne Necker-de Saussure, amie et cousine de Madame de Staël. Nous ne connaissons donc qu'une partie des livres dont Saussure disposait et certainement

<sup>1</sup> C'est-à-dire que le catalogue comprend « tous les livres possédés par Saussure et qui se trouvent à la BPU (Fond Saussure et Fond Bally), les livres qui portent une dédicace par l'auteur à F. de Saussure, des notes manuscrites, les livres qui portent des signes de lectures et les livres cités dans les édition Bally- Sechehaye et Engler du *Cours*, Gambarara 1972, p. 321.

<sup>2</sup> Mes citations ne sont guère exhaustives le catalogue dressé par Gambarara remplit une quarantaine de pages.

<sup>3</sup> Qu'il en soit ici remercié.

<sup>4</sup> Sur ce point Fehr 1997 trad. fr. 2000, pp. 34-49.

il pourrait se faire que dans cette bibliothèque figurent les ouvrages philosophiques de l'âge classique et du XVIII<sup>e</sup> siècle, il se pourrait qu'il y ait des notes manuscrites de Saussure sur les pages de Locke et de Condillac.

Faute de citations directes et d'indications de lectures, la littérature critique a, tour à tour, mis l'accent sur le liens entre Saussure et la tradition qui le précède, ou bien sur la différence radicale qui marque ses idées, ou encore sur ses rapports avec ses contemporains.

Parmi ceux qui ont souligné la nouveauté de la pensée saussurienne Mejía reconnaît la tradition à l'intérieur de laquelle Saussure pense et travaille mais elle est aussi consciente d'une capacité saussurienne de transfigurer complètement cette tradition. En effet c'est en premier ressort Tullio De Mauro qui a mis l'accent sur les rapports entre Saussure et la linguistique de son époque, mais aussi sur les véritables découvertes que Saussure a légué à l'avenir.

Pour De Mauro, seulement un malentendu quant à la réelle consistance de l'arbitraire du signe chez Saussure peut nous faire croire à cette « folla di precursori » souvent évoquée (De Mauro 1992, p. 348).

De Mauro dresse donc plutôt un catalogue des auteurs influencés par Saussure dans les domaines de la linguistique, de la sémiologie et de l'anthropologie. Il suffit de rappeler, selon De Mauro, le nombre des termes techniques et des mots-clé de la linguistique dont Saussure a fixé une acception, utilisée par plusieurs lignées de recherche. À propos des rapports de Saussure avec la culture de son époque De Mauro est amené à conclure que même en l'absence d'évidences textuelles et de rapprochements directs « resterebbe pur vero che, nel complesso, Saussure ha vissuto in un rapporto di consonanza profonda, di mutuo scambio col suo tempo » (De Mauro 1992, p. VIII).

De Mauro évoque premièrement ceux que Saussure a fréquenté pendant son très long séjour parisien : Bréal, Darmsteter, Bergaigne, Havet, tous les membres de la Société linguistique, Badouin et Kruszewski ainsi que Gaston Paris, Meyer, Schuchardt.

Parmi les consonances qui lui semblent plus intéressantes, De Mauro cite celles avec Durkheim et Noreen, Badouin et Kruszewski, et Marty qui a été l'élève de Brentano avec Erenfels et Meinong, et pour qui la *Sprachphilosophie* est ce qui vise le langage dans le sens le plus général<sup>5</sup>. Pourtant De Mauro se déclare certain du fait que « soltanto la materia delle sue riflessioni gli è offerta dal tempo, la forma ultima della concezione è originalmente la sua » (De Mauro 1992, p. IX).

<sup>5</sup> Et qui est donc plus près à son avis, de la psychologie.

En effet il est en tout cas extrêmement difficile de détecter les « sources » de Saussure comme pour les auteurs de son époque, psychologues, sociologues, linguistes. Pour donner un exemple à propos des sources psychologiques de Saussure, Koerner (1974 et 1976) observe qu'il semble faire référence plutôt qu'à l'ouvrage de Egger *La parole intérieure* 1881 cité par Bréal, à Leroy (cité d'ailleurs par Vendryès) et qu'il ne cite jamais l'*Essai d'analyse psychologique du mécanisme du langage dans la compréhension* de Odier dont il possédait une copie.

Le même discours peut valoir pour le rapprochement entre Saussure et la sociologie. Bien que Dorozewki se dise certain d'une syntonie entre Saussure et Durkheim, voire entre Saussure et Tarde, Koerner, affirme encore qu'il est impossible de prouver une influence directe de Walras, de Durkheim ou Tarde.

Koerner nous rappelle que, en tout cas, Saussure était largement conscient et informé de ce qui se passait dans les milieux culturels qu'il fréquentait : Leipzig et Berlin avant, mais après, et surtout pendant plus de dix ans, Paris. C'est pour cette raison que Koerner (1984) a défini une « Saussure's French Connection » pour laquelle il vaut mieux parler de ressemblances que de véritables évidences textuelles mais grâce à laquelle Saussure finit par assimiler des concepts non seulement linguistiques de Whitney ou de Victor Henry, de Herman Paul, de Baudoin ou Darmsteter, de Paris et de Meyer.

À la seule exception de Coseriu (1968), pour qui Saussure n'invente rien de nouveau et s'inscrit dans une façon de penser le langage qui date d'Aristote, du moment qu'il n'y a pour Coseriu aucune différence dans la notion d'arbitraire du signe de l'antiquité jusqu'à nos jours<sup>6</sup>, la plupart des interprètes ont considéré, pour de différentes raisons, Saussure un novateur qui s'éloigne soi de la linguistique naturaliste, soi des néogrammariens, lesquels, du reste, avaient démontré, lors de son séjour de quatre ans à Leipzig, de ne pas le considérer comme un membre de leur école.

Ce sont cette « solitude » et cet éloignement qui ont déplacé la recherche des éléments qui marquent la rupture entre Saussure et les études langagières de son époque, en arrière de la linguistique naturaliste et du comparatisme, vers une tradition éminemment philosophique qui précède le divorce entre la linguistique académique et la philosophie du langage dont Lia Formigari a parlé à plusieurs reprises.

Des rapprochements ont été fait à partir des notions d'arbitraire du signe et du langage comme système de signes en tant que traits saillants et caractérisant la pensée linguistique à l'âge moderne. Mais quant à trouver des évidences textuelles

---

<sup>6</sup> Il s'agit d'une thèse qui a été contestée maintes fois (par exemple par Gambarara 1995).

qui puissent prouver une filiation directe entre cette pensée et Saussure la recherche demeure encore inachevée (Fehr 2000, p. 46).

Marc Angenot, dans son article de 1971, ne réussit à prouver aucune influence directe de Condillac sur Saussure mais néanmoins il nous fait remarquer des coïncidences frappantes à tous niveaux bien au delà de l'arbitraire du signe : au sujet de la distinction entre *langue* et *parole*, de l'idée de système, de la linéarité du discours, de la créativité par le moyen de l'analogie. En dépit de ses mêmes remarques, Angenot est amené à conclure que Saussure n'accepte ni le mentalisme ni le psychologisme qui marquent ses « sources philosophiques » du XVIII<sup>e</sup> siècle.

C'est presque le contraire de ce que pense Aarsleff qui rallie lui aussi Saussure à Condillac mais exactement par la voie d'une forte influence de Taine et de son livre *De l'intelligence* sur Bréal. « Je crois – écrit Aarsleff – que nous pouvons supposer que Saussure n'avait pas lu Condillac ; ni dans le *Cours* ni dans ses autres textes, il ne donne d'indication en ce sens » (Aarsleff 1892, p. 167), pourtant, à son avis, la vaste et profonde influence des signes, dans la connaissance et dans la communication humaine, qui a été esquissée par Condillac est léguée à Saussure grâce à Taine pour qui le signe en tant que « expérience présente qui suggère une expérience possible » (Taine, I, p. 25) devient le tissu du monde physique, l'alphabet d'une traduction interlinéaire de la nature qui nous en permet la connaissance.

Pour Aarsleff Saussure tiendrait de Taine non seulement la centralité des signes, mais aussi des concepts et des mots-clés tels que : 'valeur', 'système', 'synchronie', 'diacronie', et 'langue' et 'parole', ainsi que les métaphores empruntées aux domaines des sciences naturelles (le glacier etc), jusqu'à l'image plus célèbre qu'il utilise pour illustrer la nature du signe linguistique : celle de « l'envers et l'endroit d'une surface » (Aarsleff 1982, p. 166).

De Taine viendrait à Saussure, mais aussi à Ribot et à Durkheim, suivant Aarsleff, une attitude scientifique qui peut être qualifiée de 'empirisme rationaliste' ainsi que de 'réalisme scientifique' qui conduit à mettre sur le même plan la psychologie, la linguistique et l'histoire en tant que sciences humaines et qui serait issue du XVIII<sup>e</sup> siècle, des philosophes comme Condillac ou Destutt de Tracy, ainsi que des naturalistes tels que Cuvier ou Geoffroy de Saint-Hilaire. Aarsleff affirme donc que Saussure est un épisode majeur de cette renaissance des Lumières évoquée contre le spiritualisme de Cousin.

À leur tour, Swiggers (1997) et Capt-Arthaud (1994) ont rallié Saussure au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais, plutôt qu'à une lignée philosophique, ils l'ont rapproché à la tradition des études rhétoriques et des théorisations des grammariens, Sylvain

Auroux a élucidé le rapport de la notion saussurienne de valeur avec la tradition des synonymes du XVIII<sup>e</sup> siècle (Auroux 1985), du reste, en matière de langage, comme écrit Marie Claude Capt ; « le savant genevois était idéalement placé pour faire le lien entre ce qu'il avait reçu de l'Allemagne et la tradition française » (Capt-Artaud 1994, p. 14).

Les rapports entre Saussure et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont été encore récemment soulignés par Simon Bouquet qui parle lui aussi d'un héritage des Lumières qui rallierait Saussure à la métaphysique sémiotique issue de Locke et de Descartes, et à la fois de Port Royal et de la lexicologie classique, du renouveau de la rhétorique et des études de grammaire suivant « une lignée de transmission ininterrompue, dont Bréal est le dernier relais » (Aarsleff 1982, p. 226).

## 2. « Carte blanche pour détruire d'abord »

Suivant ces interprètes, et notamment Aarsleff, si les idées de Condillac, et surtout celle d'un système de signes qui définit tout langage, traversent le XIX<sup>e</sup> siècle en passant par Destutt de Tracy et Antoine-Augustin Cournot pour arriver de Taine à Bréal, c'est à Bréal qu'il faut attribuer des principes importants reçus par Saussure c'est-à-dire le principe de linéarité, le binarisme, l'appartenance des syntagmes à la *langue*.

On ne peut douter que Saussure ait reçu en tout sens l'héritage de Bréal, mais les citations de Bréal ne sont certainement pas nombreuses et il est en même temps remarquable que Saussure ait compté certaines de ces idées parmi celles des néogrammariens plutôt que de les attribuer à Bréal (Aarsleff 1982b).

En 1915 dans sa nécrologie de Michel Bréal Louis Havet attribuait à Bréal le mérite d'avoir appelé Saussure de Genève à Paris pour l'asseoir à sa place, pour lui « confier le soin de reconstruire la linguistique, avec carte blanche pour détruire d'abord » (Havet 1916, p. 41) mais les bases pour édifier avaient été jetées par Bréal lui-même, qui avait déjà opéré le renouveau de la tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bréal cite plusieurs auteurs qui ont à ce propos un certain intérêt et, entre autres : Alexander Bain, Taine, Bacon, Bergson, Bonnet, Bouhours, mais surtout Condillac, De Brosses, Xavier de Maistre, Descartes, D'Olivet, Victor Egger (*La parole intérieure*), Ribot, l'*Encyclopédie*, Herder, Humboldt, Leibniz, Littré, Morris, Pascal, Ribot, Vaugelas, Voltaire, pour s'en tenir aux plus connus.

On ne saurait borner l'importance et la nouveauté de Bréal à ce seul aspect d'avoir eu un regard rétrospectif sur la pensée du langage à l'âge classique et au XVIII<sup>e</sup> siècle, puisque, quelles que soient les limites du projet de Bréal et de sa

réalisation, l'*Essai de sémantique* ouvre une époque de changement de paradigme dans les sciences du langage comme il est perçu par le regard aigu d'un poète.

« Toutes les transformations que le langage peut subir doivent laisser invariable un certain nombre de propriétés : je le suppose. Ce résidu contiendrait les relations fondamentales du langage avec ce qu'on nomme, par hypothèse, l'esprit », écrit Paul Valéry en rédigeant pour le *Mercure de France* un compte-rendu de l'*Essai* de Bréal en janvier 1898 (*Œuvres* II, 1449). À son avis, si on était capable de répondre vraiment et de façon claire aux questions fondamentales que le langage nous pose (la définition de 'mot', de 'verbe' etc.) « on pourrait également construire une loi de toutes les syntaxes (...) le langage nous appartient beaucoup moins que la plupart des autres phénomènes (...) Je veux dire que nous pouvons aujourd'hui encore accepter des idées linguistiques aussi absurdes que celles du mouvement perpétuel en mécanique » (*Ibidem*).

Pour Valéry devant le phénomène de comprendre, soi-même avant qu'autrui, la psychologie est nulle et les purs logiciens « n'ont pas entrepris l'analyse des conditions communes à tous les systèmes de notations » (*Œuvres*, II, 1450). Avec son *Essai de sémantique* Bréal « replace justement le langage dans son unique lieu », il nous rappelle que les mots « constituent un groupe de deux membres », l'étude de ce qui est physique est fort avancé, l'étude du psychique l'est beaucoup moins « l'étude du groupe total n'existe pas, et ce serait l'importante » (*Œuvres* II, 1451).

En écartant l'organicité évolutive du langage (qui est aussi inexplicable que son origine divine) Bréal se pose face aux difficultés réelles et il sait donner par les lois qu'il esquisse un *frame* pour d'autres recherches. « Vaguement d'abord, le langage se montre : proposé comme difficulté, privé de l'accoutumance où il se cache », observé « du point de vue philosophique » (*Œuvres* II, 1453) il apparaît comme un groupe total « composé de signes fixes et d'idées » qui peut « recevoir plus d'une solution psychologique (...) aucun chemin empirique ou rationnel ne peut mener du signe au sens » et pourtant, « au même moment » où nous pensons notre langage nous appartient, nous sommes forcés de nous comprendre. Le travail de Bréal « attire l'étude sur tous les systèmes symboliques, en masse » voilà donc le patron de la sémiologie générale à laquelle pense Ferdinand de Saussure. Valéry parle à propos du texte d'« un système infiniment relié, un incalculable réseau » (*Œuvres* II, 1455). Comment ne pas penser ici aux « déplacements non calculables pour le logicien » à l'absence « d'aucune espèce de lien visible » des symboles indépendants qui forment le langage qui reste « d'ailleurs forcément tout le temps » ce système dont on parle dans les sources manuscrites de Saussure ? (*Sources manuscrites*, p. 45)

Si Bréal est celui qui cite le plus grand nombre de sources philosophiques il n'est pas le seul chez qui Saussure puisse observer la mise en œuvre de concepts qu'il utilisera pendant ses cours à Genève.

Parmi les linguistes de son époque Whitney, d'abord astronome et mathématicien, occupe auprès de Saussure une position privilégiée, au point qu'il pense pendant longtemps de publier un article sur l'ouvrage du linguiste américain pour lequel il prépare des notes de travail. Saussure apprécie ses théories comme les plus raisonnables mais, il observe que l'étude du langage ne peut se borner au bon sens, auquel semble s'adresser finalement Whitney sans mener jusqu'au bout sa révolution, sans s'apercevoir – remarque Saussure – « que la langue a besoin d'une systématique. Un essai systématique quelconque constitue donc une chose que j'oserai dire nouvelle et qui prouve immédiatement un effort personnel très indépendant et très prolongé, uniquement possible à condition de réunir des connaissances linguistiques à une réelle pensée philosophique » (*Notes* 43)<sup>7</sup>.

Si Leibniz et Herder sont les seuls philosophes qui sont cités en passant par Whitney, dans l'ouvrage de Vendryes il est impossible de trouver des indications sur les philosophes dont les idées pourraient avoir été reçues par Ferdinand de Saussure. Néanmoins chez Vendryes comme chez Saussure on retrouve une définition de langage comme système de signes c'est-à-dire de symboles de différents types qui forment des différentes sortes de langages, la primauté du langage verbal face aux codes visuels, le refus de considérer qu'une langue donne naissance à une autre (Vendryes 1921, p. 324), la différence entre le langage et les langues (Vendryes 1921, p.261), le lien étroit entre langues et sociétés, bien qu'il déclare explicitement inopportun l'emploi du mot 'loi' issu du domaine de la jurisprudence pour les faits de langage.

Parmi les contemporains de Saussure nous rappellerons ici Victor Henry, dont on a souligné les liens avec la pensée kantienne, et Gaston Paris cité par Saussure pendant ses cours. Henry et Paris montrent comme la volonté individuelle et la conscience ne sont pas l'élément décisif de ce qu'on appelle encore le langage et que Saussure appellera la langue, la langue qui a dans son caractère social une forte contrainte de l'arbitraire individuel<sup>8</sup>. Sur les rapports entre Henry et Saussure le point de départ est constitué par les remarques de Roman Jakobson mais le volume récent édité par Christian Puech (2004) replace Henry face à Saussure et lui rend le

<sup>7</sup> Whitney souligne la nécessité de connaître des principes généraux plutôt que les subtilités des méthodes spéciales mais il ne comprend pas la spécificité du langage et des signes linguistiques puisqu'il parle d'un système d'images visuelles.

<sup>8</sup> Sur ce point voir le compte rendu du *CLG* par E. Claparède (1917), p. 94.

mérite d'avoir réintroduit le paradoxe dans la pensée linguistique, d'avoir évoqué par le renouveau des antinomies kantienne «l'essence double du langage» qui sera consacrée par Saussure en tant que fondement théorique de la linguistique générale (Normand 2004).

### 3. *Un regard «philosophique»*

Au début du XX<sup>e</sup> siècle les sciences humaines redessinent leurs partages et composent leurs cadres disciplinaires à partir de nouveaux points de vue déterminés par de nouvelles acquisitions scientifiques, en ce qui concerne la linguistique, entre 1880 et 1928, ce changement se produit aussi grâce à une différente orientation envers les autres domaines scientifiques qui cotoient l'étude des différents aspects du langage. «Refusant la référence logique de la grammaire générale, celle biologique de la première grammaire comparée, la linguistique, après 1880, devient massivement psychosociologique, compte tenu de variantes non négligeables selon qu'on se réfère à Wundt, Durkheim, Tarde ou, bientôt, aux behaviouristes» écrit Claudine Normand. C'est ainsi que «la polémique qui fait triompher la linguistique *science sociale* sur la linguistique *science naturelle*, se fait de part et d'autre à coups d'évidences». Après ce tournant, le modèle sociologique de Whitney est confronté à sa variante psychosociologique: «la langue-fait social (Meillet) face à la langue expression et communication (Bally, Séchehaye)» (Normand 2003, p. 447), sans que les deux prédicats de la langue (ou du langage indifféremment): *institution sociale* et *système* soient articulés. La généralité et la stabilité ontologique des formes linguistiques, délivrées du lest de la correspondance avec le monde des choses, s'appuient tour à tour sur leur caractère d'intersubjectivité, ou bien sur la nature psychologique de l'homme considéré dans sa qualité d'individu social plutôt que d'individu naturel.

Saussure participe de cette transformation et en certaines circonstances il en est perçu comme un protagoniste. C'est le cas de Naville qui dans sa *Nouvelle classification des sciences* présente Saussure comme le fondateur de cette sémiologie générale qui ne sera jamais accomplie: «la sociologie est la science des lois de la vie des êtres conscients, spécialement des hommes en société. Elle doit admettre comme données toutes les conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale (...) Une des plus apparentes, c'est l'existence des signes (...) M. Ferdinand de Saussure insiste sur l'importance d'une science très générale, qu'il appelle sémiologie et dont l'objet serait les lois de création et de transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie. (...) la science sémiologique la plus avancée c'est la linguistique» (Naville 1916, pp. 103-104).

À la linguistique en tant que sémiologie s'appuie la sociologie (qu'on pense ici à Mead) et la science sociologique du droit (qu'on pense à Gurvitch), et bien avant avant que l'empire du signe s'étale et que le structuralisme s'empare des sciences humaines, la notion de système<sup>9</sup> est élaborée à la même époque également par des logiciens et des juristes qui se rapportent parfois à Saussure<sup>10</sup>. Les noms qu'on pourrait citer à cet égard sont ceux de Jean Ray et François Gény.

Dans son *Essai sur la structure logique du Code civil français* de 1926, Ray, juriste mais aussi agrégé de philosophie, ancien élève de Durkheim et de Hamelin utilise la notion de système pour mettre en évidence la spécificité du Code civil et cette notion est le point de vue, le biais sous lequel envisager un phénomène comme le droit qui est placé à mi-voie entre plusieurs domaines disciplinaires. Ce qui fait l'intérêt de ce texte c'est que le système est conçu comme un objet qui traverse le temps et qui est traversé par la temporalité selon de différentes perspectives.

François Gény est l'auteur de très nombreux ouvrages parmi lesquels *Science et technique en droit privé positif*, dont les trois volumes ont été publiés entre 1913 et 1921.

Le premier volume renferme un véritable *Essai d'épistémologie juridique* (chapitre IV). Gény se demande en fait (un peu comme Saussure fait pour la linguistique) «de quelle façon jureconsultes travaillons-nous en fait? de quelle façon devons-nous travailler?» (Gény I, 1913, p. 3) et il étale ce problème au cœur des débats de la philosophie de la science de son époque<sup>11</sup>.

Ce n'est d'ailleurs pas une question qui touche seulement aux sciences du droit puisqu'il appartient à toutes les disciplines de décider «quelle importance assigner du même point de vue à l'abstraction et à la généralisation?» (Gény I 1913, p. 15) face au terrain du «développement vivant» de son propre objet (Gény I 1913, p. 5). L'on pourrait croire «qu'il appartient aux philosophes de métier» de faire ce

---

<sup>9</sup> Au sujet de cette notion Mounin démontre que Saussure est le seul qui la développe au sens totalement relationnel, mais à mon avis la distinction entre taxonomie et classification, quoi qu'en pense Foucault, est déjà de ce genre, voir Barsanti 1992.

<sup>10</sup> Les noms qu'on pourrait faire à cet égard sont encore ceux de O. Hamelin, *Le système d'Aristote*, Paris, Alcan, 1920; Goblot, *Traité de logique*, Paris, A. Colin, 1918; Rondelet, *Théorie logique des propositions modales*, 1861; Luquet, *Éléments de logique formelle*, Paris, Alcan, 1909; Cordier, *Les problèmes de la logique*, Paris, 1916; Padoa, *La logique déductive dans sa dernière fase de développement*; Liard, *Des définitions géométriques et des définitions empiriques*. J'enonce ici rien que le projet d'une enquête que je viens d'entreprendre.

<sup>11</sup> L'information de Gény sur ces débats est extrêmement riche, il est impossible de rendre compte ici des ouvrages et des auteurs cités.

travail, mais «la critique d'une discipline déterminée doit se faire par les principes intimes et propres de cette discipline» (*ibidem*) et, «partout les spécialistes se sont montrés, finalement les plus aptes, je dirai mieux, les seuls aptes à tirer du fond même de leurs études la méthode essentielle de leurs disciplines» (Gény I 1913, p. 8). C'est donc à cette sorte de pensée philosophique que Gény dirige le droit en tant que science humaine, puisque les disciplines qui étudient les manifestations conscientes ou inconscientes de l'activité humaine, sous leurs formes diverses et «qu'un voisinage apparent associe, sinon à la matière, du moins au mode d'investigation des sciences de la vie physique» sont en effet des disciplines «tard venues (...) dans le champ scientifique ont dû se contenter d'emprunter aux autres des moyens et des procédés mal adaptés à un objet propre» (Gény I 1913, p. 172).

Sur ce terrain épistémologique Gény rencontre le mot comme instrument indispensable. Le droit ne peut donc pas se passer d'une «sémantique sagace, pénétrante et avisée (...) œuvre de technique» plutôt que d'investigation scientifique» (Gény I 1913, p. 152). C'est pour cette raison que dans la troisième partie de ce travail, *Élaboration technique du droit positif*, publiée en 1926, il consacre un chapitre au langage du droit. Nombres de travaux linguistiques publiés entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les débuts du XX<sup>e</sup> sont cités par Gény, et le *Cours* parmi les autres, pour bâtir une terminologie technique fondée sur le langage courant mais dont on s'efforcera de fixer les termes pour qu'ils *ne varietur*, tout en gardant un rapport avec la logique du système d'un côté et, de l'autre côté, avec «le jeu subtil et compliqué de la vie sociale» et avec l'histoire (Gény III 1926, p. 462).

À la linguistique s'adresse aussi le travail de lexicographie technique dirigé par Lalande. Au moment de définir le langage de la philosophie, dans sa *Préface* de 1902 au *Vocabulaire*, où il cite Bréal et Vendryes, Lalande écrit: «les sens d'un mot ne sont pas les valeurs d'une variable indéterminée dont nous pourrions disposer à notre gré. C'est une réalité qui, pour n'être pas matérielle, au sens précis du terme, n'en possède pas moins la consistance parfois très dure que présentent certains faits sociaux. les mots sont des choses et des choses fort actives: ils sont 'en nous sans nous': ils ont une existence et une nature qui ne dépendent pas de notre volonté, des propriétés cachées même à ceux qui les prononcent ou les comprennent» (Lalande 1902).

Non seulement la question du sens dans la lexicographie philosophique est posée à partir des 'sens' de la nouvelle sémantique qui débute avec Bréal, mais nous pouvons imaginer un rapport entre les idées de 'philosophie' discuté par Lalande et ses collaborateurs et le genre de connaissance philosophique de la langue auquel pense Saussure. En effet, parmi les acceptions de 'philosophie' du *Vocabulaire* de Lalande, une correspond à l'idée saussurienne d'une science 'philosophique' et

donc réellement scientifique de la langue : « tout ensemble d'études ou de considérations présentant un haut degré de généralité et tendant à ramener soit un ordre de connaissances, soit tout le savoir humain, à un petit nombre de principes directeurs », définition qui se complète par une longue citation de l'*Essai sur le fondement de nos connaissances* de Cournot (Lalande, *Vocabulaire*, 'Philosophie'). C'est exactement ce que Saussure définit comme « point de vue réellement élevé sur la langue elle-même », ou « vue théorique » de la langue en l'attribuant à Baudoin de Courtenay et Kruszewski<sup>12</sup>. Sur les rapports de Saussure avec ce côté de la philosophie professionnelle de son époque nous avons finalement une toute petite évidence textuelle : dans une note manuscrite Saussure énonce les différents secteurs de la philosophie et indique des auteurs (pour un achat de livre ?) les voilà : « Littré, Poincaré, Boutroux, Lalande, Cournot » (*Sources manuscrites*, p. 83).

Nous pouvons donc raisonnablement penser que l'adjectif 'philosophique' qui accompagne la connaissance linguistique n'est le plus souvent pour Saussure, qu'un symptôme d'un certain regard sur la langue et le langage, la marque d'une nouvelle orientation générale et de son ampleur au niveau épistémologique.

La linguistique générale essaie parfois de résoudre les difficultés que la pratique des linguistes « laissait en suspens ou ne permettait pas même de formuler » et après, mais aussi à côté de Saussure, on s'interroge sur la « nécessité d'éclairer la relation de la linguistique aux autres sciences et à la philosophie. Pour être générale, la linguistique doit-elle emprunter ailleurs des compléments ou même son cadre théorique ? Va-t-elle, et comment, se démarquer définitivement de la philosophie du langage ? » (Meillet 1906, p. 16).

#### 4. *Qu'est-ce que sont que les philosophes ?*

Si nous analysons maintenant de près les passages du *Cours* de l'édition Engler et les sources manuscrites nous pourrions remarquer : 1. que les mots 'philosophe', 'philosophique' et 'philosophie' n'ont pas toujours la même valeur pour Saussure ; 2. que, à la seule exception de Bacon et Humboldt<sup>13</sup>, Saussure ne cite aucun philosophe et qu'il utilise toujours ce mot pour indiquer des visions fautives sur le langage, mais que les fautes des philosophes sont toujours partagées par les psychologues et/ou les logiciens ; 3. que ces fautes sont celles des philosophes du

<sup>12</sup> Contre Humboldt Wundt et Paul qui n'offrent que des matériaux CLGE fasc. IV p. 43 SM n 21 p. 44.

<sup>13</sup> Auxquels il faut ajouter, dans un contexte particulier « Un séjour qu'il [Pictet] fit ensuite en Allemagne lui permit de faire la connaissance de Goethe, de Hegel, de Schleiermacher, et de Schelling, qui a toujours été son philosophe de prédilection. » Saussure 1878.

XVIII<sup>e</sup> tandis que presque toutes les fautes commises par les linguistes (eux aussi avec d'autres complices) sont celles commises par les linguistes naturalistes ou par l'école historique ; 4 mais que, comme on l'a vu, le mot 'philosophique' indique pour Saussure une façon extrêmement positive d'approcher tout objet de science et notamment les langues.

Les philosophes et les linguistes sont associés par Saussure dans une lignée qui valorise le rôle du langage dans la formation des idées, ignorant bel et bien, ou passant sous silence la «diffidence envers le langage» (Formigari) qui marque souvent la philosophie moderne : ils auraient « toujours jugé que nous n'aurions pas moyen de distinguer clairement deux idées sans le secours de la langue (CLGE 1822). Mais la plupart du temps les philosophes, les linguistes, les psychologues se trompent. Ils le font sur les rapports entre le langage et le monde, entre le langage et la/les langue(s), entre le côté individuel (et naturel) du langage et la socialité des langues.

Dès les premiers passages du *Cours* dans l'édition d'Engler on trouve des remarques qui rangent les philosophes du côté de ceux qui ne comprennent pas trop le langage ou superposent à l'étude des langues des valeurs qui leur sont étrangères.

Les pionniers de la linguistique (cette science date pour Saussure en tous cas du début du XIX<sup>e</sup> siècle) abordent leur sujet utilisant des « idées philosophiques puisées en dehors de la langue » parfois « un symbolisme puisé dans quelque philosophie » (CLGE 70). Il s'agit d'erreurs que Saussure stigmatise avec un philosophe, Bacon : « les erreurs linguistiques sont aussi bien ce que Bacon appelle les cavernes (malentendus) linguistiques que les idoles de la linguistique » (CLGE 73).

C'est l'étude philosophique d'une faculté de langage séparée des langues, d'une logique fondée sur les seules évidences physiologiques et sur les structures individuelles de la connaissance et du langage qui sont visés par Saussure. Même les « sources » du XVIII<sup>e</sup> dont parlent plusieurs interprètes<sup>14</sup>, pourraient être la cible de cette observation : « le physiologiste, le psychologue (et le logicien) pourront longtemps disserter, le philosophe pourra reprendre ensuite les résultats de la logique, de la psychologie et de la physiologie, jamais, je me permets de dire, les plus élémentaires phénomènes du langage ne seront soupçonnés ou clairement aperçus, si l'on ne recourt en première et dernière instance à l'étude *des langues* ».

<sup>14</sup> Du reste Bréal lui-même avait repoussé tout ce côté de la pensée du XVIII<sup>e</sup> à partir de Condillac v. Bréal ES 249 et suiv.

Bien qu'il faille rappeler comme de temps à autre dans ses leçons et dans ses notes manuscrites Saussure ouvre une fenêtre sur le côté individuel du langage : « c'est bien le concours de tous les individus qui crée les phénomènes généraux (...) il faut par conséquent jeter un coup d'œil sur le jeu du langage chez l'individu (...) le mécanisme individuel qui ne peut pas manquer de se répercuter à la fin d'une façon ou d'une autre sur le produit général » (CLGE 515), en général, pour Saussure « considérer le langage dans l'*individu humain* est un point de vue faux » (CLGE 3292), puisque « l'acte individuel – on lit dans le *Cours* – « n'est que l'embryon du langage » il faut en sortir pour aborder ce que Saussure appelle, à la même époque de Durkheim, le 'fait social' « entre tous les individus ainsi reliés par le langage il s'établira une sorte de moyenne : tous reproduiront, non exactement sans doute, mais approximativement, les mêmes signes » (CLGE 217).

Il faut donc sortir du naturalisme linguistique pour rapporter le langage à sa dimension qui est à la fois psychique et sociale. C'est dans cette visée que la linguistique à la Müller et à la Schleicher est confrontée avec le travail des romanistes et des slavistes, dans le premier cas l'étude du langage n'a fait aucun progrès, dans le second (Paul, Schuchardt, Meyer, Paris, de Courtney, Kruszewski) on s'est acheminé vers « quelque chose de général » (CLGE 3297) comme dans le cas de Withney. C'est donc l'histoire ou pour mieux dire la combinaison du temps et du système qui fait la différence, pour Saussure en effet, l'histoire, la diachronie, n'est ni récit, ni mémoire c'est le poids du passé qui renverse l'arbitraire (CLGE 1233).

Les racines cognitives, psychologiques et logiques d'une sémantique référentielle ne sont pas niées (le langage est figuré par les images reçues par la rétine on lit quelques lignes plus bas) par Saussure mais le système devient un objet complexe qui traverse l'histoire. Sa connaissance doit donc tenir compte d'une perspective multiple et cette fois les « philosophes » sont tous ceux qui se bornent à considérer le langage comme un dictionnaire mental qui n'aurait d'autre but que de rallier la réalité à nos images mentales, c'est-à-dire à étiqueter les choses. C'est ce qu'il exprime en parlant d'une langue qui ne fût composée rien que de termes (CLGE 3350 et si les idées étaient précédentes au langage, les termes des différentes langues se correspondraient parfaitement CLGE 1887). « Des Philosophes, des logiciens, des psychologues – selon Saussure – ont peut-être pu nous apprendre, quel était le contrat fondamental entre un SYMBOLE CONVENTIONNEL et l'esprit » c'est-à-dire un symbole indépendant qui n'a aucun lien visible avec l'objet (...) d'un autre côté des historiens et des linguistes ont pu nous apprendre que le langage, ce système particulier de symboles indépendants qui est le langage, n'est pas sans connaître les vicissitudes. Ce qui a échappé (ici) aux philosophes et aux logiciens, c'est que du moment qu'un système des symboles est indépendant des objets désignés, il était sujet à subir, pour sa part, par le fait du

temps, des déplacements non calculables par le logicien, en restant d'ailleurs forcément tout le temps. Et ce qui a échappé réciproquement aux linguistes, c'est qu'ici la matière qui subit l'action historique ne relève d'aucune façon de l'appréciation historique simples, comme c'est le cas par exemple pour les faits politiques» (CLGE 1399).

Il s'agit de rappeler aux philosophes de l'arbitraire du signe les contraintes du système et le poids de l'histoire, et à la linguistique naturaliste l'arbitraire radical de la langue, et Saussure rallie encore une fois, dans ce cas, les philosophes et les linguistes : « en quel sens tous les signes linguistiques sont conventionnels, contrairement à certaines idées du linguiste. En quel sens aucun n'est conventionnel, contrairement à d'autres idées qu'on trouve chez les philosophes. LOI n'est pas définissable à moins de distinguer les deux choses que ce nom représente » (CLGE 3299).

Après avoir indiqué les pages 29-35 de l'*Essai de sémantique* de Bréal pour répondre à la question de la définition des entités linguistiques, nous trouvons encore un parallèle entre les fautes des linguistes et des philosophes, c'est le fragment qui porte le titre *Réflexions sur les entités* : « causes qui font du langage un objet <situé> hors de toute comparaison non-classé ni dans l'esprit des linguistes ni dans l'esprit des philosophes. – Première cause absence de langages importants reposant sur un autre instrument que la voix pour produire le signe. – D'où on est allé jusqu'à qualifier le langage parlé de *fonction* de l'organisme humain, mêlant ainsi sans retour ce qui est relatif à la *voix* et ce qui n'est relatif qu'à la traduction de la pensée par un signe qui peut être absolument quelconque, et comporter un perfectionnement et une grammaire aussi bien selon des signes visuels ou tactiles que selon les signes non moins conventionnels qu'on choisira dans la voix » (CLGE 3326, *Sources manuscrites*, n 17 p. 50, *Écrits de linguistique générale*, p. 157). Les linguistes dont Saussure parle ici sont ceux qui ont fait de l'élément phonique tout ce qu'il faut au langage et à la langue, sans soupçonner que c'est l'élément sémiologique et les rapports entre les signes de toutes sortes qui sont constitutifs de toutes les langues. C'est évidemment la naturalisation du langage opérée par la philosophie et par la linguistique qui est visée et en même temps le déplacement du côté de la sémiologie est conçu de façon à laisser hors de l'étude du langage tout caractère référentiel. Les philosophes et les psychologues partagent en effet souvent la conception superficielle du grand public : celle d'une langue comme nomenclature qui coupe de nécessité tous les liens internes dans lesquels réside l'essence de la langue.

Dans plusieurs passages du *Cours* l'attaque de Saussure porte sur une vue simplifiée du langage qui cache la réalité double et totalement psychique du signe

linguistique et qui voit la langue comme un lieu d'entités sans relations réciproques ralliées aux objets réels qu'elles représentent, les différentes rédactions parlent d'une erreur de 'certains philologues', ou de 'quand un philosophe ou un linguiste' (biffé), ou des conceptions « que se font ou de moins que offrent les philosophes du langage font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant à chacun leur nom » (CLGE 1085-1089). Finalement un philosophe est celui qui croit que le langage commence par la donnée primordiale des « objets s lesquels n'y forment aucun élément quelconque » (CLGE 1088).

Si nous voulons maintenant évaluer la consistance de la prétendue dette de Saussure envers le XVIII<sup>e</sup> siècle il nous faudra analyser encore des remarques du *Cours* ayant pour objet certains des *topoi* les plus communs de la pensée philosophique sur le langage : le langage comme fruit de la pure logique, comme législation ou comme contrat. En tant que membre de la Société linguistique de Paris Saussure respecte et apprécie le statut de la société dans sa première formulation : pas de recherche sur l'origine du langage, sur une prétendue perfection des langues primitives (CLGE 2484) et sur les langues universelles de tout genre. Pour Saussure, une fois que la langue est entrée dans sa vie sémiologique, elle est comme un vaisseau sur la mer. Les langues qui sont « au chantier » comme l'espéranto ou le volapuk pourraient devenir sociales et changer vers toute autre direction que celle selon laquelle elles ont été projetées (CLGE 153 et 1274).

Si la langue peut être définie par sa grammaire et son dictionnaire (comme dit Descartes dans la lettre célèbre écrite à Mersenne en décembre 1629) il n'y a pas une assemblée de savants discutant sur le dictionnaire (CLGE 2518) comme l'assemblée de logiciens évoquée par Voltaire dans l'article 'langues' du *Dictionnaire philosophique*<sup>15</sup>.

La limitation de l'arbitraire par la force de la convention et par le poids de l'histoire donne à Saussure l'occasion de faire une distinction entre la langue et toutes les autres institutions sociales, d'un côté, et, de l'autre côté, entre les systèmes linguistiques et les autres systèmes symboliques dont les éléments ne sont pas pour Saussure totalement vides. Contrairement à ce qui se passe dans ces systèmes, le langage ne peut être soumis à une « norme raisonnable mais plutôt à une raison relative (CLGE 1206). En effet, ni l'individu, ni la masse elle-même ont souverai-

<sup>15</sup> *Les idées latentes du langage* 1868 (Bréal : 1995, 189-90) et cependant « le langage est une traduction de la réalité, une transposition où les objets figurent généralisés et classifiés par le travail de la pensée » (ES : 254). Bréal pense qu'il n'y pas de place dans la linguistique pour les constructions des « prétendus docteurs en langage » (ES : 27) il faut que le linguiste soit capable de « dépouiller le logicien » et de « se faire peuple » (ES : 233), et revenir à l'histoire puisque rien est créé *ex nihilo* (ES : 12).

neté sur un seul mot de la langue: «on considère donc la langue comme une législation à la manière des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme dépendant de notre volonté; or la langue, encore plus que la législation doit être subie beaucoup plus qu'on ne la fait» (CLGE 1183).

La langue ne peut «plus être assimilée à un contrat pur et simple» et la question des origines perd toute l'importance qu'on lui avait accordée. Le problème de l'origine n'est plus que celui de ses transformations puisque le parler humain transmet sans interruptions un changement qui relève de l'élément psychique pour lequel Saussure fait intervenir non la notion de volonté bréalienne mais celle de degré de conscience dont «le plus élevé est encore dans l'inconscience pure comparée au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes» (*Sources manuscrites* N1.1-2).

L'arbitraire du langage étant «RADICAL», le langage ne peut être mieux défini que comme une institution comme l'a fait Whitney, mais il s'agit d'une institution dont Saussure dira qu'elle est «sans analogues». Sans doute il y a le souvenir de l'*Esprit des lois* dans cette formule saussurienne qui définit les autres institutions comme différentes du langage puisqu'elles «sont toutes fondées à des degrés divers sur les rapports NATURELS sur une convenance des choses comme principe final» (CLGE 1262). En effet «le langage propriété de la communauté, comme les 'usages', répond dans l'individu à un organe spécial préparé par la nature» (CLGE 3292).

Même la notion de génie des langues qui est un des outils les plus communs de l'analyse linguistique conduite à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui est aussi acceptée par Bréal bien qu'avec quelques réserves (*Essai*, p. 124 et p. 129), est refusée sans condition par Saussure au moment même où il y voit une sorte de déguisement des théories naturalistes. L'ethnisme en linguistique renverserait, à son avis, le rapport entre le langage et le groupe social, au contraire c'est la langue commune qui fonde le peuple.

Un point de repère assuré dans les rapports entre Saussure et la préhistoire de la linguistique (car à son avis la linguistique en tant que science débute au XIX<sup>e</sup> siècle) est sa connaissance de la *Grammaire* Port Royal. Si cette grammaire est normative et elle touche de près à la logique néanmoins elle représente un point de vue scientifique irréprochable celui de la synchronie, de la description d'un état de langue» (CLGE 1361,1666). Certes il faudrait toujours ajouter à cette étude la conscience du fait que les différentes générations ne se succèdent absolument pas mais qu'elles sont souvent présentes: elles ne sont pas «les tiroirs d'une commode» (CLGE 1200).

Avant de quitter cette partie du travail je voudrais indiquer une toute petite remarque qui pourrait nous faire penser à des influences philosophiques. D'abord Saussure pour définir la nature du signe linguistique rappelle la composition de la personne par l'union du corps et l'âme comme « la plus ressassée » même « si elle cloche par bien de points », c'est l'image qui a été utilisée par la « linguistique cartésienne » (y compris par Port Royal). Presque immédiatement après il indique dans la linéarité du signe linguistique le trait éminent face à d'autres signes tels que les signes visuels qui peuvent être simultanément perçus : séparer les signes est une opération difficile qui demande « une opération de l'esprit », comment ne pas penser ici à la *Logique* de Condillac ? (CLGE 1698 et 1703).

Du reste de nombreux passages du *Cours* montrent la « diffidence » de Saussure face au code visuel et aux idéogrammes que la tradition philosophique du XVII<sup>e</sup> siècle considérait si importants et beaucoup plus « philosophiques » des mots (CLGE 46, 446, 449, 481, 493, 525, 1170, 1930). Par exemple, pour répondre à Aarsleff, on pourrait se demander, les textes à la main, si « l'expérience et l'image » (Taine I, p. 29) que Taine voit à l'origine de ces noms qui substitueront l'image sont vraiment quelque chose qui équivaut au signe saussurien ? Il me semble que l'arbitraire radical saussurien n'ait pas une racine visuelle qui en bornerait la liberté absolue<sup>16</sup>.

À la fin de notre enquête tout ce que nous pouvons dire est que si Saussure reçoit un héritage de la pensée sur le langage du XVIII<sup>e</sup> siècle il s'agit de l'idée de la langue comme une institution qu'il pouvait lire aussi chez Bréal et chez Whitney, où surtout s'annonce cette notion de 'individu social' qui peut se retrouver chez les sociologues et les juristes de cette époque ainsi que la notion de système.

'Arbitraire du signe', 'système de signes', sont dépouillés de toute mythologie des origines, du rapport avec une langue parfaite, du « lierre » référentiel qui les attachait aux choses et qui conduisait à privilégier les codes visuels en tant que mieux placés pour miroiter le monde. Saussure les étale du coup dans un contexte où des éléments qui se présentent chez d'autres linguistes, c'est-à-dire, le temps, le système, la socialité sont placés aux extrémités d'un 'triangle sémiotique' complexe<sup>17</sup> qui renonce à miroiter les objets pour accompagner les sociétés humaines dans leur voyage dans l'histoire au-delà des avatars de la volonté des individus qui vivent leur langage et sont « vécus » par leurs langues.

<sup>16</sup> Bien qu'il admette cette origine cfr. *supra*.

<sup>17</sup> Comme le rappellent encore une fois et très récemment Aurox et Delesalle (2003 c) le signe saussurien est double et coupe tout lien avec le côté pragmatique du langage ainsi qu'avec la référence, par cette voie, Bréal comme Saussure donnent autonomie aux entités linguistiques ce qui permet de construire une sémantique différentielle.

### 5. *Du côté de la philosophie*

Ce n'est pas sur le terrain d'un renouveau de la pensée des Lumières et de l'âge classique, qu'il faut chercher les sources de la révolution scientifique saussurienne et donc pas dans la notion de l'arbitraire du signe, dans la définition de la langue comme une institution, dans la centralité des systèmes de signes pour communiquer et connaître ?

Comme on l'a vu, la question des rapports entre Saussure et les philosophes n'est pas simple mais non seulement à cause de l'attitude de Saussure à effacer les traces de ses lectures et à citer « hors de guillemets » mais parce qu'il s'agit d'un problème différent suivant qu'on regarde aux auteurs qu'il a lus, connus, ou qu'il a utilisés ou bien qu'on s'adresse à son idée de la philosophie relativement à son projet scientifique.

À mon avis, pour que Saussure puisse être reconnu comme un adepte de la métaphysique sémiotique (à la fois liée à l'empirisme et au rationalisme philosophique dont parle Bouquet) il faudrait que son intérêt majeur fût le rôle que le langage joue dans la connaissance ou dans la construction de la réalité au sens scientifique et philosophique mais Saussure ne s'intéresse pas à ce problème les réalités de la linguistique étant de nature psychique, puisque la langue est identifiée comme le réseau des fils qui relient entr'eux ses mêmes éléments (*Notes Item* N 15 E3310.4). Bréal le lui avait appris: la langue n'est pas un miroir de la réalité, elle ne ressemble pas à une plaque photographique, la plupart des signes ne correspondent à rien de réel (*Essai*, p. 338). Ce n'est pas par la voie d'une reprise telle quelle de cette tradition que je pense on puisse rallier Saussure à ses prédécesseurs.

Même si nous pouvons concorder avec Lia Formigari sur la question du divorce entre linguistique et philosophie lors de l'essor de la linguistique académique, il faut rappeler que les concepts fondamentaux qui avaient été transmis à la nouvelle linguistique académique par la tradition n'avaient été jamais disjoints de la pensée philosophique. Bien qu'on puisse parler d'une division de la « culture de la langue » et de l'étude du langage entre la rhétorique, la grammaire, l'étude du lexique et la philosophie, ces voies s'étaient croisées plusieurs fois souvent chez les mêmes auteurs.

Tout ce patrimoine passe à travers l'*Encyclopédie* où, comme on a plusieurs fois remarqué (Auroux 2003 b), tout le *corpus* des grammairiens de l'antiquité est cité et dont les auteurs sont les plus célèbres savants de l'époque dans ces domaines. Lorsque, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke est éditée pour remettre à jour l'ouvrage de Diderot et d'Alembert c'est Beauzée lui-même avec Marmontel qui prépare la toute première série et le premier recueil

thématique de *Grammaire et littérature* (hors des articles de logique), trois volumes de 2306 pages sous l'ordre alphabétique, publiés entre 1782 et 1786.

Dans les articles de *Littérature*, écrits par Voltaire, Montesquieu, d'Alembert, de Jaucourt et Mallet, révisés par Mamontel (au nombre de 644) et dans les 532 articles de *Grammaire* révisés par Beauzée (écrit par Dumarsais A-G et Beauzée G-Z), partagés en sept sections (*Voix et Lettres, Parties de l'Oraison, Syntaxe, Langage figuré, Étymologie, Langues et Dialectes, Particularités de la langue française*) toute la tradition est déployée, et elle est présentée de façon systématique dans les deux *Tableaux méthodiques* qui concluent l'ouvrage.

Un personnage comme Saussure qui avait reçu son éducation dans un pays francophone pouvait rencontrer tout ce patrimoine de mille façons et en mille occasions comme a écrit Marie-Claude Capt « sa pensée a d'abord été nourrie par les auteurs français du XVIIIème dont l'influence sur l'identité culturelle de Genève n'est pas à mettre en doute (Capt- Artaud 1994, p. 14).

S'il faut avouer que toutes les ressemblances qu'on pourrait avancer sont également indécidables, il faut aussi rappeler que Diderot dans son article *Encyclopédie* définit comme une « imperfection de notre ouvrage » le fait que « le côté de la langue est resté faible (...) je dis de la *langue* et non de la *grammaire* » et il trace ainsi le projet de la linguistique générale. C'est précisément ce travail sur la *langue* qui, à partir de Saussure, fait l'essence de nombreuses tentatives de constituer une linguistique générale en tant que connaissance philosophique de la langue.

## BIBLIOGRAPHIE

Les écrits de Ferdinand de Saussure sont cités d'après les éditions ici indiquées : *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, 4 vol., Weisbaden, Otto Arrassowitz, 1967 (CLGE suivi du numéro de la page)

*Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, éditées par Robert Godel, Genève, Droz, 1969.

*Écrits de linguistiques générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler avec la collaboration d'Antoinette Weil, Paris, Gallimard, 2002

AARSLEFF, Hans (1982), a *From Locke to Saussure. Essays in the Study of Language and Intellectual History*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

AARSLEFF, Hans (1982) b, dans « Condillac, Taine et Saussure », Sgard J. éd., *Condillac et les problèmes du langage*, Genève-Paris: Slatkine, 165-74.

- ANGENOT, Marc (1971), «Condillac et le CLG», *Dialectica*, 25, 5, pp. 119-30.
- AUROUX, Sylvain (1985), «Deux hypothèses sur l'origine de la conception saussurienne de la valeur linguistique», *Travaux de linguistique et de littérature*, 13, I, pp. 295-299.
- (1995), «The Semiological Sources of Semantics», Lia Formigari-Daniele Gambarara, edd., *Historical Roots of Linguistic Theories* (Atti del Convegno di Rende, 16-20 settembre 1992), Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, 221-32.
  - éd., (2003) a, *Histoire des idées linguistiques*, vol.III, *L'égémonie du comparatisme*, Liège Bruxelles, Mardaga.
  - (2003) b, «La naissance de la grammaire générale, dans l'*Encyclopédie*», dans *L'Encyclopédie ou la création des disciplines*, sous la dir. de M. Groult, Paris, CNRS éditions, pp. 215-223.
- AUROUX, Sylvain, DELESALLE, Simone (2003) c, «La sémantique», dans S. Auroux éd. *Histoire des idées linguistiques*, vol.III, *L'égémonie du comparatisme*, Liège Bruxelles, Mardaga, pp. 205-217.
- BARSANTI, Giulio (1992), *La scala, la mappa, l'albero. Immagini e classificazioni della natura tra Sei e Ottocento*, Firenze, Sansoni.
- BOUQUET, Simon, (1997), *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- BRÉAL, Michel (1995), *De la grammaire comparée à la sémantique. Textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898*. Piet Desmet-Pierre Swiggers edd., Leuven-Paris, Peeters.
- (1924<sup>7</sup>) *Essai de sémantique*, Paris, Hachette;
- CAPT-ARTHAUD, Marie-Claude (1994), *Petit traité de rhétorique saussurienne*, Genève, Droz.
- CLAPARÈDE, Edouard (1917), Compte rendu à F. de Saussure CLG, *Archives de psychologie*, XVI, pp. 93-95.
- COSERIU, Eugenio (1968), «L'arbitraire du signe. Zu Spätgeschichte eines aristotelischen Begriffs», *Archiv für das Studium der neuen Sprachen und Literaturen*, 204, pp. 81-112.
- DE MAURO, Tullio (1992<sup>8</sup>), *Introduzione e commento a: Ferdinand de Saussure, Corso di linguistica generale*, trad. it di T. De Mauro, Roma-Bari, Laterza, 1968<sup>1</sup>.
- DIDEROT, Denis, art. *Encyclopédie, Oeuvres*, Laurent Versini éd., vol. I *Philosophie*, Paris, Robert Laffont, 1994.
- DOROZEWKI, Witold (1969), «Sociologie et linguistique: Durkheim et de Saussure»; *Actes du deuxième Congrès international des linguistes*, Genève 25-29 avril 1931, Paris, A. Maisonneuve, 1931, pp. 146-47, dans Pariente (1969), pp. 97-109.

- EGGER, Victor (1881), *La parole intérieure*, Paris, Alcan.
- FEHR, Johannes (1996), «Saussure: cours, publications, manuscrits, lettres et documents», *HEL*, 18 II, 1996.
- (1997), *Saussure entre linguistiques et sémiologie*, trad. fr., Paris, PUF, 2000.
- FORMIGARI, Lia (1995), *Filosofia e linguistica, La filosofia* dir. Paolo Rossi, 4 vol., Torino, UTET, II *La filosofia e le scienze*, 183-218.
- GÉNY, François (1913-1921), *Science et technique en droit privé positif*, Paris, Sirey
- GAMBARARA, Daniele, (1972), «La Bibliothèque de Ferdinand de Saussure», *Geneva*, n. s, tome XX, pp. 319-368.
- (1995), «The Convention of Geneva. History of linguistic ideas and history of communicative practices», dans L. Formigari-D. Gambarara edd., *Historical Roots of Linguistic Theories*, Amsterdam-Philadelphia, 279-94.
- GODEL, Robert (1969), *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz.
- GRAFFI, Giorgio (1985), «Ancora su Saussure e Dilthey», *Lingua e Stile*, XXX, 1, pp. 151-158.
- HAVET, Louis (1916), «Nécrologie. Michel Bréal, *École Pratiques des Hautes Études. Section des Sciences Historiques et Psychologiques. Annuaire*, pp. 38-42.
- HENRY, Victor (1896), *Antinomies linguistiques*, Paris, Alcan.
- KOERNER, Konrad (1972), *Bibliografia saussureana 1870-1970*, Metuchen, (N. J.), Scarecrow.
- *Ferdinand de Saussure*, Braunschweig, 1973.
- (1976), «Saussure and the French Linguistic Tradition», *Actes du Colloque sur l'histoire des Etudes Romanes*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, 405-17.
- (1984), «Saussure's French Connection», *Papers from the XIth Linguistic Symposium on Romance Languages*, P. Baldi ed., Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, 475-500.
- LALANDE, André (1902) *Préface au Vocabulaire critique de la philosophie*, première éd. Bulletin de la Société française de Philosophie, 1902-1923.
- LECA-TSIOMIS, Marie, «Langue et Grammaire dans l'*Encyclopédie*», dans *L'Encyclopédie ou la création des disciplines*, sous la dir. de M. Groult, Paris, CNRS éditions, 2003, pp. 203-214.
- LEROY, Eugène Bernard (1905), *Le langage: essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction*, Paris, Alcan.
- MEILLET, Antoine (1906), «L'état actuel des études de linguistique générale», dans *Linguistique historique et linguistique générale* (1921), Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1982.

- MEJÍA, Claudia (1998), *La linguistique diachronique: le projet saussurien*, Genève, Droz.
- MOUNIN, Georges (1959) «Une illusion d'optique en histoire», *Travaux de l'Institut de Linguistique de Paris*, 4, pp. 7-13.
- NORMAND, Claudine dir. (1978), «Saussure et la linguistique pré-saussurienne», *Langages*, n. 49.
- (2000), *Saussure*, Paris, Les Belles Lettres.
  - (2003), «La question d'une science générale», dans S. Auroux éd. *Histoire des idées linguistiques*, vol.III, *L'égémonie du comparatisme*, Liège Bruxelles, Mardaga, pp. 441-448.
  - (2004), «Saussure-Henry. Une linguistique générale avec ou sans sémiologie», Puech C. éd., *Linguistique et partages disciplinaires à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles: victor Henry (1850-1907)*, Louvain, Peeters.
- ODIER, Henri (1905), *Essai d'analyse psychologique du mécanisme du langage dans la compréhension*, Berne, Spring.
- PANCKOUCKE, Charles-Joseph (1782-1784-1786), *Encyclopédie méthodique*, Paris.
- PARIENTE, Jean-Claude, dir. (1969), *Essais sur le langage*, Paris, Editions de Minuit.
- PROSDOCIMI, Aldo (1984), «Sulla genesi della semiologia in Saussure. Una nota sulla biografia intellettuale», *Archivio glottologico italiano*, 69, pp. 143-159.
- PUECH, Christian éd. (2004), *Linguistique et partages disciplinaires à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles: Victor Henry (1850-1907)*, Louvain, Peeters.
- RAY, Jean (1926), *Essai sur la structure logique du Code civil français*, Paris, Alcan.
- STANCATI, Claudia (2000), «Du langage-institution à la sémantique: le parcours de Bréal», in *Bréal et les sens de la la Sémantique*, G. Bergounioux éd., Orléans, Presses Universitaires d'Orléans, pp. 163-75.
- SWIGGERS, Pierre (1997), *Histoire de la pensée linguistique*, Paris, PUF.
- TAINÉ, Hippolyte (1870), *De l'intelligence*, 2 vol., Paris, Hachette.
- UTAKER, Arild (2002), *La philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*, Paris, PUF.
- VALÉRY, Paul (1960), *Œuvres*, 2 vol. éd. établie et annotée par J. Hytier, Paris, Gallimard.
- VENDRYÈS, Jacques (1921), *Le langage*, Paris.
- WHITNEY, William D. (1875) *The Life and Growth of Language*, New York/London, Appleton/King.



DOCUMENT



FERDINAND DE SAUSSURE ET CHARLES BALLY :  
DE L'ARTIFICE DANS LES LANGUES

Pour accompagner ce numéro comportant des exposés sur les langues artificielles nous avons eu l'idée de rassembler des textes de Saussure et de Bally peu connus voire inédits qui traitent de ce sujet.

Un mot pour commencer sur les textes présentés. Pour ce qui concerne Saussure il s'agit d'une note autographe et des notes d'étudiants des cours de linguistique générale. Certains textes ont déjà été publiés principalement dans l'édition d'Engler du *CLG*, d'autres sont des inédits pour lesquels nous indiquons les références de la BPU. Les citations de Bally sont de sa plume puisqu'elles ont été extraites des notes ayant servi à préparer ses cours de linguistique sociologique entre 1918 et 1936. Elles sont donc inédites<sup>1</sup>. Pour les deux auteurs nous avons indiqué d'une part le contexte dans lequel la citation avait été produite et quel est son contenu. Pour Saussure les citations sont ordonnées par ordre chronologique. Chez Bally par contre, étant donné qu'il déplaçait ses notes de cours, il aurait été trop risqué de prétendre les dater, et par conséquent nous avons préféré les présenter dans l'ordre des manuscrits déposés à la BPU.

Chez l'un et l'autre auteurs les opinions exposées semblent n'avoir pas beaucoup varié au cours du temps. Rappelons qu'il s'agit d'idées qui ont été rédigées

---

<sup>1</sup> On retrouvera certaines de ces notes dans la thèse de Claire Forel sur « Sociologie et sociolinguistique dans les inédits de Charles Bally », à paraître.

dans l'optique d'une présentation à un public d'étudiants. Même si les conceptions de l'un et de l'autre de nos deux auteurs semblent parfois converger, le point de vue adopté est toutefois assez différent.

Chez Saussure, la compilation de citations montre une pensée définie qui s'insère dans le projet d'une sémiologie générale incluant un volet diachronique. En tant que système sémiologique, la langue évolue, et cette évolution est pour Saussure inhérente, « naturelle » au fait social qu'est la langue. L'arrêt de l'évolution, voire son ralentissement, est donc artificiel. Les langues artificielles sont ainsi mentionnées en rapport à ce qui n'est pas propre aux langues historiques, à savoir l'immobilité, donnée soit par l'écriture, soit par la volonté explicite d'une minorité d'imposer une certaine norme au groupe. L'analyse du caractère artificiel du sanscrit (inédit) est remarquable à ce point de vue.

Bally s'intéresse au phénomène des langues auxiliaires, qui peuvent être des langues mortes – telles que le sanscrit ou le latin utilisé au moyen âge par les lettrés –, des langues artificielles ou les langues de grande communication telle que le français de la diplomatie ou l'anglais qui, depuis le début du siècle, s'est imposé toujours davantage dans son rôle de trait d'union entre communautés linguistiques différentes.

Nos deux auteurs font la même constatation : l'intervention du contrôle conscient sur la langue freine son évolution. C'est précisément l'argument sur lequel Saussure se fonde pour exclure les langues artificielles et toutes les manifestations du contrôle conscient de sa réflexion sur les caractères généraux des langues. Bally adopte une position tout à fait différente. Il constate qu'avec la scolarisation grandissante de la population, la part de la manipulation consciente de la langue va croissant. Il n'hésite pas à affirmer qu'il y a « beaucoup d'artificiel dans les langues naturelles ». A la différence de Saussure, il s'intéresse de près à ce phénomène, son article sur « Langage transmis, langage acquis » en témoigne largement. De plus, ce contrôle conscient qui ralentit l'évolution est la condition d'une langue de grande diffusion. Bally adopte ainsi un point de vue essentiellement synchronique qui l'empêche de rejeter les langues artificielles dont il voit l'avantage social évident. On trouvera en outre sous sa plume une intéressante analyse des langues artificielles.

C'est bien cette divergence de point de vue qui oppose nos deux auteurs. A la différence de Bally, Saussure adopte le point de vue du diachronicien pour lequel toute tentative d'immobiliser une langue, telle que ça a été le cas pour le sanscrit, masque la réalité de l'évolution inéluctable. L'artifice, qu'il soit dans l'écriture ou dans le contrôle par les grammairiens, ne peut ainsi être qu'un obstacle pour le linguiste désireux de suivre le 'cours d'une langue'.

Claudia Mejía Quijano  
Claire-A. Forel

## FERDINAND DE SAUSSURE

*Brouillon des premières conférences données à Genève en 1891  
Au sujet de l'évolution des langues*

La langue n'est pas un être organisé, elle ne meurt pas d'elle-même, elle ne dépérit pas, elle ne croît pas, en ce sens qu'elle n'a pas plus une enfance qu'un âge mur ou une vieillesse, et enfin elle ne naît pas comme nous allons le voir. – Jamais on n'a signalé en effet sur le globe la naissance d'une langue nouvelle. On a vu des astres nouveaux apparaître subitement au milieu des constellations connues du ciel, et on a vu des terres nouvelles surgir un jour à la surface de quelques mers, mais on n'a pas connaissance d'une langue qui ne fut pas parlée la veille ou qui ne fut pas parlée sous la même forme la veille. On citera le volapük. J'allais en parler. Car précisément le volapük et les autres langues [artificielles sont] un exemple pour se rendre compte de ce qui empêche qu'il ne naisse une langue ou de ce qui assure la transmission de celles qui existent: il y a deux facteurs, le premier est l'absence de toute initiative, car chaque population est fort contente de son idiome maternel; le second est que même si initiative se produisait, ce qui suppose un ensemble de circonstances tout à fait exceptionnel et notamment l'emploi de l'écriture, cette initiative se heurterait à la résistance invincible de la masse qui ne renoncera pas à son idiome accoutumé. Le volapük, qui ne prétendait détrôner aucune langue existante, n'a pu malgré des conditions favorables ou il se présentait faire fortune dans ce monde. (N 1.1, pp 27-28<sup>2</sup>).

*Cours de linguistique générale donné en 1907  
A propos des erreurs de la linguistique*

Le propre d'une langue qui suit son cours naturel est de changer; quand elle reste immobile ou à peu près, c'est qu'il se passe quelque chose d'anormal. Cette

---

<sup>2</sup> Sauf indication contraire, les références renvoient à l'édition du CLG de Rudolf Engler selon la numérotation proposée dans cet ouvrage.

anomalie a alors son explication dans des faits extérieurs à la langue ; il faut qu'une influence artificielle soit en jeu, que la langue se trouve dans une atmosphère de serre chaude.

(Ce passage qui n'a pas été retenu dans le CLG, n'a été publié que dans la transcription d'Eisuke Komatsu du premier cours, *Collection recherches Université Gakushuin No 24, Tokyo, 1993, p. 13*).

### *Leçon sur les changements analogiques*

On pourrait classer les mots comme plus ou moins capables d'en engendrer d'autres suivant qu'ils sont plus ou moins décomposables, analysables. En général, *les mots indécomposables sont stériles, improductifs* : par exemple

*magasin* (*magasin-ier* a été produit avant tout par la série *prisonn-ier prison*,

*emmagasiner* par la série *entortiller, emmailloter*, etc.).

Il faudra donc reconnaître - à un degré très divers suivant les langues - une certaine masse de mots productifs, féconds, et une autre d'improductifs, d'inféconds, parce qu'on ne peut rien en retirer qu'eux-mêmes. Dans le chinois, rien n'est analysable, dans une langue artificielle comme l'espéranto tout est analysable. (*IR, 2530-2535*).

La formation analogique est la seule à laquelle s'appliquerait le mot de *fabrication* qui implique

- 1° une industrie, une volonté (absente de l'agglutination !), qui
- 2° fait bien ressortir qu'il s'agit de confectionner pour la première fois un mot, de pièces séparées et informes, et qui
- 3° indique que le procédé analogique est une création, mais avec des éléments donnés.

Malheureusement, ce mot implique l'idée d'un caractère artificiel, aussi est-il réservé pour l'activité d'un individu, savant, qui n'a pas la sanction sociale de la langue. (*IR, 2526*).

### *Cours de linguistique générale donné en 1908-1909*

#### *Introduction*

Dans chaque groupe de langues, quand l'écriture devient courante, se crée un type de langue écrite, qui devient la *norme*, qui ne peut être ignorée à côté des

dialectes locaux. Dès qu'elle est écrite, il se mêle tout de suite quelque chose d'artificiel, mais qu'on ne peut distinguer de la langue elle-même. (*II R ms fr 506*)

Le système de signes aura pour caractère de se transmettre dans des conditions qui n'ont aucun rapport avec celles qui l'ont constitué (si l'on accorde même qu'il est l'œuvre de la volonté, comme l'espéranto). A l'instant où il est adopté, on n'en est plus maître. (*II R 1275*).

### *Cours de linguistique générale donné en 1910-1911*

#### *A propos de la langue grecque*

Les plus anciennes inscriptions grecques datent de l'an 600. C'est aussi la date assignée à la poésie lesbienne (Alcée et Sappho). Au-delà, nous avons le document littéraire des poèmes homériques, dont la date est fort discutée. Mais la langue homérique est une langue plus ou moins artificielle, composite de plusieurs dialectes, langue littéraire. Des inscriptions nous ont révélé les parlers locaux, ceci dans ce dernier quart du siècle. (*inédit, Ms. fr.3972/10 qui se trouve à la BPU de Genève, III C p. 139-140*)

#### *A propos de l'écriture pehvi*

Le pehvi écrit *gabrâ-um*; *gabrâ*, c'est le mot sémitique pour homme et l'on met la terminaison *um*

*patar* s'écrit: *ab-îtar*, *ab* est le mot sémitique.

On ne sait pas si l'on prononçait les mots sémitiques, ou si c'était de simples idéogrammes. C'est une langue artificielle, une sorte de cryptographie. (*Inédit, Ms. fr. 3972/11 qui se trouve à la BPU de Genève, III C p. 168*)

#### *A propos du sanscrit*

Nous arrivons au problème dont nous ne connaissons pas encore la solution: d'où venait ce sanscrit inséparable des autres institutions brahmaniques. A quel degré est-il une langue artificielle ou n'était que la perpétuation d'une langue qui aurait été celle de tous à tel endroit et à telle date.

1° Ce n'est pas le nom de la langue qui pourrait nous éclairer là dessus.

Sâmskr̥tâ bhâsâ ou sâmskr̥tam

Si ce nom était celui d'une région de l'Inde, ce serait précieux; mais il signifie langue cultivée, polie: *lingua ornata vel culta* (ayant reçu les soins nécessaires par opposition à langue à l'état naturel, inculte grossière) (*prâkr̥tâ bhâsâ*).

On n'en peut tirer tout au plus que l'aveu d'un caractère artificiel

- 2° Intérieurement, examiné dans ses formes et sa grammaire, le sanscrit ne peut être une falsification mais c'est un type répondant à l'indo-européen. Il semble avoir été transmis par une masse populaire quelconque.
- 3° Troisième point montrant à la fois qu'il faut se faire une vaste idée de la regl<ementation> immense de sa littérature. La littérature du sanscrit est immense. On trouve dans ses commencements de grands poèmes épiques (Mahâbârata et Ramajanam) qui nous représentent un genre qui suppose ordinairement la collaboration de tout un peuple et au même moment rien n'est plus ancien que la grammaire sanscrite et les écoles de grammairiens. Le célèbre Pânini qui est le codificateur du sanscrit appartient à une époque qui n'est pas déterminable au juste. C'est une question très controversée. De toute façon il est antérieur à l'ère chrétienne, pour beaucoup il est antérieur à tout ce que nous possédons en sanscrit, même les poèmes épiques. Les plus anciens poèmes épiques semblent connaître une grammaire de leur langue.

Dans son ensemble il n'y a rien d'artificiel en sanscrit. Mais le sanscrit est entièrement sous la férule des grammairiens. Pour certaines formes dont la présence est curieuse on ne peut décider de leur valeur exacte. Si l'on était sûr que le texte renfermant cette forme n'avait jamais vu de grammairien cette forme aurait sa valeur complète.

- 4° On est arrivé à percer dans le ténébreux passé de l'Inde et un des points de [repères] centraux est le roi Açôka-s et ses inscriptions. Il régna de 272 à 232 av. J.-C. Il était le petit fils de ce prince Σανδρακοπτος qui vint en réfugié auprès d'Alexandre le Grand et qui est le même Candraguptas qui fonda l'empire dont hérita Açôka-s, l'empire de la dynastie Maurya. Cet empire comprit alors presque toute l'Inde excepté le sud (moitié du Deccan). Açôka est connu aussi par la littérature bouddhiste (c'est un grand saint des bouddhistes). Grâce à lui le bouddhisme a eu une grande influence. Açôka se convertit au bouddhisme et envoya missions à Ceylan et jusqu'en Egypte. (485 avant l'ère, c'est la date de la mort du Bouddha – le bouddhisme existait depuis 200 ans).

Açôka couvrit l'Inde de ses inscriptions; depuis le pied de l'Himalaya jusqu'à Mysore (ville du Sud.). Ces inscriptions ont pour objet de recommander la vie conforme au bouddhisme. Elle sont dans un dialecte populaire. Ce dialecte, on pourra l'appeler pâli (suivant la terminologie de Franke). Açôka s'appelle lui-même Pryadasi (ce qui signifie: majesté) en sanscrit ce serait Priyadarçî (celui dont le regard est un charme).

Les inscriptions d'Açôka sont les plus anciennes. Si l'on suit la série des inscriptions on constate qu'il n'y a jamais que des inscriptions en dialecte populaire, puis peu à peu elles se teintent de mots sanscrits et enfin vers 500 après J.C. elles sont en sanscrit. Il semble qu'on assiste à la formation du sanscrit. (C'est l'idée de Franke qui croit que le sanscrit s'est formé d'une manière artificielle).

Cela ne semble pas possible à priori. Il faut donc que quelque part existât le fil par lequel on doit passer du védique au sanscrit. Si dans une contrée restreinte une communauté brahmanique avait développé à la suite de la période védique cette langue sanscrite plus ou moins sortie du védique, et en était restée dépositaire longtemps, il serait possible qu'à la faveur des circonstances cette langue ait gagné l'Inde entière. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Le plus probable (selon M. de Saussure), malgré tout, c'est que cette éclipse du sanscrit est en relation avec la question religieuse du bouddhisme. Le bouddhisme on ne peut pas dire, répudia le sanscrit, mais en tout cas pratiqua la langue populaire. D'autre part, l'apparition ou la réapparition du sanscrit tombe en 500 après l'ère. Le bouddhisme était encore très puissant mais peu après déclina.

Cette période florissante du bouddhisme coïncide avec l'absence de sanscrit dans les inscriptions. <On peut supposer que le sanscrit a vécu avant le bouddhisme, qu'il se conserva ici ou là pendant la période bouddhique, pour reparaitre au moment de la floraison du brahmanisme.>

L'examen de la littérature est favorable à cela. Le sanscrit de Kalidasa est au commencement de la nouvelle période.

Le hiatus n'est pas précisément entre

et <u>Védique</u> <u>sanscrit</u>	mais entre	et <u>Védique</u> <u>Sanscrit</u> et <u>sanscrit</u> secondaire
--------------------------------------	------------	--

Il ne s'agit plus que d'une lacune apparente; il n'y a pas à se poser la question de la genèse du sanscrit. (*Inédit, Ms. fr. 3972/11 qui se trouve à la BPU de Genève, III C p. 185- 189*).

#### *Sur la Mutabilité et immutabilité du signe*

Une langue quelconque, si elle réalise les conditions de toute langue, est impuissante à se défendre contre les facteurs d'altération qui aboutissent à déplacer de moment en moment le rapport total du signifiant au signifié. On ne connaît aucun

exemple où le rapport soit resté tout à fait tel quel. C'est le corollaire immédiat du principe de continuité. Par rapport au principe de liberté contenu dans l'arbitraire du signe, non seulement la continuité supprime la liberté, mais si par hypothèse on avait établi une langue par législation, le lendemain elle (la masse) aurait déplacé ses rapports. On tient le contrôle de la langue tant qu'elle n'est pas en circulation, mais dès qu'elle remplit sa mission, on voit les rapports se déplacer. Du moins on doit conclure qu'il en doit être fatalement ainsi d'après exemples offerts par l'histoire. L'espéranto, cet essai de langue artificielle qui paraît réussir, obéira-t-il à la loi fatale en devenant social ? Ce n'est pas une masse compacte qui se sert de l'espéranto, mais des groupes disséminés parfaitement conscients, qui n'ont pas appris cette langue comme une langue naturelle. Dans les systèmes de signes (système d'écriture, cf. le pehlvi), et jusque même dans le langage des sourds-muets, des forces aveugles déplaceront les rapports. Ce sera un fait de sémiologie générale : continuité dans le temps liée à altération dans le temps. (*III C 1259, 1269, 1260, 1271-1273, 1277*).

#### CHARLES BALLY

##### *Pour une autre classification des langues*

Question accessoire :

Importance de ces recherches pour la constitution d'une langue auxiliaire internationale.

Exemples : langues qui n'ont que des sons simples (absence de tch, ts, au eu constitution de la syllabe, Rôle grammatical de l'accent, de la mélodie. (*ms fr 5027: 365*)

##### *La langue auxiliaire internationale*

Un phénomène plus étonnant est la résurrection et la modernisation de l'hébreu, et le fait que cette langue, artificielle dans ses origines, devient la langue maternelle de beaucoup d'enfants israéliens.

Enfin, si l'on pense à la création de langues auxiliaires telles que l'espéranto<sup>3</sup> et l'ido, on reste dans la même ligne d'observation ; mais il ne faut pas oublier que ces

<sup>3</sup> Bally orthographie *esperanto* tantôt avec un accent tantôt sans accent. Nous avons décidé d'adopter systématiquement cette deuxième orthographe. De même, il ne met pas systématiquement de tréma sur le u de *volapuk*. Là encore nous avons passé outre et orthographié ce mot *volapiük*. D'autre part nous laissons à Bally la responsabilité de la transcription des mots en espéranto. Toutefois, d'après les vérifications que nous avons pu effectuer, celles-ci semblent relativement exactes, mis à part des divergences orthographiques.

langues sont surtout une démonstration indirecte de l'existence de cette pénétration linguistique réciproque dont nous avons parlé; que sans elle, l'ido et l'espéranto auraient été impossibles. Si donc il nous est difficile de prédire à coup sûr une évolution moins rapide des grandes langues de civilisation. Mais il est probable qu'elle sera toujours plus lente, parce que toujours plus consciente.

On constate en effet que là où le contrôle réfléchi s'exerce, les changements n'altèrent pas le système. Par exemple langues mortes (latin, pratiqué pendant plus de dix siècles après la disparition du latin, et sans changements altérant irrémédiablement le système et possibilité de l'appliquer avec toujours plus de perfection, par exemple à la Renaissance).

On ne peut assimiler l'évolution d'une langue unifiée à la pratique d'une langue morte mais le caractère commun (rôle de l'acquisition consciente) entraîne une certaine analogie, s'il est vrai que dans l'assimilation des langues modernes, la part de l'acquis (par l'école, la lecture, les occupations multiples qui entraînent une part de réflexion dans le maniement de la langue) tend à contrebalancer la toute puissance sur le langage transmis par l'hérédité sociale. (*ms fr 5029/2: 138*).

### *Langue et communication internationale*

Nous n'avons pas à examiner ici des questions pratiques telles que celle du choix de la langue seconde qui devrait servir pour les communications internationales. C'est bien là qu'une action autoritaire semble vaine et qu'il faut laisser le temps faire son œuvre.

Encore moins le linguiste a-t-il à prendre position vis-à-vis des langues auxiliaires artificielles.

Mais ces langues et leur succès montrent de façon irréfutable le nivellement des idiomes vivants; pourvu qu'on veuille reconnaître que ce nivellement est surtout intérieur, échappe à la vue, et qu'auprès de lui les emprunts proprement dits sont peu de choses. Car jamais l'espéranto et l'ido n'auraient pu avoir le moindre succès si le terrain n'était pas préparé.

On a peine à se figurer une langue auxiliaire (même aussi ingénieuse que l'espéranto et l'ido) qui aurait pu, vers 200 ans avant J.C., servir de pont entre le grec, le latin, l'hébreu, l'égyptien, etc...., langues reposant sur des systèmes entièrement différents? car le caractère typique de l'unification des langues modernes de civilisation, c'est qu'elle se fait sur des langues appartenant historiquement à des familles différentes. (*ms fr 5029/2: 163*)

### *Création d'une langue auxiliaire*

De cette gêne est venue l'idée de créer une langue auxiliaire.

Cette langue existait, c'était le latin jusqu'à la Renaissance et plus tard, tout homme qui écrivait en latin était compris dans toutes les nations cultivées, au moins par l'élite.

Mais l'humanisme a tué le latin en voulant l'anoblir, et la réforme l'a tué en le chassant du culte.

Le français l'a remplacé en partie, puis l'anglais. Mais la difficulté de ces deux idiomes restreint leur universalité.

L'idée d'une langue auxiliaire est restée une chimère tant qu'elle n'a pas été fondée sur l'expérience. L'échec du volapük est due à cette méconnaissance.

L'expérience a montré deux choses :

1. Des langues auxiliaires se sont créées spontanément (sabir, beche la mare, pigging english) et il convient d'étudier leur mécanisme.
2. Une langue auxiliaire peut profiter du nivellement opéré dans les langues proprement dites.
3. Elles sont parlées ; la question de l'orthographe.

Le fait 1. doit produire la simplification de la grammaire.

Le fait 2. doit [.....illisible] utiliser tout ce qu'il y a de commun dans les idiomes existants (mots, tours, périphrases, figures, etc....)

Pas décisif fait par Zamenhof: puis nouveaux essais de simplification plus grande.

Association américaine de IALA.

Appui prêté par les linguistes, Meillet, Jespersen, Vendryes, Debrunner, etc..

Ces langues auxiliaires – leur nom l'indique – n'ont pas la prétention de supplanter les langues « naturelles », mais seulement d'alléger le travail des savants et de faciliter – dans certaines circonstances – les rapports internationaux. (*ms fr 5044: 77-81*).

### *La langue auxiliaire internationale*

#### Notes sur la question de la langue auxiliaire internationale

On ne prendra pas position. Il s'agit seulement d'extraire de l'ensemble ce qui intéresse la linguistique.

Pourquoi une langue auxiliaire est possible: grand nivellement des langues innées dans l'Europe occidentale, et propagée partout par la culture et la conquête.

Emprunts réciproques, concepts communs: rapports de plus en plus analogues entre ces concepts.

Langues auxiliaires internationales.

L'adoption d'une des langues 'naturelles' existantes n'entre pas en ligne de compte dans cette étude, qui est purement technique, et cherche à grouper autour de la question d'une langue artificielle un certain nombre de remarques pouvant intéresser la linguistique et la sociologie.

Disons simplement en passant que l'adoption d'une des langues existantes se heurterait à des obstacles :

- 1) question de sentiment: le mythe linguistique entrerait en jeu, la langue étant soudée (dans l'imagination) à la nation, à la race, etc.
- 2) difficultés inhérentes aux langues en général, que toutes, même celles qui passent pour 'faciles', offrent des complications inouïes.
- 3) difficultés propres à chaque langue. toute langue est un système autonome diversement assimilables aux gens dont la langue maternelle est très différente. Cf. français italien /français-chinois. Quant au latin, auquel on a pensé, outre que c'est une langue difficile, différent de nos idiomes modernes, il faudrait le moderniser pour l'adapter à l'expression de nos idées et de notre civilisation. Nous avons déjà le latin de cuisine; mais celui-ci paraîtrait cicéronien à côté. C'est bien alors qu'on pourrait parler de langue artificielle, et à ce compte on ne voit pas ce qu'on gagnerait à malmener une langue existante et entourée de prestige, plutôt qu'en fabriquer une de toutes pièces.

Succès de l'espéranto, et par quoi ce succès est limité.

Zamenhof a le premier imité pour la langue auxiliaire ce qui est commun aux langues européennes.

Il a répondu à un besoin, et accru ce besoin en montrant qu'il peut être satisfait.

Créer un besoin, faire qu'on ne peut plus se passer d'une chose, c'est un des grands facteurs de la civilisation. En sorte que, même si l'on ne croit pas à l'espéranto, on peut souhaiter que son succès continue au moins jusqu'à ce qu'une habitude soit implantée dans les esprits: l'habitude de pratiquer un idiome auxiliaire.

Destinées externes de l'espéranto, intéressantes pour la vie sociale.

Le langage est si intimement liée à la vie qu'il est impossible de le considérer comme une machine susceptible de perfectionnements successifs.

Exemple de la radiophonie. Une technique non sentimentaliste se propage exactement en proportion de son adaptation aux besoins et au fur et à mesure de ses perfectionnements.

Au contraire des moyens sociaux comme le langage ne peuvent être envisagés comme de purs moyens.

tout ce qui le concerne est mêlé de sentiment.

C'est en faisant de l'espéranto une affaire de sentiment qu'on a réussi à le propager, et que d'autre part il n'a pu se perfectionner avant sa propagation.

Le mythe espérantiste (ce n'est pas pour rien que Zamenhof était slave).

Ce mythe est devenu intangible. L'espéranto est une langue parfaite.

Résultat: il se propage sous une forme qui ne peut être universellement acceptée.

S'il était resté en magasin jusqu'aux transformations opérées depuis (Ido, Esperantido) son succès aurait été plus lent mais plus sûr.

### I. Caractère artificiel d'une langue auxiliaire

Encore une idée toute faite.

D'une part on a compris qu'une telle langue ne peut avoir de succès qu'en se moulant sur les langues naturelles, d'autre part il n'y a pas de langues absolument naturelles. Toutes renferment et renferment de plus en plus d'éléments artificiels.

Beaucoup plus qu'autrefois on forge des mots de toutes pièces sur des modèles de plus en plus simples.

Sur ces points v. L.V. [Le langage et la vie] 185 ss. Quelques détails: la langue écrite s'apprend de façon réfléchie.

Les vocabulaires spéciaux sont artificiels dans leur mécanisme.

La langue littéraire est en grande partie artificielle; dans Homère il n'y a peut-être rien qui corresponde à la langue parlée d'une région.

### II. La langue auxiliaire subira ~~elle~~ les destinées des langues naturelles [?]

En se diffusant, elle se fractionnera en dialectes.

Les prononciations diverses altéreront la phonétique de la langue.

On ne peut naturellement prophétiser à coup sûr.

Mais ceux qui prédisent à l'espéranto ou à l'ido cette catastrophe ne tiennent pas compte des conditions dans lesquelles les langues évoluent.

L'exemple typique des langues mortes (L.V. 200 sv.)

Le latin est pratiqué un peu partout; on le prononce différemment, on l'imite avec  $\pm$  de fidélité.

Mais d'évolution, il n'est pas question.

Modification consciente, sur lesquelles on peut toujours revenir.

Autre exemple: le sanscrit.

(*ms fr 5044: 133-140*)

### *Structure des langues artificielles*

#### Remarques sur la structure des langues artificielles.

Partant de l'idée qu'une langue auxiliaire doit être interlinguistique, on est tombé dans une erreur de méthode qu'on commence seulement à entrevoir

Il y a en effet deux manières très différentes de rendre une langue accessible à tout le monde:

- 1) en la composant d'éléments empruntés au plus de langues possible
- 2) en éliminant de la langue auxiliaire tout ce qui la rendrait difficile aux sujets parlant une langue déterminée.

La première méthode a une portée sentimentale; elle est détestable en pratique. L'autre répond au maximum d'économie d'efforts; seulement elle risque de limiter les ressources d'expression.

Sous ce rapport l'espéranto présente un paradoxe curieux, dans deux domaines fondamentaux du système linguistique: le vocabulaire et la phonétique.

I. Le vocabulaire espéranto veut être international; en apparence c'est une manière de faciliter l'étude; en fait, il n'en est rien.

Dans un seul alinéa d'un article en espéranto, je trouve:

linguo (latin)

mem (français)

scribi lerni (all.)

celo (russe)

Kai (grec).

Cet avantage est illusoire. Par la force des choses la presque totalité des radicaux sont latins ou romans; pour le reste, on peut dire que c'est un salut donné en passant aux différentes langues.

Ce n'est pas parce qu'un slave rencontre une fois sur deux cents mots un mot slave qu'il aura le sentiment que l'espéranto est une langue slave.

Mais le vocabulaire international a de graves inconvénients.

D'abord au point de vue sentimental, esthétique: bigarrure comique, qui lui donne un aspect déplaisant pour beaucoup de gens.

Mais surtout:

les mots doivent se prononcer; alors deux conséquences:

- 1) ou bien les mots ont été introduits en espéranto avec leur vraie prononciation; de là l'obligation d'adopter certains sons qui compliquent le système phonétique et le rendent impraticable pour certains sujets. On sait par exemple que les Français, les Italiens, les Grecs (pour ne citer que des exemples isolés) ne peuvent prononcer le h allemand. Or ils doivent le faire, puisque certains mots empruntés à l'allemand commencent par h en espéranto. (Hundo, ☞ havi avoir.
- 2) Mais le cas contraire existe aussi, et beaucoup plus fréquemment: certains mots d'une langue donnée ne peuvent s'adapter au système phonétique de l'espéranto: alors on les déforme.

L'exemple classique est celui du français oi (qui se prononce wa) et qui doit se prononcer uo-i en espéranto.

La soifo (la soif)

la foiro (la foire).

Que devient l'internationalisme du vocabulaire?

Du reste on voit que ce tripatouillage des mots est voulu, et suppose une intention de syncrétisme:

plugi (labourer) correspond ni à l'allemand plügen ni, ni à l'anglais plough.

Havi a la h de haben et le v de avoir, etc...

Cf. Ĉasi «chasser» nobelo «noble».

L'effort de mémoire que supposent ces déformations est assez grand, et tout à fait inutile.

II. Le second principe, le vrai, est d'éviter tout ce qui est radicalement étranger à des langues déterminées.

Ce principe, l'espéranto le viole en matière phonétique.

Sans doute il a évité des sons qui seraient imprononçables pour la majorité des hommes.

Ainsi, heureusement, le h ne joue qu'un rôle effacé.

De même ü (u français) est complètement éliminé.

Ce son est très rare, parce qu'il est complexe (comme œ).

Il faut placer la langue dans la position de i, puis donner aux lèvres la position de u.

Voilà pourquoi les Anglais, qui n'en ont pas l'habitude, le décomposent en i+u (« Piquez la mioulette, Clara »)

Mais notre connaissance imparfaite de la diversité linguistique nous porte à restreindre le champ de ces impossibilités.

Ainsi un Français a peine à croire qu'on ne peut pas distinguer les consonnes sourdes et les sonores.

p, t, k, s,            b, d, g, z

Pourtant c'est le cas de beaucoup de dialectes allemands.

A tel point que les Schwizer idiotikon n'a qu'une rubrique pour p et b, k et g, t et d,

Nous ne savons rien de l'étrusque, sinon qu'il ignorait les sonores.

Zamenhof était Polonais, et il n'a pas compris que certains traits fondamentaux du phonétisme slave sont inassimilables à ceux qui pratiquent d'autres langues.

Mais d'une manière générale il n'a pas senti que des procédés articulatoires propres à une langue sont incompatibles avec d'autres.

Deux cas typiques :

1) dans les consonnes, la prédominance des sons composés sifflants ts, dz, tch, dj, combinés en autres et des chuintantes ch, j(ž), s, z.

On sait par exemple que les Italiens ne peuvent prononcer ž (un zournal), que les Français n'ont dans leur langue aucune trace de ts, dž, tch, dj.

Pour l'amour de ce système, il faut prononcer atchati, tchapitro, fiantcho, chardji, condji (juger).

2) Dans le système vocalique, la prédominance des diphthongues.

Une foule de langue n'en n'ont pas. Ainsi le français. Or les diphthongues sont un pilier de la grammaire espérantiste, puisque tous les pluriels sont en oj, ojn, aj, ajn.

Certaines diphthongues sont particulièrement contre-nature. Ainsi iu (tchiu = tout).

Mais ce n'est pas tout : il y a des triphthongues.

Ainsi tchiu fait au pluriel tchiui de sorte que tous ceux qui se dit en espéranto : tchiui tiui kini

Autres exemples de sons évités par certaines langues.

f̄ n'est pas lituanien.

En russe f̄ mais pas f̄c

En général la constitution des syllabes et des mots présentent des singularités.

En finnois un mot ne peut commencer que par une seule consonne. Jespersen *Language*.

suéd. Stran > finn. Ranta.

En sanscrit, une seule consonne à la fin. En italien un mot ne peut se terminer par une consonne. Minossa. En chinois une seule consonne finale (-n, et ñ)

En japonais la syllabe = consonne + voyelle.

A quel type appartient, ou plutôt de quel type se rapproche la grammaire de l'espéranto ?

Un des caractères fondamentaux de la grammaire d'une langue se trouve dans la constitution du mot, plus exactement de l'unité, de la molécule linguistique.

Ex. : la molécule est formée d'un seul atome (chinois) ou de plusieurs, en nombre variable (cf. Latin et français, français et anglais) et les atomes sont plus ou moins fondus en un seul tout (langues flexionnelles, latin, grec, indo-européen).

Ex. Lēgī, parfait, signifié par ē et ī indicatif par suffixe zéro (cf. Lēg-er-o, leg-is-sem)

A côté de cela langues où les molécules sont juxtaposées et distinctes, où par exemple le parfait aura 1 signe spécial et qui ne servira qu'à cette désignation. (Langues « agglutinantes »: arménien, turc, etc....)

Eh bien, l'espéranto est agglutinant et c'est ce qui l'éloigne de nos idiomes occidentaux, qui penchent vers l'analyse (unités atomiques avec mots accessoires et ordre spécial des mots).

Et cependant moins qu'on ne le croit, surtout dans le vocabulaire « savant » – ex. : nous rencontrâmes des îles inabordables:

aborder al-ir

possibilité ebl

contraire mal

adjectif a

pluriel i

accusatif n

malalireblajn.

Le guerrier reçut une blessure mortelle  
vurdo mort-ig-o-nt-a

Ce système est extrêmement ingénieux.

Il oblige à analyser les valeurs grammaticales, et a de ce fait une réelle valeur didactique (utilité pour l'identification).

Il permet de former des mots à l'infini, et qui, constitués sur la base d'une correspondance rigoureuse entre le sens et la forme sont immédiatement intelligibles pour ceux qui ne les connaissent pas encore.

Je crains seulement que ce ne soit trop ingénieux, trop « combiné ».

Une masse énorme de gens sur la terre sont réfractaires au régime agglutinant.

Pour un Chinois par exemple il y a là des difficultés très réelles.

Nous devons donc pas nous faire illusion sur le degré d'internationalisme des langues du type espéranto, ido, etc....

Surtout au point de vue grammatical. Pour nous cette grammaire est simple parce qu'elle correspond en partie à nos langues européennes; mais qu'en est-il de langues très différentes: un espérantiste très convaincu a établi qu'un Chinois prend six ans pour savoir l'anglais, et deux ans pour posséder l'espéranto.

La presque totalité des langues asiatiques sont d'une autre type que les nôtres, et l'Asie comprend près d'un milliard d'habitants.

La conclusion ne doit pas être négative.

Mais il ne faut pas croire que le problème, dont la solution s'impose (et c'est l'essentiel) soit résolu.

La méthode inaugurée il y a quelques années par les Américains semble être la bonne: (IALA Intern. Aux. Lang. Assoc.) procéder à une vaste enquête et à des expériences systématiques faites dans toutes les langues. Programme de Edw. Sapir (Romantic Review July 1925) The problem of an international auxiliary language.

(ms fr 5044: 164-177)

### *Antinomie de la communication et de l'expression*

Rappeler que les langues artificielles, pour le fonctionnement, sont du côté des langues mortes types latin-sanscrit.

Pas de fractionnement dialectal à redouter. (ms fr 5046: 64)

### *Simplification des langues*

L'inconvénient signalé à propos du français et de l'anglais (dualité du vocabulaire) est la rançon d'une simplification qui est en train de rapprocher les différentes langues: l'internationalisme du vocabulaire, qui se fait surtout par voie d'emprunt. D'où diminution d'efforts de langue à langue. D'ailleurs cette simplification se poursuit par voie de calque (emprunt par traduction) et p. des changements sémantiques dans les mots autochtones.

Gratte-ciel

Funke pour radio Lituanien romanche

Zug suggestions

C'est cette qualité de vocabulaire international qui permet de construire des langues auxiliaires qui ont une ressemblance avec les langues naturelles.

(*ms fr 5046: 240*)

*Le rôle de la volonté dans les langues*

Ceci pose la question de savoir si la langue est une fonction entièrement aveugle comme on le croit définis les néogrammairiens, ou si la volonté joue un rôle dans son fonctionnement et sa structure. (Voir L.V. 183 ss Langage transmis et langage acquis).

Les néogrammairiens ont fait croire à la totale inconscience du fonctionnement. Voir L.V. Langage acquis et langage transmis.

Certaines langues sont ressuscitées ou presque complètement constituées par la volonté, et parfois d'un seul homme.

Ex. Le lituanien:

cf. Ed. Herrmann, N. du Gesellschaft der Wiss. Zu Göttingen, 1929, 65 ss. (action de Baranourki)

Provençal: action de Mistral

Norvégien landsmål, construit par Ivar Aarsen au moyen de divers dialectes avec préférence des formes anciennes; langue qui maintenant vit et se parle

Le néo-hébreu créé en grande partie par Ben Jehuda mort il y a quelques années et qui est la langue des Juifs de Palestine (langue de l'université, langue maternelle de beaucoup d'enfants).

Tout cela à étudier à fond, pendant la période de formation.

Tout cela en outre nous rapproche des langues dites artificielles, en montrant qu'il y a beaucoup d'artificiel dans les langues naturelles.

(*ms fr 5046: 246-247*)

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES  
ET DE COLLOQUES



Hans Glinz, *Languages and Their Use in Our Life as Human Beings. A Theory of Speech and Language on a Saussurean Basis*, Nodus Publikationen, Münster 2002, pp. 284

E' un fatto davvero straordinario poter leggere un libro che contiene la summa di una teoria linguistica e grammaticale elaborata sulla base di osservazioni quotidiane e studi teorici lungo il corso di una intera esistenza e dato alle stampe nel suo ottantesimo anno di vita: questo è in breve il nuovo libro di Hans Glinz, linguista e pedagogista svizzero. Il libro è dedicato alla moglie Elly, compagna di vita da 58 anni che da sempre condivide criticamente gli studi del marito intorno alla lingua ed è coautrice dei libri per l'insegnamento della lingua tedesca nelle scuole svizzere.

Il risultato di quest'ultima fatica di Hans Glinz è una sorta di testamento scientifico, e non a caso l'autore ha scelto di pubblicarlo nella lingua inglese, uscendo così dall'ambito ristretto della teoria della lingua materna tedesca. In verità, questo passo era già stato compiuto qualche anno prima con la monumentale pubblicazione (ma ancora in tedesco) di «Grammatiken im Vergleich», Niemeyer, Tübingen 1997).

Nell'introduzione egli dichiara la base saussuriana del suo pensiero linguistico.

Come un filo rosso, i problemi dell'insegnamento della/delle lingue attraversano durante gli anni il pensiero di Glinz. Quando, da giovane studente e insegnante, si è reso conto che la teoria grammaticale allora insegnata era assoluta-

mente inadeguata a spiegare i fatti linguistici e ad aiutare gli allievi a migliorare nell'uso della propria lingua, egli si è proposto il compito di trovare categorie grammaticali più aderenti alla realtà linguistica. Si trattava di trovare le unità linguistiche che ogni parlante ha nella sua memoria. Da sempre, infatti, Glinz è convinto che a scuola il bambino non deve imparare una lingua che non conosce ancora, ma diventare consapevole della propria lingua, per esplorarla meglio nelle sue possibilità d'uso, e scoprire così che cosa la lingua (e le lingue) possa (no) dare per la sua esistenza. L'insegnamento della lingua deve risultare in tutto questo.

La teoria linguistica deve perciò essere compatibile con i fatti psicofisici, ma basarsi in primo luogo sull'osservazione concreta di atti linguistici.

Negli anni '30, quando Glinz era studente, il *Cours de linguistique générale* pubblicato per la prima volta nel 1916, e in tedesco nel 1931, veniva lasciato quasi sotto silenzio nel mondo accademico. Glinz ha conosciuto Saussure prima attraverso Karl Bühler, e i lavori del circolo linguistico di Praga. Ha letto poi il *Cours* nella traduzione tedesca di Lommel, riconoscendo subito che in queste pagine poteva trovare delle indicazioni per le vie da percorrere nell'intento di una migliore sistemazione dei fatti linguistici. In primo luogo egli accettava l'idea della lingua come *pensée organisée dans la matière phonique* (cit. p. 18)

In Saussure egli trovava anche una contrapposizione al modo positivistico e organico di guardare al linguaggio che allora dominava nelle università tedesche; fa proprio l'approccio alla lingua considerata un fenomeno storico e sociale e un prodotto della cooperazione umana (cf. p. 18). Inoltre incontrava nel *Cours* la sua stessa preoccupazione di trovare *les valeurs linguistiques*, di determinare *l'unité linguistique* e di dare sistemazione ai concetti grammaticali. Tuttavia, gli sembrava che Saussure sottolineava troppo la funzione comunicativa del linguaggio e quando, negli anni '40, conobbe il pensiero di Weisgerber il quale sottolineò fortemente la funzione cognitiva di ogni singola lingua (*Sprache als gesellschaftliche Erkenntnisform*), egli abbracciò con convinzione questa posizione, pur mantenendo sempre un metodo empirico di ricerca.

Mai però egli ha avuto dubbi che la parola è l'unità primaria della lingua, il segno linguistico nel suo doppio carattere di *signifiant* e *signifié*; infatti, la nostra «coscienza linguistica» gli sembra essere quella di un deposito di parole, un'idea che vede confermata da una indagine di Jean Aitchison, *Words in the Mind* (1987), mentre la frase è fenomeno della *parole*.

Ora, giunto alla fine della sua indagine sulla lingua, e avendo conosciuto le pubblicazioni critiche sulle lezioni di Saussure, con la ed. critica di Tullio de Mauro (1967) e di Rudolf Engler (1968) e inoltre gli appunti di Emile Constantin del terzo

corso di linguistica generale (1910-1911) pubblicati da E. Komatsu (1993), egli può dichiarare in modo ancora più convinto la base saussuriana del suo pensiero. Altri studi recenti, come quello di Marina de Palo (1998) sono da un lato la conferma che il pensiero di Saussure è molto meno incentrato sugli aspetti sistemici e che, d'altra parte, anche per il fondatore della linguistica moderna, il significato (con tutti gli aspetti della significazione) sono il nodo centrale del linguaggio. In questa nuova luce, Hans Glinz desidera ripercorrere, ampliare e correggere alcuni suoi scritti pubblicati negli anni '60. Da sempre il suo metodo è stato quello di analizzare concreti atti di *parole*, siano essi testi letterari o dialoghi e frasi annotati in famiglia. In questo senso, egli può essere a buon diritto considerato un precursore della linguistica testuale e anche della teoria pragmatica del linguaggio. Tutte le sue opere sono infatti minuziose analisi di concreti atti di *parole*.

L'occasione della presente pubblicazione è la traduzione in inglese di *Ansätze zu einer Sprachtheorie* (1962), da parte del professor Kurt R. Jankowsky dell'università di Washington D.C negli anni '80. Quando Glinz ha cominciato a rivedere il testo, è sorto il desiderio di completare il pensiero degli anni '60 con nuove scoperte e integrarlo con nuovi riferimenti bibliografici (cap. 1-3). Inoltre, nel presente volume hanno trovato posto anche rielaborazioni di altri studi e alcuni capitoli originali come quello sull'acquisizione del linguaggio (cap. 4) oppure l'importante capitolo 5 su come funziona la comprensione con considerazioni sulla referenza, la formazione di nuove significazioni attraverso metafore e altri procedimenti. Nei capitoli 6 e 7 Glinz offre un compendio della sua teoria grammaticale che ha come perno il semantema verbale e i suoi «complementi» (slots) e poi le altre parti del discorso. Nel capitolo 7 si tratta in particolare di esaminare le frasi complesse e il testo come unità di base dell'analisi linguistica. Ciò che accomuna tutte queste «unità» linguistiche è il fatto che sono sempre portatori di un significato e che il «meaning side» (termine che Glinz ha preso in prestito da Jean Aitchison) è quello preminente ed è molto più stabile rispetto alla «forma» garantendo così la reciproca comprensione fra parlanti anche appartenenti a comunità linguistiche diverse. Da queste riflessioni nascono molte considerazioni interessanti per la didattica delle lingue: è il bisogno di esprimere un'idea che ci sprona a imparare le forme specifiche che un'altra lingua ci mette a disposizione. Le stesse esperienze le facciamo quando traduciamo da una lingua a un'altra, o quando abbiamo a disposizione diversi idiomi o dialetti e gerghi. La lingua, come sistema, conclude Glinz, sono il suo lessico e la sua grammatica insieme: «we cannot think of a grammar without extended, though never complete lists of words – and we cannot think of a dictionary without a considerable part of grammar in each of its entries. Grammar, the stock of patterns for the variation of words and of structures

to put them in, and *vocabulary*, the stock of words to be used in different variants to fill the different places in these structures – these two are *interwoven* to such an extent that they can never be neatly separated.» (p. 221)

Il capitolo 8 tratta della lingua come fenomeno storico-naturale e contiene considerazioni interessanti sulla stabilità della «meaning-side» delle parole, rispetto all'instabilità della parte morfofonetica: le parole più stabili anche come «signifiant» sono probabilmente quelle più brevi, appartenenti al sistema deittico, una sorta di universali del linguaggio, lo strato più antico di ogni linguaggio umano.

In conclusione del capitolo, Glinz dichiara ancora una volta che l'unico approccio scientifico possibile alla lingua come sistema è l'analisi sincronica. Il cap. 9 è un breve excursus sulla possibilità di creare con la lingua un intero mondo fittizio o desiderato – e come anche la menzogna ha una parte importante nella nostra esistenza.

Il volume si chiude con una ripresa dell'analisi di *Glasperlenspiel* di Hermann Hesse. In questo romanzo ci viene presentata una società che utilizza un linguaggio ideale, che si rivela totalizzante e separa quindi dagli altri esseri umani.

Il vero linguaggio umano non è un sistema ideale, ma uno imperfetto, sempre in cambiamento, con le sue aporie; eppure è un sistema in cui «*tout se tient*» perché mette a disposizione dell'uomo che lo usa con consapevolezza uno strumento meraviglioso di comunicazione e espressione che lo distingue da tutti gli altri esseri viventi.

Le edizioni del *Cours de linguistique générale* citate da Glinz sono:

Saussure, Ferdinand de

- 1931 *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot [7. Aufl. 1916]
- 1981 *Cours de linguistique générale [1916]* Edition critique par Tullio de Mauro. Paris: Payot
- 1993 *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*. Ed. by Eisuke Komatsu, Roy Harris. Oxford: Pergamon Press

e inoltre:

- 1968 Engler Rudolf: *Edition critique du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure*. Wiesbaden: Harassowitz

Opere citate nella recensione:

Jean Aitchison, *Words in the Mind. An Introduction to the Mental Lexicon*. Oxford, New York: Basil Blackwell, 1987

Marina De Palo, *La conquista del senso. La semantica tra Bréal e Saussure*. Roma: Carocci 2001

Johanna Preiswerk



E' utile oggi dimenticare Saussure?  
Giornata di studi, Università di Salerno 18 giugno 2004

Questa domanda, quasi provocatoria, è il titolo di una giornata di studi organizzata dal Dipartimento di Scienze della Comunicazione dell'Università di Salerno il 18 giugno 2004, con la partecipazione alla discussione di diversi componenti del dipartimento stesso e del dipartimento di Studi linguistici e Letterari, a cura di Annibale Elia e Marina De Palo. I relatori ufficiali sono stati Tullio De Mauro e Giulio Lepschy, e una folta schiera di linguisti, semiologi e filosofi del linguaggio italiani è stata invitata alla discussione. Fra questi hanno dato un contributo attivo Federico Albano Leoni, Grazia Basile, Marina De Palo, Annibale Elia, Silvana Ferreri, Sara Fortuna, Gino Frezza, David Gargani, Stefano Gensini, Fabrizia Giuliani, Franco Lo Piparo, Raffaella Petrilli, Tommaso Russo, Cristina Vallini, Miriam Voghera.

L'intento degli organizzatori era quello di ridiscutere lo spazio teorico che riveste oggi l'insegnamento di Saussure per il linguista che intenda descrivere le lingue, il linguaggio e la *parole*. L'obiettivo del seminario era infatti quello di tentare di esplicitare criticamente i punti di vista ineludibili della riflessione saussuriana nel quadro variegato degli studi contemporanei.

I risultati della giornata e della discussione che si è svolta verranno raccolti in un volume in corso di pubblicazione.

Il punto di partenza è stata la ricca ed erudita relazione di Giulio Lepschy che ha tematizzato la mancanza di uno sviluppo esplicito della sintassi nella linguistica

saussuriana. Lepschy illustra peraltro come questa scarsa visibilità, questa ritrosia, questa latenza della sintassi sia un filo rosso, una caratteristica della storia della linguistica. L'esplosione della sintassi nel secolo scorso risale infatti a Chomsky e alle sue proposte degli anni Cinquanta. Questo rilancio riguarda una sintassi che appartiene alla *langue* e non alla *parole* senza che ciò implichi per i chomskiani che essa sia un fatto sociale. La lingua appartiene alla competenza dell'individuo, alla lingua *i* (cioè interna).

Una delle idee forti di Chomsky, ricordata da Lepschy, è stata la scelta di definire le relazioni o funzioni grammaticali (come quella di soggetto o oggetto) non già in termini di ordine delle parole (linearità del significante), o di significato (ruoli tematici, o *theta-roles*: chi fa che cosa a chi), bensì in termini configurazionali, cioè in base alla posizione che il simbolo categoriale occupa nella struttura dell'albero. L'albero, spiega Lepschy, è una struttura bidimensionale che non si può ridurre a una sequenza lineare (temporale o spaziale) di elementi. In altri termini, la frase ha una struttura sintattica bidimensionale che ci trasmette più informazioni di quanto possa fare l'ordine lineare delle parole. Gli alberi (arborescenze, o dendriti) sono dei grafi particolari elaborati da quella branca della geometria che si chiama appunto teoria dei grafi, fondata nella prima metà del Settecento dal grande matematico svizzero Eulero (Leonhard Euler), professore a Pietroburgo e a Berlino, e che ha dato contributi importanti alla meccanica razionale e al calcolo. Questi grafi sono stati adottati in varie discipline, nel corso dell'Ottocento: dagli *stemmata codicum* della filologia, agli *alberi genealogici* dell'evoluzione degli esseri viventi e delle famiglie linguistiche, agli schemi usati nella chimica e nella fisica, fino alle strutture usate rudimentalmente per i costrutti sintattici nell'Ottocento, e diffuse poi dallo slavista francese Lucien Tesnière. Ma il primo che li usa in maniera teoricamente sofisticata ed esplicita è Chomsky. L'effetto è stato dirimpente, tanto che molti si domandano in che modo venissero affrontate le questioni sintattiche prima di Chomsky.

Ma quando comincia la sintassi moderna? Lepschy propone tre grandi tappe: la prima nel medioevo con le nozioni di *suppositum* e *appositum*, la seconda con la grammatica generale e ragionata di Port-Royal (1660), con l'Abbé Girard, la teoria dei gruppi di parole, e le discussioni, con radici già antiche, sull'ordine naturale e artificiale, e la terza, nel Novecento, con l'analisi in costituenti immediati e poi con la sintassi chomskiana.

L'*excursus* sulla storia della sintassi si conclude con il riferimento a Henri Weil (1818-1909) grande filologo, autore di un saggio pubblicato nel 1844 (e poi in II edizione nel 1869, e in III edizione nel 1879) sull'ordine delle parole nelle lingue antiche comparate con quelle moderne, col sottotitolo rivelatore 'Questioni di

grammatica generale', in cui sottolineava, con finezza ed acume, la distinzione fra ordine delle parole (che coincide con l'ordine, soggettivo, con cui le idee si presentano nella frase), dall'ordine sintattico (quello obiettivo, dei rapporti grammaticali), che aderisce invece alla struttura dei fatti e non cambia col variare dell'ordine delle parole/idee. C'è poi un terzo aspetto, ricorda Lepschy, cruciale per il valore della frase, che dipende dalla struttura intonativa.

Commentando i passi famosi del *CLG* sulla linearità del significante e sui rapporti sintagmatici, Lepschy rileva come non sia però rintracciabile una trattazione esplicita della sintassi che viene relegata nell'ambito della *parole*. Anche riguardo alla sintagmatica e alla linearità Lepchy rimane deluso dall'assenza di interventi risolutivi che ci si sarebbe potuto aspettare da una mente tagliente come quella di Saussure. Non si tratta dunque, per Giulio Lepschy, di dimenticare quello che ha detto Saussure, ma piuttosto di pensare a quello che non ci ha detto, o che ci ha detto fra le righe, in maniera reticente, *per speculum in aenigmate* (*I Cor.*, 12, 13).

La relazione di Tullio De Mauro ruota intorno ad alcuni nuclei tematici principali: l'incompiutezza del pensiero saussuriano, l'individuazione di alcune tappe che ne scandiscono la riflessione, l'esigenza di rintracciare, all'interno dell'incompiutezza del pensiero saussuriano, alcuni punti su cui il maestro ginevrino invita a una riflessione.

L'incompiutezza del pensiero di Saussure è, secondo De Mauro, un tratto delicato in considerazione del fatto che egli avvertiva l'ossessiva esigenza di presentare le sue idee in forma di teoremi in una connessione formale esplicita. Tratto che traspare anche dai testi raccolti nella recente pubblicazione degli *Écrits de linguistique générale* edita da Bouquet e Engler.

De Mauro dedica al terzo corso una attenzione giustificata da un dato messo in risalto con grande efficacia: le idee da cui è partito il lavoro di correzione e reinterpretazione del pensiero saussuriano si collocano quasi tutte nelle ultime lezioni dell'ultimo corso di linguistica generale, molta parte del quale è dedicato alla descrizione della varietà delle lingue al loro farsi e disfarsi. Tutta questa parte di enorme interesse, in cui Saussure offre un quadro vario e affascinante del movimento incessante delle lingue, è stata gettata invece dai curatori nell'appendice sulla geografia linguistica. Ma al di là di questo affresco raffigurante la nascita delle lingue dallo spumeggiare della *parole*, per il resto le cose fondamentali del terzo corso si trovano nelle ultime lezioni di cui Tullio De Mauro illustra la scansione tematica.

Nel percorso saussuriano De Mauro individua alcune tappe in ciascuna delle quali prevale un nodo concettuale, a partire da quella giovanile in cui emerge la

scoperta della natura relazionale dei fatti linguistici e dei vantaggi euristici del tenere conto di questo principio nella descrizione e analisi delle lingue. Dal ginnasiale *Essai pour réduire les mots du Grec, du Latin & de l'Allemand à un petit nombre de racines* al *Mémoire* e a tutti i lavori di indoeuropeistica, questa idea non è mai abbandonata da Saussure: ciò che consente di individuare le forme linguistiche non è dato dalla singolarità e forse nemmeno dalla materialità ma dalla relazionalità.

Istruttivo, secondo De Mauro, è il nesso che lega l'idea della relazionalità all'idea della sua semiologit : si capisce la forma linguistica se ci si mette in un'ottica semiologica, in cui la materialit  del segno   in secondo piano rispetto alle relazioni che, data quella materialit , riesce a intrattenere con altri segni. Da questa fase si esce con l'inizio delle lezioni di linguistica generale tenute a Ginevra e con la necessit  di spiegare agli studenti com'  fatto il linguaggio e com'  fatta una lingua.

Uno snodo teorico particolarmente interessante toccato da De Mauro   il collegamento tra l'espandibilit  delle significazioni e la trasmissibilit  nel tempo delle lingue anche nel loro alterarsi. Una lingua   fatta come un vascello per il mare dove il mare   la massa parlante, ma il mare   anche il tempo: la lingua   fatta per navigare attraverso il tempo anche alterandosi. Come osservava Lucidi, se ci  che qualifica una forma linguistica   solo il suo essere in relazione di simultaneit  con altre, allora   vero che il cambiamento in qualche punto rende quella forma diversa. Ma cosa consente di stabilire questa continuit  nel tempo? L'espandibilit    la condizione semiologica dell'autoriferimento, della metalinguisticit  autonimica e riflessiva. Questa propriet  che le lingue hanno di riferirsi a se stesse   la condizione che consente ai parlanti prima e ai linguisti poi di fronteggiare la contraddizione tra valorizzazione del principio della relazionalit  e il principio della trasmissibilit  con alterazione attraverso il tempo.

De Mauro conclude la sua relazione sostenendo come il compito della linguistica sia quello di studiare non l'arbitrariet  ma le sue limitazioni. Quando si studia, per esempio, quali siano i vincoli cognitivi che bloccano alcune possibili espressioni si lavora per individuare quelle che Saussure chiama *forces universelles* e si   naturalmente saussuriani. Cos  come   *naturaliter* saussuriana la psicologia linguistica e ogni forma di linguistica della *parole* e di linguistica pragmatica. Forse, afferma De Mauro, saussuriana   anche la sintassi che Saussure aveva lasciato da parte.

Il dibattito   stato lungo e molto denso. Annibale Elia ha aperto la discussione richiamando l'attenzione sul ruolo della metalinguisticit  nelle semiologie non

linguistiche e la compatibilità dell'apparato teorico della semiologia saussuriana con lo studio delle immagini e delle icone.

Molto interessanti le osservazioni di Cristina Vallini sul tema della linearità e sulla dicotomia *astratto/concreto* a proposito della quale Vallini ha sostenuto come per Saussure il contrario del termine *astratto* sia *collocato*.

Federico Albano Leoni ha discusso l'applicazione del concetto di linearità ai fatti linguistici. Se la materia fonica è abbinata a una significazione la linearità non è più dimostrabile. La fonazione stessa non è fatta di gesti che si succedono, ma di una concomitanza di gesti che si accavallano cosicché Albano Leoni si chiede: non sarà che Saussure lascia cadere il principio della linearità man mano che egli sviluppa la categoria della bifaccialità del segno? Inoltre, egli analizza alcuni passi di Saussure mostrando come la sua concezione della sillaba fosse basata su principi di naturalezza articolatoria e percettiva.

Tommaso Russo si è riallacciato alla parte conclusiva dell'intervento di Tullio De Mauro sulla possibilità di conciliazione della dimensione sistematica della *langue* e quindi la dimensione semiologica (per cui l'unità linguistica è una forma) e la dimensione dell'alterabilità del segno nel tempo collegata alla sua estensibilità. Il punto di conciliazione tra questi due aspetti è ravvisabile, secondo Russo, nelle pagine sull'analogia dove è ipotizzabile una sorta di *parole* interiore. Quello è un momento interessante di conciliazione tra la dimensione sistematica (l'aspetto più epistemologico e semiologico dell'*arbitraire*) e un'altra dimensione, che, è quella dell'alterabilità; e la conciliazione è squisitamente metalinguistica, come se la dimensione semiologica si aprisse a una dimensione psicologica più ampia, a una sincronia che non è solo della lingua ma di tutti i rapporti associativi.

Franco Lo Piparo è intervenuto sul tema della linearità sostenendo come esso non sia il vero problema di Saussure ma sia una soluzione a un altro problema: capire se i segni linguistici siano di natura temporale o meno. La soluzione prospettata da Saussure non è più accettabile alla luce di quello che oggi sappiamo del tempo e dello spazio. Le conseguenze di questo errore sono, secondo Lo Piparo, incalcolabili. Un punto controverso che ne discende è la bifaccialità del segno. Il punto, afferma Lo Piparo, non è capire quante facce abbia il segno linguistico, ma quante siano le dimensioni del segno, capire quante siano le dimensioni minime dentro cui la *lexis*, il fenomeno verbale ha luogo. Ma quanto possiamo utilizzare Saussure come bussola, come guida? La bussola che ci fornisce Saussure, secondo Lo Piparo, è soprattutto nei problemi che pone più che nelle soluzioni scelte.

Raffella Petrilli ha osservato come la definizione di termini metalinguistici implichi mettere in gioco una realizzazione della linearità materiale che è la costru-

zione di una proposizione. L'introdurre un termine metalinguistico non implica il ritorno in causa del livello sintattico?

Silvana Ferreri ha messo in luce come la parte del terzo corso dedicata alla variabilità delle lingue sia considerata da Saussure un fatto di linguistica interna, un fatto universale, da studiare pancronicamente: il contrappeso a questa variabilità interna è la riflessività, la metalinguisticità. Può la metalinguisticità, si chiede Ferreri, rispondere al principio universale della variabilità?

Stefano Gensini ha richiamato l'attenzione sui rapporti tra la linguistica di Saussure e la filosofia del linguaggio di Humboldt in relazione soprattutto al tema della forma interna e a quello del concetto di 'articolazione'.

Annibale Elia a questo punto ha ripreso alcuni punti forti emersi nella discussione tirando alcune prime conclusioni e ponendosi un quesito: il saussurismo ha forse fatto perdere il treno della sintassi alla linguistica? C'è anche una idea importante in Saussure, secondo Elia, la frase e i sintagmi vengono immaginati come *tipi* all'interno della *langue*. Dunque c'è un livello sistematico possibile in cui considerare le strutture di frasi nucleari o le frasi elementari. Ma seguire la vulgata saussuriana significa perdere il treno della sintassi. Dimentichiamo dunque il Saussure della *vulgata*. Ciò che è importante, conclude Elia, è il messaggio epistemologico saussuriano.

Gino Frezza si è concentrato su due aspetti del pensiero saussuriano fondamentali per uno studioso di immagini in movimento: 1) quello di tentare di pensare i limiti dell'arbitrarietà proprio di fronte a immagini, come quelle cinematografiche, che sembrerebbero non arbitrarie e 2) quello di indagare come la scrittura, l'immagine e l'audio si mescolino produttivamente nella semiotica del cinema.

Marina De Palo ha ricordato come Saussure attribuisca al soggetto parlante il ruolo fondante di garante epistemico della linguistica. Viceversa l'interpretazione unilateralmente antipsicologista dello strutturalismo ha sviluppato la tesi dell'autonomia del linguaggio e l'idea che il sistema della lingua sia indipendente dal soggetto parlante, dalla sua mente e dalla sostanza psicologica dei segni. Il punto è ricollegare la teoria saussuriana, e segnatamente la semantica, al dibattito filosofico contemporaneo tematizzando il problema della soggettività.

Grazia Basile si è soffermata sullo statuto delle categorie linguistiche. In merito ad esse il punto di vista ineludibile è quello del soggetto parlante e della massa parlante. Tale punto di vista interviene non solo nella costruzione delle lingue ma anche in quella di oggetti propri delle descrizioni fatte dai linguisti e dai grammatici, ossia in quelle che Saussure chiama le entità astratte in grammatica.

---

Sara Fortuna e Fabrizia Giuliani, richiamandosi alla neurosemiotica di T. Deacon, hanno appuntato l'attenzione sul cuore della filosofia del linguaggio di Saussure: il tema del pensiero prelinguistico considerato come una massa amorfa. Possiamo rinunciare come saussuriani a questo postulato? Ispirate da T. Deacon, Fortuna e Giuliani fanno una interessante proposta: inscrivere il sistema linguistico saussuriano all'interno di un modello gerarchico che prevede organizzazioni semiologiche più basse a cui il livello simbolico si aggancia.

David Gargani si è ricollegato all'intervento precedente affermando come l'idea di un Saussure sostenitore di un pensiero amorfo indipendente dal linguaggio sia ormai superata. In fondo, perché Saussure usa la metafora del pensiero come massa amorfa? Il pensiero, se viene considerato indipendentemente dal linguaggio, dovrebbe presentare, per Saussure, caratteristiche molto diverse. La *langue* forza il pensiero precisandolo e articolandolo. Se il pensiero prende coscienza di sé articolandosi in questa struttura linguistica, allora, sottolinea Gargani, il pensiero riflessivo è capace di portare all'autocoscienza solo grazie al linguaggio. Se è vero questo, allora possiamo dimenticare il dogma della massa amorfa.

Marina De Palo



Saussure et la philosophie du langage aujourd'hui.  
Journée d'études, Université de Palerme, 19 novembre 2004

Qu'est-ce qu'aurait-à dire Ferdinand de Saussure aux actuels philosophes du langage? Et, surtout, pourquoi un texte comme le *Cours de linguistique générale* devrait-il en chatouiller la curiosité scientifique? Y-a-t-il, peut-être, une théorie saussurienne du signifié dont la valeur est égale aux autres sémantiques philosophiques? Autour de ces questions, un group considérable des théoriciens du langage a animé la journée d'études saussuriens intitulée « Saussure dans la philosophie du langage aujourd'hui », qui a eu lieu le 19 novembre dernier à l'Université de Palerme. Les travaux scientifiques, introduits par Franco Lo Piparo, ont concernés certains nœuds théoriques fondamentaux de la pensée et de la tradition saussuriennes, en promouvant une comparaison systématique avec les contenus et les perspectives d'autres traditions linguistiques et philosophiques. Le déroulement du colloque a été caractérisé par la variété et l'hétérogénéité des contributions qui ont été proposées.

Daniele Gambarara (Université de Cosenza), dans sa relation *La langue comme fait social*, souligne une tension essentielle de la recherche linguistique et cognitive actuelle: la langue – selon le philosophe du langage italien – est surement une unité systémique finement organisée et structurée, mais elle est aussi soumise aux changements et aux variations des formes humaines de vie. L'apprentissage individuel du signifié repose, en fait, sur le délicat équilibre qui lie de façon indissoluble intersubjectivité des valeurs linguistiques et incalculabilité des pratiques discursives et des processus communicatifs. Cas exemplaire, l'expérience originaire du sens chez

l'enfant est toujours suspendue entre ce que l'enfant connaît déjà du monde et le réseau de catégorisation qui est la langue comme système de valeurs, et le potentiel de significations renfermés par l'environnement linguistique dont il fait partie. Dans ce qui est la difficulté actuelle de la philosophie du langage, pour Gambarara, Saussure peut encore nous parler.

Christian Puech (Université de Paris III), intéressé à la storiographie linguistique, pose l'accent sur les relations qui existent entre le sens littéral de l'enseignement saussurien et l'histoire des ses interprétations. Dans son exposé, intitulé *Paradoxes, anachronismes et intempestivité dans la réception linguistique et extra-linguistique de Ferdinand de Saussure*, le linguiste examine les différentes réceptions de la pensée du maître de Genève, en soulignant les incomplétudes, les incompréhensions et les déformations relatives au laboratoire conceptuel du *Cours*. À partir des travaux pionniers de Bally et Sechehaye, jusqu'aux vulgates structuralistes des cercles européens et aux interprétations de Lévi-Strauss ou de certains post-structuralistes français, s'impose – malgré Saussure – un style de lecture qui pénalise la richesse du texte en faveur de ses aspects partiels. Au contraire, parmi toutes les interprétations de l'œuvre on distingue pour profondeur et complétude celles philologiques de Godel et Engler, ou les articles de Merleau-Ponty et Greimas. Avec cette héritage, Puech termine son travail en se demandant qu'en sera de la réception prochaine de Saussure.

L'exposé d'Emanuele Fadda (Université de Catania) est intitulé *Diacronia, simbolo e vita semiologica*. Le jeune scientifique cherche de donner une définition rigoureuse du concept de diachronie et de la notion de symbole. Par le biais d'une lecture transversale qui observe Saussure par les yeux de Prieto et Coseriu, Fadda construit une version, pour ainsi dire, « cognitive » de la diachronie. Elle se configure comme un principe d'organisation qui lie l'ontologie sociale et ses instances conservatives avec la dynamique des langues.

Dans *Saussure e il soggetto parlante*, Marina De Palo (Université de Salerno) montre que la sémantique saussurienne ne représente pas une rigide application des impératifs formalistes du structuralisme, mais elle contient une spécifique théorie du signifié individuel, relié à la mémoire subjective du locuteur. En effet, en observant les rapports entre syntagmes et associations on peut voir qu'il y a – selon de Palo – une tension entre la linearité formelle syntagmatique et la multidimensionalité sémantique des associations, qui découle de l'activité des locuteurs. Marina De Palo s'oppose aux interprétations de Saussure qui pensent qu'on peut exclure de la langue, l'acte de parole, qui constitue, au contraire, le moteur de toute l'activité langagière.

À la fin de la journée d'études, l'exposé de Patrick Seriot (Université de Lausanne), *Pourquoi la réception de Saussure dans la linguistique soviétique fut-elle si négative?*. Le slaviste suisse, en s'interrogeant sur les raisons qui ont pous-

sées beaucoup d'intellectuels soviétiques à s'opposer aux thèses saussuriennes du *Cours*, partage les critiques que Bachtin adresse à la vulgate saussurienne. Pour le philosophe russe, en fait, le clivage langue-parole est très problématique. Si la langue est l'objet de la science linguistique, alors que la parole est totalement individuelle, donc accidentelle, l'épistémologie saussurienne est dans l'incapacité d'étudier l'histoire des changements linguistiques. La solution dialectique de Bachtin est un *dialogisme* où il ne faut pas renoncer à l'idée de la langue comme le système où tout se tient, mais il s'agit de prolonger les limites systémiques en incluant la dimension énonciative, ou acte de parole. C'est par le biais de ce genre d'intégrations que on peut concevoir le système énonciatif de la langue comme une totalité stratifiée et articulée.

Il paraît que un subtil fil rouge parcourt les recherches des tous les savants qui ont pris part au colloque. Les exposés visent à évaluer les problématiques épistémologiques de la linguistique saussurienne à la lumière du débat contemporain en philosophie du langage: auteurs comme Benveniste, Culioli, Hjelmslev, Prieto, Peirce, Wittgenstein, Mead et, pour ce qui concerne les sciences cognitives Andy Clark, Daniel D. Dennett ont été mises en cause, dans le but de retisser la pensée de Saussure, cette riche toile d'araignée de liens théoriques.

Antonino Bondi  
Francesco La Mantia



COLLABORATEURS

Sébastien Moret  
Section de langues slaves  
Faculté des Lettres  
Université de Lausanne BFSH2  
CH - 1015 LAUSANNE-Dorigny  
Sebastien.Moret@unil.ch

Patrick Seriot  
Section de langues slaves  
Faculté des Lettres  
Université de Lausanne BFSH2  
CH - 1015 LAUSANNE-Dorigny  
Patrick.Seriot@slav.unil.ch

Elena Simonato Kokoshkina  
Section de langues slaves  
Faculté des Lettres  
Université de Lausanne BFSH2  
CH - 1015 LAUSANNE-Dorigny  
Elena.Simonato@slav.unil.ch

Katia Velmezova,  
Section de langues slaves  
Faculté des Lettres  
Université de Lausanne BFSH2  
CH - 1015 LAUSANNE-Dorigny  
velmezova@yahoo.com

Federica Vercillo  
Dipartimento di Filosofia  
Università della Calabria  
IT - 87036 Rende (CS)  
federica.vercillo@quipo.it

Jean-Michel Baudouin  
FPSE - Section des sciences de l'éducation  
Université de Genève  
40, boulevard du Pont d'Arve  
CH - 1211 Genève 4  
Jean-Michel.Baudouin@pse.unige.ch

Emanuele Fadda  
Facoltà di Lingue e letterature straniere  
Università di Catania  
Piazza Dante 32  
IT - 95124 Catania  
lelefadda@tiscali.it

Marco Mazzeo  
Dipartimento di Filosofia  
Università della Calabria  
IT - 87036 Rende (CS)  
m.mazzeo@tiscalinet.it

Marco Mazzone  
Facoltà di Lingue e Letterature Straniere  
Università di Catania  
Piazza Dante 32  
IT - 95124 Catania  
mazonem@unict.it

Corinne Rossari  
Département de Linguistique  
Faculté des Lettres  
Université de Genève  
CH - 1211 Genève 4

Claudia Stancati  
Dipartimento di Filosofia  
Università della Calabria  
IT - 87036 Rende (CS)  
clastanca@tiscalinet.it

Claire-Antonella Forel  
27, ch. des Platières  
CH - 1219 Le Lignon  
claire.forel@lettres.unige.ch

Claudia Mejìa  
c/o Cercle F. de Saussure  
Département de Linguistique  
Faculté des Lettres  
Université de Genève  
CH - 1211 Genève 4



CFS 57 (2004 )

TABLE DES MATIÈRES

I	ACTES DU COLLOQUE « Les langues artificielles » (Veysonnaz, 17-18 juin 2002) . . . . .	3
	Sébastien MORET, D'un vice caché vers une nouvelle conception de la langue : les langues artificielles et la linguistique . . . . .	7
	Patrick SERIOT, Oxymore ou malentendu ? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka . . . . .	23
	Elena SIMONATO KOKOCHKINA, Le raisonnement énergétique dans la conception des langues artificielles chez Otto Jespersen . . . . .	45
	Ekaterina VELMEZOVA, Le langage artificiel chez Ch. Bally : évolution ou révolution ? . . . . .	57
	Federica VERCILLO, <i>Le latino sine flexione</i> de Giuseppe Peano . . . . .	73
II	Articles	
	Jean-Michel BAUDOUIN, La problématique des genres de texte et la discussion herméneutique . . . . .	89

Emanuele FADDA, Les abductions de Saussure . . . . .	115
Marco MAZZEO, Les voyelles colorées: Saussure et la synestésie . . . . .	129
Marco MAZZONE, Proto-concepts: on non-conceptual content of perception . . . . .	145
Corinne ROSSARI, Le système de la justification en français . . . . .	161
Claudia STANCATI, Saussure à l'ombre des philosophes. Quelle philosophie pour la linguistique générale? . . . . .	185
III Documents	
Ferdinand de Saussure et Charles Bally, De l'artifice dans les langues (textes rassemblés par Claire-Antonella Forel et Claudia Mejia) . . . . .	211
IV Comptes rendus d'ouvrages et de colloques	
Hans Glinz, <i>Languages and Their Use in Our Life as Human Beings</i> (Johanna Preiswerk) . . . . .	231
<i>E' utile oggi dimenticare Saussure?</i> Giornata di studi, Università di Salerno 18 giugno 2004 (Marina De Palo) . . . . .	237
<i>Saussure et la philosophie du langage aujourd'hui.</i> Giornata di studi, Université de Palerme 19 novembre 2004 (Antonino Bondi et Francesco La Mantia) . . . . .	245



Mise en pages:

Atelier Perrin – CH-2014 Bôle

Impression:

Imprimerie Slatkine – CH-1279 Chavannes-de-Bogis

Mars 2005

Charles Bally, *La Crise du français. Notre langue maternelle à l'école*  
Édité par Jean-Paul Bronckart, Jean-Louis Chiss et Christian Puech  
2004, 120 p., CHF 25,60  
ISBN: 2-600-00949-3

Langue et Cultures, 34

*La Crise du français* consigne les cinq conférences que Charles Bally, professeur de linguistique à l'Université de Genève, a données en 1930. L'ouvrage qui en ressort, court et incisif, encourage le débat sur la langue française et son enseignement. Il explore un des thèmes fondamentaux de la pensée du langage, celui de la «crise» d'une langue telle qu'elle est expérimentée ou imaginée dans la société, à travers la presse, chez les intellectuels et dans les représentations de l'homme ordinaire. Le grand linguiste saisit ce débat pour exposer sa conception de la langue maternelle et des mécanismes de son acquisition par l'enfant; il développe une critique des opinions dominantes relatives à l'apprentissage et à l'enseignement du français, en particulier de la grammaire. Les solutions novatrices qu'il a avancées en 1930 restent intéressantes à discuter et demeurent d'actualité pour la didactique des langues. L'avant-propos et la postface, par Jean-Louis Chiss et Christian Puech, rétablissent *La Crise du français* dans le cours de la réflexion linguistique, pédagogique et culturelle depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pierre Larrivée, *L'Association négative. Depuis la syntaxe jusqu'à l'interprétation*  
2004, 256 p., CHF 51,20  
ISBN: 2-600-00967-1

Langue et Cultures, 35

Contre les enseignements de la logique, les langues naturelles admettent que plusieurs négations s'emploient dans une même proposition négative. A partir de ses travaux sur la notion de portée de la négation, Pierre Larrivée dénoue, dans *L'Association négative*, ce vieux paradoxe grammatical. Toute négation peut avoir une portée propositionnelle. Cette dernière, dénoncée par les réflexes morphosyntaxiques d'anticipation et de cliticisation, permet la mise en commun des valeurs négatives par la visée d'un même prédicat. Pour preuve, qu'il suffise de mentionner les possibilités de cooccurrences entre négations, les cas de double négation et l'analyse de la négation explétive, ainsi que la comparaison avec la portée de constituant. Ces phénomènes sont considérés à travers un ensemble étendu de données de différentes variétés du français, à la lumière de mécanismes historiques, typologiques et psycholinguistiques, en tenant compte des propositions des formalismes existants dont est donnée une critique raisonnée. L'originalité de la démarche permet d'offrir à partir des manifestations morphosyntaxiques une solution simple et élégante à une question classique d'interprétation.

Charles Nodier, *Notions élémentaires de linguistique, ou Histoire abrégée de la parole et de l'écriture. Pour servir d'introduction à l'alphabet, à la grammaire et au dictionnaire*  
Edition établie, présentée et annotée par Jean-François Jeandillou  
2005, XXXVI-358 p., CHF 59,40  
ISBN: 2-600-00960-4

Langue et Cultures, 36

C'est en particulier à Charles Nodier que le terme même de linguistique doit sa fortune, dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. D'une série d'articles de presse, l'auteur alors quinquagénaire a fait un ouvrage où il exposait – sur l'origine des langues, l'alphabet, l'étymologie, la néologie, les patois ou l'onomatistique – des vues qui étaient déjà les siennes quelque trente ans auparavant. Au Nodier conteur, pétri de lexiques et pénétré de sa langue maternelle, on doit donc ce supplément cursif et didactique au *Dictionnaire des onomatopées* de 1808, qui expose mieux encore que ses essais critiques une conception originale de la poésie et, plus largement, de la littérature. Relatée avec autant de brio que de mordant, l'*Histoire abrégée de la parole et de l'écriture* peut également se lire comme une diatribe cinglante contre les aléas subis, jusqu'à nos jours, par l'orthographe française et les sciences du langage; car à son analyse Nodier donne volontiers une extension aussi bien rétrospective que prospective. L'édition minutieusement annotée de ce texte est assortie de plusieurs autres écrits linguistiques du *dériseur sensé*: témoignant de son érudite alacrité comme de ses convictions inébranlables, ils montrent ce philologue cratylien, cet académicien caustique et insoucieux des recherches scientifiques de l'époque, sous un jour qui n'a rien perdu de son éclat.